

Vincent Paul TOCCOLI

Le Sourire Immobile

L'Echelle de Perfection, Tome II

ou

*Chronique d'un
Printemps en pays Zen*

***“Tout être vivant possède la nature de Bouddha.”
(Mahayana)***

Au centre de la roue, se trouvent 3 animaux : un cochon, un serpent et un coq. Le cochon symbolise l'envie, l'ignorance et la bêtise (skt : lobha), le serpent, la colère et la haine (skt : dosa), et le coq, le désir, le plaisir et la déception (skt : moha)

Les 3 animaux sont souvent représentés se mordant mutuellement la queue pour montrer le lien entre ces différents défauts : les émotions qu'ils suscitent prennent s'enracinent dans l'ignorance. Ensemble la triade représente la cause des maux de la terre.

***“Les plus grandes promesses nous ont été données,
de devenir participants de la nature divine.” (2ème
Épître de Pierre, 1,4.a)***

***“Vous êtes des dieux, des fils du Très Haut, vous
tous!”. (Psaume 82, 6)***

S O M M A I R E

PRESENTATION GENERALE

- *Introduction*
- *Le Monastère de SONGGWANG et la vie dans le Hall de Méditation*
- *L'organigramme de la Communauté*

PREMIERE PARTIE

LES PALIERS DE L'ATTENTE

ou

La Mise en Quarantaine (8 mars – 18 avril)

Premier Chapitre : ***La préparation théorique***
ou “*Reculer pour mieux sauter*”.

Deuxième Chapitre : ***1^{ère} épreuve: La cellule de la Maison des Hôtes***
ou “*Le Sas*”.

Troisième Chapitre: ***2^e épreuve: La cellule du BIIBC***
ou “*L'antichambre*”.

Quatrième Chapitre : ***3^e épreuve: Attendre d'habiter avec le Maître,***
ou “*Maître, où demeures-tu?*”

DEUXIEME PARTIE

CHEZ LE MAÎTRE EN SON HERMITAGE

ou

« *Le Mont de la Quarantaine* » (19 avril – 30 mai)

Cinquième Chapitre : ***Le Don du Hwadu,***
ou “*Sésame, ouvre-toi!*”.

Sixième Chapitre : ***Je doute, donc je zen,***
ou “*Tabula rasa*”.

Septième Chapitre: ***Le Porche du Repos Tranquille,***
ou “*Du cœur au ventre*”.

Huitième Chapitre : ***La Nature de Bouddha,***
ou “*La Quête du Graal*”.

EPILOGUE

La Transmission de l'Esprit ou “*D'un Thomas, l'Autre*”.

CONCLUSIONS & PERSPECTIVES

PRESENTATION GENERALE

INTRODUCTION

On pourra toujours écrire des livres sur le Zen, et les lire: ils ne serviront qu'à garnir les bibliothèques, si on ne le pratique pas. Il en est de même de beaucoup de réalités. Mais pour rester dans le ton, c'est des Exercices de St Ignace de Loyola, qu'il faudrait rapprocher cette situation. Le livre des Exercices (cf. la 1^{ère} Partie de ce livre) n'est pas bien gros, et pourtant, il est illisible, à la suite! Mais alors que dire de l'immense littérature amoncelée sur *le Dhyâna indien*, *le Ch'an chinois*, *le Sôn coréen* (assez récemment, d'ailleurs), et *le Zen japonais*: pourtant le livre traité de Bodhidharma, dont tous s'inspirent, n'est pas bien épais non plus. Ainsi le Zen, quel qu'il soit, et les Exercices sont une affaire de pratique: je suis passé par les deux voies. Je sais aussi qu'on ne peut pas en dire grand-chose, après (s') en être sorti. Se mettre à théoriser à son tour, c'est tomber dans le piège précédent. On peut tout au plus témoigner de ce qui s'est passé, au jour le jour, dans une progression qui ne peut être que chaotique, incertaine et surprenante. "C'est au moment où vous n'y pensez pas, que..."

Car le Zen ne se réduit pas à l'idée que peut s'en faire l'occidental moyen: une méthode de méditation. Il est vrai que ce sont, avant tout, les centres de méditation qui fleurissent en Europe et en Occident, surtout dans l'Hexagone. Le Zen est un 'art de vivre' au quotidien, un 'way of life' intérieur et public, une 'Weltanschauung', toute une philosophie de l'existence en somme. Dans le monastère où j'ai passé neuf semaines (à apprendre) à méditer, rares, extrêmement rares sont les moines qui pratiquent la méditation en tant que 'sport favori': comme dans tous les monastères du monde, ils travaillent, étudient, célèbrent les heures liturgiques, etc....Seuls certains, le petit nombre, dont la vocation spécifique est précisément de méditer, s'y adonnent à corps perdu, et la plupart du temps, vivent retirés dans les ermitages qui se nichent à l'entour du monastère principal, dans les hauteurs des monts: je devais passer moi-même six semaines dans celui de Kam ro am, en compagnie d'un Maître, Chung San Sunim. Le Zen se pratique en vivant une vie ordinaire, d'abord: en s'asseyant, en se déplaçant, en mangeant, en travaillant, en dormant. Il relève d'une 'vision du monde', dirait un occidental, quoique les mots 'vision' et 'monde' soient déjà frappés d'impropriété, puisqu'ils supposent qu'il y a un monde et qu'on le voit! Se mettre à ressentir et à différencier, ce n'est déjà plus être Zen, qui rejette tout affect et tout concept.

Croire enfin que le Zen soit si répandu que cela, même en Asie, c'est se tromper encore: très restreint en étendue comme en nombre d'adeptes. Le Bouddhisme oui, - outre les pays d'Asie, où il se mêle d'ailleurs au Confucianisme, sous l'influence chinoise, et aux pratiques religieuses des pays où il a été adopté- semble connaître, en Occident, un engouement, dont il faut espérer que ce ne soit pas une simple mode. Mais là encore, quel Bouddhisme? C'est le lamaïsme tibétain, qui a un succès certain chez nous. Le Tibet est un topic exotique qui nous est cher: invasion et écrasement par la Chine, fuite de ses chefs spirituels légitimes, exil du Dalai Lama en Inde, ses voyages à travers le monde, sa figure charismatique et très télégénique; le tantrisme, le Livre des Morts Tibétain, les mandalas, la multiplication de centres à l'étranger; la publicité par le cinéma, l'édition, la presse, la vogue des acteurs d'Hollywood en cure de mysticisme. Oui: Méditation Zen et Lamaïsme Tibétain, voilà surtout ce qui chez nous, en Occident, fait florès. Mais le Bouddhisme, comme d'ailleurs la sinologie, sont des univers à multiples soleils, qui demandent, comme l'égyptologie, une telle multitude de connaissances, que seul un travail d'équipes peut en rendre des comptes, sans en venir à bout.

Mais quand même, examinons ce que rapporte la tradition des origines du Zen? On dit que Gautama Bouddha avait l'habitude de modifier l'exposition de sa doctrine en fonction de la capacité de ses auditeurs à la percevoir et la comprendre. Un jour, à la fin d'un de ses sermons devant des centaines d'auditeurs, on dit qu'il cueillit une fleur et la présenta à l'assemblée des moines réunis devant lui. Mahakasyapa, *qui seul saisit la signification (?) de ce geste, répondit par un sourire!* Quelque temps après, le Bouddha aurait convoqué ce disciple pour lui transmettre la 'doctrine ineffable' ou 'la

transmission d'esprit à esprit'. A son tour, Mahakasyapa l'aurait transmise mystiquement à Ananda, qui devint ainsi le second dans la lignée des vingt-huit Patriarches indiens. Le dernier d'entre eux fut Bodhidharma qui se rendit en Chine à la fin du 6^e siècle de notre ère. Là, il devint lui-même le premier des Patriarches chinois, jusqu'à Hui Neng, sixième et dernier patriarche chinois. La secte connut alors des divisions, et on ne créa plus de patriarches. Les opinions sont partagées parmi les savants (Prof. D.Suzuki, Dr. Hu Shih) à propos de l'historicité et de l'originalité de toute cette histoire, surtout depuis la découverte de certains documents dans les Grottes de Dunhuang, aux confins du Xinjiang et du Qinghai chinois. Quoi qu'il en soit de ces disputes et de la division des sectes, tous s'accordent à voir dans le Zen un moyen important pour atteindre l'Illumination, c'est-à-dire la pratique du regard intérieur et l'effort pour traverser l'écran de la perception sensitive et de la pensée conceptuelle, afin de parvenir à une vision intuitive de LA Réalité. C'est un *Bouddhisme alternatif* pour ceux qui rejettent l'étude infinie des sutras (toute la littérature accumulée) et qui ne se sentent pas particulièrement appelés à pratiquer les bonnes œuvres (sans pour autant s'en abstenir ni en mépriser le principe ni la valeur). De toute façon, la 'méditation vraie' (*sammasamadhi*) est bien la huitième et dernière étape du fameux 'Noble Chemin à Huit Branches' (voir mon « Bouddha Revisité »), reconnu et accepté par tous Bouddhistes confondus (Mahayanistes et Hinayanistes), comme le fondement même du Bouddhisme : et que recherche d'autre la pratique du Zen, sinon d'y parvenir! D'autre part, si le Zen,- qui s'appelait Ch'an à l'époque dans la Chine des T'ang,- y a connu autant de succès, et si rapide, c'est que les esprits y avaient été longuement préparés par *dix siècles de Confucianisme*, ennemi de la spéculation métaphysique si chère à l'Inde; et tant Lao-Tseu que Chuang-tseu n'eurent aucune difficulté à reconnaître dans ce *quiétisme* importé du sud, des ressemblances frappantes avec les conclusions de leurs propres expériences mystiques. Tous les Bouddhistes partent du Bouddha Gautama pour tenter d'atteindre cette connaissance transcendante qui les habilitera à "rencontrer face à face" cette Réalité Ultime, les délivrant *ipso facto* du cycle des renaissances dans l'espace-temps. Les adeptes du Zen vont plus loin. Non contents de s'efforcer d'atteindre à cette connaissance intuitive transcendante, ils veulent approcher ce que les mystiques de la planète occidentale appellent l'"union avec Dieu". Ils prétendent pouvoir toucher la pleine Illumination, ici et maintenant, par l'effort déterminé de s'élever au-dessus de la pensée conceptuelle, et de "s'emparer", en quelque sorte, de cette Connaissance Intuitive, qui est le focus de l'Illumination. De plus, ils insistent sur le fait que cette expérience est de l'ordre de la soudaineté, même si la pratique pour y parvenir peut durer toute une existence!

Comme je le disais plus haut, c'est un fait que le Bouddhisme, sous sa forme Zen, se développe de plus en plus à l'Ouest,- américain depuis assez longtemps, européen plus récemment, mais avec une grande vigueur. Peut-être ceux qui s'y adonnent y trouvent-ils de quoi satisfaire des besoins spirituels, que les mystiques occidentales traditionnelles, asséchées par les doctrines et les églises qui ne savent même plus les identifier,- sinon par le discours scientifique des enquêtes sociologiques, dites de 'religiosité',- pourraient tout aussi bien combler, si elles étaient restaurées dans leurs vigueurs originelles: Plotin, Benoît, Maître Eckhart, François d'Assise, Bernard de Clairvaux, Élisabeth von Bingen, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, entre autres pour le domaine chrétien, ne sont pas des compagnons de moindre envergure que tous les Patriarches indiens et chinois, ou que tous les Maîtres coréens ou japonais. J'ai fréquenté certaines et certains d'entre eux, mais, je dois l'avouer, pas assez: ni assez tôt, ni assez longtemps. Et j'avais cinquante ans, déjà, quand je me suis mis à l'école d'Ignace et de ses Exercices!

Quant à la mienne, d'expérience du Zen, elle commence avec la découverte du Bouddhisme dans toute l'Asie, pendant les six années de mon mandat pastoral auprès des Communautés Francophones du Sud-est Asiatique. *Les routes de la Soie et du Bouddha se croisant la plupart du temps, je décidai de les prendre l'une et l'autre, systématiquement, de l'Ouzbékistan au Japon et de la Mongolie à Bali.* Bien sûr, j'en ai accumulé de la littérature, moi aussi: du matériel de première et de seconde main. Que de temps passé dans les librairies, les bibliothèques et les instituts; que de spécialistes rencontrés avec lesquels j'ai dû jongler en langues, celles que je possédais déjà et de celles que j'ai dû suffisamment assimiler, pour avoir accès aux textes fondateurs. Et puis le ciel m'a fait don de cette année sabbatique, avant de regagner l'Europe, à nouveau. Je n'ai pas hésité une seconde quand il s'est agi de remplir ces mois qui s'offraient à moi! Le Bouddhisme! Oui, mais de nouveau, quel Bouddhisme? Mon précédent essai,- "Le Bouddha Revisité" (voir bibliographie),- montre bien l'éclatement du mouvement, dès la

mort du Maître, et la naissance de traditions et de sectes qui aboutiront, autour de l'an zéro de l'ère chrétienne, à la constitution séparée du Hinayana, dit le Petit Véhicule (de la secte Theravada = Tradition des Anciens) et du Mahayana, dit le Grand Véhicule, sans compter tous les syncrétismes, auxquels chacun d'entre eux a été inévitablement mêlé au cours de leurs implantations successives dans les traditions religieuses des différents pays missionnés... Je voyais le peu de temps à ma disposition pour explorer l'univers mirobolant que vingt-cinq siècles d'expansion territoriale, de développement numérique et de production littéraire ont fait des paroles proférées par le Prince Siddhârta, de la famille Gautama, de la tribu des Sakya, dit le Sage des Sakya (Sakyamuni), LE BOUDDHA! Il fallait choisir, comme d'habitude. De quelles planètes pouvais-je approfondir la découverte, mais pas seulement avec la référence des documents, des études, des monuments: bref pas avec l'instrument scientifique seulement. Avec l'expérience pratique. Aussi et d'abord!

C'est pourquoi, avec mon travail sur la première statue du Bouddha, apparue au Gandhara, Pendjab, Pakistan (*la Première Variation Bouddhique: Le Bouddha Revisité, ou La Genèse d'une Fiction*, rédigée au Lumbini International Research Institute, LIRI, Népal) et celui sur les jardins Zen du Daitoku-ji, à Kyoto (*la Troisième Variation Bouddhique: L'œil instantané ou Les Miroirs de l'Absence*, rédigée au Nanzan International Institute for Religion and Culture (NIIRC), de Nagoya, Japon), j'ai voulu payer de ma personne, en quelque sorte, et venir moi-même, avec mon passé et ma culture, et mon idéologie surtout, - la catholique romaine, judéo-chrétienne, occidentale, - m'exposer au Zen le plus traditionnel, le S  n coréen, conservé et entretenu consciencieusement et jalousement depuis près de mille ans, dans la pureté des origines sino-indiennes, pour autant qu'il fût possible, dans cette péninsule du Nord Est Asiatique, coincée entre ses deux puissants voisins pas toujours amicaux: la Chine immense, dont la Corée a tout reçu en matière de Bouddhisme et le Japon à qui elle a tout transmis ensuite, mais en se gardant bien d'oublier que le S  n (Corée), avant de s'appeler Zen (Japon) et Ch'an (Chine), venait de l'Inde et s'appelait Dhy  na. La Corée a choisi de rester fidèle, à travers les patriarches qui ont succédé à Bodhidharma en Chine (7   siècle), puis la lignée inaugurée par Chinul/Bojo en Corée (12   siècle), à la plus fine tradition des treize derniers siècles.

Quand il a fallu arrêter le choix du pays et du type de Zen, j'ai éliminé immédiatement l'Inde, le Sri Lanka et la Thaïlande, d'abord et aussi pour des raisons de conditions matérielles. Euss  -je été plus jeune, peut-être n'aurais-je pas hésité à tenter l'aventure d'un dénuement et d'un inconfort plus éprouvants. Si j'ai éliminé la Chine à son tour, ceci tient au fait que j'ai l'impression de trop la connaître, - ce qui est faux, je le sais: la Chine ne se connaît pas, elle s'assume, et se mérite, chaque fois, - pour l'avoir parcourue depuis six ans dans tous les sens et pour toutes sortes de motifs. J'ai enfin éliminé le Japon, car le voyage de reconnaissance que j'y effectuai en Automne 96, à la fois me fascina par la beauté de ce que j'y ai vu (temples, couleurs, esthétique) et m'  pouvanta par ma découverte d'un tel matérialisme et, - je dois le dire au risque de me faire contredire, - d'une telle superstition, tant chez les laïcs que chez les moines citadins, occupés, - ces derniers, - à faire de l'argent de toutes pièces, que ce soit, entre autres, par les redevances exorbitantes des droits de visite des temples, ou encore par les orgies somptuaires des cérémonies funéraires. On m'a bien dit que dans les campagnes, le véritable esprit du Bouddhisme se serait maintenu. J'aime à le croire!

Ce fut donc la Corée qui fut élue, et j'y vins prendre contact en Février 1997, lors du Nouvel An Chinois. Je n'avais que six jours et vingt-quatre monastères à 'visiter'. Je d  barquai    Kimpo, louai voiture et chauffeur, et à raison de quatre visites par jour, je tins la gageure. La Corée est un pays à la fois relativement petit de superficie et magnifiquement aménagé en routes principales et secondaires. Ce ne fut pas un exploit de réaliser mon projet. C'est le troisième jour que je pénétrai, à huit heures du matin, dans le parc de Songgwang sa: le soleil se levait, il faisait frisquet, les oiseaux se réveillaient, quelques scieurs de long y allaient de leur stridence dans le lointain. J'avoue que le pont de bois couvert, qui enjambe le torrent et conduit au monastère, avec son grondement volontaire et la clarté de son eau, eut sur moi un effet immédiat. Je m'arrêtai net et pensai en un quart de seconde: c'est ici! Cette idée ne me quitta pas pendant toute ma visite. Dès le pont franchi, je me trouvai en face d'un moine, - le Proctor de l'époque (Procurator, genre d'économe général), Bo Hwa Sunim, - qui, en un anglais très correct, se proposa d'être mon cic  rone, m'invita dans sa cellule, - celle où l'actuel Proctor ne me fut d'aucune aide, au contraire, - m'offrit lui aussi le thé traditionnel, et me posa quelques questions. Ce fut à lui que je m'ouvris de mon intention. Rien de ce que je lui demandais ne lui parut

impossible, c'est-à-dire venir passer deux ou trois mois pour m'entraîner à la méditation Zen et vivre avec les moines comme un moine, et... gratuitement. Je n'aurais qu'à écrire et je serais reçu quand je viendrais. Voilà!

Vous dire que ma venue à Songgwang sa fut un véritable parcours du combattant et le triomphe de l'endurance, est au-dessous de la vérité historique. Pendant un an, de février 97 à Février 98,- c'est-à-dire jusqu'à seulement un mois avant de venir, - ce fut de mon côté lettres, dossiers, fax et téléphones, et de 'leur' coté...rien! Le black out total! En Janvier dernier, me trouvant encore à Lumbini, Népal, pour rédiger 'la Première Variation Bouddhique', je me rendis au temple coréen sur l'aire internationale du site, et fis écrire, en coréen, par le desservant du temple, un fax que je 'leur' envoyai depuis là-bas: toujours aucune réponse! Ah, j'étais bien décidé à m'y rendre de toute façon, adviennne que pourra, mais tout de même! J'eus alors la 'lumineuse' idée de demander l'aide d'un confrère italo-américain, travaillant à Séoul depuis une vingtaine d'années et maîtrisant parfaitement le coréen, Jack Trisolini. Il prit contact avec Songgwang sa: Bo Hwa Sunim serait entre temps devenu moine pèlerin, on n'avait aucune trace de quoi que ce soit, mais il n'y avait aucun problème pour me recevoir. Jack me faxa ces nouvelles de Séoul à Hong-Kong, fax que je trouvai en rentrant du Népal.

La suite, le lecteur en prendra connaissance dans la Chronique: mon arrivée différée pour cause d'affluence au temple (trois semaines en stand by à Séoul), aucun accueil à ma venue (Chung Hyung/San Sunim, mon Maître aurait laissé des instructions qui restèrent ignorées, lui-même devant s'absenter pour les obsèques de sa mère), réclusion dans la maison des hôtes(avec 'persécution' du Proctor, quatre jours durant), sauvetage par Jo, un novice parlant anglais qui me fait transférer au Bul-Il International Buddhist Centre (le BIIBC où j'aurais dû atterrir dès mon arrivée : j'y demeurais en transit pendant dix jours), retour de Chung Hyung/San Sunim (qui me reçoit, m'accepte comme disciple et me propose de venir habiter chez lui, dans l'ermitage de Kam ro am)...Where there's a will, there's a way, certes, mais alors !

Je l'ai dit: c'est volontairement que j'ai laissé cette chronique en l'état, avec ses humeurs, ses désespoirs et ses joies, sans en faire une théorie supplémentaire sur le Zen, et ici, sur le Sôn ou Zen coréen, - sauf peut-être, en cours de route et en conclusion, quelque évaluation, réflexion ou exposé, pour que l'éventuel lecteur puisse "suivre". Les ouvrages abondent sur le sujet et sont très bien faits: j'en signale quelques-uns en avançant. J'ai pris le parti de proposer à l'intéressé une progression au jour le jour dans cette aventure peu ordinaire que peut représenter pour un européen, - prêtre catholique romain, et psychanalyste de surcroît, - la pratique laborieuse d'une méthode de spiritualité et/ou mystique, à la fois étrange dans les schèmes mentaux qu'elle présuppose, et très cousine, - même si éloignée, - des occidentales dans plusieurs domaines. J'aurais pu énumérer froidement, et tout aussi froidement analyser et comparer ces schèmes mentaux et ces domaines, pour conclure dans une évaluation subtile sur les écarts et les proximités entre le Sôn coréen et les Exercices Ignaciens, par exemple. D'autres l'ont fait, très bien, ailleurs et avant moi...ou le feront. ! Mais le quotidien dans un monastère ou dans un ermitage, mais les menus événements d'un défi spirituel et physique insoupçonné, mais les espoirs, les succès et les fiascos d'un training laborieux et exténuant, - je le répète, - épuisant et dérisoire à certains moments; mais les levers au milieu de la nuit et les expéditions aux toilettes sous la pluie; mais le riz, le riz et encore le riz, avec du kimchi, du kimchi et encore du kimchi, puis le jeûne, - volontaire, il est vrai, - qui fait hurler votre estomac et perforer d'autres crans à votre ceinture, car le pantalon vous tombe..., - c'est ça aussi, - et qui est aussi important puisqu'il conditionne tout, surtout pour un occidental, et pour moi de toute façon, - oui, c'est aussi 'ça' que j'ai voulu intégrer à mon 'rendement de comptes'. Une espèce de zen quotidien, le zen banal, le zen de l'O.S. du zen qui fait un stage de deux mois dans une entreprise zen de la société!

L'essai débutera par une présentation succincte du monastère de Songgwang, de la vie dans le hall de méditation, - lors des retraites rituelles qui font sa renommée mondiale, - et de l'organigramme de la communauté. Je me dois de signaler, pour en terminer avec cette présentation, que ma naïveté m'avait fait imaginer un moment, - un trop long moment, - que j'allais devoir être intégré à la vingtaine de moines profès, venant du monde bouddhiste international, qui deux fois l'an participent à ces retraites fermées de trois mois, à raison de douze heures de Zen quotidiennes (en fait, tout se dévaluant, l'actuelle retraite exige seulement huit heures quotidiennes; j'ai commencé à sept quand j'étais au

monastère, réduisant mon handicap à six, une fois à l'ermitage!). Quand j'ai compris que j'en étais 'constitutionnellement' écarté (parce que je ne suis pas moine bouddhiste profès; parce que la prochaine retraite ne commençait que le dix mai, et parce que de toute façon le plein était fait), ne croyez pas que j'en aie été peiné outre mesure! J'aurais été tout aussi 'conformationnellement' incapable d'endurer l'épreuve physique que représente cette aventure (dans la forme que je lui connaissais), et, comme il apparaîtra vite dans la Chronique, ma conformation et mon impréparation sont des empêchements dirimants à une telle pratique intensive. D'une façon primordiale, c'est un Maître que je me souhaitais, un maître qui ne s'occuperait que de moi. Cela me fut, en fin de compte, non seulement accordé, mais de plus je pus habiter avec lui, chez lui, dans son ermitage, - après une longue attente, qui fut aussi une épreuve, une "quarantaine", il faut bien le dire! Pouvais-je, en fait, espérer mieux que ce "dream come true"? Mais le réel est têtue et la réalité est la réalité! Lisez voir.

LE MONASTERE DE SONGGWANG
et
LA VIE DANS LE HALL DE MEDITATION

A l'extrême sud de la presqu'île coréenne, dans la vallée des Monts Chogyé, se niche le MONASTERE DE SONGGWANG ou SONGGWANG SA, qui n'a cessé de fonctionner comme centre de méditation depuis près de mille ans, demeurant pendant tout ce temps un haut lieu de la tradition bouddhiste coréenne. Depuis sa restauration et son expansion, entreprises par CHINUL (titre posthume: Maître National BOJO), il y a quelque huit cents ans, Songgwang sa a été le centre le plus important de méditation assise. Quinze Maîtres Nationaux maintinrent active l'École de Ch'an (Zen) ouverte par Maître Bojo. En outre, ce monastère est le seul en Corée à abriter en permanence moines et nonnes étrangers

La plupart des retraitants vivent dans le plus grand des trois halls de méditation, qui est un long bâtiment de bois, couvert de tuiles. Il est attaché au Hall de Conférences sur le Dharma. Ces deux bâtiments, ainsi que le petit ermitage du Maître de Ch'an (Zen), les appartements de l'Abbé et le Hall des Patriarches, sont situés à part, dans une section sise au-dessus du complexe général du monastère et dont l'accès est réservé: c'est le cœur du monastère. Arbres et jardins entourent les cours et protègent l'endroit des curieux.

Il existe dans l'année deux périodes entièrement consacrées à la pratique intensive de la méditation. Le hall est lui-même coupé de l'extérieur par des écrans de papier à glissière, pour assurer une solitude complète. Vingt-cinq participants peuvent y prendre place, en deux longues rangées, dos à dos, face aux murs. La pièce est très vaste, agréablement chauffée, mais nue de tout superflu. Le parquet de pierre, chauffé et tapissé de papier jaune, est garni de deux rangées de nattes marron. A des branches de bambou sont accrochés les 'kesas' marron (habits religieux), dans un ordre parfait, tandis qu'à des portemanteaux pendent des tenues grises à "manches de papillon". Dans une niche, un autel où l'on trouve un encensoir d'argent, un bol d'eau et des chandelles.

Les moines pèlerins qui veulent prendre part à ces retraites arrivent en général quelques semaines avant le début, pour se réserver une place. Après leur acceptation, chacun se voit attribuer une petite armoire dans le grenier pour y déposer ses affaires dans un sac à dos: c'est le seul endroit où il est permis d'échanger quelques mots, le silence étant de rigueur en permanence dans le hall de méditation. Nonnes bouddhistes, laïques hommes et femmes, occupent des halls séparés. Les Bouddhistes coréens suivent presque exclusivement l'École de Ch'an chinoise dite *Linchi Ch'an (Rinzai japonais)*, mais en y ayant apporté leurs caractéristiques propres, ce qui les distingue à la fois des premiers, et totalement de leurs émules japonais, quoiqu'ils aient été influencés par leurs deux puissants voisins.

Inutile de souligner la difficulté de vivre complètement séparé du monde et de suivre le chemin du Bouddha. Cela exige la patience de jours, de mois et d'années d'entraînement pour atteindre une illumination de quelque profondeur. Le renoncement permanent à ses propres attachements est lui aussi une exigence requise. Comment, en conséquence, l'horaire de ces retraites pourrait-il n'être pas serré? Lever: trois heures. Rangement de la literie, toilette rapide, habillage, prière du matin, salut mutuel, et on prend la posture, en quart, demi ou total lotus; il est trois heures quinze. (La question du 'hwa-du' ou 'kongan', - koan japonais, - sera présentée plus bas: il s'agit d'un "rébus" à ruminer sans cesse). Immobilité complète jusqu'au coup de latte de bambou qui indique quatre heures; on détend ses jambes avant de marcher un peu: le zen mobile. On peut aller aux toilettes, boire, mais toujours en

silence et concentration sur son 'hwa-du'. Cela dure jusqu'à une demie heure avant le petit déjeuner qui est servi à six heures. La présence de chacun y est obligatoire. Une fois tout le monde à sa place, les jeunes moines servent de l'eau pour rincer les bols, puis suivent riz et soupe de légumes; de petits plats contenant toutes sortes de kimchis passent à la ronde. On mange vite. Les bols sont lavés, rangés et on s'en va aussi rapidement qu'on est venu. Une tasse de lait attend chaque retraitant dans le hall de méditation, puis c'est la corvée de nettoyage et de balayage. A huit heures, tout doit être terminé et on s'en retourne au hall de méditation pour y reprendre l'exercice jusqu'à dix heures trente. Alors on revêt la robe de cérémonie (*kesa*) pour se rendre dans le grand hall du Bouddha où a lieu un bref service chanté, suivi du principal repas de la journée. Il est midi et demi: tous les retraitants vont alors passer une heure et demie à deux heures à divers travaux: champs, jardins, rizières, suivant le temps et la saison. On se lave ou on se baigne dans la rivière, et tous sont prêts à nouveau pour l'exercice. Et cela dure ainsi jusqu'à neuf ou dix heures du soir. Suivent enfin cinq à six heures de sommeil, parfois moins. (Ceci est la description "théorique", telle que la rapporte Kusan, en 1982 : deux moines venus me rendre visite à l'ermitage, un birman et un italien, me disaient que "tout ça" relève des temps héroïques).

Tout le monde n'est pas appelé à une telle vie: il est extrêmement difficile de maîtriser son imagination et le train de ses pensées. La tâche paraît parfois sans espoir. Sans parler de la rêvasserie ou carrément du sommeil. Une grande force d'âme et une infinie patience sont nécessaires. Il ne s'agit pas de "contemplation", mais d'un certain type de "concentration sur une seule pensée". Certains y arrivent, parfois, et après bien des épreuves. Et leur certification est encore plus rare. Cette sorte de concentration peut s'exercer aussi bien dans la vie ordinaire: elle est ouverte à tous.

Le Maître de Zen (Sôn) réside tout près du hall, et les retraitants sont invités à aller l'interroger. De son côté, le Maître n'hésite pas à user de sa canne, s'il l'estime nécessaire et opportun, que ce soit à l'extérieur ou dans les endroits communautaires: son œil exercé perçoit immédiatement qui est et qui n'est pas concentré sur son 'hwadu'!

Enfin, tous les quinze jours, le lendemain de la "grande toilette" (bain, buanderie et rasage général), une espèce de conférence est donnée. Plus qu'une conférence, c'est une exhortation, harangueuse et symbolique, destinée à encourager la troupe à poursuivre le but de toute cette expédition totale: la découverte de son Moi Authentique.

Les Maîtres utilisent beaucoup aphorismes et jeux de mots, auxquels parfois personne ne comprend mais! Pour terminer cette brève présentation, en voici un, histoire de vous exercer un peu, cher lecteur: il est du Maître chinois Hui Hai:

*La plupart des gens sont des chiens fous:
Ils aboient contre le vent qui souffle
Dans les arbres et les herbes sauvages.*

ORGANIGRAMME DE LA COMMUNAUTE

La Direction Générale est assurée par l'Abbé, 'CHUJI', mais le Maître de Méditation, 'SÔN SA' lui est pratiquement égal en autorité: le premier ne prenant de décision importante qu'avec l'accord du second.

L'Abbé/Chuji remplit trois fonctions (SAMJIK), à la tête desquelles sont préposés:

- le Prieur (CHONGMU);
- le Trésorier (CHAEMU), et
- le Catéchiste (KYOMU).

De plus, dépendant directement de lui, le Proc (ura) tor (WONJU), qui nomme un Maître Hôtelier (KAEK).

Le Maître de Méditation/SÔN SA règne sur le secteur de méditation (SÔN WON), et plus spécialement le Hall de Méditation (SÔN BANG). Il délègue son autorité au Précentor (YUNA), qui lui-même distingue sa propre délégation en deux Succentors (IPSUNG, pour la saison libre et YÔLCHUNG, pour la saison de retraite).

Il y a en effet deux saisons: le temps des retraites (KYÔLCHE) : été, de mai à août; et hiver, de novembre à février; et la saison libre (HAEJE) : printemps, mars et avril, et automne, septembre et octobre (pendant laquelle on peut pratiquer à sa guise (CHAYU CHÔNGJM).

PREMIERE PARTIE

LES PALIERS DE L'ATTENTE

ou

*La Mise en Quarantaine
(8 mars – 17 avril)*

Chapitre Premier

LA PREPARATION THEORIQUE

ou

“Reculer pour mieux sauter”

SEOUL, 16 MARS 1998.

Je commence en fait par devoir attendre...Un coup de fil au monastère pour annoncer mon arrivée m'apprend qu'il me faut patienter un certain temps: une retraite de novices et de grandes festivités doivent provoquer ces jours-ci un grand concours de moines... On ne pourrait s'occuper de moi convenablement!

Bien sûr, je fus d'abord déçu, d'autant plus que je n'avais pas prévu de rester à Séoul. Bon prince, le Directeur de la Maison Provinciale des Salésiens m'invita à attendre là...On m'installa dans la chambre d'hôte que j'occupe donc depuis le 7 mars.

Mettre à profit ce temps 'en plus' n'est pas un problème pour moi. J'ai même envie d'écrire : j'ai l'habitude, depuis que j'ai appris à ne plus compter uniquement sur moi-même, mais avec la Providence! Je me suis mis immédiatement au travail, trouvant enfin l'opportunité de lire une quantité d'ouvrages sur le Zen, que j'avais accumulés en attendant l'occasion : la voici! Ainsi depuis dix jours, je navigue entre :

ASSOCIATION ITALIENNE DU ZEN SOTO, Le grand livre du Zen, Paris 1992

BENOIT H., La doctrine suprême selon la pensée zen, Paris 1967

BROSSE J., Zen et Occident, Paris 1992

BUSWELL R.E.Jr., The 'Short-cut' Approach of K'an-hua Meditation: The Evolution of a Practical Subitism in Chinese Ch'an Buddhism, in Sudden and Gradual: Approaches to Enlightenment in Chinese Thought, Studies in East Asian Buddhism, no.5, edit. By Peter N. Gregory, pp.321-377. Honolulu: University of Hawaii Press, a Kuroda Institute Book, 1987

BUSWELL R.E.Jr., The Zen Monastic Experience, Princeton 1992

BUSWELL R.E.Jr., Zen (Son) Buddhism and the Context of Belief, Cahiers d'Extrême Asie 7(1993-1994): 283-318, Kyoto-Paris 1994

FAURE B., Le Traité de Bodhidharma, trad. & comm. par, Aix-Paris 1986

THICH NHAT HANH, Living Buddha, Living Christ, New York 1995

J'ai même avec moi mon manuscrit des Exercices de St Ignace: *Déplacement, ou Le Désir Revisité*, 2 janvier-3 février 1991, La Baume lès Aix.

Robert E. Buswell Jr. a passé lui-même cinq ans à Songgwang sa, il y a vingt ans, entre 1974 et 1979, en qualité de moine ordonné. Je n'ai pas l'intention de devenir moine bouddhiste! Mais je souhaite qu'on me permette de partager autant qu'il leur et me sera possible, la vie du monastère. J'avoue que *je redoute je ne sais quoi*: ce que j'ai lu chez Buswell surtout, - qui décrit heure après heure l'emploi du temps pendant et hors des retraites, - ce que j'imagine des conditions de vie quotidienne (confort, nourriture etc....) et puis l'expérience elle-même à laquelle je me soumetts délibérément ... tout cela a comme un goût d'épreuve qui m'attire, a la fois, et m'effraie! L'âge? Ou plus précisément l'intuition que je ne vais pas, que je ne peux pas m'en sortir indemne! ?

L'awakening verse' (le poème de l'éveil) du premier Maître Sôn de Songgwang sa, Kusan en 1960, ne manque pas de me fasciner: ' A stone man, riding on a crane, passes over the blue mountain' (*Un homme de pierre, monté sur une oie sauvage, vole au-dessus de la montagne bleue*). Et si je place ce vers éluardien à côté de l'exclamation de Huei-neng (638-713), le sixième patriarche du zen: 'Je suis l'Absence Absolue!', je ne peux qu'être proprement aspiré par l'échange 'merveilleux' auquel semblent se livrer, sans se supprimer l'un l'autre, et le vide étrangement habité de l'absence, et le plein étrangement vide de la présence. *L'uomo di sasso'* (l'homme de pierre! Comment ne pas penser à la statue du Commandeur de Don Giovanni !) de Kusan et l'affirmation de Huei-neng ont un caractère alternatif de réalité présente/absente, une polarité qui ne fonctionne que dans la négation permanente d'un pôle par l'autre: *le réel n'étant que pour autant qu'il se nie être*. L'homme de pierre nie l'absence absolue, et l'absence absolue nie la présence d'un homme de pierre et de quoi que ce soit d'autre: et ces deux négations simultanées sont nécessaires à leur réciproque manifestation, même, et surtout si cette manifestation elle-même n'a qu'une réalité d'apparence!

' Dans le Dharma, il n'est ni formes ni caractères spécifiques, ni grandeur ni petitesse, ni haut ni bas. C'est comme si devant le jardin de votre maison se trouvait une grosse pierre. Il vous arrive de dormir ou de vous asseoir dessus, sans pour autant n'éprouver ni surprise ni frayeur. Mais voilà que vous prend l'idée d'en faire une statue, et vous demandez à quelqu'un de vous sculpter un Bouddha. Dès lors votre esprit l'interprétant comme un Bouddha, vous craignez de commettre une faute et n'osez plus vous asseoir dessus. Ce n'est toujours qu'une pierre, et c'est votre esprit qui en a fait ce qu'elle est maintenant. Cet esprit, quelle sorte d'entité est-ce donc? Tout cela, c'est le pinceau de votre mental qui l'a peint, mais vous vous agitez vous-même, vous vous effrayez vous-même. Dans la pierre, il n'y a en réalité ni faute ni mérite, ceux-ci ne sont que les créations de votre esprit.' (Faure 1986, *Le traité de Bodhidharma* : 133).

Quel chemin paradoxal pour accéder à l'Éveil, pour entrer dans la conscience d'impermanence (*anitya*), pour réaliser sa propre existence comme fait concret et non plus comme production mentale, pour retourner à la condition originelle du corps et de l'esprit (*Taisen Deshimaru Roshi*)! *'Paradoxalement, l'Éveil a un effet rétroactif. Il faut d'abord le désirer intensément pour s'engager dans l'ascèse longue et difficile qui y conduit; c'est seulement cet espoir, cette perspective qui donneront l'élan nécessaire pour surmonter les obstacles et persévérer dans la Voie. Toutefois ce n'est que lorsque l'on aura perdu ce désir, renoncé même à cette espérance, oublié jusqu'à la notion d'Éveil, que l'on sera mûr pour l'accueillir. Alors seulement nous comprendrons que l'Éveil n'est pas un terme, mais un commencement, et ainsi que depuis toujours nous étions éveillés.'* (Brosse 1992 : 189).

Le chrétien que je suis entend Saint Augustin et tous les Pères de l'Église : les Latins et les Grecs.' Tu ne Me chercherais pas, si tu ne M'avais déjà trouvé'. Et cette Vie, qui ne peut aller que de commencement en commencement!

SEOUL, 17 MARS 1998.

A Songgwang sa, pendant les retraites fermées, s'enseigne et se pratique donc la technique du SÔN KANHWA (Chinois: *k'an-hwa ch'an*), l'approche Sôn pour "observer (*kan*) la phrase critique (*hwadu*; Chinois *hua-t'u*)". C'est Chinul (1158-1210), le fondateur de Songgwang sa qui l'a mise au point, après que Ta-hui Tsung-kao l'ait systématisée en Chine, une génération auparavant.

Le HWADU est une question, - spécifique à l'École Sôn,- qui promeut l'investigation spirituelle: *c'est la phrase critique* du KONGAN (Chinois *kung-an*; Japonais *koan*) : le cas. Un exemple, attribué à Chao-chu Ts'ung-shen (778-897), et qui demeure le plus populaire, encore de nos jours.

...Un jour, un moine interroge Chao-chu: ‘ Les chiens possèdent-ils ou non la nature de Bouddha?’ Chao chu réplique; ‘ Non!’ (*Chinois wu; Coréen/Japonais mu*)...

Ici, l’ensemble de l’échange entre Chao chu et le moine serait le *kongan*; la phrase critique, - le mot ‘Non!’ - serait le *hwadu*. Les *kongans*, rappelons-le, sont des échanges entre un maître éveillé et ses disciples, dans lesquels le propos, créatif et original, du maître devient un paradigme éthique et religieux pour la tradition qui le transforme en thème de méditation. Le méditant est formé à se concentrer sur un seul *hwadu*, sans discontinuité ni distraction: quoi qu’il fasse, le méditant ne doit penser qu’au *hwadu*. Le *Sôn Kanhwa* oblige l’étudiant à ‘penser’ comme les anciens maîtres éveillés, et à reproduire dans son propre esprit les processus mentaux qui ont conduit l’ancien maître à cette expression de son Éveil. Mais comme chaque individu s’est fermement convaincu de n’être pas éveillé, et qu’il trouve même virtuellement impossible d’en accepter le fait, la salle de méditation et la technique du *Sôn Kanhwa* vont aider à résoudre cette contradiction religieuse entre la réalité apparente de l’ignorance et la promesse de l’Éveil, et finalement transformer le moine ordinaire qu’est l’étudiant en un maître éveillé.

Dans le cas du *hwadu* ‘Non!’, - en contradiction totale avec tout le Mahayana qui enseigne que tous les êtres sont dotés de la nature de Bouddha,- il s’agit d’examiner ce qui a fait dire à Chao-chu cette apparente hérésie. Le travail introspectif qu’entraîne ainsi la considération unilatérale de la réplique du maître finira par amener l’étudiant à la source même de la pensée, c’est-à-dire à cet état *non dualiste de l’esprit, avant qu’il ne se mette à distinguer ce qui est tenu pour être identique chez tous les êtres*. Par cette expérience, l’étudiant ‘sait’ ce qu’était l’état d’esprit de Chao chu juste avant de faire cette fameuse déclaration, et ainsi il est à même de saisir intuitivement pourquoi il fallait que Chao chu dise ‘Non!’. L’étudiant, en quelque sorte, devient Chao chu, car il s’est connecté à la même source de pensée d’où provient la propre réponse de Chao chu. Une fois que l’étudiant a réalisé cet état d’esprit non dualiste, il n’a plus besoin d’essayer d’expliquer pourquoi Chao chu a dit ‘ Non!’; ou plutôt, il le sait, tout simplement et intuitivement, pour lui-même. Son intuition lui permet de saisir sans effort la signification de tous les autres milliers de *hwadu* utilisés dans l’École Sôn, car son esprit est désormais capable de rivaliser avec les esprits de tous les maîtres Zen du passé, ou mieux encore: son esprit est devenu maintenant celui de tous les maîtres précédents. Il est alors considéré comme ayant reçu la ‘transmission d’esprit à esprit’ des bouddhas et des patriarches: en un mot, il a atteint l’Éveil.

(Ce qui précède et suit immédiatement doit beaucoup à Buswell 1992 :149-160).

Comment s’y prend donc le Maître de Sôn pour entraîner ses étudiants à la méditation sur la ‘phrase critique’?

- 1- Kusan,- le fondateur du Songgwang sa moderne,- commençait souvent par leur demander ce qu’ils considéraient comme *la chose la plus précieuse au monde*.
- 2- Il les amenait ensuite à considérer que ce qui avait décidé de leurs réponses, c’était cela le plus précieux: par déduction il leur faisait comprendre que *c’est leur esprit* qui en avait décidé ainsi, et que par conséquent, c’était lui qui était la chose la plus précieuse de toutes.
- 3- Il les poussait alors à se demander ce qu’était *cet esprit*, leur enseignant qu’il est le maître du corps, mais qu’il *assume aussi tout ce qui existe*, depuis notre propre corps jusqu’à l’univers tout entier.
- 4- “Ainsi, de par son omniprésence virtuelle, poursuivait Kusan, *cet esprit peut aussi être appelé le Grand Soi*”, leur indiquant par là que toutes les choses sont dans un état d’interdépendance et que rien ne peut se concevoir séparément du reste.
- 5- Et que s’il est impossible de séparer un quelconque composant de tous les autres, c’est qu’alors rien ne peut réellement exister en tant que tel. ”C’est pourquoi, concluait-il, *le Grand Soi est précisément le Non Soi!*”.
- 6- “ Mais tout cela n’est qu’étiquette, poursuivait aussitôt Kusan. De quoi s’agit-il en réalité? ...Eh bien, le doute plane sur ce qu’il en est en définitif! C’est ainsi que l’on en vient à se poser la question: *Qu’est-ce que c’est... si ce n’est ni esprit, ni bouddha, ni une chose matérielle, ni le vide?!* (Cette phrase est un *hwadu*, destiné à provoquer le questionnement et aussi à servir de base à la méditation. Ce *hwadu* est attribué à Nan-yueh Huai-jang 677-744, lors de sa rencontre avec le sixième patriarche Hui-neng).

- 7- Pour entretenir la contemplation autour du 'Qu'est-ce que c'est?', Kusan enseignait à l'étudiant à produire *trois types de résolution mentale: l'esprit de grande colère, l'esprit de grande bravoure et l'esprit de grand doute* (méthode qui remonte à Kao-feng Yuan-miao 1238-1295).
 - Grande colère: parce que malgré tout ce que nous ont répété bouddhas et patriarches à propos de notre propre éveil originaire, nous ne l'avons toujours pas réalisé.
 - Grande bravoure: parce que tous les enseignements du bouddhisme pour nous y aider n'ont jusqu'ici servi à rien.
 - D'où grand doute enfin sur notre capacité à comprendre quoi que ce soit!
- 8- Si *le but de tout hwadu est de faire naître le doute*, alors celui de Chao chu, le 'Non!', est encore le plus performant: qu'avait-il donc en tête pour déclarer que les chiens ne possèdent pas la nature de bouddha? "Ce Non! expliquait Kusan, n'est pas le non du 'oui ou non'; ce n'est pas non plus le non de la vraie non-existence. Avant de dire ce Non! , dans quel état d'esprit se trouvait Chao chu, pour avoir dû s'exprimer de la sorte? C'est cette idée qu'il faut circonvénir sans cesse!".
- 9- Une fois le doute produit, l'esprit se remplit peu à peu *d'un sens de l'étonnement d'avant la parole, proprement ineffable*: il se pose certes la question du pourquoi, mais sans le mot pourquoi.
- 10- Et tandis que le moine va creusant son interrogation à propos du Non! , le doute s'épaissit encore en une véritable sensation: une présence quasi palpable dans tout le corps, et non plus seulement une considération intellectuelle ou un intérêt mental pour la question. Complètement absorbé par le doute, le moine verse soudain dans *le vide*. (N'oublions pas que le but de la contemplation n'est pas de répondre à la question 'Pourquoi ce Non! ?', mais d'explorer l'état d'esprit de Chao-chu, juste avant de prononcer ce Non!).
- 11- Plus profonde l'investigation, plus obsédant le *hwadu*. Cette combinaison "concentration plus attention", où le doute du *hwadu* progresse de lui-même, se vit dans un *état de légèreté et de tranquillité*: un état où le calme de 'samadhi' (concentration) et la perspicacité de 'prajna' (sagesse) sont maintenus ensemble.
- 12- Soudain, un matin, l'étudiant pousse un cri! Il vient d'entrer dans une zone insondable pour d'autres; et, après un rire, il sourit: il commence à respirer la fine fleur de ce qu'ont dit bouddhas et patriarches d'autrefois...Et, maintenant sa pratique, il peut légitimement se mettre à enseigner à son tour.

En hommage à Kusan, voici ses derniers mots sur son lit de mort. Buswell (1992 : 224) rapporte qu'un des disciples du Maître les aura recueillis.

*Sur la montagne, fleurs d'automne plus rouges que fleurs de printemps.
L'univers tout entier éclate de puissance.
Vide est la vie et vide est la mort.
Et tandis que du Bouddha m'absorbe
le cœur par l'océan scellé,
je pars en souriant...*

SEOUL, 18 MARS 1998.

Entrer en sesshin (Japonais = concentration de l'esprit) ou en kyölche (Coréen = règle qui lie), c'est se mettre à une pratique intérieure régie par une discipline stricte. Et cette pratique consiste d'abord en l'assise prolongée qui rassemble le corps et en fait 'sa propre statue consciente' : 'être assis sans rien faire', dit le mot japonais "*shikantaza*", *un état d'attention soutenue, totalement disponible, détachée de toute pensée et de tout contenu conceptuel*.

Je comprends qu'il me faudra vivre une véritable rééducation. Et d'abord *réapprendre à respirer*, en visualisant consciemment cet acte réflexe, en me représentant le souffle "inspiré" circulant à travers mon organisme et le ventilant, en quelque sorte, pour aboutir et se concentrer dans mon ventre, ce centre vital (le *qi-hai* chinois) où se rassemble et s'emmagine l'énergie universelle, l'Esprit cosmique (le *qi*). Je devrai passer d'une respiration habituelle, courte, rapide et haute, à un mode différent, lent et profond: le premier fondé sur l'inspiration, pulmonaire et masculin, le second, fondé sur l'expiration, abdominal et féminin. Écouter mon corps...

Et puis, *réapprendre à marcher, à manger et à dormir*: 'vivre' d'une vie réduite à ses éléments les plus simples, 'ici et maintenant'. Voir la réalité qui est là sous mes yeux. *Apprendre l'attention et la patience*: ne faire qu'une chose à la fois, mais la faire au mieux. 'Faire de ma vie un rite'.

“Pour ce qui est des méthodes pour cultiver la voie, ceux qui comprennent en s'appuyant sur la lettre écrite, leur force vitale est faible. Ceux qui comprennent à partir des phénomènes, leur force vitale est riche. Ceux qui voient le Dharma à partir des phénomènes conservent leur attention en toute occasion; lorsque ceux qui comprennent en fonction de la lettre écrite, rencontrent les phénomènes, leurs yeux sont obscurcis. Discuter des phénomènes au moyen des sutras et des commentaires, c'est s'éloigner du Dharma. Plutôt que de parler et d'entendre parler des phénomènes, il vaudrait mieux en faire soi-même l'expérience en son corps et esprit. Si votre harmonie avec les phénomènes et avec le Dharma est profonde, les profanes ne peuvent la sonder.” (Le Traité de Bodhidharma, Faure 1986 : 92).

On me dit que, même si apparemment, en *za zen*, je serai seul avec moi-même, je me trouverai en fait en communication silencieuse et subtile, avec tous les autres, au milieu de l'énergie collective qui circule librement.

Le ‘penser non pensé’ (Japonais: *hi-shiryo*; Chinois: *wu-nian*) constituerait un *état paradoxal* tellement différent de l'expérience ordinaire, que je serai, m'assure-t-on encore, incapable de le reconnaître: je ne pourrai ni le vouloir ni le rechercher. “Cela” doit surgir de soi-même, du ‘tréfonds de la non pensée’, et n'aura rien à voir avec mon mental, nécessairement subjectif et obsessionnel, proie du désir inquiet et inquiétant, illusion du moi.

Ce moi illusoire, la psychologie bouddhiste le définit par l'assemblage des cinq agrégats (les *skandha*): la corporéité identité (*rupa-nama*), la perception (*vedana*), la conscience (*samja*), les phénomènes mentaux (*samskara*) et la connaissance (*vijnana*). Ainsi le mental serait ce “*samskara*”: caractère et personnalité propres, faisant écran entre conscience et connaissance. Ce serait l'obstacle le plus grand à la lucidité (*vipasyana*), à la claire vision des choses, à quoi s'ajouterait encore l'accumulation du karma, de mes actes antérieurs!).

Donc, avec le ‘penser non pensé’ commencerait, si je puis dire, la fin de l'aveuglement. Paul Demiéville (*Le concile de Lhassa, Paris 1952, cité par Brosse 1992 : 22*) précise: “ Huei-neng définit cette absence de pensée comme une suite ininterrompue de pensées qui sont absence de pensée au sein même de la pensée’. Si je comprends bien, il s'agit non pas de ne penser à rien, mais de penser à toutes choses avec un ‘perpétuel détachement’. Penser tous les objets sans se laisser infecter par aucun d'eux’ (ibidem). C'est l' ‘omniscience’ des maîtres du *ch'an*: non pensé (*wu-nian*), non senti (*wu-sin*), non-agréé (*wu-wei*). C'est réaliser sa nature de bouddha, son ‘voyage originel’: c'est atteindre l'Éveil. Tout cela ne relèverait-il pas d'un mode de conscience archaïque, auquel la démarche du *zen* donnerait accès: diriger le regard intérieur sur notre “visage originel” (originaire, véritable, authentique?), celui d’ ”avant la naissance de nos parents”, état qui ne peut se retrouver que par “le penser du tréfonds de la non pensée”? Voilà en vérité un beau *ko(ng)an* et une belle “phrase critique”. Brosse (1992 : 28) dit que l'*hi-shiryo* est ‘ la clef qui ouvre les *ko(ng) ans* radicalement fermés à l'intelligence discursive’.

Le ‘vide’, quant à lui, n'est pas une pensée qui traverse l'esprit, une idée de passage: c'est une expérience et une sensation physiques, celles de qui veut reprendre pied et s'aperçoit que, sous lui, il n'y a rien! Cette réalité du vide (*sunya*), ou plutôt de la vacuité (*sunyata*), est centrale. Mais ce serait un contresens de la confondre avec l'inexistence (*abhava*) qui est le vide au sens de néant. *Sunyata* se réfère à l'inexistence des superstructures que nous imposons à la réalité. Et le pire serait de faire une entité du vide et de s'attacher à la vacuité. Ce serait tomber de Charybde en Scylla.

En fait, on peut considérer la vacuité comme un simple concept opérationnel pour désigner seulement la fameuse ‘ production en interdépendance ‘ (*pratitya samutpada & samsara*). Le problème, s'il en est, c'est dans un premier temps d'appréhender ce vide, et ensuite de rejeter comme inutile ce concept provisoire. La seule solution, c'est la méditation (*dhyāna / ch'an / sōn / zen*). En effet, tant que l'on demeurera incapable de percevoir l'irréalisme du moi et de comprendre que la vie ne peut être qu'éc(rou)lement ininterrompu, comment pourrait-on aspirer à en être délivré?

L'expérience de la vacuité fait échapper d'abord à toutes les formes de négation, refus ou opposition, puis à la dualité. Alors, ces limites enfin évanouies, le pratiquant se met à évoluer en toute liberté dans ce qui est devenu “ le champ de tous les possibles “. (Liliane Siburn, *Le Bouddhisme, Paris 1977, p.221, cité par Brosse 1992 : 34*).

Mais c'est bien 'avec mon corps' que je vais devoir méditer, et 'non avec' ce que je prends pour mon esprit, et qui n'est que 'mon mental'. Je devrai mettre ce dernier de côté: cesser de m'identifier avec lui et ne plus imaginer que je suis les pensées qui le traversent.

" Comprenez simplement que tout ce que discrimine votre esprit n'est que formes. Lorsque vous réalisez que votre esprit est, dès l'origine, foncièrement vide et tranquille, vous comprenez que l'esprit n'est pas les formes, et cet esprit est dès lors indépendant. Les formes n'ont pas d'existence objective, elles sont le produit de votre propre esprit. Réalisez simplement qu'elles ne sont pas réelles, et vous obtiendrez la libération". (Le Traité de Bodhidharma, Faure 1986 : 90).

'Avec mon corps, mais contre lui'. Peu à peu il s'apprivoisera. Je serai seul avec lui, qui est *ma manifestation (vijnapati) terrestre*. Quand le silence se sera fait tout autour, je vais enfin pouvoir l'entendre. Le mental peut mentir, le corps ne le peut pas! Mon corps sera le médiateur de mon éveil: c'est lui qui le confirmera quand toutes mes cellules et toutes mes entrailles l'auront assimilé et qu'elles en seront informées. Avec le temps...

Ainsi, 'Zazen, c'est la posture', - et pas seulement la position assise, - 'plus la respiration', où seule la bonne posture permet la respiration correcte, et plus précisément, l'expiration abdominale. La tâche est de prendre conscience d'un processus qui dans la vie courante est inconscient parce qu'automatique et mécanique: se concentrer sur lui, l'examiner attentivement, se le représenter. 'Devenir respiration'!

*Étudier la voie du Bouddha,
c'est s'étudier soi-même;
s'étudier soi-même,
c'est s'oublier soi-même;
s'oublier soi-même,
c'est être reconnu par le cosmos tout entier;
être reconnu par le cosmos tout entier,
c'est se dépouiller de son corps et de son esprit
et dépouiller autrui de son ego.
Les traces du satori se dissipent
et pourtant elles se perpétuent intensément pour l'éternité.
(Maître Dogen)*

Dans le zen, il semble ne pas y avoir de terminus. Des étapes, certes. Une étape, par exemple, où le pratiquant se rassemble, se réunifie, acquiert une certaine sérénité, un certain détachement par rapport à son moi, et même commence à soupçonner son être véritable... Une autre étape, aussi, plus longue déjà, où il entrevoit sa véritable nature vis-à-vis de lui-même et du monde, mais aussi vis-à-vis d'autrui, considéré comme non distinct de lui-même... Mais, continuer au-delà, c'est véritablement faire *za zen*: méditation ultime, celle-là, pour 'sauter enfin sur l'autre rive' (*paramita*)!

SEOUL, 19 MARS 1998.

De la nécessité, donc, de 'trouver un (bon) maître' ! Je me suis levé avec cette idée, ce matin. Et j'ai entendu Nicodème et Jésus (Jn 3, 1-13) parler d'une étrange façon! Osons la transposition:

- Nicodème: Rabbi, tu es un Maître qui vient de "Là où les choses sont ce qu'elles sont"... Personne ne peut montrer la Voie comme tu fais, s'il ne vient pas de là!

- Jésus: À moins de renaître d'ailleurs, nul ne peut voir la Voie!

- Nicodème: Comment renaître quand on est vieux? Peut-on rentrer dans le sein de sa mère et naître une seconde fois?

- Jésus: *A moins de naître de la Bodhi (l'Éveil), nul ne peut prendre la Voie. Ce qui vient du mental, reste mental; ce qui vient de la Bodhi, reste Bodhi. Alors, ne sois pas étonné de m'entendre dire qu'il faut naître d'ailleurs! La Bodhi souffle où elle veut: tu la sens, mais tu ne sais ni d'où elle vient ni où elle va! Ainsi en est-il de quiconque est né de la Bodhi!*

- Nicodème: *Mais comment cela se passe-t-il?*

- Jésus: Mais un es un Maître, toi-même, et tu ignores ces choses?... Moi, je ne dis que ce que je sais: je témoigne de ce que j'ai vu. Mais on ne me croit pas... Alors, si on ne me croit pas quand je parle

du samsara, quand je parlerai de la *Bodhi*, comment me croira-t-on? Nul n'a atteint la *Bodhi*, sinon celui qui en revient, le *Bouddha*, qui est dans la *Bodhi*...
Puis suivent les développements théologiques de Jean.

J'ai entendu aussi le jeune homme riche qui court après Jésus. (Mc 10,17-22). Osons encore!

- Le jeune homme: *Bon Maître, que dois-je faire pour parvenir "Là où les choses sont ce qu'elles-sont"?*

- Jésus: *Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que le Maître de la Bodhi ! Tu connais l'Octuple Sentier: acquiers une vue juste, une pensée juste, une parole juste, une action juste, un moyen de vivre juste, une application juste, une mémoire juste et une concentration juste. Et tu seras sur la Voie du Nirvana!*

- Le jeune homme: Maître, tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse.

- Jésus (le fixant et se prenant à l'aimer) : Une seule chose te manque. Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres. Puis viens et suis-moi!...

On sait ce qu'il advint...

Oui, il me faut 'trouver quelqu'un qui m'enseigne à pratiquer', à 'm'asseoir sans rien faire' (Za zen-shikantaza), à faire d' 'ici' mon propre 'fondement'.

- 1- En faisant surgir en moi L'ESPRIT DE LA LOI (la *Bodhicitta*, l'esprit religieux), à partir de la JUSTE VISION (de l'*Octuple Sentier*), pour, observant l'impermanence du Moi et de toutes choses, être automatiquement libre de tout attachement et de tout désir égoïste: contempler avec compassion l'éc(r)oulement du monde et y reconnaître ma propre nature, qui se révèle alors NON-NATURE. C'est le point de départ: si rien ne persiste, rien n'a de substance, donc depuis toujours chaque chose est paix et vacuité. Nous ne sommes pas nous, je ne suis pas moi: l'univers entier vit comme un seul corps. La réalité de chaque chose et ma propre réalité (mon Moi) ne sont qu'une seule et même réalité.
- 2- En m'indiquant comment ENTENDRE ET PRATIQUER LE VRAI DHARMA, c'est-à-dire comment voir constamment le changement, à partir de la juste vision: tout (Moi y compris) n'est que la révélation d'un phénomène apparent, produit par d'innombrables causes et conditions (samsara et karma).
- 3- En m'aidant à pratiquer avec un ESPRIT DE NON-PROFIT, à m'abstenir de poursuivre ou de refuser quoi que ce soit: aucun désir, aucun rejet.
- 4- En me montrant COMMENT PURIFIER MES RAISONS DE PRATIQUER: c'est-à-dire l'ÉMANCIPATION, comment regarder la vie à travers la juste posture, où tout est oublié (conscient et inconscient) et où je ne possède rien de moi.
- 5- En me confortant à TOURNER VERS LA VOIE, À PRENDRE "ICI ET MAINTENANT" POUR SEULE BASE pour diriger ma vie. La voie est nécessairement imparfaite qui mène vers la perfection (voir l'*Octuple Sentier*!). Tout est distraction, il ne peut rien y avoir qui ne soit distraction. C'est ICI que s'exerce le ' NE RIEN POURSUIVRE ET NE RIEN REPOUSSER'. Cet ICI, c'est l'immensité du lieu où je suis MAINTENANT, si j'y investis toute mon énergie avec UN ESPRIT UNI-VERSEL. Une vie fondée sur l'ici, pour éveiller l'esprit qui cherche la voie.

CECI EST UN ESPRIT DE DEBUTANT-A-VIE!

- Dogen affirme: ' Sans un véritable maître, il est mieux de ne pas même commencer l'étude du zen!'. Mon Dieu! Comment vais-je trouver à Songgwang sa, cet homme au-delà de tout, cet homme de l'Éveil, cet homme absolu, vrai et sincère: un ami spirituel (*kalyanamitra*), moi qui ne suis que "nuage et eau" (*yunshui*)? Mais Dogen continue en disant que là où quelqu'un manifeste le cœur sincère du disciple, il est certain que le maître apparaîtra. Il s'agira donc pour moi, d'abord, de produire en moi la juste disposition nécessaire. Et s'il est vrai, cependant, que le maître est partout, il faut encore le voir à partir du Moi Originel: je n'y suis pas encore! C'est mon maître justement qui m'enseignera à vivre à partir de ce point de vue/vie.
- Ce que le maître est supposé vouloir partager avec moi, c'est découvrir comment je peux moi aussi clarifier cette merveilleuse vie illimitée que je suis en train de vivre; et ce, de cœur à

cœur, d'âme à âme. Car la transmission du Dharma est seulement possible dans l'entente intime et personnelle entre le maître et le disciple.

- Dans un premier temps, il se pourra que le maître soit gentil avec moi. Mais lorsqu'il sera devenu pour moi un important point de référence, il commencera à 'm'éduquer': il me scrutera et ne fera que me démasquer. Ce sera son devoir: rien n'ira jamais assez bien, il ne me fera aucun compliment, tout au plus me concèdera-t-il un sourire énigmatique. Il inversera tout: brouillant les cartes, ne me laissant plus aucun appui, n'autorisant ni halte ni marche arrière. Il me fera apprendre à 'vivre à partir de l'origine, avant' toute excuse ou justification. Ce sera, m'affirme-t-on, d'un goût subtil!
- Le maître fonctionnera comme un miroir, qui me reflètera continuellement, sans aucun espace pour fuir cette image reflétée: il deviendra vite un miroir détestable, un être qui m'apparaîtra irraisonnable, fou même. Le maître n'acceptera jamais ni lieu commun ni zèle parfait. Dogen utilise l'image des lianes qui s'éloignent, se croisent, se mélangent, se séparent, ne courent jamais parallèles mais finissent pourtant par constituer une solide tresse.
- Car derrière cette apparente dureté, le maître travaillera continuellement en ma faveur; il me poussera ou me ramènera, il me soutiendra infatigablement. Entre ma dévotion inconditionnelle pour lui et son inébranlable patience envers moi naîtra une communication qui deviendra un passage direct et préreflexif de la conscience, jusqu'à notre "rencontre". En effet, je sentirai que le maître vit et se prodigue pour moi, à partir de cette terre, - le Moi Original, la nature de Bouddha (*buddhata*), - et c'est là que je voudrai le rencontrer.
- Bien plus, je sentirai que le maître est en train de m'aider à découvrir le maître qui est en moi. En fait, depuis le début, il n'aura cessé de me "dire": Tu es Bouddha! Seulement je ne l'aurai pas cru...jusque là! Quand j'aurai compris cela, j'aurai effectivement trouvé le maître qui est en moi, et à partir de là, le maître commencera à fonctionner vraiment. J'aurai ainsi appris à ne m'attacher à rien et à ne rien exclure. Et reconnaissant enfin ma véritable nature, JE SERAI TEL QUE JE SUIS.
- Alors, debout enfin sur la terre de Bouddha, je me prodiguerai à mon tour dans le monde des humains !

SEOUL, 20 MARS 1998

En ouvrant ce matin le livre de Thich Nhat Hanh (1995 : 41-44), je me souviens (Buddhanusmrti) que la tradition donne dix noms au Bouddha:

- 1- *Tathagata*: Celui qui est venu à nous par le Bon Chemin; ou encore, Celui qui est venu de "Là où- les- choses sont ce qu'elles sont", y demeure et y retournera.
- 2- *Arhat*: Celui qui mérite notre respect et notre soutien.
- 3- *Samyaksambuddha*: Celui qui est parfaitement éveillé.
- 4- *Vidyacaranasampana*: Celui qui est revêtu de l'esprit d'intuition et de discernement.
- 5- *Sugata*: Celui qui a parcouru la voie avec joie.
- 6- *Lokavidu*: Celui qui connaît bien le monde.
- 7- *Anuttarapurusakamysarathi*: le Chef insurpassé de ceux qui doivent être formés et enseignés.
- 8- *Sastadevamanusyanam*: le Maître des dieux et des hommes.
- 9- *Bouddha*: l'Éveillé.
- 10- *Bhagavat*: le Saint.

"Celui qui est venu" ne vient pas de nulle part pour retourner nulle part: Il vient depuis la réalité ultime et retourne à cette réalité ultime. Et d'autre part, comment comprendre "ces prémices de l'Esprit" (St Paul) que nous aurions déjà reçus, sinon à la façon dont on peut parler de "*tathagatagarbha*" (semence de conscience profonde que "les choses sont ce qu'elles sont") et qui est en nous comme "des entrailles de bouddha"? Déjà!

Autrement dit, nous sommes "gros" du potentiel d'éveil/bodhi/sainteté", et appelés à "devenir parfaits comme le Père Céleste est parfait":

- 1- en prenant le Bon Chemin de Celui qui est venu à nous, pour Le rejoindre "Là où les choses sont ce qu'elles sont";
- 2- en Lui témoignant notre respect et notre soutien, c'est-à-dire en L'imitant en tout;
- 3- en devenant parfaitement éveillé à Sa suite;

- 4- en développant à notre tour intuition et discernement;
- 5- en parcourant la Voie dans la joie;
- 6- en Lui faisant confiance et en apprenant de Lui à bien connaître le monde nous aussi;
- 7- en nous laissant docilement enseigner et former par ce Chef insurpassé;
- 8- en Le reconnaissant comme notre seul Maître;
- 9- en Le reconnaissant comme le Premier Éveillé.
- 10- en Le reconnaissant comme le Premier Saint.

SEOUL, 21 MARS 1998.

C'est le printemps! C'est la symphonie des magnolias et des rhododendrons: tous les blancs et tous les mauves, avec du soleil et de l'air clair. Il fait froid: sec et revigorant. Le Père Rinaldo, - un vieux missionnaire du Tyrol italien, - nous annonce des beaux jours jusqu'à l'été! Il exagère certainement. Le printemps, si Dieu et Bouddha finissent par le vouloir, je le passerai donc à Songgwang sa, après ce que d'aucuns pourraient estimer n'être qu'un faux départ, mais que j'ai appris, moi, à reconnaître comme un rappel, - de plus! -, que c'est Lui Le Maître, et qu'Il dirige ma vie, comme Il l'entend, c'est-à-dire comme Il entend ce qu'est le mieux pour moi: car je sais maintenant qu'Il veut et sait le mieux pour moi. Et effectivement, je me prépare. Cette intrusion de l'Altérité, comme d'habitude, m'a renvoyé à l'autre en moi, à la "bête" qui craint, au "primitif" qui a toujours besoin d'un signe, à l'"enfant" enfin qui se demande quand même s'il n'est pas allé un peu trop loin! Oui, je les ai rencontrés plus d'une fois au cours de cette semaine: *la bête, le primitif et l'enfant*. Ce sont même eux qui sont les plus intéressants en moi, car *c'est pour eux que l'avenir existe*, d'autant plus attirant qu'il est plus mystérieux ou plus aléatoire. Je dois avouer que mon appréhension est toujours aussi grande, et que les jours programmés, et qui doivent se terminer le jour même de la Pentecôte, me paraissent, depuis ici et maintenant, bien longs!

L'apparence de l'existence, l'existence comme apparence (*anatman*), la réalité comme production de l'esprit, du mental plus précisément (*samskara*)...J'ai le sentiment, souvent, de jouer (qu'on va me faire) jouer avec les mots. Ce ne sera pas difficile: j'aime ça! Mais je ne vais pas à Songgwang sa (rien que) pour ça!

L'esprit d'avant la discrimination de la réalité (*bodhicitta*), par une attention soutenue (*smṛti*), une totale disponibilité et un vide de tout contenu conceptuel (*sunyata*)...J'ai entendu ça chez Ignace. Cela me "parle": sera-ce une 'repetition'?

Devenir respiration (*anapanasati*) dans la POSTURE ASSISE: voilà qui me semblerait devoir être le plus ardu. Pour toutes sortes de raisons, dont la physiologique, parce qu'élémentaire, n'est pas la moindre. Oui, comment tiendrai-je? Heureusement qu'il n'y a AUCUN TERRORISME DE LA POSITION ASSISE AU SOL, comme d'aucuns aiment à le faire accroire. De toute façon dans l'un et l'autre cas, cette capacité est, AUSSI, fonction de la production, chez le pratiquant, de la juste disposition nécessaire. Encore Ignace, et sa 'disposicion'!

Et puis ce paradoxe, toujours lui, cette contradiction dans les termes à vouloir/devoir traiter en même temps du contingent (*anatman*) et de l'ultime (*nirvana*)! Il me faudra ne jamais oublier que les bouddhistes distinguent entre deux types de causalité:

- la causalité dans sa dimension historique; et
- la causalité entre la dimension historique et la dimension ultime.

Quand je dis: 'Je suis né de mes parents et j'ai été élevé par ma famille et la société', je parle de ma causalité historique. Quand je dis: 'Les vagues naissent de l'eau', je parle de la causalité comme d'une relation entre dimension historique et dimension ultime.

Quand Jésus dit qu'il est le Fils de l'Homme, il parle de causalité en termes de dimension historique. Quand il se réfère à lui-même comme le Fils de Dieu, il parle d'une relation entre l'historique et l'ultime.

Il est impossible de parler de l'ultime en termes relevant de l'historique. Il n'est pas possible de traiter des "noumènes" (du fondement ontologique) comme d'un détail ou un aspect des "phénomènes" (de

la manifestation spatio-temporelle). La relation Père Fils n'est pas la relation père fils: *samsara et nirvana* sont deux dimensions de la même réalité. *Il y a une relation, mais c'est une relation phénomène noumène, et non pas une relation phénomène phénomène.*

Les bouddhistes en sont parfaitement conscients: c'est pourquoi ils parlent de l'"investigation distincte des noumènes (*svabhava*) et des phénomènes (*laksana*)". Et cependant, en même temps, ils sont aussi conscients que les deux domaines...ne font qu'un! (*Voir Thich Nhat Hanh 1995 : 190-191*).

SEOUL, 22 MARS 1998.

Aujourd'hui, juste deux textes.

- Le premier est d'Alberto Moravia (*extrait d'une interview menée par Jean-Noël Schifano, Désir d'Italie, Paris : 1996, p.358*).

- J-N.Schifano: *Au printemps 68, vous avez écrit: " Je n'ai jamais versé une seule larme devant les crucifix d'Occident. La souffrance, la douleur, la mort ne m'émeuvent pas. Mais l'intelligence, si. Devant le Bouddha de Kwangju, j'ai eu les larmes aux yeux...devant le sourire désespéré de l'esprit". C'est étonnant de la part d'un Latin; c'est beau; est-ce bien vrai?*

- A.Moravia: *Oui, c'est vrai. C'est absolument juste, en somme, c'est arrivé. J'étais en Corée et j'ai vu ce Bouddha extrêmement émouvant, justement parce qu'extrêmement intelligent. La souffrance, vous savez, la souffrance, ça touche aux nerfs...*

- Le second texte est une comptine de Thich Nhat Hanh, qu'il propose pour accompagner l'inspir-expir de la méditation. Je me suis permis de la traduire de l'anglais (lui-même traduit du vietnamien!) et de la mettre en vers, pour qu'en français une certaine cadence accompagne le mouvement.

En inspirant, je me délasse,
Et d'expirer j'aime à sourire!
C'est d'habiter l'instant qui passe
Le seul savoir auquel j'aspire!

SEOUL, 26 MARS 1998.

Ces derniers jours (23-25 mars), j'étais occupé à la rédaction d'une intervention prévue à Séoul justement, pour le lundi de Pentecôte, dans le cadre du Séminaire Annuel SOMFY ASIE, organisé, par mon ami Bernard Crespín. Ce matin, j'ai rangé quelques papiers, et je suis tombé sur quatre références prises de mes lectures à Lumbini, au LIRI, quand je rassemblai une première bibliographie sur le Bouddhisme Zen, au mois de janvier dernier. Les voici:

Tout d'abord, deux de Chuang Tzu.

*Voilà un homme qui traverse une rivière,
Et une barque vide tamponne son esquif:
Même si cet homme a mauvais caractère,
Il ne se mettra pas trop en colère.
Mais s'il voit un homme à bord,
Il lui criera de bien mener sa barque!
Et si on ne l'écoute pas, il criera encore de plus belle
Et se mettra à jurer!
Tout cela parce qu'il y a quelqu'un dans le bateau.
Pourtant, si le bateau était vide,
Il ne crierait ni ne tempêterait!
Si vous pouvez vider votre propre bateau,
En traversant la vie,
Personne ne se mettra en travers de vous
Ni ne cherchera à vous nuire!*

*L'homme en qui le Tao s'épanouit librement
Ne blesse jamais personne,*

*Sans s'estimer pourtant ni doux ni gentil.
Il n'ennuie personne avec ses problèmes
Sans mépriser ceux qui le font.
Il ne court pas après l'argent
Sans faire de pauvreté vertu.
Il avance, sans compter sur personne,
Mais sans tirer orgueil de pouvoir aller seul.*

*S'il ne suit pas la foule,
Il ne se plaint pas des suiveurs.
Rang ni honneur ne le touchent,
Disgrâce ni honte ne l'atteignent.
Il n'est pas toujours à distinguer le vrai du faux
Ni à peser le pour et le contre.*

*C'est pourquoi les Anciens disaient:
L'homme du Tao reste inconnu;
La vertu parfaite ne produit rien;
Le vrai soi, c'est l'absence de soi.
Le plus grand n'est personne.*

Celui-ci est d'Ikkyu. Son titre est Ikkyu' Skeletons (Les squelettes d'Ikkyu, in Fr. Franck éd., The Buddha Eye, New York 1991 : 79-83).

*Puisqu'une pierre peut être le souvenir des morts,
Alors la pierre tombale servirait mieux de WC.
Le monde est un rêve éveillé:
C'est ridicule d'être choqué de ce qu'on y voit.
Si je ne décide pas de mon prochain séjour,
Comment pourrais-je perdre mon chemin?
Notre esprit ne connaît ni commencement ni fin:
N'imaginons donc ni naissance ni mort.
Avec tous les péchés que j'ai commis jusqu'à trois ans,
J'ai fini moi aussi par disparaître.
Le nuage n'a nul besoin de pont pour grimper jusqu'au ciel;
Il ne court pas après l'aide de la loi du Bouddha.*

Le dernier est du fameux Milarepa (*Testament à Retchungpa*, in Milarepa, trad.J.Bacot, Paris 1971 : 257-259. (J'ai parfois transformé la traduction de J.Bacot!).

*Dans l'océan de la transmission des trois mondes,
Le corps irréel est le grand pécheur.
Tant qu'on s'inquiète pour la nourriture et le vêtement,
On n'a pas renoncé au monde.
RENONCE AU MONDE!
Dans la cité des corps irréels,
L'âme irréelle est la grande pécheresse.
Soumise à la chair et au sang du corps,
Elle n'a aucune notion de sa propre nature.
DISCERNE LA NATURE DE L'ÂME !
Aux confins de l'esprit et de la matière,
La connaissance auto générée est la grande coupable.
Passant subitement d'une impression à l'autre,
Elle n'a même pas le temps de se rendre compte
Que ces impressions n'ont aucune origine propre.
RESTE SUR LE SOL FERME DE LA NON-OBJECTIVITE DES CHOSES!
Dans la dépendance réciproque de cette vie et de l'autre,
La mémoire des enfers est la grande coupable.
Privée de corps, elle cherche l'association d'un corps,
Sans arriver à découvrir la non réalité du monde sensible.
CONCLUS AU VIDE!*

*Dans la cité décevante des six classes d'êtres,
L'aveuglement du péché est immense.
L'esprit suit l'impulsion de l'amour et de la haine.
Il est incapable de voir l'égale inanité des choses.
REJETTE AMOUR ET HAINE!
Accoutume-toi à ne faire qu'une chose
De cette vie, de la prochaine et des limbes...*

Après, il n'y a plus rien...

SEOUL, 27 MARCH 1998.

C'est demain... Simon, un "jeune" confrère, m'accompagnera jusqu'à la gare des bus à longue distance. Simon a lui aussi étudié à Benediktbeuern (Bavière), bien après moi bien sûr, quinze ans environ. Il parle encore très bien allemand...J'ai reçu une lettre de *Chung Hyung Sunim, le directeur du Bul-Il International Buddhist Center de Songgwang sa*, me souhaitant un agréable et enrichissant séjour, et m'avertissant des difficultés auxquelles je m'expose. Et de citer, naturellement, le coucher et le manger! Il ajoute que nous verrons quand je serai sur place ce qui sera le mieux pour moi. Simon a essayé plusieurs fois de l'avoir au téléphone depuis: il n'était pas disponible! Il est vrai qu'aujourd'hui est le dernier jour d'une retraite spéciale, organisée pour les futurs profès: si j'en crois *Buswell*, les clôtures des "manifestations" à Songgwang sa sont toujours très animées, avec grand concours de gens, moines et laïcs, venant de toute la région et naturellement des monastères environnants.

Mais pourquoi ce sentiment d'appréhension persiste-t-il? *Il m'est arrivé plusieurs fois ces jours de souhaiter d'être déjà à la Pentecôte, et que toute cette "aventure" soit derrière moi!* Voilà le paradoxe: cette partie de mon année sabbatique est celle que j'aurai préparée avec le plus de soin (faisant, en février dernier, un voyage spécial de reconnaissance des lieux et des personnes; ne cessant ensuite d'écrire, de téléphoner et de faxer, - toujours en vain d'ailleurs; m'y préparant théoriquement en sélectionnant la meilleure littérature sur le zen, le zen coréen, et le zen à Songgwang sa!), et me voici presque en train de le regretter... Oui, au fond de mon cœur et de mon corps, j'aimerais me trouver de l'autre côté, - *paramita*, - de l'épreuve. Je sais que je vais y aller, quand même. Mais justement, *j'ai le sentiment d'y aller quand même, et non pas de tout cœur*, comme je me le souhaitais. L'endroit est si beau, pourtant....

Hier soir, j'ai fait le plein d'hosties et de vin pour la messe quotidienne ... là-bas, comme on prépare les provisions pour le voyage, les munitions pour le combat, les réserves pour la disette. Avec la résolution d'avoir au moins "ça" pour tenir jusque... jusqu'à quand, au fait? Tiendrai-je jusqu'au bout? J'ai compté: exactement neuf semaines, c'est-à-dire soixante-trois jours, dont les cinquante qui vont de Pâques à la Pentecôte.

Je crois, non je ne crois pas, je suis sûr que c'est mon corps qui a peur. Mais pas de la nourriture. Je crois que je mange n'importe quoi désormais, et dans les quantités distribuées. Je n'aime peut-être pas, j'ai (assez souvent faim), mais je ne dis rien et j'endure. Mon corps a peur de l'inconfort. Si vraiment je dois passer plusieurs heures, assis par terre, dans la position du semi ou tiers lotus! De toute façon, par terre (coussin ou pas coussin), et des heures à la suite! (Et ce, pendant plusieurs heures d'affilée: en temps de retraite officielle, quatre fois trois heures par jour) ! Si vraiment, il faut dormir par terre (*ondol* ou pas: chauffage par le sol), après les séances assises..., et seulement six heures par nuit... Oui, vraiment, le pourrai-je, même si je le veux? OUI, de l'inconfort, au sens d'ascèse, au sens paulinien du '*Castigo corpus meum et in servitutem redigo*': voila de quoi mon corps a peur!

Les seules preuves véritables sont les physiques, les corporelles, les charnelles. Au moins pour moi. On/ je s/m'en tire toujours avec l'intellectuel, le cérébral, le psychologique.

Je vais demander au moins deux choses: la forme du moine, l'habit et le poil ras (tête et barbe), mais je ne crois pas beaucoup qu'on me l'accordera; et l'aide d'un Maître, que j'espère très sincèrement. Si Chung Hyung Sunim est un homme bon et lui-même un maître avisé, il saura voir ma disposition intérieure et la volonté (bonne) qui m'anime. Je suivrai ses conseils. Je doserai mon effort. Je veux tenter la chose.

"Idéologiquement", une autre interrogation a toujours été là, en arrière fond de l'expérience à venir. Celle de ma pratique religieuse en général, et de ma pratique sacerdotale, en particulier. Comment me

sera-t-il *praticable* justement de passer d'une vision du monde où la vacuité et l'impermanence sont censées être constitutives de la prise de conscience de l'illusion de l'être, de mon être et de tout être... à une autre vision du monde qui présuppose ma présence réelle dans l'univers et dans l'histoire; celle de Jésus-Christ dans l'éternité à la fois et, comme moi, dans l'univers et dans l'histoire; et notre présence réelle à tous deux, moi comme son prêtre alter ego, lui comme victime, prêtre et Fils de Dieu, tous deux agissant dans l'évènement réel que représente la célébration de l'Eucharistie, ici et maintenant?

Le 21 mars, j'évoquai déjà la situation contradictoire qui sera la mienne dans cette dialectique du contingent et de l'ultime. Heureusement que tout cela est déjà un mystère pour la foi chrétienne: je suis sûr que, même s'ils n'emploient pas le mot, leur vision des choses est aussi un mystère pour les Bouddhistes eux-mêmes. Car, leur double distinction dans la chaîne de la causalité, - sa dimension historique, (pour moi, ici, Jésus de Nazareth) d'une part, et sa dimension historico/ultime, (pour moi, ici, Jésus le Christ) d'autre part, - est bien la preuve qu'il leur est, tout autant qu'à moi, extrêmement malaisé (mystérieux) de parler 'ontologie' (*svabhava/nirvana*), en termes de 'phénoménologie' (*samsara/laksana*). Et de même que les Bouddhistes doivent constater, sans l'expliquer, une relation mystérieuse *samsara/nirvana* (et du passage de l'un à l'autre, un jour..., quelque part...), doit être "admise", même si elle est tout aussi peu explicable, une aussi mystérieuse relation de l'ultime au contingent et du contingent à l'ultime (des "passages" du Fils de Dieu du non historique à l'historique et vice-versa) pour la vision chrétienne (aristotélico thomiste, il faut le reconnaître!).

On rapporte que Siddhartha-Gautama-Sakyamuni, dit Le Bouddha, n'a jamais voulu traiter de ces questions, parce que, disait-il, elles n'ont pas de solution/explication satisfaisante pour tous, - ce qui demeure toujours vrai, - et que c'est d'elles-mêmes en tant que telles, et non pas de leur explication, dont on a besoin pour vivre (entendez: pour se détacher du désir générateur de souffrance), atteindre la *Bodhi*/Illumination (entendez: comprendre que rien n'a de substance propre) et entrer enfin dans le *nirvana* (entendez: "là où les choses sont ce qu'elles sont"). Qui peut dire que les essais d'explication/compréhension du "mystère de l'eucharistie" ont jamais augmenté sa foi? J'ai toujours pris, personnellement, un grand et parfois malin plaisir à lire les démonstrations dogmatiques des théologiens, allemands surtout, en la matière. Mais ma foi en la transsubstantiation (c'est exactement là, et dans les termes, que se situe le 'hic' bouddhiste), elle me vient, de Dieu certainement et d'abord, mais dans l'épaisseur de mon obscure existence historique, elle me vient de ma mère, de mon éducation, de ma prise de connaissance des textes, de ma découverte, - jamais épuisée, - de Jésus de Nazareth, le Christ Messie, le Fils de Dieu, dans les évangiles et dans les lettres de Paul: j'ose dire enfin, de ma prière et de ma méditation, arrosée de la grâce de Dieu.

J'ai dit que la transsubstantiation est la pierre d'achoppement de l'ensemble idéologique occidentalobouddhiste, parce que le mot lui-même, dans son acception scolastique (St Thomas d'Aquin) en dit tout ce qui l'oppose, *apparemment*, à la conception bouddhiste. Maintenant je dis '*apparemment*', parce que la catégorie bouddhiste de substance/non substance (*atman/anatman*) a été définie en fonction de la compréhension occidentale, sémito-chrétienne et aristotélico augustinienne du terme: mais qui s'est jamais inquiété de la définir en termes brahmano-hindouistes?

Atman et Substance: si, à Songgwang sa, je devais passer mon temps de méditation, uniquement à approfondir la différence, ET entre les deux conceptions de ce qui touche à l'être dans ces deux termes, et surtout la différence que notre "façon de parler" et notre idéologie ont instituée entre ce que comprenait le Bouddha (avec les premiers Bouddhistes, héritiers au 6^e siècle avant J-C d'une culture brahmano-hindouiste, vieille déjà de plusieurs centaines d'années), et ce qu'a mis admirablement au point le dominicain italien Thomas d'Aquin (avec son École Théologique de la Sorbonne, au 13^{ème} siècle après J-C)... eh bien, je n'aurais pas perdu mon temps! (L'inconvénient, c'est que je vais là-bas pour toute autre chose, d'où la réflexion, précisément, est absolument exclue!). Près de vingt siècles séparent les esprits qui conçurent ces vocabulaires, après en avoir expérimenté les réalités existentielles, vingt siècles et tant d'espaces, de civilisations et de modes de vie qu'il n'est pas étonnant que l'occidental soit tombé dans le piège de l'Orientalisme (voir *Edward Saïd*, et son ouvrage du même nom): *enfermer "les autres" dans ses catégories mentales à soi, et les évaluer en fonction de ces dernières, sans n'avoir plus aucun besoin de "ces autres", se satisfaisant de sa propre vision d'eux-mêmes*

‘*Atman*’, c’est d’abord *ce qui est vie*: que ce soit l’homme, l’animal, la plante, la pierre, tous les règnes de la nature: tous les vivants, quels qu’ils soient, sont doués d’*atman*. La ‘substance’, elle, est de *l’ordre de l’être*. Il n’y a que l’homme qui en soit doté; les autres règnes ne relevant que de l’ordre du vivant. Ainsi ‘*atman*’, ne faisant pas cette distinction entre les différents règnes de la nature, couvre toute l’étendue de la ‘vie sous toutes ses formes’. Et ainsi, ‘la substance définira l’être de l’homme, mais aussi l’être de tout être’. (Ce mot latin n’est que la traduction du mot grec *hypostase*, - sub- = hypo-; et -stase = -stance : “ qui soutient, ou qui est soutenu”. Dans la nature, seul l’homme, dans cette compréhension, est soutenu dans l’être, et soutenu par le Maître de l’Être: Dieu. Ce Dieu, lui aussi, a une substance, qui est par conséquent une substance divine et “tient par elle-même”. Quand la théologie catholique déclare que le Fils de Dieu est consubstantiel à Dieu le Père, elle déclare que Père et Fils partagent la même substance divine: c’est ce qui définit leur nature. Ils sont Dieu (sans ‘x’, donc au singulier), parce qu’ils ont la même et unique nature divine, avec le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils. Ainsi, cette substance divine est partagée par les trois personnes de la Trinité, qui sont donc de même nature: un seul Dieu (nature divine = substance divine), en trois personnes (Père, Fils et Esprit). Et quand la Bible dit que l’homme a été créé à l’image de Dieu, c’est pour indiquer, à la fois que Dieu et l’homme ont une substance analogue mais une nature différente: une substance humaine, partagée par tous les autres hommes, et constituant la nature humaine. Mais Dieu et l’homme sont des personnes: ce qui a rendu possible l’incarnation de la deuxième personne de la Trinité. Les deux natures ne se sont pas mêlées: vrai Dieu (nature divine), vrai homme (nature humaine). Une personne, deux natures.

Ce petit développement de théologie dogmatique occidentale était nécessaire pour comprendre ce que *atman* n’est pas. ‘Substance, Nature, Personne’: voilà des concepts qui recouvrent des réalités de toujours, mais qui n’ont pas toujours été saisies de la même façon. Si les Bouddhistes disent que tout est en fait *anatman*, ils signifient que nous avons l’illusion de la *vie/atman*, puisque rien n’est là par soi-même, rien ne tient par soi-même, et que tout n’est constitué que d’éléments, produits eux-mêmes d’une série de causes, dont “on” peut même remonter la chaîne. *Ainsi, tout est causé par autre chose, causée elle-même par autre chose encore.* ‘ En fait ‘*l’atman*’ est un immense *anatman*’. Quant à se prononcer sur l’existence d’une origine dernière/première de toutes les causes, le Bouddha, disais-je, ne l’a pas voulu, quelle qu’en fût la raison. Il a hérité de sa culture religieuse historique que le grand *Atman* était *Brahmâ*, un point, c’est tout. Mais lui-même a choisi de chercher, puis de prêcher après l’avoir compris, le chemin sur lequel il serait à la portée de chacun (?) d’échapper à la souffrance, en méditant sur la seule évidence que tout n’est que leurre, même moi qui médite et l’exprime.

Ainsi, pour les Bouddhistes, pas de substance (*et pour causes* !), pas de nature (puisque’il n’y a pas à distinguer entre vie et vie, et que *Brahmâ/Dieu* est laissé de côté), pas de personne non plus (notre personnalité et notre vie intérieure elles-mêmes n’étant qu’absences se jouant de nos sens).

Et pourtant, je vois des temples et des monastères, des moines et des nonnes, j’entends réciter et psalmodier des sutras, j’ai lu moi-même et étudié, je vais demain me rendre... où? Je vais quand même quelque part, vivre avec des “gens vivants” et apprendre que tout, et moi-même y compris, tout donc n’est qu’une impression?

J’aime à penser à la messe, comme le lieu et le temps de l’Absence Absolue, la seule où puisse se révéler à celui qui croit, l’impossible et obscure manifestation de l’Inconcevable: c’est pourquoi il fallait le dérisoire du quotidien, - le blé et le raisin de Galilée pour Jésus le Sémite, le riz et l’eau du Gange pour Siddhârta l’Indien. Juste de quoi sustenter, par un acte régulier de conservation élémentaire, la tension vers l’origine, où *atman* et *anatman*, *être* et *non-être* s’abîment ensemble dans le silence d’avant la théorie.

Deuxième Chapitre

PREMIERE EPREUVE

LA CELLULE DES HÔTES

ou

“Le Sas”

SONGGWANG SA, 29 MARS 1998

Toute la journée d’hier s’est passée à voyager. J’ai toujours eu quelqu’un pour m’aider. Simon au départ de Séoul; un jeune militaire pour le transfert de Kwangjiu à Songgwang sa (opérations qui se sont révélées plus difficiles que je ne l’imaginais, toute indication n’étant donnée qu’en coréen seulement); et dans le bus de Songgwang sa, c’est un étudiant qui m’a tenu compagnie jusqu’au terminus. C’est là que l’aventure devait reprendre, en fait. Pas de taxi (malgré ce que m’avaient affirmé, et le monastère et le chauffeur du bus): ce fut la propriétaire de la buvette du terminus, qui au bout du compte fut prise de pitié (après un certain temps d’humeur chagrine, quand même), et me fit transporter au monastère lui-même, par un employé et dans sa propre voiture à elle. Et là, elle eut un immense sourire de satisfaction, d’elle-même, je suppose!

Personne ne m’attendait, j’allais écrire : comme de bien entendu! Je ne me sentis pas du tout étonné. Le novice, - le Pro procureur, - chargé de l’équipe de cuisine m’affecta une cellule, déjà occupée par deux hôtes, près de ses quartiers. C’est dans cette cellule que j’écris en ce moment, assis par terre et le computer sur ma valise: elle est nue, sauf la literie. Le chauffage est assuré par le sol: une petite porte donnant sur l’arrière permet d’établir un courant d’air ténu avec la double porte d’entrée, tellement il fait chaud.

Et là, la Providence me dépêcha un “archange”! Un certain Michael, un australien d’une trentaine d’années, ordonné la veille même, moine du monastère, sous le nom de Do Kwang Sunim. Depuis hier, il est mon intermédiaire entre le Proctor (le Proc [ura] teur: espèce d’économe administrateur général, chargé de toutes les relations extérieures et des hôtes) et moi: nous avons été reçus ce matin, exactement dans la cellule où m’avait reçu Bo Hwa Sunim, l’an dernier, en février: même lente cérémonie du thé, mais cette fois-ci accompagnée d’un non à peine articulé, - avec un je ne sais quoi de fuyant-, à toutes mes demandes. Non à me faire raser cheveux et barbe et à revêtir le moindre habit monastique, (ce serait induire que je veuille devenir moine à Songgwang sa). J’étais prêt à ce premier refus. Non à me faire changer de quartier jusqu’au retour de Chung Hyung Sunim, le Directeur, chargé des moines étrangers, du Bul-Il International Buddhist Center (BIIBC), absent pour la semaine (il enterre sa mère). Bien que contrarié par son second refus, j’essaye d’accepter cet état de fait le plus positivement possible. En revanche, on me demande d’aider aux cuisines sous la direction du Proctor en charge. Michael/Do Kwang fait tout ce qu’il peut pour m’éviter toute frustration (il vient de me faire faire le tour du propriétaire... que j’avais déjà parcouru avec Bo Hwa Sunim, en février 1997): mais il s’y prend de façon très pédagogique, presque didactique. Et je retrouve dans ce qu’il me dit (avec son inimitable accent des Nouvelles Galles du Sud) tout ce que j’ai pu lire chez Buswell (qu’il a lu aussi), à propos de la pratique du zen quotidien, dans toutes les actions de l’existence, dans cette pleine conscience du moment, du lieu et de la chose à faire.

Hier soir à 18h30 et cette nuit à 03h20, j’ai participé au service religieux dans le Grand Hall. Ceci est une expérience. En même temps que par petits groupes, novices et moines, apparaissant de toutes parts, traversent en longues et régulières théories les espaces qui séparent les différents bâtiments du

monastère, en s'inclinant tous ensemble devant chacun d'eux... trois ou quatre moines chevronnés et en grand habit de cérémonie se sont installés sur la tour du tambour et de la cloche, ici monstrueusement grands. Et l'un après l'autre, ils se livrent, sur des rythmes primitifs, à un concert de percussions, rapides et saccadées, au moyen de deux baguettes, de véritables bâtons ronds en fait. Pendant ce temps, les défilés de moines intègrent tous peu à peu le grand hall. Alors, l'énorme tambour laisse place à la cloche, qui dans un long glas, espacé et formidable, amène une paix qui s'étend jusqu'aux collines avoisinantes, dans le soir ou le matin bleu. Le marteau a la forme d'un long poisson (!) de bois suspendu, que le moine préposé actionne comme un bélier contre le ventre de la cloche. Après une dizaine de coups, un dernier, plus léger, indique à l'assemblée des moines, maintenant tous réunis dans le grand hall, que le service peut commencer. On entend alors un autre gong à l'intérieur du hall, qui lance l'office. Tous les moines et novices sont installés sur des nattes de couleurs et de confections différentes, régulièrement alignées, les plus anciens étant placés le plus loin des trois Bouddhas qui trônent sur le majestueux autel. Clochette, crécelle, calebasse vont tour à tour donner les indications cérémoniales pour harmoniser tous les mouvements: se lever, s'accroupir, s'incliner, se prosterner, se tourner, tandis qu'un chantre entonne les différents hymnes et prières. Alors monte dans les plafonds de bois polychromes et travaillés en caissons, une immense vague de voix mâles et sûres, qui, sur des airs et des rythmes parfois très martiaux, propagent dans la nuit qui tombe ou se retire, les affirmations tranquilles et martelées de leur dévotion et de leur sérénité. Cela dure environ quarante cinq minutes. Puis sur une série de jeux de calebasse, on s'incline vers les autels, et les uns vers les autres dans toutes les directions; chacun, alors, par toutes les portes, rejoint ses quartiers. Quatre-vingt dix minutes plus tard, pour l'office du soir, ce sera l'extinction des feux, que commandera une cloche dans la nuit.

Les toilettes sont de l'autre côté du ruisseau (à cent cinquante mètres!), mais elles sont très propres. J'y ai même remarqué un lavabo pour mes ablutions du (très) petit matin. Les douches sont derrière le bâtiment où je loge, à une centaine de mètres tout de même: Michael me conseille de me doucher le soir, l'eau serait alors (plus) chaude.

La nourriture est abondante et constituée de riz, bien sûr, accompagné d'au moins sept légumes cuits ou en 'kimchi' de toutes les façons, inévitablement. On boit un thé léger et sans saveur. Le dîner et le petit-déjeuner étaient exactement les mêmes, je suppose que ce midi n'y fera pas exception. J'avoue que je n'aime pas: c'est vraiment le moment où j'essaie le plus de me concentrer sur ma fonction masticatoire, en tâchant d'oublier ce que je mastique.

Je me sens indifférent, j'ai même envie d'écrire "que je m'en fiche"...de rester dans cette cellule ou d'en changer, de n'être pas autorisé à me "transformer" en moine, d'avoir à courir pour les WC ou les douches, de dormir par terre, et d'avoir à ingurgiter cette étrange pâtée. Mes articulations, mes hanches, mes jambes, mon bassin et mes côtes ainsi que mon postérieur ne m'ont jamais été aussi conscients, tellement ils me font mal: et ce n'est qu'un début !

Ah, c'est dimanche: je n'ai pas encore décidé quand je célébrerai la messe!

C'est aux deux services d'avant la nuit et d'avant le jour que je me suis vraiment rendu compte que je n'ai pas du tout le physique de l'emploi, et j'ajouterai, le physique athlétique! Les deux sortes de position assise (le postérieur sur les pieds et le lotus) ainsi que les multiples prostrations au sol supposent une conformation et une pratique qui ne sont pas les miennes. Je me suis entraîné toute la journée à prendre la position assise, avec un coussin plus épais que les petites nattes dont ils se servent. J'ai ainsi fait, deux fois, trois exercices à la suite, d'environ une demi-heure, en les entrecoupant de la position couchée au sol sur le dos (que je propose depuis quinze ans dans toutes mes sessions que j'organise en Europe). Il va me falloir chercher mes marques, avant le retour de Chung Hyung Sunim. Les meilleures périodes pour ces exercices (assis couché assis) semblent devoir être vers les sept heures (après le breakfast et la plonge), vers les dix heures (à la place du service dans le Grand Hall, qui à cette occasion est vide de moines et rempli de touristes), vers treize heures trente (après repas, plonge et repos), et enfin vers les seize heures : avec les deux grands services de la nuit et de l'aube, cela me donnera six plages d'entraînement.

SONGGWANG SA, 30 MARS 1998.

Horrible fatigue, ce matin. Hier soir, je me suis couché dès vingt heures après avoir célébré la messe, avec accompagnements de sutras que les moines des cuisines chantaient en plus dans leur cellule dortoir qui jouxte la mienne: je n'ai pas pu m'empêcher de me voir en Zénon (la fiction) ou en Giordano Bruno (la réalité), emprisonnés l'un à Gand, l'autre à Rome. J'ai dormi d'un trait sur le sol surchauffé. A trois heures, quand le moine excitateur a retenti dans la nuit, mon premier mouvement a été de renoncer à l'office de nuit, et à rester au "lit". Et puis, le sentiment du devoir (quel devoir, mon Dieu!), le remords et la mauvaise conscience plutôt m'ont littéralement arraché de ma cellule: besoins, eau sur la figure, lavage des dents. Et me voici sur le chemin du Grand Hall, dans l'air très roide, ce matin. Dès les premières minutes, ce fut la torture: je ne tins la position assise que deux fois un quart d'heure, restant debout le reste du temps. Et avec la sensation d'une chape de plomb sur les épaules (comme dit le cliché, mais cette fois, ce n'est pas un cliché!). Je me suis éclipsé dans le mouvement des premiers moines se retirant pour rejoindre leurs offices, et sans vergogne aucune, j'ai retrouvé ma couche, en essayant au préalable, de méditer sur le dos. Bien vite je me suis rendormi, pesamment, pour deux autres de mes cycles de sommeil (qui sont d'une heure trente). Réveillé en sursaut (un bruit, mon horloge intérieure?), j'éprouvai du dégoût à la perspective de ce qui m'attendait au réfectoire. Je ne voulais physiquement pas me lever. Cette fois, c'est mon instinct de solidarité avec les moines de la cuisine qui m'a convaincu: en effet, je suis censé les aider à la vaisselle. Je pris seulement un peu de riz blanc, que j'eus la malencontreuse idée d'assaisonner de soja qui se révéla trop salé, et un grand bol de thé insipide, mais chaud. Je descendis à la vaisselle, et me mis au travail...

Ces peuples vivent véritablement par terre, à la hauteur du sol. Il y avait bien quelques minuscules tabourets de plastic, juste à l'"altitude" de quatre vastes cuvettes pour les savonnages et les rinçages, mais si bas que j'eusse encore été plus mal, si je m'y étais assis, et surtout incapable d'attraper la moindre assiette ou le moindre bol (sans compter le risque de tomber à la renverse, vu l'exiguïté des sièges!)....Néanmoins, en me penchant, j'arrivais parfaitement à abattre l'ouvrage, le seul problème étant, pour moi, que la tâche était deux fois plus fatigante. Le moine en charge du réfectoire me prit en pitié, et dans un anglais parfaitement correct, m'invita à monter de nouveau au réfectoire, justement, où l'une des tables avait été recouverte d'une toile de plastic et sur laquelle il me confia la tâche de disposer toute la vaisselle lavée en bas, pour la faire sécher. Et dans un beau sourire, il conclut: "This will be easier for you, Father Vincent... Is it correct to call you so? – Call me Vincent, it will be all right! What's your name? – Call me John! – Pleased to meet you, John! – Pleased to meet you, Vincent! » John devait venir vers dix heures m'annoncer, me dit-il tout confus, deux "difficiles nouvelles": la première venant du chef de cuisine, le Proctor, qui veut me faire "travailler" et non plus seulement aider (ce à quoi les hôtes sont invités), mais John se fait fort de le prendre sur lui, de ne m'appeler que pour "aider", comme c'est la coutume. La seconde "difficile nouvelle", c'est que ma cellule d'hôte est "aussi" prévue pour abriter les familles qui viennent pour un service funèbre, et il y en avait deux aujourd'hui! Il fallait donc que je m'éloigne de mon lieu de dix heures à quinze heures: tout simplement. John était désolé. J'ai pris la chose à la bonne... Et je viens juste de rentrer de quatre méditations, "forcées" en quelque sorte: deux près du ruisseau, deux dans le Grand Hall.

Le Proctor est revenu à la charge à seize heures. En gardant mon calme, mais avec une grande fermeté dans la voix, je lui ai répété que je suis un hôte, etc....etc....L'aura-t-il enfin compris? A suivre!

Un mal de crâne s'est ajouté à ma grande fatigue physique et aux douleurs des articulations. Je continue mes exercices, mais ils sont sans cesse entrecoupés, car la position est insoutenable. Je persévère. Je n'ai jamais connu ce type de situation, pas même à l'armée: dépossédé de lieu, d'intimité et d'autonomie, je "vis" depuis trois jours sur six mètres carrés (surchauffés), que je partage avec deux autres, mais pas abandonné, grâce à Michael et à John.

SONGGWANG SA, 31 MARS 1998.

Hier soir, j'ai assisté seulement au lancement de l'office de nuit, et puis je suis rentré dans mon antre, célébrer la messe. Le calme le plus grand s'établit dans le monastère, quand toute la communauté des moines se rassemble dans le grand hall, encore qu'hier soir traînât un groupe de dames, venues dès le matin s'agiter autour des réserves de kimchi, stockées à quelques dix mètres de ma cellule. Dès vingt heures, j'avais éteint la lumière; j'ai bien entendu mon jeune compagnon de cellule entrer une heure plus tard, mais je me suis rendormi presque aussitôt, après avoir pris mes deux cachets quotidiens pour

le cœur, oubliés le matin: ce qui peut expliquer le mal de crâne de la fin d'après-midi. Mais je crois plus volontiers que ce mal n'était que le symptôme de mon irritation d'avoir été délogé de mon trou pendant cinq heures d'affilée.

Dépossédé de lieu, d'intimité et d'autonomie, écrivais-je hier. Je suis ainsi forcé à expérimenter le non attachement, le détachement. La dépossession de son territoire et de sa tanière rend tout animal furieux et désespéré: c'est ce que je vis depuis quatre jours (déjà? seulement?). Ma cellule est aussi une sorte de dépôt: linge, tables. On entre sans frapper y entreposer quelque chose, qu'on revient prendre un peu plus tard, toujours sans s'annoncer: mais, toujours en repartant, avec un grand sourire, une formule de "politesse", et une profonde inclination. C'est comme ça, et puis voilà!

J'ai demandé à Michael de bien vouloir m'accompagner ce matin au bureau de l'administration générale du monastère, pour trouver le moine qui m'a envoyé cette lettre à Séoul, la semaine dernière, lettre qui contenait, outre son mot, un fax de Bernard Crespin qu'il me faisait suivre. Michael m'en avait dissuadé: il avait bien raison. Personne ne sait rien; le grand moine qui nous a "reçus", nous a à peine regardés, continuant imperturbablement de suivre les plans que continuait de lui présenter tout aussi imperturbablement un maître d'œuvre. On nous renvoya à la fin à la case départ, c'est-à-dire chez le Proctor... qui se révèle être absent jusqu'à vendredi. C'est comme ça, et puis voilà!

Être dépossédé de soi, recevoir de l'autre l'information que vous êtes bien là apparemment, mais qu'en fait vous n'existez pas. La pleine conscience de votre impermanence.

Et pourtant, et pourtant... J'étais exactement en train d'écrire ces mots, quand un petit moine de la cuisine se présenta, me requérant pour une aide. Comme ce n'était pas le Proctor, je décidai d'obtempérer, alors que j'avais décidé de ne faire aucun travail qui ne soit pas un simple coup de main. Même scénario: on ne sut que me faire faire, exactement! Je compris de suite que mon moinillon avait été télécommandé: je lui exposai donc gentiment ma situation, et comme il parlait un anglais fort compréhensible et qu'il comprenait manifestement l'inconfort de ma situation, il déclara spontanément que cela était injuste et qu'il s'excusait pour ce malentendu. Il me demanda cette fois-ci lui-même de lui donner tous les détails. Il semblait sincèrement ennuyé pour moi et confus qu'on m'ait traité de la sorte, sans même chercher à comprendre ni à m'écouter."Enfin!" pensai-je. "Follow me, please!" Tu parles que j'allais me le « follower». Il ameuta deux ou trois autres moines, courut de ci de là, et me revint, essoufflé mais triomphant! A l'office administratif, il avait défendu ma cause devant un laïc (la dernière fois, avec Michael, c'était un moine qui m'avait tout bonnement renvoyé à ma sacristie)...et c'était gagné! Il se fait appeler Jo, et il rejoint ainsi mes deux autres anges gardiens de l'endroit: Michael et John.

Troisième Chapitre

SECONDE EPREUVE

LA CELLULE DU BUL-IL INTERNATIONAL BUDDHIST CENTER (BIIBC)

ou

“L’Antichambre”.

J’écris en ce moment depuis une cellule du ‘Bul Il International Buddhist Center’ où j’aurais dû être dirigé dès mon arrivée! Le BIIBC est une enclave du monastère: c’est là que viennent se former les étrangers au monastère et à la secte Chogyé, et tous les étrangers en général, mais tous doivent être moines bouddhistes. Je n’ai jamais réussi à avoir le calendrier des formations, s’il y en a un. Je viens donc en privé, même pas bouddhiste, quoique moine et étranger! Et maintenant, de pied ferme, j’attends le retour de Chung Hyung Sunim!

Cette cellule fait trois mètres sur quatre, elle est prévue pour quatre (petites) personnes. Il semble que je doive l’occuper seul; les toilettes sont elles aussi à une cinquantaine de mètres, mais près des douches, proches et modernes, il y a un urinoir. C’est un beau bâtiment de deux étages, face au hall de méditation Sôn (Zen), le tout ressemblant à ces petits temples de Beijing, que je me suis toujours souhaité d’habiter un jour!

Dois-je dire que *plus d’une fois, depuis quatre jours, l’idée m’était venue de renoncer et de m’en retourner*. Le quartier des hôtes serait devenu impraticable et proprement invivable à la longue: je l’avais baptisé, la Rue de la Honte, “the Street of Shame”! Je m’étais mis à compter et à décompter les jours (soixante-trois!), en mois, en semaines, en quinzaines! Pour mieux les éliminer, comme à l’armée avant la quille, ou à l’internat avant les vacances! Ou bien mieux encore, en prison, avant la libération ou l’exécution de la sentence! Et puis voilà, en ce dernier jour du mois de mars, qui aura été le mois de toutes les “annonciations”, un peu avant l’office du soir, dont j’entendais les échos en tapant ce texte, la situation a été rétablie. Merci Jo, merci Bouddha, merci mon Dieu!

Je vais maintenant dire ma messe ! Demain, c’est le premier avril!!!

SONGGWANG SA, 1er AVRIL 1998.

Les vents de Mandchourie ont amené la pluie, et le froid. Cela a soufflé toute la nuit, et aujourd’hui, jusqu’en début d’après-midi. L’esplanade centrale du monastère, que je dois traverser maintenant pour me rendre au réfectoire, a été transformée en borbier par les allées et venues des moines et des visiteurs que le mauvais temps n’a pas découragés.

Ayant changé de lieu et d’environnement, je dois changer d’emploi du temps. Puis je verrai, quand Chung Hym Sunim sera rentré. Mes méditations seront au nombre de sept, si j’arrive à tenir:

- 03h30, que j’appellerai la nocturne, suivie de 90 minutes de fin de nuit, du petit-déjeuner et de la plonge;
- 07h00, la matutinale, suivie de 90 minutes de repos;
- 09h30, l’antémérienne, suivie d’une séance d’écriture, puis du repas et de la plonge;
- 12h00, la méridienne, suivie d’une sieste, ou lessive et nettoyage;
- 14h30, la post méridienne, suivie d’écriture;
- 17h00, l’antévespérale, suivie du repas et de la plonge;

- 19h00, la vespérale, suivie de la messe, éventuellement écriture; extinction des feux: 21h00.

Ma position est la simple position assise, jambes croisées, mais sans prétention de lotus: ceci est vraiment une question de conformation ou peut-être (mais irrattrapable pour moi !) une éducation précoce. Je m'assoie en revanche sur un coussin, ce qui rend (très légèrement) plus facile (au moins jusqu'à présent) le croisement des jambes et leur appui sur les talons. Dos droit et mains ouvertes posées sur les genoux. Faisant durer mes séances de cinquante à soixante minutes, je dois les entrecouper parfois d'extension de jambes (une minute ou deux) ou les terminer (dernier quart d'heure) par la position couchée sur le dos: tellement la douleur dans les reins, aux os iliaques, à l'aîne et dans tout le bassin peut devenir insupportable!

Il n'y a pas de thèmes de méditation: cela n'a rien à voir avec la méditation que j'appellerai chrétienne ou occidentale ordinaire: contemplation de mystères ou de vertus, dialogue mystique avec Dieu, élévation de l'âme vers la béatitude ou la perfection, etc....; ni d'ailleurs avec la méditation, ou mieux l'oraison ignacienne: véritable batterie, circonscrite, contingente et balisée comme un véritable parcours du combattant chrétien pour parvenir à son choix de vie: la fameuse "*Élection*"... En pays Zen, il s'agit d'abord d'acquiescer la pleine conscience de l'ici et du maintenant, d'habiter pleinement l'instant qui passe, mais sans le retenir: être le filtre statique par lequel le temps passe. Se maintenir dans l'immobilité de la statue et dans la conscience de l'impermanence de tout événement. La respiration, ici surtout *l'expiration abdominale*, sur laquelle toute l'attention est focalisée, aide, - et c'est vrai ! - à pratiquer l'exercice. Ceci doit amener, - quand? - le méditant à réaliser qu'il est lui-même impermanent, et qu'il n'est que l'interdépendance de tous les éléments et événements qui le constituent: il n'a aucune existence propre, comme tout ce qui le traverse, sa conscience d'exister et d'être-là-au-monde n'est que le produit illusoire de son activité mentale. Ainsi, en pratiquant *le non attachement* à quoi que ce soit, à soi-même y compris par la dépossession (la maîtrise physique la plus totale possible de son propre corps, par tous ces exercices précisément) de tout soi-même et de tout ce qui contribue à favoriser cette illusion, le méditant se met sur la voie de la 'Bodhi', de l'illumination, qui n'est que la 'prise de consciences totale de sa non-existence propre (*anatman*)'.

Outre la douloureuse difficulté de maintenir longtemps la position physique assise, une autre difficulté, exaspérante celle-là, réside dans le fait de m'attacher à ce qui me passe par la tête (et Dieu sait s'il m'en passe en ces jours!), et de ne pas laisser tous ces miasmes me traverser tout simplement. Alors bien sûr, dès que je m'aperçois que je suis en train de courir la campagne, je me remets aussitôt à me concentrer sur ma respiration, en me servant du petit quatrain de Thich Nhat Hanh, surtout des deux derniers vers:

C'est d'habiter l'instant qui passe
Le seul savoir auquel j'aspire!

Cela marche un temps, mais un temps seulement, et me voilà reparti. Je répète: le problème, c'est de s'attacher à cette pensée, à ce souvenir, à cette projection, pas d'y penser, précisément. L'ici et maintenant, c'est de voir passer tout cela, en permanence, et de demeurer non affecté. L'image qui me vient, c'est celle des contrôleurs de bagages passant au rayon X: ils sont là, assis, inspectant consciencieusement tout ce qui passe sur l'écran, sans s'attacher à un bagage particulier, à moins que... Ils ne voient pas les bagages, en fait, mais une image de bagage. J'ai eu une expérience analogue, il y a quelques instants, pendant ma méditation vespérale. Un régiment de nonnes du même ordre Chogyé a débarqué en début de soirée; on a logé la mère supérieure et sa suite dans les trois cellules restées libres à l'étage du BIIBC où j'habite. Portes et fenêtres étant en papier, comme ma cellule était dans l'obscurité et le corridor éclairé, depuis la cellule, je voyais passer, devant l'écran de ma porte de papier, des fantômes de nonnes se rendant à la salle de bain. Et bon gré mal gré, je ne pouvais retenir aucune ombre de nonne, comme le contrôleur de bagage l'ombre des bagages. Cette situation est très platonicienne: la caverne, les flammes, l'ombre des femmes projetées contre les parois. C'est de cette illusion, je crois, que l'exercice demande qu'on se libère, en prenant conscience que ce n'est qu'une illusion, justement.

SONGGWANG-SA, 02 AVRIL 1998.

La répétition aussi est une ascèse, surtout avec cette conscience préalable de l'échec probable, même si partiel. Se mettre en position avec toute la bonne volonté du monde, en même temps

qu'avec la certitude de son inaptitude, est une véritable torture morale, avant que, par l'exercice, celle-ci ne se transforme en torture physique. Il est vrai que je fais tout ceci par choix délibéré, et que je ne m'attends jamais à rien de ce qui m'arrive, depuis la cellule commune des premiers jours, jusqu'au royal plateau de fruits déposé hier 'chez moi'; depuis l'inconfort de vivre au ras du sol, jusqu'à l'enivrante plénitude de ma méditation nocturne, dans la brise de la nuit fraîche et l'accompagnement des mélodées clamées dans le grand hall; depuis la pérégrination du chemin des toilettes, jusqu'à l'intense plaisir d'une douche brûlante!

Mais je suis fa-ti-gué! Tout mon corps résonne d'inconfort. Mon poids n'arrangeant rien, me relever exige un véritable effort. Monter ou descendre l'escalier de bois, aux marches majestueuses mais très hautes, qui mène à mon étage, est toute une gymnastique. Ah, le délice : en bas des marches justement, j'ai découvert une (relativement) petite chaise à dossier, faite de lattes de bois: une espèce de chaise de jardin. Je m'y assois à la moindre occasion; et si je traîne au réfectoire, ce n'est certainement pas pour le menu, mais parce qu'il y a des chaises!

Je crois que l'hébétude doit jouer son rôle dans tout le processus. L'inconfort généralisé de la situation, due à la nourriture qui est ce qu'elle est, à l'horaire haché menu, à la position assise au sol, à devoir vivre sans cesse par terre et se déchausser puis se rechausser chaque fois que l'on pénètre ou quitte un bâtiment, aux expéditions pour les toilettes ou la salle d'eau... ne peut à la longue qu'agir sur l'individu. Je peux prévoir une légère dépression dans quelque temps, dont il faudra se relever d'une façon ou d'une autre, suivie d'une espèce de révolte intérieure (extérieure, je ne sais comment...encore!), et une fois cette révolte maîtrisée, alors s'installera une acceptation de plus en plus sereine de l'inévitable, qui mènera à une relative harmonie psychologique de l'individu avec un environnement inchangé, certes, mais au sein duquel il aura en quelque sorte réussi à trouver une place, sa place.

Pascal dit quelque part dans *Les Pensées*, je crois: 'Abêtissez-vous!' Si vous voulez obtenir la foi, faites les gestes de la foi, et la foi viendra. Je me demande si je ne suis pas en train de suivre ce conseil que le philosophe donne au libertin, pour ce qui touche la méditation zen, naturellement. Je fais tout ce qu'il faut faire, à mon sens. J'attends l'arrivée de Chung Hym Sunim pour lui demander les conseils d'un Maître, et depuis mon arrivée, je m'inflige le martyre, au moins sept fois par jour, sans compter la nourriture ni les (in)conforts! Je sais que tout ceci ne peut pas être vain de toute façon, et que cette expérience, relativement peu ordinaire, - du moins parmi les gens que je connais, - portera des fruits et aura des retombées, dont j'ignore la nature, mais dont je sens l'importance: ne serait-ce que celle de "l'avoir faite".

En revanche je ne constate rien qui ait pu évoluer chez moi, depuis une semaine, demain. (Plus que huit!). *Je suis un homme pressé*, c'est vrai: mais je dois comprendre que ce n'est pas en huit jours, que *le non sportif total* que je suis, va réussir à assouplir ses articulations, parce qu'il s'adonne environ sept heures par jour à quelques contorsions au sol! Après des dizaines d'années de non entraînement! C'est comme en psychanalyse: on ne peut pas régler en quelques séances, des questions et des problèmes qui se posent depuis des années et des années. Alors que Dieu m'aide à m'abêtir le plus vite possible et le temps qu'il faudra.

SONGGWANG SA, 03 AVRIL 1998.

Le vide, je le ressens surtout par le fait de n'avoir rien pour le combler. Depuis une semaine, je ne lis pas, volontairement, sauf parfois ces notes qui précèdent. Je n'ai pas 'le droit' de me promener à l'extérieur de mon aire d'habitation. Bien entendu, je n'écoute pas la radio, et quant à 'parler', ce sont trois fois par jour, les quelques mots d'anglais basique, échanges avec John ou Jo au réfectoire. Le vide par le silence, d'abord, et donc la solitude. Mon univers, c'est les douze mètres carrés de ma cellule (pour moi tout seul, cette fois), avec un coin de ciel, de montagne et de temple, quand j'ouvre ma porte, comme ce matin, pour y faire entrer le soleil revenu, et le chemin du réfectoire qui traverse toute l'esplanade du temple. Ah, j'oubliais: à trois heures du matin, la route des feuillets!

Le vide, je le ressens encore, et bien plus, dans mon incapacité ou mon peu de savoir-faire et de succès, dans la stricte observance de mon 'inspir-expir', dans le maintien sans rupture de la position assise et dans la permanence dans l'ici et maintenant de ma présence. Bref, sur tous les tableaux, je ne suis pas un élève doué. Je m'efforce, seulement.

L'attention ni la patience ne s'acquièrent du jour au lendemain, surtout pour des êtres comme moi, mus par l'action efficace et la rapidité d'exécution. Et qui se lassent vite! En tout cas, en ces jours,

c'est sur mon corps autant que sur mon esprit, que les deux sont appliquées. Et je me rends compte que *j'avais, jusqu'ici, trop oublié mon corps*, ne faisant fonctionner que mon esprit. Ma santé, mon énergie, mon endurance et ma faculté d'adaptation, coléreuse plus que douloureuse en définitive, à toutes les situations font que *mon corps est en fait habituellement absent de ma conscience*: c'est pourquoi il ne peut être que présent, et combien, ici, puisque le zen, c'est d'abord une affaire physique.

Jo m'a encore livré un gargantuesque plateau de fruits: une assiette de fraises énormes, trois plaquemines fermes, deux pommes, une grosse poire d'eau, et, tenez-vous bien, un plantureux ananas! Et il a renouvelé ma théière, en ajoutant une poignée de bonbons acidulés sur le plateau! Ces deux moinillons (John a quand même trente-six ans, et Jo trente) m'entourent vraiment de tous leurs soins, et rendent par ce fait, moins 'repoussant', mon passage 'obligé' au réfectoire.

La fatigue est retombée sur moi, cependant, malgré cet environnement sympathique. J'ai traîné un peu au début de l'après-midi, perturbé dans mon rythme et dans mon métabolisme. Et puis vers quatre heures, j'ai décidé de me reprendre en mains. Je suis descendu aux toilettes, et en revenant, l'envie m'a pris de m'asseoir au soleil, sur l'une des impressionnantes marches de bois qui mènent à une terrasse près du hall de méditation, et de commencer, là, mon antévespérale. La vue est très belle de cet endroit, et, la chaleur du couchant me revigorant, je me suis mis au travail. Très vite, - pourquoi? - l'idée m'est venue de psalmodier le quatrain de Thich Nhat Hahn, en me concentrant sur les paroles Je peux dire que pendant près de trente minutes de cet exercice, je n'ai pas connu la distraction, ou alors ce ne fut que l'espace de quelques secondes. J'étais continuellement concentré sur les mots, et seulement sur eux, surtout les deux derniers vers:

C'est d'habiter l'instant qui passe
le seul savoir auquel j'aspire.

Ce que je remarquai, c'est que de cette façon, les mots, répétés inlassablement, perdaient effectivement leur sens objectif, devenaient des sons, significatifs, puisque je les articulais, mais non perçus en tant que mots/sons significatifs: je ne les pensais pas, je les disais seulement, ils occupaient le vide de mon mental, par la seule résonance de leur profération mécanique. Et je me demande si cela n'a pas de rapport avec ce 'penser non pensé, venant du tréfonds du non pensé' (*Paul Demiéville*). Car il faut bien trouver un moyen de libérer du tréfonds du non pensé ce penser non pensé. J'ai conscience que le jeu serait précisément vain, et ridicule au fond, d'exploiter à fond la formule de Demiéville, qui tâche simplement d'exprimer une chose qui lui est apparue clairement à un moment donné de sa propre réflexion et expérience. Mais pour continuer sur la métaphore: si le non pensé a un tréfonds, recelant un certain type de penser identique avec ce qui le nie, l'enjeu pourrait consister à pratiquer le penser d'une façon telle qu'elle en nierait le contenu (le fonds) en même temps qu'elle en proférerait le contenant (la forme). De ce 'bruit pour rien' pourrait (?) naître le vide dans lequel surviendrait l'évènement éclair du 'Aha-Erlebnis' freudien: 'Maintenant, je sais!', qui se passe de toute expression particulière.

J'ai recommencé l'exercice à la vespérale, au même endroit. Bien que gêné un temps par des ouvriers qui parlaient à haute voix (on ne parle pas, en Asie, on crie), l'expérience fut encore concluante, et même, à certains moments, un simple murmure (intérieur, bien sûr) de la mélodie a suffi à créer cette espèce de non penser résonnant dans le vide de mon mental. De plus, j'ai remarqué que l'expiration se développait à la fois plus distinctement et avec plus d'amplitude, et que mon abdomen semblait se détendre alors (sentiment, sensation?) jusqu'à la région pelvienne. La seule variante, c'est que je n'étais pas dans la posture assise à terre, mais sur un escalier: cette nuit, à la nocturne, je vérifierai.

A propos du quatrain, il faudrait inverser les deux derniers vers, à cause du sens (aspire) et de la cadence de l'expiration finale:

*Le seul savoir auquel j'aspire (finale de l'inspiration),
c'est d'habiter l'instant qui passe (finale de l'expiration).*

Ce qui donne maintenant:

En inspirant je me délasse
et d'expirer j'aime à sourire.
Le seul savoir auquel j'aspire
c'est d'habiter l'instant qui passe.

Je ne sais pas si tout cela est un simple jeu scolastique. Ce n'est pas mon intention. S'il y a des techniques en pays Zen, alors il faut être technique. Et en technique, tout compte. Mais peut-être, me trompé-je!

SONGGWANG SA, 04 AVRIL 1998.

En me couchant hier soir, je me suis longtemps demandé si je peux vraiment signer cette déclaration que *“le seul savoir auquel j'aspire, c'est d'habiter l'instant qui passe”*. Je peux dire, en revanche, que j'aspire à savoir comment trouver Dieu, et que tout le savoir du monde s'y épuise, justement. Le *“querer a Dios”* (chercher Dieu) d'Ignace et de tous les mystiques du *Siglo de Oro* (*Le siècle d'Or espagnol: 16^e siècle*) trouve ici sa parfaite application et vérification. D'une part, ce n'est effectivement ni dans le passé, ni dans l'avenir que Dieu est à trouver, mais dans le présent permanent de son éternité, pour lui, et dans le présent historique, pour moi: le hic et nunc, l'ici et maintenant est parfaitement évangélique. Mais d'autre part, le *zen* ne parle pas ainsi du temps, ni de l'éternité à plus forte raison, il parle de l'instant qui passe. Cet instant n'est relié à rien de ce qui le précède ou le suit, sinon par le fait qu'il est le produit de notre propre mental qui, lui, établissant une relation entre les trois, lui donne un sens (une direction) et du sens: l'instant, comme tout le reste, entre dans la chaîne d'interdépendance et n'a par conséquent aucune réalité propre. De plus, *comment habiter un lieu qui n'a aucune réalité propre, sinon en signifiant par-là qu'on n'en possède soi-même aucune?* La négation de soi, comme ne tenant son être et son existence que de Dieu, et la négation de Dieu, comme n'étant jamais la destination atteinte, - cette double négation, donc, me paraît la seule capable de me faire aspirer à habiter l'instant qui passe. C'est-à-dire en me prenant pour ce que *je suis: quelqu'un qui n'est l'auteur ni de son être ni de son existence, et quelqu'un qui aspire à habiter en Dieu, sans jamais pouvoir y arriver (ici-bas), puisque ‘elle passe, la face du monde’, mais parce que c'est pourtant le seul lieu où (ici-bas) Dieu peut se chercher, sinon se rencontrer.*

Quatrième Chapitre

TROISIEME EPREUVE

ATTENDRE D'HABITER AVEC LE MAÎTRE

ou

“Maître, où demeures-tu?”

Voilà quelles étaient mes pensées, quand surgit Jo, les bras chargés de fruits et de thé nouveau. Il avait le sourire: “Good news for you, Father Vincent! Chung Hyung Sunim est de retour depuis hier soir, et désire vous rencontrer à seize heures à son ermitage! ... Je vous y conduirai. [Le nom de l'ermitage est *Kam ro am*, ce qui veut dire (je ne mens pas) *Douce Rosée ou Nectar!*] Soyez prêt à moins cinq!”. “*Le Maître est là, enfin, et il t'appelle !*” Oui, j’ai vu aussitôt *Augustin* (ou *Le maître est là*), ainsi que Marthe et Marie (lors de la résurrection de Lazare). Tout cela est peut-être ridicule, mais je ne pouvais plus rien faire. J’ai tâché de me mettre à la post méridienne, cela n’a vraiment pas marché. Alors, j’ai pris le laptop, croyant que...Non plus! Je me suis donc allongé... de plaisir, après avoir croqué une pomme!

A moins dix, comme un enfant qu’on emmène en promenade, j’étais à attendre Jo, qui n’arriva qu’à seize heures! Il souriait de ma joie. Nous quittâmes le BIIBC, et prîmes un chemin qui attaquait assez rudement la montagne. Je ne dis rien. « Just five minutes walk, Father Vincent! » Après ce démarrage un peu sec, la côte ne fut plus raide du tout, et laissa place à une longue et large sente au milieu d’une forêt de bambous géants. Nous allions en silence, Jo réglant son pas sur le mien, quand un moine apparut, devant lequel Jo s’inclina: je l’imitai. C’était le secrétaire (?) de Chung Hyung Sunim (je l’appellerai désormais le Maître), venant prendre le relais. Jo se retira, et je suivis le moine. Notre chemin rejoignit un morceau de route cimentée, pour la quitter aussitôt, et après un dernier tournant *Kam ro am/Douce Rosée/Nectar* apparut.

C’est un petit monastère, en forme générale de fortin, enlacé par la plus merveilleuse végétation qui soit, et donnant sur un vallon dont on entend sourdre le torrent. La haute porte à toiture introduit dans une cour intérieure, protégée sur la gauche par une murette surplombant le petit ravin, et bâtie sur la droite de bâtiments en étages et terrasses, communiquant par escaliers et passerelles. Fleurs, bosquets, arbustes agrémentent l’ensemble, distribué d’un banc, d’un tabouret et jusqu’à un grand fauteuil rustique, délicieusement inconfortable (sauf avec coussins!) et incroyablement lourd, que le Maître m’attribua d’autorité bonhomme quand nous passâmes devant l’engin et qu’il me déclara que je ressemblais à Bodhidharma!

Le Maître me reçut dans ses appartements, à l’un des étages, derrière un premier bâtiment. La pièce où je fus introduit était tout à fait conforme à ce que l’on peut se représenter sous le nom de l’ ‘office du lettré’, tel qu’on en voit au Musée Sui, à Hong-Kong: meubles à la chinoise (un peu hétéroclites, il faut le dire), fenêtres de papier à claies, petites tablettes couvertes de différents nécessaires à thé (j’eus droit à la cérémonie), des livres orientaux et occidentaux (le Maître parle un anglais qui manque de pratique: il a vécu quatre années en Californie, dans la branche nord-américaine de Songgwang sa), en revanche pas de pinceaux ou autre matériel d’écriture traditionnelle. Mais alors: deux téléphones, un fax, et si je n’ai pas vu d’ordinateur, c’est qu’il doit être caché! Et beaucoup de désordre... à la chinoise, autant dans le vaste hall où ‘toutes sortes de choses’ sont entreposées que dans la pièce où il me recevait, encombrée plus que rangée.

Le Maître doit avoir une belle soixantaine. Encore svelte, il se tient bien droit sur son séant. Il est habillé sobrement, mais avec soin (je n’avais pas honte, mais je souris, et il fit de même, à mes chaussettes trouées aux pouces!). *Ce que je vais écrire maintenant va résonner comme un cliché, mais c’est ce que j’ai vu et ressenti.* Il aurait le visage d’un Maître. A voir à l’usage, bien sûr! Comme il est

rasé de frais, et tanné par la vie au grand air, ce visage envahit, dirait-on, toute la face, jusque très haut sur le front et l'avant du crâne. Les traits de l'âge sont bien visibles, mais ils l'indiquent plus qu'ils ne l'accusent. Réguliers et bien proportionnés, oreilles, nez, bouche et menton se font oublier en faveur de deux yeux délavés, où couvent, sans éblouir, une certaine intensité et intériorité devenues, à la longue, naturelles. Son regard donne le sentiment qu'il pourrait consoler en silence, comprendre sans rien dire et (re)donner courage: là encore, à vérifier!

D'abord il voulut savoir dans quelles conditions s'était effectuée mon arrivée. Voyant qu'il voulait la vérité, je fis en sorte d'être prudent, mais sans cacher cependant toutes mes vicissitudes des derniers jours. Il écouta avec attention, sans m'interrompre, puis traduisit à son secrétaire assis à nos côtés, et conclut : « We have big problems, here! ». Je ne sais pas pourquoi, mais ce simple statement m'a du coup réconcilié avec toute cette affaire : « Please, let's forget all that stuff! To day will be the first day, OK? » dis-je pour rattraper toute la sauce. Il acquiesça, et ce fut le récit de ma vie, et tout et tout, qu'il exigea, avec un sourire. Alors, j'y allai...

De temps en temps il me faisait répéter un mot, une expression, me demandait une précision, m'invitait à développer un point (les progrès du bouddhisme en France, par exemple). Il montra un immense intérêt à ce que je fais de mon année sabbatique et me réassura, s'il en était besoin, qu'il m'aiderait pendant mes jours à Songgwang sa." Et tout d'abord, me dit-il, quand il eut son saoul de mes histoires, que diriez-vous de me rejoindre, ici, dans mon ermitage. Vous aurez une chambre, je crois même qu'il y a une table basse pour votre ordinateur. Les toilettes et la salle d'eau ne sont pas aussi modernes qu'au BIIBC, mais elles sont à proximité. Et puis il y a le jardin et les terrasses, où vous pourrez faire de la *walking meditation*, vous asseoir et lire à loisir. Mais pas cette semaine encore, car nous devons tout laver et mettre en place pour vous. Je vous indiquerai le jour, sans doute avant dimanche prochain! ...Et, à propos, quelle est votre pratique depuis une semaine?". Quand je lui révélai mon emploi du temps, il sourit, sans se moquer, mais comme le Maître, précisément, devant un élève trop passionné et excessif (que je n'ai jamais cessé d'être, la preuve!): « Non, dit-il doucement, ne forcez pas! Ne vous torturez pas! Faites tout avec le cœur, avec l'intérieur (et il montrait, de son poing, rassemblé plutôt que fermé, le creux de son estomac). Marchez, détendez-vous, prenez votre temps, cela viendra de soi-même!" J'avais vraiment envie de lui baiser les mains: j'avais le sentiment qu'un carcan (que je m'étais imposé) me tombait des épaules. Le Maître, *de son autorité propre*, me déchargeait du fardeau que je m'infligeais. Il me libérait de moi-même, encore, et de mon moi tyrannique. Il me sauvait. Par sa douceur et sa maîtrise. Comme Mendoza, dans "*Mission*", délivré par le Jivaro, de son passé qu'il traînait avec lui, dans son filet de flibustier de la *rain forest*.

Dans cette campagne printanière, tout à coup, quelle autre vision du Zen! Soudain, quelles perspectives et quelles ouvertures! Je sentais la disposition du Maître: elle était de mansuétude et de pacification. *André Chouraqui*, comme il le traduit de Dieu dans sa bible, l'aurait qualifié de 'matriciel'. C'était, pour moi, comme un printemps dans le printemps: le Maître venait de m'enlever 'la peur'. Pourquoi la peur, quelle idée! Oui, c'est évident pour moi maintenant: j'avais intimement peur de venir ici. Toute mon attente à Séoul ne parle que de ça, et les quatre premiers jours dans ma cellule d'hôte, je n'ai fait que vivre de ma peur et de mes efforts, pratiques et mentaux, pour ne pas me laisser envahir par elle. Mon corps, je répète, mon corps refusait l'effort et l'inconfort fantasmés qu'il anticipait devoir être exigés de lui! Mais cette voix, ce sourire, ce regard, et cette apparente et élégante bagatellisation de toute cette histoire de Zen dont le Maître joue, c'est le cas de le dire, avec maestria, ont réussi à démythifier, désacraliser, et, en définitive, humaniser pour moi, le monstre 'fascinosum et tremendum'!

Et tout s'écroula: l'image des quatre fois trois heures de méditation quotidienne de la retraite, du confinement dans un seul local pendant trois mois, et du reste: *tout cela est l'affaire des "arhat", de ceux, dont la spécialité est de méditer à perpétuité, de retraite d'hiver en retraite d'été, de temple en temple, et de maître en maître*: des stakhanovistes, en quelque sorte! Dans mon *ubris* démoniaquement ridicule, je m'étais imaginé transformé en moine méditant, voué à la dérive perpétuelle de cette quête sans fin. Le Maître me remet à ma place d'écopier, plutôt ignare et prétentieux. Le Maître me dit qu'avant d'être capitaine, il faut être matelot, comme aime encore à me chanter ma mère (mon père était capitaine de la marine marchande.)

En cette veille des Rameaux, je prépare les miens, bien fournis, pour pouvoir les agiter avec énergie, demain, quand Il entrera à Jérusalem!

SONGGWANGSA, 05 AVRIL 1998. DIMANCHE DES RAMEAUX

J'ai eu quelque difficulté hier soir avec mon computer, et j'ai dû traîner au-delà de l'extinction des feux, pour essayer, vainement, de le remettre en état. C'est juste avant de m'endormir, que je me suis aperçu que je n'avais pas célébré. Si je ne me suis pas relevé aussitôt pour le faire, c'est pour ne pas obéir à une réaction formaliste. J'ai décidé alors que le samedi durerait jusqu'au lever du soleil (qui, d'ailleurs ne s'est pas levé: il bruine et vente, à la bretonne). J'ai aussi pris la décision de faire "quies" (repos) en ce dimanche des Rameaux, comme pendant mes Exercices, à La Baume lès Aix. Et ce matin, avant le "petit-déjeuner", j'ai dit la messe, comme prière du matin et action de grâce pour le don du Maître. Après quelques tâtonnements, j'ai remis la machine en marche: je ne comprends vraiment rien à tout ça!

J'ai oublié de signaler le comble, hier après-midi: ce fut quand le Maître me demanda si j'avais des livres avec moi! Alors que je m'étais fait un devoir de me libérer de toute tentation de lecture (là encore, pour me conformer à la renommée d'un Zen non scolastique), le Maître me conseilla de lire un peu, avant de méditer. Et joignant l'exécution au conseil, il se releva souplement, chercha dans sa bibliothèque, puis dans une autre pièce, et en revint avec trois ouvrages. Les voici:

BLOFELD J., The Zen Teaching of Huang Po on the Transmission of Mind, tr. by, New York 1992.

BUSWELL R.E. Jr., The Collected Works of Chinul, tr. with intr. by, Honolulu 1983.

KUSAN, Nine Mountains, BIIBC, Seoul 1982.

Voilà, c'est vingt heures: je viens de dire la messe des Rameaux; nous entrons dans la Semaine Sainte, je suis dans un monastère bouddhiste, et le soir est doux. J'ai lu du *Kusan*, cet après-midi; des enfants, qui participaient à une sorte d' 'école du dimanche' dans un bâtiment proche, sont venus me saluer et m'apporter du chewing gum et je leur ai donné des bonbons que Jo m'avait apportés; Jo m'a regalé aussi d'un 'quatre heures spécial' très curieux; et avant le repas, c'est Michael/Do Kwang qui est venu aux nouvelles. Il a pleuvioté pratiquement toute la journée; je me suis confectionné un 'siège' avec une montagne d'édredons, couvertures et coussins: j'ai pu lire, assis, un peu en équilibre, il faut le dire. Bref, un dimanche sans histoire, dans la paix et la sécurité. Demain, c'est-à-dire cette nuit, je reprends le collier...

SONGGWANG SA, 06 AVRIL 1998. SEMAINE SAINTE

Tout a repris normalement, avec les mêmes tortures dans les jambes à chaque méditation. Il pleut, ce qui n'arrange rien pour les articulations. La différence, et elle est énorme, c'est que je me sens décontracté, moins acharné, plus 'cool': la cause en est les quelques paroles du Maître, qui ont remis beaucoup de choses à leur place. A propos du Maître, nous nous sommes rencontrés aujourd'hui, au réfectoire. J'avais déjà ingurgité ma pitance, et j'attendais patiemment, à ma place, devant mon thé insipide qui refroidissait, d'une part que messieurs les moines aient terminé leur repas (c'est la règle), et d'autre part que la plonge monte les plats, plateaux, bols et couverts que je dois disposer pour le séchage, puisque c'est le travail que l'on m'a confié. Le Maître passa, me regarda, me sourit, m'adressa la parole en anglais, je lui répondis, lui souhaitai bon appétit. Quand il eut fini son repas, me voyant toujours à attendre, il me demanda ce que je faisais là. Je lui expliquai. Une troisième fois, dehors, je l'aperçus près de la cellule du Proctor, au moment où je quittai moi-même le réfectoire, après ma tâche, et il m'appela d'un geste. Nous nous assîmes sur l'escalier devant la cellule, et il s'enquit encore de mes besoins éventuels, de ma santé, de mon travail de méditation: " Vous apportez-vous des fruits au moins? – Oui, Jo le fait régulièrement! – Ah! C'est bien!" A ce moment passait le Proproctor-à-la-mine-patibulaire (un bec-de-lièvre mal rafistolé), avec quelques autres novices et moines. Le Maître l'interpella. Tous stoppèrent immédiatement leur progression, et s'inclinèrent profondément: " N'oubliez pas de faire servir régulièrement des fruits dans la cellule de Father Vincent, au BIIBC, n'est-ce pas?", me traduisit-il. Et tous de s'incliner, et le Propoctor de s'empressement d'acquiescer! Quand je quittai le Maître, tout moine que je rencontrai sur mon chemin me saluait abondamment avec force sourires. Le Maître m'a reconnu publiquement : je ne suis plus l'enfant illégitime. J'existe à Songgwang sa!

Pourtant, une réponse que m'a faite le Maître, à une question que j'estimais banale, ne cesse de me revenir à l'esprit depuis midi. Voilà: il est convenu que je monterai à Kam no am, lorsque ma cellule sera prête. Comme le Maître s'inquiétait de tout ce qui me touche, à un moment je lui demandai : "When will my cell be fixed?". Il répondit: "When the rain stops falling! » (Quand ma cellule sera-t-

elle prête? - Quand la pluie cessera de tomber!). Sur le coup, j'étais tellement bluffé, que je n'ai pas réagi, accusant seulement la réception. Et puis, me disais-je, peut-être n'a-t-il pas compris ma question. En tout état de cause, j'ai ruminé sa réponse, car j'ai le sentiment que rien n'est gratuit dans la relation maître élève et que quelque part, comme on dit, 'il me donne un os à ronger'. Quel rapport peut-il bien exister entre la météo et l'aménagement d'un local! Sinon, justement, un rapport de subtilité très 'koan-esque'. A ma question claire, il aurait pu donner une réponse claire, du genre: demain, dans trois jours, dimanche, ou tout simplement, je vous le ferai savoir. Mais lier ainsi un travail pratique, qui demande un certain temps, certes, mais se réalise sur ordre, avec les précipitations atmosphériques, qui ne peuvent être que des prévisions, donc vouées à l'indétermination la plus globale, tout cela relevait, à mon avis, d'une première leçon de Zen coréen, du "*kanhwa – hwadu*". Qu'avait donc le Maître en tête, quand il m'a répondu: "When the rain stops falling!" Si je ne suis pas en train de m'abuser en (me) racontant toute cette histoire, j'ai le sentiment, au premier abord, qu'il m'a très gentiment 'envoyé promener', en me signifiant par là, que mon impatience, comme cette pluie, serait le facteur le moins maîtrisable de toutes mes implications pendant mon apprentissage. La cellule, elle, serait prête quand elle serait prête, de même que je progresserai tout simplement... quand je progresserai! Que celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende!

En ce début de Semaine Sainte, me reviennent aussi les recommandations de *Kusan* à ses élèves, surtout celle de développer en soi la triple disposition d'esprit suivante : une grande colère, une grande bravoure et un grand doute (voir supra section Séoul), à propos respectivement de notre négligence quant aux enseignements de tous les maîtres sur la Voie, du courage qu'il nous faudra toujours pour vaincre notre multiple attachement à la possession, la gloire, le sexe, la nourriture et le sommeil, et de notre hypothétique capacité à pratiquer les préceptes. Cela convient très bien en cette fin de Carême: colère, toujours a posteriori, de me rendre compte combien j'ignore l'Évangile dans ma vie quotidienne, bravoure permanente à ressourcer sans cesse pour reconnaître, affronter 'les tentations' et leur résister, doute fondé sur ma capacité propre, sans la grâce, à vivre les conseils évangéliques! *La colère, la bravoure et le doute: un programme de retraite.*

J'ai passé ma vespérale dehors. Derrière le hall de méditation du BIIBC, une étroite esplanade court autour du bâtiment, et, à l'angle Nord-Est, le point de vue est particulièrement pittoresque. Au fond, la montagne du Chogye (Chogye San), dont la crête irrégulière épouse le tracé méandreux du thalweg et dont les pentes abritent les fameux pins déployés du Val de Songgwang (qui veut dire "Pin Déployé"), et au premier plan, la houle figée des toitures en proue d'une trentaine de pagodes, de tailles et de positions diverses, sur le plan en terrasses du monastère. Juste derrière la murette du BIIBC, un camélia, flanqué, en acolytes, d'un rhododendron et d'un cerisier, tous trois en fleurs...J'étais assis en face...J'avais rejoint ce poste, dès la fin des prestations tambourinaires d'une demi-douzaine de moines (en compétition manifeste, ce soir), exactement au moment où vibra le premier glas de la grosse cloche, qui lance le culte dans le grand hall. Le ciel était bleu cendré, mais encore haut; les fumées noirâtres qui s'échappaient en rubans de quelque cheminée cachée allaient s'enrouler langoureusement autour de lambeaux de brume grise qui s'accrochaient aux arbres des premières pentes. C'est alors que caqueta soudain une calebasse dans la pagode qui jouxte le BIIBC, à moins de dix mètres de ma position. La pagode était toute illuminée de l'intérieur; on distinguait les bougies nombreuses dont les flammes intenses vacillaient, à travers les claies de papier. Et à la même seconde démarrèrent, dans le grand hall, les rudes chœurs des cohortes monastiques, et dans la pagode, rythmée par la crécelle têtue, la frêle mélodie chevrotante de l'ermite de service. Les clameurs retentissantes du grand hall, servant de fond au solo monastique, se répercutaient en écho de pagode en pagode, tandis que, mêlant de concert leurs lourds parfums à la brise vaporeuse de la nuit tombante, camélia, rhododendron et cerisier parachevaient la synesthésique performance de cette voluptueuse soirée de printemps mouillé...Le maître m'a dit d'ouvrir et d'écouter mon cœur...Était-ce mon cœur, étaient-ce tous mes sens, était-ce ma fibre romantique, je ne sais! Mais quel bonheur de l'instant! Quelle plénitude, à ce moment du temps, en ce lieu de l'espace! Je n'ai pas voulu attendre la fin des services, dans le hall et la pagode; je m'en suis revenu dans ma cellule. Et c'est plein de reconnaissance que j'ai célébré, à mon tour, l'eucharistie du Lundi Saint.

SONGGWANG-SA, 07 AVRIL 1998.

Ce matin, j'ai failli ne pas me lever. Je n'ai pas très bien dormi, c'est vrai, quoique couché avant vingt et une heures. Les rêves, peut-être? Mais je ne m'en souviens plus. J'ai laissé l'excitateur poursuivre jusqu'au bout sa ronde, sa mélodie et ses coups de calebasse, les tambours chasser les derniers démons de la nuit noire, et puis, sans grand effort, en fait, je me suis dressé sur ma couche, mû comme par un ressort: mon sens du devoir et du 'programme', certainement! Sous la douche brûlante, tout reprit sa place. J'étais, en fait à mon poste, quand les premières grandes envolées des chantres ont repeuplé l'obscurité. J'étais heureux, à la fois d'avoir été tenté (mon Dieu, à part toi, qui s'intéresse vraiment à moi, ici!), et d'avoir résisté à cette tentation de laisser-aller, en définitive. Ce n'est pas que ma nocturne ait mieux marché pour autant, mais je l'ai faite en son temps, et c'est ce qui m'importe!

Au retour du réfectoire, vers sept heures moins le quart, après la plonge, j'ai regagné, pour la matutinale, mon poste d'hier soir. Face à mon mur, j'étais heureux (*'Au pied de mon arbre, je vivais heureux!'*, chantait Brassens!). Une souris essaya de sortir du soubassement, mais, m'apercevant à chaque tentative, elle finit par renoncer et je ne la vis plus. Le cœur m'envahit tout le corps, dans une plénitude de l'instant, comme la veille. Ma respiration régulière resta profonde et semblait alimenter, comme un soufflet, la braise légère de mon bien-être. Je ne pensais pas, j'étais là, simplement là, assis sur le parvis de bois de la pagode, droit, immobile, atemporel. J'ai répété le refrain de Thich Naht Hahn. Bien sûr, cela ne dura pas: qu'est-ce qui dure? Il fallut revenir à plus de volonté et de discipline, mais un certain état était atteint, et ce n'est que le froid du matin qui m'obligea à passer à une méditation marchée. Le temps était pratiquement épuisé. La fraîcheur, le thé, le moment: je dus aller aux toilettes, tout près. Mais en sortant, je n'avais nulle envie de regagner ma cellule. La pagode des derniers Maîtres de Songgwang sa (dont *Kusan*) m'attira. J'entamai du coup ma pré méridienne dans la foulée ...à huit heures moins le quart! Ce fut comme une gourmandise. La pagode était vide, bien sûr, à cette heure. J'installai la seule chaise du lieu en face du cadre immense de *Kusan*. Et je le regardai intensément, en lui demandant, depuis son *nirvana*, de m'aider en ces jours, comme il avait, de son temps, aide Robert E. Buswell Jr.: mais nous savons, qu'une fois arrivé là, personne ne peut plus aider personne! Et puis tout se tut en moi. Une bonne demi-heure s'écoula, dans une immobilité complète, une attention continue ou presque, une présence vide de tout contenu, sinon ma contemplation des 'Neuf Montagnes' (ce que signifie le nom de *Kusan*: *ku* = *neuf*, et *san* = *montagne*), les traditionnelles montagnes sacrées de la Corée. Le froid encore m'expulsa de la pagode, et je découvris en sortant que le soleil, un pâle soleil à vrai dire, était apparu et jouait à cache cache avec quelques nuages noirs toujours menaçants. Je songeai un instant à la réponse du Maître: "Quand la pluie cessera de tomber!", et je souris d'aise! Je terminai ma méditation en tournant lentement autour de la pagode qui baignait maintenant dans une lumière d'argent.

Si j'insiste sur ces détails, c'est que *ces méditations sont et doivent être, d'abord, d'ordre physique*. Si le corps doit rester immobile, il n'en demeure pas moins qu'il doit s'éprouver comme tel, c'est-à-dire *comme corps, et comme corps immobile*. C'est le caractère d'ainsi-té, d'être ainsi, et pas autrement. Il en est de même pour *l'ici et maintenant de l'expérience zen*: cet état ne s'appréhende pas par le constat théorique d'une énonciation mentale, mais par ce que j'appellerai la conscience animale instinctive, qui se saisit, sans détour discursif, donc au-delà ou en deçà de tout énoncé, comme s'y trouvant ou comme ne s'y trouvant pas (dans l'ici et maintenant). Que veut dire le Maître, quand il me demande d'y aller avec le cœur (*heart*, dit-il), sinon de laisser le mouvement de la vie (*atman*, on y revient !) s'éprouver sans les obstacles que le désir (d'y parvenir), la répulsion (née des difficultés) et l'illusion (d'y croire, par-dessus le marché!) ne cessent de produire dans une vie non encore détachée de tout?

La méridienne fut catastrophique: mon imagination, - cette vraie folle du logis, - ne me laissa pas un temps de répit. La post-méridienne et l'antévespérale eurent une certaine allure, mais la torture des jambes devint vite insupportable: je dus faire de multiples arrêts, pour les détendre. La vespérale alla cahin-caha d'abord, et puis se focalisa sur l'impermanence, alors que je me fixai, de mon côté sur le '*hwadu*' offert par mégarde (?) par le Maître, le fameux "When the rain stops falling!" Et me sont revenues mes réminiscences littéraires, dont je me demande si elles n'ont pas une certaine acquaintance avec notre propos. En commençant par la Comtesse de Noailles;

Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir!

En continuant par Alfred de Vigny:

Aimez ce que jamais l'on ne verra deux fois!

et en terminant par Alphonse de Lamartine:

Ainsi tout change, ainsi tout passe,

Ainsi nous-mêmes nous passons,

Hélas,

Sans laisser plus de trace.

Que cette barque où nous glissons,

Sur cette mer où tout s'efface!

SONGGWANG SA, 08 AVRIL 1998.

J'ai certainement un problème avec les méridiennes, surtout l'anté et la post: la méridienne elle-même, non; peut-être parce qu'elle est précédée par un déplacement physique, le réfectoire. Je ne sais. Un autre facteur qui joue son rôle, c'est que je me sens très fatigué en milieu de matinée et d'après-midi: complètement cassé, comme ces courbatures qui vous prennent avec la grippe. Quant à mon postérieur, il est endolori à un point, que je dois m'endormir sur le ventre. Pour être tout à fait complet sur ce rapport physiologique, je dois aussi confier que la pimentade des plats commence à m'enflammer le sphincter anal, ce qui n'arrange rien avec la position assise. Je n'en suis pourtant pas encore au stade de l'intolérable... On vient de me signifier aussi qu'on se passera désormais de mon aide à la plonge. Sans explication. Peut-être ne conviens-je pas! En tout cas, cela va demander un réaménagement des méditations, et finalement permettra de supprimer la post méridienne et de les grouper par deux, avant et après le réfectoire, sauf pour la première. Ce qui pourrait donner:

- 03h30 : Nocturne.
- 06h30 : Matutinale.
- 10h00 : Antéméridienne.
- 11h30 : Méridienne.
- 17h00 : Antévespérale
- 18h30 : Vespérale.

Ce soir, je me sens vide, comme jamais.

SONGGWANG SA, 09 AVRIL 1998. JEUDI SAINT.

Il est remarquable que ce soit précisément le jour de l'Institution de la Sainte Eucharistie par Jésus de Nazareth, que je tombe sur les premiers enseignements de Huang Po, 8^e siècle, fondateur de la secte *Lin Chi (Jap. Rinzai)*, sur la 'pensée non conceptuelle': le penser non pensé, l'absence de discrimination entre 'est et n'est pas', le non attachement aux formes, c'est-à-dire à la désignation des choses, l'accès au Seul Réel qui transcende tout, qui ne distingue rien, qui assume tout à la fois, le Seul Esprit, le Grand Esprit, qui est l'équivalent du Bouddha..., de l'Absolu!

Voici le pain, et voici le vin... Et puis voici mon corps et mon sang... Et après les paroles consécatoires, voici qu'il y a encore le pain, mais cela n'est plus seulement du pain, voici qu'il y a encore le vin, mais cela n'est plus seulement le vin. Il n'y a plus de discrimination entre 'c'est du pain et c'est du vin' et 'c'est le corps du Christ', il n'y a plus d'attachement aux formes du pain et du vin ni à leur désignation, il n'y a plus qu'un Seul Réel qui transcende et le pain et le vin, qui ne distingue plus rien, qui assume tout à la fois, le Seul Esprit, le Grand Esprit, qui est égal à Dieu, à l'Absolu...

Comment atteindre la Réalité Ultime, comment considérer "ce qui est devant moi" et... ne dire plus rien, parce qu'il n'y a plus rien à dire quand l'Être et le Non Être se recouvrent, et sans se nier ne font qu'un, quand tout et chaque chose demeurent 'soi-même' en étant à la fois tout le reste et toutes les autres choses ensemble, quand l'être humain parvient à la connaissance de son vrai moi qui est d'être tout, toujours, en même temps et partout, et n'est plus affecté, bien qu'il s'en rende compte, par le chaud ni le froid, le grand ni le petit, le bon ni le mauvais, le bien ni le mal, la naissance ni la mort, puisqu'il est parvenu à saisir que cette distinction n'est qu'une illusion,

Depuis que je connais l'Amour,

il travaille à donner même goût

et au bien et au mal qui m'habitent,

me transformant l'âme à son image ! (*Jean de la Croix*)

...et qu'avant qu'Abraham ne fût, il est,...et qu'Abraham s'est réjoui jadis, de son avènement, aujourd'hui,... puisqu'il n'y a, puisqu'il n'y a jamais eu d'avant ni d'après, que tout est aujourd'hui, maintenant et à jamais! (Amen!)

Abîme de l'unité primordiale de l' 'être-non être' et de sa chute dans l'espace-temps (dirait Émile Cioran)! Chemin de Siddhârta pour se libérer de la souffrance et retrouver en soi le siège même de cet 'être-non être' où la naissance et la mort, - la naissance mort, devais-je écrire en un seul mot, - est (sont) assumée(s) dans un paradoxe qui dé contrarie les contraires. La même réalité se donne à consommer eucharistiquement ce soir du Jeudi Saint: la mort vie va être assumée par Jésus (mort)-Christ (vie) réalisant sa vraie double nature (homme et dieu) et la perpétuant, tant qu'il y aura des hommes dans l'espace-temps, par le pain et le vin.

Le Bouddha n'est pas dieu; - il dit qu'il s'est sauvé lui-même, parce qu'il est parvenu, par son formidable effort, à voir sa vraie nature, faite de non dualité: tout est un. - Il dit aussi qu'il ne peut rien pour personne, et que chacun, s'il le veut et le peut, doit à son tour parcourir le chemin, en ne comptant que sur ses propres forces. - Il dit enfin qu'il n'a atteint à rien, en fait, puisque cette vraie nature de Bouddha était en lui, - comme elle est en chacun, - déjà depuis toujours, mais qu'il n'était pas assez éclairé (illuminé) pour la voir: il n'y a rien à chercher ni à attendre en dehors de soi-même. Chacun est sa propre île et son propre refuge	Le Christ est dieu; - il dit que 'dieu comme lui' (le 'Père'), par la puissance de "dieu comme eux" (l'Esprit) l'a sauvé, parce que lui-même est parvenu, par sa formidable foi, à voir sa vraie double nature, faite de dualité assumée en une personne et un dieu: 'homme dieu' et 'dieu-avec dieu'. - Il dit qu'il peut tout pour chacun, s'il le demande, mais que chacun s'il le veut, avec son aide (grâce), doit parcourir le chemin, en sachant qu'il n'a atteint à rien, en fait, puisque sa vraie nature humano divine était en lui, - comme elle est en chacun, - déjà depuis toujours, et qu'il n'est pas seul. - Il dit enfin, qu'il devait cependant passer par l'obscurité de l'espace-temps pour l'expérimenter comme tout homme et l'éclairer de sa lumière divine, pour que chacun reconnaissance sa véritable nature, son vrai moi, son propre esprit: tout est accordé à qui cherche et demande. Nul n'est une île et nul n'est sans patrie.
--	---

SONGGWANG SA, 10 AVRIL 1998.VENDREDI SAINT.

Le cœur du Bouddhisme dans sa version Zen est vraiment d'évacuer la perception sensitive et la pensée conceptuelle, alors que tout notre philosophie occidentale, depuis les Grecs, bien sûr, mais pour l'Occident chrétien, depuis Thomas d'Aquin (avec sa reprise d'Aristote: *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu* : l'intelligence passe par les sens, la perception) et depuis Descartes (*Je pense, donc je suis*), nous fait affiner, tout en les mettant en doute parfois, nos capacités de percevoir le monde et d'affirmer notre existence par le fait même que nous pouvons nous concevoir percevant le monde! Il ne s'agit pas ici d'enfoncer des portes ouvertes ni de décerner des brevets d'excellence, mais de souligner encore plus le handicap atavique, pourrait-on dire, dont est frappé l'homme occidental, - théologien en sus, dans mon cas, - en face d'affirmations de départ radicalement antipodales, comme celles que le Bouddhisme en général, et sa version Zen, en particulier, posent comme conditions de possibilité de la démarche à entreprendre: ce que nous pensons percevoir n'a aucune existence propre, nous ne sommes que les jouets de nos sens et ce, toujours; distinguer le réel et le nommer, discriminer la réalise et l'identifier ne sont que des opérations illusoires, parce qu'

il n'y a qu'un réel, et il est un, qu'une réalité, et elle est une: nous sommes, là encore, les jouets de notre activité mentale, d'autant plus qu'il n'y a, en fait, pas plus d'être que de non-être ! Parvenir à ne plus être affecté par aucune perception sensitive, ainsi qu'à ne plus avoir ni idée, ni opinion, ni jugement sur rien ni personne, c'est parvenir à la vérité sur soi, qui est d'être libre absolument par rapport à tout et par rapport à soi-même, de le saisir dans un flash, de prendre conscience que c'est le cas depuis toujours, et de reprendre sa vie "ordinaire", mais complètement détaché d'elle.

Voilà la grande illumination, la *Bodhi*. Voilà ce qu'est la nature de Bouddha que chacun possède déjà, mais ne le sait pas!

Ainsi, pas de place pour l'analyse, à plus forte raison pour la psychanalyse; pas de place pour la discrimination du réel, ni pour sa description; pas de place pour la synthèse, qui suppose un jugement préalable sur les éléments analysés et discriminés ainsi qu'un projet téléologique en vue d'altérer la réalité et la faire fonctionner différemment. Il n'y a que "ce qui est devant" et qui m'abuse, et je m'abuse moi-même si je le nomme; parce que '*ce qui est devant est moi, nous nous 'com-prenons' l'un l'autre*'. En travaillant sur moi, je travaille sur 'ce qui, - crois-je, - est devant'. Si je le pense seulement, je me suis déjà abusé, parce que je l'ai distingué de moi. *En fait, il n'y a que moi, qui suis tout, et tout est moi*. Voir ma vraie nature, c'est '*me/tout voir à la fois*'.

Méditation sans contenu ni objet conceptuel ou perceptif (sinon c'est commencer à discriminer), sans but (sinon ce serait être mû par le désir et constituerait un attachement), sans sujet, enfin (puisque mon 'vrai moi' est à chercher et trouver, - tout en ne le désirant pas, sinon de nouveau attachement, - et que ce que je prends pour mon moi n'est qu'un produit de mon mental sans aucune existence propre. L'attention est fixée sur 'ce qui est devant', et prend la forme d'un '*hwadu*' à creuser sans cesse. C'est que tout devient paradoxal, car pour pouvoir creuser mon '*hwadu*' (le 'Non!' de *Chao Chu*, le 'Qu'est-ce que c'est?' de *Kusan*, le 'Quand la pluie cessera de tomber!' de mon *Maître Chung Hyung*), il va bien falloir passer au moins par une pensée conceptuelle (même si on considère que la perception sensitive puisse être mise entre parenthèses, encore qu'en matière de pluie!). Le méditant va devoir analyser, discriminer, évaluer, synthétiser, considérer, modifier, avancer, régresser, se corriger, etc....

Avez-vous déjà eu entre les mains le petit livre des *Exercices de St Ignace*? Chacun des Exercices semble précisément être construit autour d'un travail considérable sur la perception sensitive et la pensée conceptuelle. Mais pas pour les éliminer, au contraire pour les utiliser, à outrance parfois: '*composicion*' et '*disposicion*' ne visent qu'à faire imaginer à l'exercitant toutes les modalités et les circonstances de sa ou d'une situation, ainsi qu'à l'inviter à produire toutes sortes d'expressions de lui-même: considérations, épanchements, prises de position, confessions, délibérations, choix, remises en question. Et tout cela, dans un chronométrage tellement rigoureux que si vous ne travaillez pas 'à la montre', vous ne pouvez pas remplir tout le contrat de chaque exercice: là aussi, cinq à six fois par jour, dont une fois à minuit, la fameuse 'Oraison de Minuit', pour laquelle il faut se réveiller sans réveil-matin, en calculant exactement ses rythmes de sommeil. Il est vrai qu'Ignace avait été militaire et qu'il vivait à l'époque baroque, dont l'Ordre est l'un des protagonistes les plus prolifiques. Pourtant je ne dis pas que les Exercices soient plus actifs que le Zen, ni que les choix opérés par les uns et par l'autre n'aient pas leur raison d'être ni leur nécessité fonctionnelle, ou que les uns soient plus efficaces que l'autre. Si le sourire final était une preuve d'achèvement, je dirais simplement que le sourire des Maîtres Zen m'apparaît peut-être plus immobile et même un peu fade, même si les Directeurs d'Exercices que je connais l'avaient plutôt réservé, le sourire, et intelligent!

Quand j'ai regagné ma cellule après le réfectoire, une grande enveloppe m'attendait: c'est Danielle, ma sœur cadette! Un petit mot, et les photos de mon 56^e anniversaire, fêté en famille à Nice, le 13 février dernier, après mon séjour à Lumbini, au Népal. Je sais: en tant qu'apprenti Zen, j'aurais dû ni me précipiter sur mon courrier, ni me réjouir de sa provenance ou de son contenu, mais rester égal à moi-même et impassible,

Si fractus illabitur orbis
Impavidum ferient ruinae,

dirait *Catulle* (*Que le monde s'écroule sur lui, il ne broncherait pas* !): eh bien, je n'en suis pas encore (?) là! Je me suis précipité et je me suis réjoui!

SONGGWANG SA, 11 AVRIL 1998. SAMEDI SAINT

Mes considérations d'hier m'ont poursuivi toute la nuit, et ce matin encore, tant à la nocturne qu'à la matutinale. Je veux parler de l'élimination de la perception sensitive et de la pensée conceptuelle. Ce matin, je suis tombé sur ce texte de Huang Po, dont Blofeld, son traducteur (1959 : 45-46), dit qu'il est l'un des exposés les plus subtils de l'enseignement du Zen, tant il réussit à résumer en quelques mots

la vision entière de cette ‘vaste et pénétrante sagesse’. En voici la traduction (ne tenons pas compte de l’anthropologie indo sino bouddhiste, mais seulement de notre propos):

“ Qu’un homme ordinaire vienne à mourir, s’il est capable de voir que les cinq éléments de la conscience sont vides, que les quatre éléments physiques ne constituent pas un <je>, que l’Esprit réel ne possède ni formes ni motion, que sa nature n’a pas commencé à sa naissance ni ne périra à sa mort mais qu’elle est entière et immobile dans son tréfonds, que son Esprit et ce qui l’entoure ne font qu’un, - s’il est donc capable de réaliser réellement tout cela, il recevrait l’Illumination en un éclair. Il ne serait pas le prisonnier du Triple Monde, il transcenderait l’univers. Il ne connaîtrait pas la moindre velléité de renaître. Contemplerait-il le glorieux spectacle de tous les Bouddhas venus l’accueillir, au milieu de toutes sortes de splendides manifestations, il n’éprouverait aucun désir de les approcher. Aurait-il la vision de toutes espèces de monstres qui l’assailleraient, il ne ressentirait aucune frayeur. Il serait simplement lui-même, loin de toute pensée conceptuelle et ne faisant qu’un avec l’Absolu. Il aurait atteint le stade de l’Être Inconditionné. C’est cela, le principe fondamental”.

Cela me rappelle la magnifique et poétique parole que la tradition attribue au Bouddha, à propos des sables du Gange:

“ Que tous les Bouddhas avec les Bodhisattvas, accompagnés d’Indra et de tous les dieux les traversent, les sables du Gange n’éprouvent aucun plaisir particulier; et si buffles, moutons, reptiles et insectes les piétinent, ils n’éprouvent aucune colère non plus. Ils ne ressentent aucun attrait pour les bijoux ou les parfums, ni aucune répugnance pour les immondices puantes des excréments et de l’urine”.

Ah, les sables du Gange! Au-delà de l’image, à la fois grandiose et naturaliste, n’y a-t-il pas la l’illustration extrême asiatique de la sainte indifférence d’Ignace, “Perinde ac cadaver”: devenir comme un cadavre? Le réalisme baroque n’a rien à envier au bouddhique. Parvenir à n’être plus affecté par l’environnement, l’évènement, l’occupation; se libérer de toute dépendance affective, sensitive, relationnelle; ne plus désirer rien d’autre que ‘ce qui est devant’, l’obéissance donc; s’y appliquer avec tout son ‘moi illusoire’ en quête de son ‘vrai moi’; écarter tout jugement, donc toute pensée conceptuelle, quant à la poursuite du but, tout en y renonçant en même temps, pour être libre même de ce à quoi on s’adonne! *Naturellement, d’un côté, on ne s’en remet qu’à soi-même; de l’autre, et surnaturellement, c’est à Dieu!*

Jo, mon Mercure, en m’apportant du thé frais cet après-midi, me dit qu’il avait une ‘grande nouvelle’. Je pensai naturellement que j’étais, enfin, transféré à Kam ro am, l’ermitage du Maître. ‘Vous rejoindrez le Maître vendredi prochain. C’est ce qu’il m’a dit de vous faire savoir quand je lui ai téléphoné!’. J’avoue que je m’attendais, de ma part, à une déception. Et puis, rien. “Ah!”, dis-je seulement, et nous parlâmes d’autre chose. C’est pendant l’antévespérale et la vespérale que tout cela a travaillé en moi. Le ‘*Quand la pluie s’arrêtera de tomber!*’ s’est illuminé soudain sur le “*de tomber*”. Et ce “*de tomber*” s’est mis à me ‘dire beaucoup plus qu’il n’est gros’ (Molière), et surtout que ‘*tout ce qui doit tomber, n’est pas encore tombé*’. Question, naturellement: qu’est-ce qui doit tomber qui ne l’est pas encore? J’avais trouvé mon fameux *hwadu*: *Qu’est-ce que c’est?* Dans le registre Zen, ce qui doit encore tomber, c’est, entre autres, d’être affecté de quelque façon que ce soit par ce qui est ‘environnemental’, ici ma joie ou ma déception de monter ou de ne pas monter encore à Kam ro am; à la limite, arriver à y renoncer ou à ne même plus y penser. Je me situais, je crois, dans le second cas de figure. Mais autre chose s’y est encore associé, et c’est *le conseil que le Maître m’a donné, - le seul, d’ailleurs!*, - quand je lui décrivis l’organisation quelque peu forcenée de mon emploi du temps, avec, jadis, ses sept séances de soixante minutes par jour! ‘*Faites tout avec le cœur*’, avait-il répliqué, en se touchant le cœur de son poing ramassé. Le cœur, donc! *La seconde partie de mon hwadu*, en somme. Je vais travailler ça, pendant l’octave de Pâques: une semaine encore. Ces deux semaines, - la Sainte et la Pascale, - auront été une magistrale initiation. J’ai le sentiment humble mais très fort d’avoir quelque peu progressé: et pourtant je sais que simplement en le disant, je tombe sous le couperet de ‘flagrant délit de pensée conceptuelle’, puisque j’estime et je formule! Bouddha, que tout cela est difficile!

SONGGWANG SA, 12 AVRIL 1998. DIMANCHE DE PÂQUES.

Aujourd’hui, je fais relâche. J’ai bien essayé de dormir un peu plus longtemps, mais dès six heures du matin, travailleurs (on plante de nouveaux arbres sur l’aire du monastère) et touristes s’apostrophaient

déjà à haute voix! Je me suis donc levé à sept heures... Il ne fait pas beau, c'est dommage! Le soleil d'hier était trop fort, il a dû s'épuiser. Il tombe de petites giboulées frisquettes sous un ciel gris, mais la température demeure agréable. En fait, seules les couleurs en souffrent: cela fera des photos ternes. Je me sens serein, détendu, mais ni heureux ni malheureux. Neutre n'est pas juste non plus. En tout cas disponible plus qu'indifférent. J'avance sur le chemin où l'on n'attend rien. Je n'écarte rien, je ne me sens aucune attente précise. J'ai la sensation d'entrer dans un *état végétatif*, dans un cycle de routine d'où la volonté propre semble se diluer et s'effacer progressivement, étant donné que je ne peux rien vouloir d'autre que 'ce qui est devant' moi, qu'il n'y a rien à vouloir d'autre que 'ce qui est' là, et qu'à part ce qui est là, il n'y a (vraiment) rien d'autre (ça sonne comme du Raymond Devos)! La routine du *vivre élémentaire*: manger (!) suffisamment pour se sustenter, méditer régulièrement sans perdre courage à cause de l'aridité, de la douleur ou de la distraction, lire et écrire un peu. J'ai mal de partout: dormir par terre, méditer par terre, lire et écrire par terre, tout cela est un cauchemar. Si tout se paye, le prix de mon expérience, il est d'abord là: 'vivre par terre' !

Le sourire immobile serait-il un rire figé, comme expression automatique témoignant d'une telle astreinte intérieure et physique, qui, si elle s'exprimait naturellement par un rictus de souffrance maîtrisée, contredirait en soi le but de toute la démarche, sensé être la libération ultime. *S'entraîner à sourire, c'est apprendre d'abord à 'faire comme si', dans l'espoir que cela devienne un jour 'comme ça'*. Ce sourire fonctionne, en somme, comme le *hwadu*: cesser de le pratiquer une seule seconde, c'est s'exposer à perdre le bénéfice et l'acquit des milliards de secondes qui précèdent. Le sourire des Bouddhas est plus béat: bien sûr, la pierre l'a saisi et fixé une fois pour toutes. Qui pourra jamais rester à sourire de la sorte! De la Joconde aussi, on dit que la moue est un sourire: mais de la part de Leonardo, ce fut un jeu, une mystification et un challenge tout à la fois. Chez mes maîtres Zen, et quoi qu'ils en disent, j'y vois un volontarisme formidable, capable de provoquer de l'admiration quand on pense au chemin qu'il leur a fallu parcourir, mais pas la tendresse ni l'amour, - du moins chez moi. Il est vrai qu'il faut ici repousser, comme illusoire et nocif à leur opinion, *'the milk of human kindness, le lait de la tendresse humaine'* (Shakespeare). Alberto Moravia parlait, à propos du Bouddha de Kwangjiu, du sourire *'désespéré'* de cette statue, mais il ajoutait *'sourire désespéré de l'esprit'*. Pour la statue, peut-être, les effets de l'art transfigurant le réel plat. Mais de l' 'esprit', je n'en ai jusqu'ici rencontré que dans les textes des vieux Maîtres, *Huei-neng et Huang-po* par exemple; car même chez Kusan, je sens de plus en plus les redites d'un discours, d'apostrophes, même, élémentaires et 'terroristes', martelées de son 'bâton de commandement' avec d'autant plus d'énergie qu'elles sont toujours plus vagues; quant aux poèmes qu'il cite, pour mon plus grand plaisir d'ailleurs, ils sont la création, eux aussi, des Anciens! Je crois néanmoins qu'un certain 'esprit' peut en effet, comme chez *Siddhârta*, conduire à une 'vision' suffisamment tragique de la condition humaine, - surtout si on évacue a priori tout salut possible autre que celui qu'elle peut se donner d'elle-même, - pour que le sourire de la Bodhi contienne, de cette expérience fondamentale, quelque trace de désespoir assumé! Je pense que je l'aurais reconnu, moi aussi, si je l'avais rencontré!

Je viens de célébrer la messe de Pâques, le gong frappe pour le service du soir, la pluie tombe toujours à verse; j'ai ouvert ma fenêtre qui donne sur le Mont Chogyé, les nuages l'enlacent sans le recouvrir entièrement; tout mon corps me fait mal, je suis bien... Demain, octave de Pâques, je me mettrai à l'école de Kusan et de son 'cours' sur les sept *Paramitas* (vertus, mais étymologiquement: *'pour passer sur l'autre rive'*), une pour chaque jour, et j'essaierai d'y appliquer, quand je méditerai dessus, les principes de *'pensée non conceptuelle'* et de *'non- affectation sensitive'*. Maintenant je vais lire la vie de Chinul.

SONGGWANG SA, 13 AVRIL 1998.

Tout d'abord, j'ai failli succomber à la tentation: j'ai tout simplement hésité à me lever ce matin; mais c'était une hésitation tellement forte et insidieuse que j'ai cru m'y rendre. Je me suis levé en définitive comme lorsqu'on donne un coup de pied au fond de l'eau; et alors là, tout semble devoir de nouveau aller tout seul. Jusqu'à la dernière seconde, pourtant, on est persuadé qu'on va y rester! C'est la première fois que cela m'arrive avec cette force traîtresse de tous les arguments dérisoires, allant de la fatigue, réelle, jusqu'au 'pour une fois, va!' Il est vrai que je commence à ressentir une grande lassitude; d'autant plus forte que je n'éprouve presque plus aucune satisfaction pour quoi que ce soit. J'exagère un peu: trois choses me touchent encore. Le paysage, indéniablement, - pluie, soleil, nuages, brume, cette vallée est incommensurablement belle: mais je n'y suis pas venu en touriste; Jo, qui

encore aujourd'hui, prenant pitié de mon dos, m'a apporté une chaise pliante, pas très confortable, mais le seul fait qu'il y ait pensé m'atteint énormément... encore: mais la compassion peut se pratiquer partout; et enfin, ma messe du soir, avec ces textes que je trouve de plus en plus beaux, au fur et à mesure que je lis ceux du Zen: mais je ne me trouve pas en session de littérature comparée! Un symptôme: je ne sors pratiquement plus de ma cellule; et ce soir, j'ai même boudé le "repas", car je ne ressens de faim pour rien de ce que je connais ici. *Je suis peut-être sur le chemin, qui sait!* ...La pluie continue de tomber; que va-t-il rester à la fin... *Kusan* nomme sa série de méditations sur les *paramitas* (vertus), *Le droit chemin, ou Les sept méthodes pour se réveiller du rêve*. Ce petit traité commence par un simple et terrible poème, le voici:

Chacun a beau chercher à jouir de la vie,
ce corps, un jour,
ne sera plus que cendres.
Demande: "O Maître du corps!
Où est le Moi Véritable?"

Aujourd'hui, c'est le jour de *la Dana-Paramita*, le jour du *don*. Au bout de mes cinq méditations quotidiennes, j'en reviens toujours au même: c'est du corps, de mon corps qu'il s'agit. Oh, non pas de donner mon œil à qui en a besoin et me le demande sur le bord de la route, quitte à le piétiner ensuite, quand il l'aura obtenu! Ni non plus d'offrir mon sang, puis tout mon corps à une tigresse épuisée par la faim et incapable de nourrir ses petits, comme le Bouddha, du temps qu'il était *Bodhisattva* dans ses vies antérieures, ainsi que le racontent les *Jatakas* (récits). Mais ce corps, qui tient une place énorme dans la moindre des entreprises du jour et de la nuit, qui se rappelle à moi à chaque instant, qui souffre, - c'est indéniable, - qui rêve, imagine, pense, sent d'autant plus et d'autant mieux que tout, dans mon propos, vise à le contrarier, 'et il le sent, et il le sait!' Il est le siège d'une illusion bien réelle, même si ce n'est qu'une illusion!

Que ne puis-je, laissant ma dépouille à la terre,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!

Toujours Lamartine! Ma quête aussi est assez vague, mais pas pour les mêmes raisons. Je me heurte à un problème d'identification: je fais tellement un avec mon corps, que je n'arrive pas, même hypothétiquement, à en faire l'économie. (C'est d'ailleurs l'une des raisons principales qui me font 'exiger' la résurrection des corps; d'une façon ou d'une autre: corps et âme, le concept ne peut être que deux, quand on l'exprime, il représente néanmoins et EST en toute réalité, pour moi, une unité indissociable, même si je ne puis en rendre compte avec ma raison. Je dois dire aussi que j'en sais aussi peu sur l'autre vie qu'un Bouddhiste honnête sur le *Nirvana* (question que *Jo* me pose souvent, à moi, *prêtre catholique romain!*). Et c'est normal et bien ainsi: à le savoir, je devrais conclure qu'il n'y a rien d'autre à 'attendre', donc aucun 'intérêt'. Le Bouddhiste dit qu'il sait, lui, qu'il n'y a rien d'autre du tout, et que *Nirvana* et *Samsara* sont une unique et même chose!

SONGGWANG SA, 14 AVRIL 1998.

C'est le jour de la *Sila Paramita*, la vertu de *moralité* et de *discipline*: se garder du meurtre, du vol, du mensonge, de la licence sexuelle et de l'alcool. *Kusan* a même une très belle image à ce sujet: il compare la *Sila Paramita* à un parapluie sur le chemin qui mène à la *Prajna*, la perfection. Inutile de préciser combien j'ai immédiatement réagi à cette allusion du parapluie, moi qui depuis deux semaines bientôt me fais les dents, si je puis dire, à propos d'*'une pluie qui ne cesse de tomber'*. Il est remarquable combien encore le corps se trouve impliqué dans toutes ces mises en garde; depuis celui des autres que l'on offense parfois, jusqu'au sien propre que l'on offense de toutes les façons et dans tous les cas. Voilà quelque chose qui ne me laisse pas indifférent, moi le grand buveur de whisky!

Depuis hier soir, ma jambe droite, surtout du genou au pied, est des plus douloureuses, en extension comme en contraction; elle m'a même tenu éveillé une partie de la nuit. J'ai dû faire la nocturne et la matutinale sur la chaise que, providentiellement, *Jo* m'a apportée hier. Dont acte!

Je suis aussi en train de prendre l'habitude de déjeuner seulement, et de me contenter, le matin et le soir, d'un fruit (ou d'une gâterie que m'apporte parfois *Jo*) et d'un reste de thé froid: et je dois dire que je m'en porte fort bien, ni n'ai faim ni ne me plains! Je dois dire aussi que je le fais sans volonté de pénitence ni d'amaigrissement. Cela s'est présenté tout simplement: je n'avais pas faim, je ne suis pas

allé manger, je n'ai pas eu plus faim après, j'ai continué: un point, c'est tout! Mes sens n'étant excités en rien ni par rien, - sauf la vue, par le magnifique paysage, - les sucs salivaires ne se mettent quasiment jamais en route, et quelle que soit l'heure, ne m'apérivent jamais. Les textes de la tradition parlent de ce phénomène courant de perte d'appétit, et de sommeil d'ailleurs, et je me demande si ma difficulté à m'endormir de ces dernières nuits n'est pas à attribuer à cette même cause. Ainsi, je passe presque les vingt-quatre de la journée dans ma cellule, n'en souffre pas le moins du monde, ne vois pas le temps passer, médite, lis, écris, dors dans une durée ponctuée par les exercices que je me suis imposés et auxquels, jusqu'ici, je suis resté fidèle: Montaigne en son poêle, Descartes en son cabinet, qui à Eyquem, qui à Paris!

Une autre prise de conscience, très forte elle aussi: à ce jour, et depuis que je loge au BIIBC, je n'ai jamais été envahi par un quelconque sentiment de solitude ni d'abandon; d'isolement, de réclusion, si, mais positivement, comme chance, opportunité à moi données, par moi choisies, afin de réaliser mon propos. Autant une visite me réjouirait, autant ne me sentirais-je pas en manque si rien ni personne ne devait venir.

La grande appréhension que j'avais en arrivant, et qui a prévalu un certain temps- disons jusqu'à mon entrevue avec le Maître, - c'était celle des 'souffrances' que j'allais devoir imposer à mon (pauvre) corps: lui m'a demandé en somme de me/le traiter avec humanité. Ce que je fais depuis. Et Jo m'a même apporté une chaise! Il ne manque plus qu'une petite table pour y déposer mon lap top, - j'écris toujours par terre, l'engin posé sur ma valise -, et ce serait parfait: il n'est d'ailleurs pas dit que cela n'arrivera pas! Au contraire, la disposition de disponibilité s'accroît, se creuse, aurait tendance même à occuper tout le territoire de ma conscience. Je me sens dans l'attitude du jeune Samuel, quand Élie lui suggère de répondre à la voix que par trois fois il n'avait pas su identifier: "Parle, Seigneur; ton serviteur écoute!" (1 S 3,1-18). Comme le Maître n'a pas l'air d'être un bavard, il faudra seulement que j'écoute attentivement. Mais encore là, je ne me sens ni fébrile ni ému: je l'ai été, je ne le suis plus. J'attends seulement que le moment arrive. Peut-être est-ce arrogant de le dire ou même de le penser, mais j'estime avoir attendu ma part: six semaines, depuis que j'ai débarqué à l'aéroport de Kimpo! J'ai tendance à croire que cela fait partie du 'jeu': quand Aliocha, - le plus touchant des personnages de *Fiodor Dostoïevski*, - le plus jeune des frères Karamazov, veut aller voir le starets, eh bien, il faut qu'il le veuille, lui aussi. On ne lui fera pas de cadeau: il attendra le temps qu'il faudra. J'ai attendu le temps qu'on m'a prescrit. Et avec *Samuel et Aliocha*, j'avoue que je me sens en excellentissime compagnie!

Et puis voilà que coup sur coup dans l'après-midi, je reçois un long fax de Nice et un volumineux paquet de victuailles de Séoul! Moi qui avais des vellétés d'abstinence, me voilà bien aidé! Mais la grâce ne se refuse pas; alors acceptons de bon cœur; ce qui, dans le cas, ne m'est vraiment pas difficile...

Les méthodes de méditation de *Chinul* n'ont pas été mises au point du jour au lendemain. Dans cette époque troublée, le passage du 12^e au 13^e siècle, où toutes sortes d'écoles se réclamaient être la vraie transposition du *Ch'an* chinois sur la terre coréenne, il fallait avoir à la fois un esprit d'une grande tolérance et d'une non moins grande envergure pour discriminer, évaluer, synthétiser et finalement choisir. *Chinul*, qui connut personnellement trois paliers dans ses Éveils, s'était tout d'abord basé sur les textes sanscrits anciens suivants, traduits en chinois: *le Sutra de l'Estrade*, l'exposé du *Sutra de l'Avatamsaka* de *Li T'ung-hsüan* et les *Rapports de Ta-hui*. Je précise cela, car *Chinul* lui-même n'a rien inventé, sinon les synthèses et les mises au point qui vont servir de base et de tradition à toute la suite du Zen coréen, le Sôn, jusqu'à nos jours. En définitive, il était parvenu à cinq types de méthodes, qui, sans s'équivaloir dans la pratique et le propos spécifique, prétendaient chacune offrir un panorama de possibilités *ad libitum* pour correspondre à toutes les conformations spirituelles des éventuels adeptes, lui-même faisant le choix personnel de l'une d'entre elles.

- 1- Il y avait d'abord celle de la pratique de *samadhi* (concentration: réalité la plus proche du concept de méditation) et *prajna* (sagesse: réalité la plus proche du concept de sagesse et d'esprit), servies par *sila* (la moralité et la discipline), les trois jouant leur rôle respectif: *samadhi* la vigueur, *prajna* l'excitant et *sila* la préparation.

- 2- Venait ensuite l'intelligence de la foi: il fallait savoir ce qu'on faisait, et pour cela, il fallait étudier, et ne pas rejeter toute la tradition écrite comme le supposait un courant iconoclaste plutôt ingénu.
- 3- La voie royale, pour *Chinul* était l'investigation du *hwadu*, la rumination ininterrompue d'un mot ou d'un groupe de mots, représentant la crête du discours qu'un maître avait eu jadis avec un de ses disciples, et susceptible, en concentrant toutes les énergies du méditant, de lui ouvrir les portes de la conquête de son vrai moi (c'est la méthode retenue, ici, à Songgwang sa).
- 4- L'évacuation de toute pensée conceptuelle, - ou suppression du mental, comme on la nomme parfois, - est à la fois une pratique en soi et est partagée bien évidemment par les autres, puisqu'elle se révèle la pierre de touche de tout le système, à bien voir les choses.
- 5- Enfin, le souvenir du nom de Bouddha: cette dernière pratique est une pure concession aux pratiquants du Bouddha Amitabha, dont la répétition du nom constitue l'essentiel de la dévotion.

Tout ceci pour souligner encore le vaste panel de possibilités qu'offre la pratique du Zen. J'étais parti avec l'idée préconçue du seul Zen japonais et de la seule méthode du 'hwadu chinulien'. Il n'en est rien: qu'on se le dise! Le Zen est bien plus vaste que ce qu'en racontent nos mentors européens ou la mode. Toutes héritées des Chinois, chez qui Bodhidharma est censé avoir élu domicile au 7^e siècle, elles n'ont jamais cessé d'être vivantes, même si certaines sont devenues plus connues. Elles peuvent encore offrir un choix, vaste et ingénieux, pour ceux qui comme moi sont animés plus par une volonté d'apprendre et de découvrir que d'en faire un choix de vie. Car, et de toutes les façons, il s'agit bien d'un choix de vie, ici-bas, ici et maintenant. Un dernier exemple de démystification: la position du corps! Il n'y a aucun terrorisme de la position assise, sinon le dhyâna/ch'an/sôn/zen, qui se veut une pratique ouverte à tous, ne concernerait en fait que les individus aux conformations qui seules autorisent la position dite du lotus. En réalité, cette pratique considère les quatre positions que peut prendre le corps humain: debout, couchée, en marche et naturellement assise. Ainsi, et quoi qu'on en dise, il y a une méditation debout, une méditation couchée, une méditation en marchant et la fameuse, élue de façon exclusive par le zen japonais, la position assise en position de lotus. Un point, c'est tout!

SONGGWANG SA, 15 AVRIL 1998.

Ce jour est consacré à la *ksanti-paramita*, la vertu de l'*endurance* et de la *patience*, celle qui fait tout accepter et reste ferme dans quelque situation que ce soit. Elle rend solide comme le Mont T'äi-shan (la montagne de Confucius dans le Shandong, sur laquelle j'ai eu le privilège de monter, par une tempête de neige 'hollywoodienne') et disponible comme la Mer Jaune (sur laquelle j'ai eu aussi la chance de voguer, en remontant en bateau de Hong-Kong à Shanghai, un Jour de l'An!).

Mes heures de méditation se succèdent actuellement dans une routine de bon aloi qui ne demande pas son reste, qui connaît ses hauts et ses bas, ses bas plutôt, mais qui les intègre le plus placidement du monde. Est-ce de la résignation, du réalisme, un passage obligé, autre chose encore? Je n'en sais rien. Je sais reconnaître des moments de véritable concentration, pendant lesquels il me semble possible d'avoir évacué pensée conceptuelle et perception sensitive. Cela dure, il est vrai, trop peu de temps, pour que je puisse soutenir d'avoir atteint un quelconque stade supérieur ou pour le moins d'avoir progressé très significativement. Je me contente d'aller de l'avant et surtout de pas faillir au 'programme' que je me suis librement fixé. Je n'éprouve toujours aucune satisfaction particulière à faire ce que je fais, sinon celle de me trouver encore là après trois semaines, et d'envisager les six autres à venir avec une grande indifférence, je dirais un grand non-concernement. Je fais ce que j'ai à faire. Peut-être est-ce là, paradoxalement, le seul détail notoire: *un détachement par rapport à toute cette affaire; j'aimerais pouvoir parvenir à la considérer comme l'affaire d'un autre, dont j'imagine être la doublure, mais qui n'existerait pas plus que je suis censé moi-même exister, ou encore chez qui je me reconnaîtrais au point de ne faire qu'un avec lui dans cette existence apparente: l'histoire du rêveur en train de rêver qu'il est un papillon et que ce papillon lui-même rêve qu'il est un homme en train de rêver qu'il est un papillon...*

Ayant déjà en moi, et ce depuis toujours, la nature de Bouddha, il s'agit bien de la reconnaître dans ce que je poursuis et de m'identifier avec elle quand je la verrai. Et comme en elle mon existence supposée et mon existence réelle (mon 'faux moi' et mon 'vrai moi') se nient mutuellement en se fondant l'une l'autre (l'un l'autre), prendre la place de ma doublure correspondrait à me retrouver (me réaliser?, m'établir?) dans le non-être par excellence : le seul être bouddhique concevable.

Mon genou droit me fait tellement mal, qu'en descendant les marches il a failli me manquer! Je commence vraiment à me faire vieux! Je vais quelque temps utiliser la chaise que Jo m'a apportée.

SONGGWANG SA, 16 AVRIL 1998.

C'est aujourd'hui le jour de la *Virya-Paramita*, la vertu de zèle. Elle demande de pratiquer énergiquement *cinq sortes de qualités d'être: l'authenticité, l'application, la frugalité, la patience, l'à propos, la générosité et la diligence*. La parabole utilisée raconte l'histoire de cet homme qui avait trouvé une merveilleuse perle au bord de la mer; et puis le dieu de la mer en est tombé jaloux et il fit tomber la perle dans l'eau. L'homme décida de vider la mer pour récupérer cette perle devenue essentielle à sa vie. Comme il travaillait à son projet depuis longtemps déjà, le dieu de la mer vint lui dire qu'il n'y arriverait jamais, tellement la mer est vaste et profonde. « J'y arriverai, j'y arriverai! répondit l'homme! Dans cette vie ou la suivante, ou au bout de toutes les autres! J'y arriverai! ». Le dieu de la mer eut peur que l'homme ne vidât son royaume, et il finit par lui rendre la perle!

En méditant sur les œuvres de *Chinul*, voici que je tombe sur une citation qu'il fait d' 'un patriarche' et qui m'inspire. C'est à propos de la définition et de la compréhension de ce que les Bouddhistes appellent l'ESPRIT, et qu'ils nomment de toutes les manières possibles: *base de l'esprit, bodhi, somme de tous les dharmas, 'là où les choses sont ce qu'elles sont', nirvana, 'ainsité', corps des dharmas, véritable 'ainsi-té', nature de Bouddha, matrice de tous les dharmas, éveil complet...* Avouons que tout ceci n'est pas facile à assimiler. Et puis, voici les paroles du patriarche:

"Dans la matrice, on l'appelle le fœtus, à la naissance, un être humain. Dans l'œil on l'appelle vision, dans les oreilles ouïe, dans le nez odorat, dans la bouche parole, dans les mains toucher, dans les pieds marche. En extension, il contient tous les dharmas, en contraction, il se trouve dans la plus infime particule de poussière. Ceux qui le connaissent savent que c'est *la nature de Bouddha*, les autres l'appellent *âme ou esprit*."

Je sais que tout cela n'est que traductions de traductions, et transcriptions de transcriptions, transpositions de transpositions, du sanskrit au chinois, et de chinois différents suivant les dynasties, les écoles, puis de tous ces chinois à l'ancien coréen et aux différentes écoles du zen coréen. Et pour finir, traduction en anglais par un américain, et en français par votre serviteur.

La situation est d'autant plus insoluble que tout ceci est censé n'être pas représentable ni conceptualisable sous peine d'impropriété et d'inconvenance, le vrai réel demeurant ineffable, indescriptible et impartageable: il ne peut être qu'expérimenté par chacun, à la suite d'une longue et astreignante ascèse et d'une non moins longue et astreignante persévérance. Cela, la mystique occidentale nous l'avait déjà appris. *Ce qui m'inspire dans la parabole du patriarche, c'est à la fois la distinction entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, ainsi que l'équivalence, dans la réalité expérimentée par les uns et par les autres, entre 'nature de Bouddha', d'une part, et 'âme et esprit' ('soul and spirit', traduit Buswell) d'autre part. Vraiment, l'antique hwadu cher à Kusan joue ici à meut et musique qui pense!* disaient au 19^e siècle *les frères Deschamps*.

SONGGWANG SA, 17 AVRIL 1998.

C'est le jour de la *Dhyanâ-Paramita*, le jour par excellence de la *méditation*. C'est de ce mot sanskrit, importé par Bodhidharma de l'Inde en Chine, au 7^e siècle, qu'ont été dérivées les différentes appellations de la méditation bouddhique: *dhyana en sanskrit donc; ch'an en chinois, sôn en coréen et zen en japonais*. C'est cette *paramita* qui est censée nous faire traverser avec succès les 'Huit Ouragans' de la perte et du gain, de la gloire et l'anonymat, de la louange et la critique; ainsi que du bonheur et de la souffrance. Elle nous demande de notre côté de veiller attentivement aux 'Six Portes' de nos sens (n'oublions pas que leur anthropologie considère notre activité mentale imaginaire comme un sixième sens), de façon à n'être pas attaqué par ces grands 'Six Voleurs' de l'environnement.

Mais ce matin, c'est plutôt le théologien exégète qui s'est mis à 'cogiter' en s'apercevant qu'avec la montée à *Kam ro am*, l'ermitage sanctuaire de *Chung Hyung Sunim*, commençait une période de quarante jours qui se terminera avec mon départ de Songgwang sa et la fin de mon expérience. Le *chiffre de quarante* ne peut pas rester neutre pour les 'gens de ma race'. Comment ne pas songer immédiatement aux quarante années passées dans le désert du Sinaï, par les Hébreux délivrés de l'esclavage d'Égypte; et à Jonas qui n'accorde aux Ninivites, sur sa propre initiative, que quarante

jours de délai pour se convertir avant la destruction de la ville; et à Jésus enfin qui se retire quarante jours dans le désert de Jéricho, immédiatement après son baptême dans le Jourdain par son cousin Jean-Baptiste et avant d'inaugurer sa vie publique? Au-delà de la coïncidence, je préfère y voir un signe, - c'est mon habitude! - comme un signal m'invitant à me poser trois questions, avant de passer de l'esplanade du temple au cœur du sanctuaire, et du parvis des Gentils (les païens) au Saint des Saints (les prêtres). Car ce ne sont en effet pas ceux qui sont sortis de la terre d'esclavage qui entreront dans la Terre Promise: la génération des 'contaminés' doit passer, et laisser place à celle qui est vierge de tous miasmes, puisqu'elle sera née dans l'absence de tout (le désert), et en particulier de toute expérience du passé. Les Ninivites, eux, se convertiront, et même plus vite que ne l'escomptait Jonas: c'est lui qui se sera pris à son propre piège, et ne voudra pas le reconnaître, s'enfonçant dans un silence têtue. Quant à Jésus, ce n'est pas pour prier qu'il a gagné la solitude des scorpions et des hyènes, mais bel et bien pour y être tenté par Satan, et symboliquement par trois fois, comme pour un dernier test, avant d'annoncer au monde que le 'royaume' est déjà au milieu de nous. Alors:

- 1 - qu'est-ce qui doit encore mourir de mon 'faux moi', toujours en proie aux illusions des 'Huit Ouragans' et des 'Six Voleurs'?
- 2 - comment vais-je apprendre, encore et toujours, à cesser de fonctionner par ultimatum, avec moi-même comme avec les autres, et à écouter d'abord la volonté qui vient de la nature divine/de Bouddha qui m'anime moi aussi?
- 3 - suis-je prêt pour les épreuves du dernier test, après six semaines d'attente et de training, et ma disponibilité sera-t-elle à la hauteur des exigences du Maître en son ermitage et de ce qui devra advenir?

J'ai bonne confiance que la seule proximité physique du Maître aura sur moi des effets révélateurs, bien que je n'en aie aucune idée, bien sûr! En même temps, je me sens d'une grande sérénité et d'un grand calme: la plus évidente satisfaction me vient surtout du fait que je vais quitter le périmètre du BIIBC, qui, vu sa proximité avec l'esplanade du temple, est devenu une seule caisse de résonance pour tous les cris et hurlements (et je mesure mes mots) que les hordes de touristes profèrent sur cette aire, de six heures du matin à plus de sept heures du soir. C'en était devenu un véritable cauchemar

DEUXIEME PARTIE

*A L'ECOLE DU
MAÎTRE EN SON ERMITAGE :
DE SONGGWANG SA A KAM RO AM*

*ou
Le Mont de la Quarantaine
(19 avril-30 mai)*

Cinquième Chapitre

LE DON DU HWADU

ou

“ Sésame, ouvre-toi!”

A quatorze heures précises, Jo est devant ma cellule du BIIBC, attendant de m'aider à me transporter à Kam ro am, l'ermitage zen de mon Maître, *Chung Hyung Sunim*. Il avait même confectionné un petit baluchon pour mon repas du soir. Ce moinillon est exquis. Il faut qu'il m'en souvienne. La montée fut fatigante: les cinq minutes 'réglementaires' ont naturellement été largement dépassées: nous avons mis quelque vingt minutes pour le petit kilomètre, mais avec trois arrêts... seulement! Deux bagages, le computer, une serviette et un sac plastique méritaient bien ça!

Autant l'accueil à l'arrivée, il y a trois semaines (déjà!) avait été nul, autant cette fois-ci, j'étais attendu de façon touchante: ma cellule était prête et fournie de tout le nécessaire, pourvue même d'une petite table basse et d'un petit banc aussi bas, d'ailleurs, ainsi que d'un autre petit banc pour y déposer mon laptop, ce qui fait que cette installation est immensément confortable, de ce point de vue, par rapport avec celle du BIIBC. Disons que je vivrai moins par terre, à ras du sol, même si ce n'est pas encore l' 'altitude' occidentale! Les toilettes, à seulement dix mètres de ma cellule sont bien plus correctes que celles d' 'en bas'. C'est vrai, la salle de bain est particulière: pas de douche, mais des bassines vastes et nombreuses; en revanche un bain, un 'furon' profond et qui met une demi éternité à se remplir. Mais il y a de l'eau chaude! Il fallait voir Jo fureter partout, m'expliquant tout le fonctionnement et tout le rituel à respecter. Car il y a un règlement de la maison dont le maître mot est 'silence', ce qui n'est vraiment pas fait pour me déplaire, après le vacarme et le tohu bohu des derniers jours. Je me suis donc installé, mon Maître m'invitant chez lui une demi-heure plus tard.

Comme la première fois, j'eus droit à la cérémonie du thé, pendant laquelle je remarquai qu'il préparait dans un pot de confiture vide, une généreuse ration de thé bleu chinois conditionné à Londres, qu'il me remit avec une petite passoire, pour ma propre cérémonie du thé, dans ma cellule. Puis quand nous eûmes bu quelques gorgées dans un silence qui sentait l'intimité, il s'enquit de ma progression et de mon emploi du temps. Je lui narrai mon histoire de *hwadu*, fabriqué à partir de sa remarque lors de ma question impatiente: 'Quand la pluie cessera de tomber!' Il sourit. Je ne sais s'il s'en souvenait ou s'il appréciait, mais c'était tout comme. Il trouva mon programme excellent, me suggéra pourtant plus de méditation marchée et plus d'exercices respiratoires, assis: me mimant tout cela, assis lui-même sur une chaise de bureau aux roulettes enveloppées de chiffons tenus par du scotch pour éviter d'abîmer le parquet. Il était tout souriant: de bonté, de simplicité, de naturel et, je peux le dire, de satisfaction. Son anglais maladroit m'appelait au besoin d'un coup d'œil à la rescousse, et la voix, qu'il a chantante et bien placée, cherchait, en minaudant parfois, un vocabulaire quelque peu égaré depuis dix ans entre la faille de Sant'Andrea et la vallée de Songgwang sa!

Il me prit alors en main et me demanda d'oublier tous les *hwadu* utilisés jusque-là (celui de *Chao-chu*: 'Non!'; celui de *Kusan*: 'Qu'est-ce que c'est?'; et le '*mien*', *c'est-à-dire le sien*: 'Quand la pluie cessera de tomber!') et m'en donna un du grand *Huei-neng*, le sixième et dernier patriarche chinois, me précisant que cela me conviendrait très bien et qu'il ne fallait le lâcher à aucun prix! Jusqu'à la fin! Voilà! Il me le dicta en anglais:

“WHEN YOU ARE THINKING NEITHER OF GOOD NOR OF BAD, (1)
AT THIS VERY MOMENT, (2)
WHAT IS YOUR ORIGINAL FACE?” (3)

“QUAND VOUS NE PENSEZ NI A BIEN NI A MAL, (1)
A CE MOMENT PRECIS, (2)
QUEL EST VOTRE VERITABLE VISAGE?” (3)

J'adore *Huei-neng* depuis que je l'ai découvert à travers son secrétaire *Huang-po*, traduit par Blofeld, mais alors là, je me suis trouvé un peu 'coincé', ou plutôt pris de court. J'ai de suite apprécié la concision, la construction et l'originalité, mais je me souhaite bien du plaisir avec les propositions (1) et (3). J'avoue que le jeu me plaît, mais comme je le pressentais à Séoul, je ne voudrais pas n'en faire qu'un jeu. Pourtant '*si le jeu fait partie du jeu*', (voyez, ça commence!), eh bien, tant mieux! Au fond, pourquoi pas?

Puis il y eut une hilarante partie d'apothicaire! Il me sortit trois médicaments français: de l'aspirine vitaminée, des pastilles énergétiques et des cachets contre les piqûres d'abeilles, me demandant de lui en traduire toutes les indications. Et comme je lui traduais le tout en mimant certains mots que manifestement il ne comprenait pas, il se prenait à rire de toutes les belles rides qui étoient le coin de ses yeux, entraînant naturellement mon rire à son tour. Nous nous quittâmes dans cette allégresse de collégiens de pensionnat, qui vont partager la même maison.

Puis coup sur coup, un fax de Paris. Un certain Georges Emmanuel Hourant, de l'*Évènement du Jeudi*, voudrait un article sur mon expérience ici. Comment, par Bouddha, a-t-il eu mes coordonnées? On m'apprenait aussi que le Dr Cüppers du LIRI, Lumbini, Népal, cherchait à m'atteindre: il s'agit certainement de l'édition anglaise de "The Buddha Revisited"... Même dans ce trou du bout du monde, on me retrouve, on me sollicite, on m'interpelle: c'est à la fois formidable de n'être pas oublié et désespérant de ne pouvoir rester tranquille.

Voici la meilleure pourtant: il y a quelques minutes, je vois arriver mon Maître, en catimini (il s'est mis soudain à pleuvoir!), avec un futon (sorte de matelas plat) et une couverture supplémentaire, au cas où...Comment voulez-vous que je me plaigne! Et puis, en s'éclipsant, il ajouta, en riant de toutes ses rides: " Je vous attendais hier, car je ne sais plus très bien quel jour on est!". Voilà mon Maître!

KAM RO AM, 18 AVRIL 1998. OCTAVE DE PÂQUES

Enfin mes pieds s'arrêtent,
Alléluia!
devant ta porte, Ô Kam ro am!
J'étais dans la joie,
Alléluia!
quand je suis parti vers la maison de mon Maître!

C'est ce que mon cœur chantait ce matin au lever, à la nocturne, paraphrasant le psaume des Montées, bien qu'avec une demi-heure de 'retard' sur mon horaire habituel, car, ici, il n'y a pas d'excitateur avec mélopée et calebasse. Ce fut d'ailleurs la même chose à la matutinale. Mais comme il est de toute façon vraiment trop compliqué de prendre ici une douche, et encore plus un bain, au pied levé, - si on peut dire, - j'ai vite décidé de faire à l'ermitage une toilette sommaire avant le petit-déjeuner, pendant que bout l'eau de mon thé, et d'aller prendre ma douche, - éventuellement laver aussi mon linge, - vers dix heures trente, en descendant déjeuner au monastère, puisque de toute façon, c'est ma route.

Voici le dernier jour de la semaine, et *Kusan* le consacre à la *Prajna-Paramita*, la vertu de "Sagesse". Mais, par Bouddha, que ce mot a de significations et d'applications multiples et complexes! Ce serait pourtant simplement (!) '*ce qui sait*' manger quand nous avons faim, dormir quand nous sommes fatigués, utiliser un éventail quand il fait chaud, explique (!) *Kusan*. Ce serait aussi '*la chose qui transforme*' la vaisselle en tasse de thé quand elle est remplie de thé, en saucière quand elle est remplie de sauce, en bol de riz quand elle est remplie de riz et en verre de potion quand elle est remplie de médicament. Mais personne ne sait comment elle fonctionne ! *La Sagesse, c'est en somme ce qui sait user de tout en fonction de la situation*.

Sagesse, Esprit: même combat, dirait-on. L'un et l'autre sont censés irradier une brillance, que nous ne savons pas toujours percevoir mais dont nous nous servons, même si c'est à notre insu, car c'est précisément cette brillance qui nous fait entendre et voir: à chacun d'examiner ce qui dans sa vie est parfait et imparfait, de façon à conserver son Esprit/Sagesse pur, brillant et libre de tout impedimenta; à chacun de se comporter de façon à n'être jamais incertain (!) de la justesse de ses actes. Cette sorte de brillante *prajna*, en effet, est l'épée qui repousse les 'Trois Poisons' (*aksulamula*) de l'envie (cette

mauvaise appréciation de nos attirances sensibles), de la haine (cette mauvaise appréciation de nos répulsions sensibles) et de l'illusion (cette mauvaise appréciation de la nature de nos sensations).

L'ermitage de Kam ro am se compose en fait de deux parties. Par la porte chinoise monumentale de l'entrée, on accède à la partie la plus ancienne de style chinois, bâtie sur deux étages et occupant toute la surface d'une restanque aménagée en jardin et adossée à la pente, dans sa partie aveugle. Le rez-de-chaussée comprend au centre un hall de méditation, autour duquel court un corridor sur trois cotés, et flanqué de quatre cellules dont une m'a été attribuée. On s'élève à l'étage par un solide escalier extérieur, surmonté lui aussi d'un porche chinois conséquent et donnant très vite sur une vaste terrasse ouverte sur trois cotés à l'espace immense du paysage, ainsi que sur un petit temple, simple et reposant: l'œil découvre alors l'ensemble d'une façon de cirque au creux duquel Kam ro am a été délibérément édifié, planant certainement sur la mer des nuages ou dans les brumes du matin, à l'occasion... La seconde partie, presque cachée par la première, - et c'est bien ainsi, car elle est de construction plus récente et la maçonnerie en est assez laide, - et séparée d'elle par un autre petit porche tout à fait banal, constitue les quartiers de mon Maître, une série de pièces sans grand intérêt, mais vastes et plutôt confortables pour des standards coréens.

Je viens juste de rentrer de ma descente dans la vallée: aller/retour, douche, buanderie et repas, le tout en soixante-quinze minutes. Disons que ce sera mon exercice physique quotidien. Si je persiste...

D'ailleurs, je dois réajuster mon emploi du temps encore une fois, en fonction des nouvelles données topographiques et environnementales.

03:00 : lever

03:30 : la nocturne

04:30 : fin de la nuit

06:00 : toilette sommaire, petit-déjeuner

06:30 : la matutinale

07:30 : écriture, lecture

09:30 : l'antémérienne

10:30 : descente au monastère: douche

11:00 : unique repas de la journée

12:00 : la méridienne

13:00 : écriture, lecture

17:00 : l'antévespérale

18:00 : eucharistie; suivie d'un snack (fruit, thé)

18:30 : la vespérale

19:30 : écriture, lecture

21:00 : extinction des feux

Depuis que j'ai quitté Hong-Kong pour cette aventure coréenne, je n'ai jamais été aussi heureux: ce minimum de confort, tant matériel qu'alimentaire, me suffit amplement. Le silence, peuplé de chants d'oiseaux et du parfum des fleurs, est un don du Bon Dieu. J'ai rencontré plusieurs fois mon Maître qui s'inquiète toujours de mon aise et de ma santé. Je me sens dans une sécurité absolue. Je pense que je risque de me laisser aller! Attention!

Une dernière remarque: je n'ai plus de voix! Je me tais depuis si longtemps, qu'en 'essayant' de répondre aux questions du Maître, je me suis rendu compte que mes lèvres ne laissaient sortir qu'un très mince filet: cela ne m'était jamais encore arrivé!

KAM RO AM, 19 AVRIL 1998.

C'est dimanche, le jour récapitulatif pour la parfaite pratique simultanée de toutes les vertus: le service, dit *Kusan*. Ce service se traduira par quatre dispositions du cœur qui sont la générosité (*dana*), la positivité (*priyavacana*), l'engagement (*arthakrtya*) et l'empathie (*samanarthata*). Pour conclure, il nous laisse sur un poème, qui est un véritable *hwadu*. Le voici:

*Voici un homme célèbre,
en quête de l'épée
capable de trancher*

*les cornes du Lion (une des appellations du Bouddha):
qui va donner l'épée
à une poupée morte?
Fantômes jamais ne sortent
à la clarté du jour!*

J'ai aimé ce qui m'est arrivé à trois heures, ce matin. Voilà: depuis mon arrivée, - et je ne sais pour prendre quelle revanche!- j'ai décidé de faire relâche le dimanche, c'est-à-dire pas de méditation, aucun exercice, mais courrier, repos, etc....L'habitude, bien sûr, m'a fait ouvrir les yeux à trois heures, comme chaque matin. J'allais me retourner pour me rendormir, quand un véritable *désir de méditation*, comme un besoin, une accoutumance se sont manifestés, qui m'ont, naturellement, porté à poursuivre ma pratique. Je me suis donc assis, et j'ai 'fait' ma nocturne. Si bien que ce matin, la matutinale a suivi dans la foulée, à six heures trente, sur la terrasse supérieure, emmitouflé dans mes plaid, bonnet et gants, face à la naissance du jour et du soleil levant. Un délice, je dois dire! Et un acquis, si je comprends bien.

Quelle différence d'avec les Exercices ignaciens! Chaque heure du jour m'en apporte la preuve. L'oraison d'Ignace est un programme compact, minuté ('secondé') dans ses moindres détails: un drill chronométré, avec force réflexion, introspection, analyse, examen, imagination, dialogue, prière, diagnostic et pronostic. L'orant ignacien est tout bruisant de mots et de paroles, s'originant en lui (passé, présent, avenir) et en l'évangile (comme référence ultime, instance critique, modèle d'exemplarité). Le 'méditant zen', au contraire, doit absolument éviter tout cela: repousser toute pensée conceptuelle et toute perception sensitive, et se fixer tout aussi absolument sur le *hwadu*, à l'exclusion de toute autre application. Quand, chez Ignace, le corps est appelé à participer par différentes attitudes: à genoux, debout, assis, allongé même si on le désire, le zen, lui, impose l'immobilité la plus totale, continue et exclusive, les yeux fixés sur un point neutre, devant un mur, et les mains disposées une fois pour toutes. *Mon problème: je me sens beaucoup plus la fibre ignacienne, mais je suis fasciné par l'optique zen.* A suivre!

Cet après-midi, mon Maître a encore débarqué à l'improviste, les bras chargés de fruits: pommes, poires d'eau, plaquemines... et s'enquérant toujours de ma santé, et si les allers retours jusqu'au monastère ne sont pas trop fatigants pour moi. C'est quand même formidable de se sentir dorloté comme ça!

En fait, si j'éprouve de la fatigue, c'est, je le répète, de vivre au ras du sol, même si je ne suis plus si au ras qu'auparavant! J'ai les reins très endoloris. Je m'étais couché à huit heures, ce soir, tellement je bâillais de fatigue, - alors que je n'ai aucun exercice physique spécial, à part les deux fois quinze minutes que me valent ces allers retours au réfectoire du monastère: et pourtant, j'ai le sentiment d'avoir soulevé de terre des tonnes et des tonnes, - comme cet été 1979, où j'avais été invité à la ferme des Charlier, à Céron, et que j'avais voulu participer aux foins: je n'avais même pas pu terminer la journée tellement j'étais rompu!... Je viens de me relever, car je n'ai pas sommeil, mais je voulais me reposer le dos.

D'autre part la vie ici, à l'ermitage, est tout à fait idyllique: il ne faudrait pas me laisser prendre au piège de l'Abbaye de Thélème! Mon Dieu, que je suis gâté!

KAM RO AM, 20 AVRIL 1998.

C'est à la matutinale que j'ai décidé, pour cette semaine, - qui est en fait la première à l'ermitage;- de me mettre en situation d'isolement le plus complet possible (QHS: Quartier de Haute Sécurité!), c'est-à-dire pratiquement de ne pas descendre au monastère pour le 'repas' de midi. Pour me laver, j'attendrai tout simplement que l'eau chauffe, peu importe l'inconfort de la procédure. Je voudrais, un certain temps, vraiment *ne voir plus personne, en dehors du Maître, s'il se montre*. Traverser l'esplanade du temple à la mi-journée est un cauchemar que je redoute au plus haut point: c'est aussi peuplé et bruyant qu'un hall de gare. Cela me perturbe profondément. Je sens *qu'il me faut 'me retirer' encore un peu plus, encore un peu mieux*, pour ne me retrouver plus qu'avec mon mur, mon *hwadu* et ce 'vrai moi' en quête de qui je me suis mis.

Ce *hwadu* me renvoie à ce livre scellé de l'Apocalypse de Jean (10,5), livre qui contiendrait des paroles à ne révéler (*apokaluptein*) que lorsque les temps seront accomplis. Ces 'choses cachées depuis la fondation du monde' ne peuvent se deviner que dans la pénombre numineuse de la méditation en quête de la vérité sur soi. 'Au moment précis où je ne pense ni à bien ni à mal, quel

‘moi’ doit donc m’apparaître, qui soit ‘mon véritable moi’ ? Avant toute discrimination entre le bien et le mal, mais c’est tout simplement la situation du Jardin de l’Éden, juste avant la ‘tentation de savoir’ et de devenir ‘comme des dieux’ ! Car l’ (es) Élohim (c’est un pluriel, en hébreu), D/dieu(x) de la Bible ‘sait/savent’ lui/eux ! Sur quoi porte ce savoir ? Eh bien, précisément sur la discrimination entre (le) bien et (le) mal (Gn 3,5).

C’est sur ce savoir-là que porta, *au pays de la Bible*, la transgression, faisant de l’être humain ce que nous en connaissons : un être qui sait la différence entre ‘nu’ et ‘pas nu’, c’est-à-dire qui discrimine entre les genres masculin et féminin. C’est cela la sexualité (qui vient de ‘secare’ = couper, séparer, distinguer; ‘sectum’ = coupé, séparé, distingué) : la coupure; la séparation, la distinction : bref la ‘dualité’ constitutive de l’être humain ‘après’ la transgression. *En pays Zen*, il nous serait donc demandé de revenir au Jardin de l’Éden, avant la transgression, et de retrouver ‘qui ‘nous étions avant de nous découvrir masculin et féminin’, - avant d’être ‘condamnés’ à discriminer sans cesse, à être la victime de la dualité au sein même de notre être, - ‘incapables de penser ni à bien ni à mal’ ?

D’après la Bible, *sorti de l’acte créateur de Dieu, l’être humain ne sait rien* : sait-il même qu’il est heureux, il faudrait qu’il puisse comparer ! *A la différence de Dieu, qui lui, sait* : mais qui sait quoi, sinon ce qui provoquera ‘la chute dans le temps’ (Cioran) de l’être humain, c’est-à-dire *qu’il y a une dualité* ! Or, en pays zen/bouddhiste, la dualité est la preuve même que rien ne tient par soi-même et que *se définir par rapport à la dualité, c’est se définir soi-même comme n’ayant pas d’existence propre*. S’il en est ainsi, un tel dieu ne peut exister, il n’y a pas eu de création et l’être humain, ne tenant pas par lui-même, n’a lui non plus aucune existence propre.

Pourtant cette ‘nature non discriminatoire’ est postulée dans le *hwadu*. Cette ‘nature édenique’ d’avant tout savoir (bien que le Bouddha lui-même fasse l’impasse sur dieu et la création), serait-elle cette mystérieuse ‘Nature de Bouddha’ que chacun posséderait en soi depuis toujours et dont l’expérience constituerait fondamentalement *la Bodhi*, l’Éveil ? Qui, de dieu ou du Bouddha, le sait, ça ?

Eh bien, oui, ‘c’est arrivé’ ! Aujourd’hui 20 avril, après quelque trois semaines de persévérance et plus d’une centaine d’heures de pratique, je suis enfin parvenu, à la méridienne, à conserver la position assise au sol, sans bouger ni détendre mes jambes à aucun moment, pendant les cinquante minutes du plein exercice. Je considère ceci comme un événement dans mon expérience de méditation zen. Je peux dire, maintenant uniquement, que ma fatigue et mes douleurs étaient d’une telle intensité hier soir, qu’il devait inévitablement se passer quelque chose : je ne pouvais plus continuer de la sorte. La nuit a été très bonne ; je me suis réveillé à trois heures exactement, et je me suis mis aussitôt à la nocturne, sur le bord de mon futon. Cela a marché plus qu’honorablement. Matutinale et antéméridienne, exécutées sur la terrasse supérieure, ont été égales à elles-mêmes. Mais cette méridienne, en la circonstance, est une ‘basculée’ : une récompense du Bouddha, de *Bodhidharma*, de *Huei-neng*, de *Huang-po*, de *Chinul* et de *Kusan*, - mal gré qu’ils en aient ! Il fallait qu’ils s’y mettent tous ensemble ! Merci !

A l’antévespérale, j’ai eu envie de prendre un bain. Pendant que je méditais, j’ai mis la chaudière en route et fait couler l’eau. Une heure plus tard, je me baignais délicieusement, tellement le bassin est vaste, dans une eau à la température idéale. Je n’ai vraiment plus aucune raison, à part pour manger un peu, de descendre au monastère. A suivre !

KAM RO AM, 21 AVRIL 1998.

Il est trois heures cinquante sept, très exactement à mon computer. L’eau bout dans la bouilloire, je vais m’offrir une tasse de thé bleu chinois pour fêter le renouvellement de mon exploit d’hier en méridienne : ma nocturne a été parfaite ! Cinquante belles, bien qu’encore parfois douloureuses, minutes d’immobilité complète sur mon coussin de méditation ! Attendez, je bois (On a le champagne qu’on peut !).

Quelques remarques physiologiques : la fatigue générale (genre courbatures grippales) semble avoir complètement disparu ; les articulations (genoux, hanches, aines) n’ont déclenché aucune douleur ; seuls le pied et le bas de la jambe gauche se sont ankylosés par deux fois assez douloureusement, mais pas au point que la douleur en devienne insupportable : la preuve ! La nouveauté : en respirant profondément, j’ai palpablement ressenti les contractions et les détentes de la région pelvienne, son vidage à l’inspir (quand tout l’air absorbé se rassemble dans la région pulmonaire), et son remplissage

massif, plutôt sa ‘massification’ à l’expir (quand l’air est expulsé et laisse retomber le plexus lombaire). Enfin, je constate avec grand plaisir la remise en fonction naturelle de mon horloge intérieure, signe infaillible de mon rééquilibrage psychosomatique: coucher vingt et une heures/réveil trois heures, sans fatigue ni velléité de paresser, soit six heures de vrai sommeil, voilà encore un signe de parfait fonctionnement mentalo-physiologique. Si vraiment il n’y a pas de ‘petites’ victoires, - si vraiment il y a ou il n’y a pas victoire-, alors, ce matin, je porte bien mon prénom, Vincent, en latin “vincens”, participe présent de “vincere”, vaincre: serais-je en train de gagner la partie? Par Bouddha! Je ne veux pas insinuer que je suis en train d’accumuler les médailles (même si elles ne sont que de bronze pour l’instant!), mais je dois signaler que ma méridienne a été encore meilleure que celle d’hier et que la nocturne d’aujourd’hui. Non seulement les jambes n’ont pas bougé, mais les bras et les mains non plus, sauf la main droite, en finale, histoire de constater la fin de l’exercice. Cette fois l’activité pelvienne de contraction et de décontraction a été beaucoup plus sensible, à tel point que je me demande si elle n’a pas joué le rôle d’adjuvant, et dans le maintien du dos dans la position droite, et dans l’endurance des douleurs, qui demeurent sensibles, évidemment, pendant l’ankylose partielle du bas des jambes et des pieds. Quant à la concentration sur le *hwadu*, elle a rarement été aussi continue, même si sa révélation continue, elle aussi, de demeurer bien cachée!

Une dernière chose à propos du déroulement: spontanément, deux minutes avant la fin de l’exercice, sont montées à mes lèvres les prières traditionnelles du Pater, de l’Ave et du Gloria Patri. Je les ai récitées à haute voix, avec beaucoup de joie, et les ai, tout aussi naturellement fait suivre d’une invocation, genre ‘litanie des Saints’, aux mânes respectives du *Bouddha*, de *Makasyapa*, d’*Adanda*, de *Bodhidharma*, de *Hui-neng*, de *Huang-po*, de *Chinul*, de *Kusan*...

KAM RO AM, 22 AVRIL 1998.

Je me suis endormi hier soir sur *cette énigmatique réalité du sourire*. Car, de facto, je me suis senti, - surpris devrais-je écrire, - à l’esquisser plus d’une fois, hier, au cours de mes exploits assis! Bien sûr, il y avait la satisfaction, automatiquement ressentie, - à la Bernard de Palissy- de voir, enfin récompensé ‘légitimement’, l’effort de tant d’heures et de tant d’astreintes souffrances! Mais ce n’est pas tout. Il montait de ce sourire que je sentais se répandre légèrement sur mes lèvres, oui, il émanait comme la matérialisation ineffable de cette félicité intérieure de la grâce, - dirait le chrétien, - qui vous arrive, en plus, comme gratuitement, - c’est ce que le mot signifie, d’ailleurs, - comme à l’insu de celui qui en est comblé! Et comme l’achèvement, déjà, (au sens d’‘achievement’) a comblé le ‘volume autorisé’, voilà que ce sourire, en plus, déborde doucement et ruisselle sur le visage, comme pour le purifier, en finale, de toute autosatisfaction comme de toute autosuffisance, tristes toutes deux. Et il me semble saisir qu’il doive être immobile, mais cette fois-ci ‘comme en suspension’, ce sourire, car il est le symptôme d’un ‘état de (la) grâce’, justement, qui n’est pas le simple et mérité résultat de l’effort; il fait participer physiquement de la ‘félicité’ d’un ailleurs, hors le temps et l’espace, dont il encourage à poursuivre sur la voie, en en faisant entrevoir, et la réalité et l’accessibilité. Immobile, en suspension certes, mais pas figé; possible donc, mais jamais acquis une fois pour toutes en cet ‘en deçà de la frontière’; réel enfin, mais d’une qualité ‘autre’: *un sourire désespérant de précarité*! On ne peut rester sur le Thabor à contempler ‘la figure au-delà de l’apparence’: vouloir y planter sa tente à demeure, - comme le suggérait Pierre, - c’est ‘ne pas savoir ce que l’on dit’ - écrit *Luc (9,33b)*.

Prétendre, en effet, *se glisser dans l’absence* d’interstice que suppose, implique et postule le fait de ‘ne penser ni à bien ni à mal’ (*non-discrimination*), consiste bien à se tenir, ‘en ce moment même’ (*ici et maintenant*), devant une ‘porte disparue’, si elle a jamais été ‘là’ (*activité mentale*), dans l’attente (*méditation*) que cette ‘porte d’illusion’ s’entrebâille et révèle soudain votre visage originaire (*Éveil*), qui n’est autre, au bout du compte, (nous assure-t-on !) que cette ‘illusoire face’, mais perçue, alors, depuis ‘l’autre coté des choses’.

Un sourire immobile peut vite devenir ambigu, parce qu’il en dit inévitablement plus long qu’un sourire qui passe. Et sans parler de ‘désillusion’, - ce qui d’ailleurs ne serait pas tellement hors de propos en la circonstance, - on peut gager que la ‘simple’, c’est-à-dire ‘extra pure’, prise de conscience qu’il n’y a(vait) rien de ‘sensational’ à ‘gagner’ en fin de parcours, sinon, - et c’est énorme, - la confirmation de notre intuition fondamentale que ‘tout est et n’est pas à la fois’ et que ‘je le sais maintenant’... peut constituer, et constitue effectivement depuis deux mille cinq cents ans, l’expérience ‘immano-transcendantale’ la plus formidablement inquiétante qui soit, pour un ‘occidental, sémito-chrétien depuis deux mille ans’!

Quand je me penche sur mon histoire 'intellectuelle', c'est plus l'esthétique que la morale qui, en moi, a fonctionné de façon discriminante: l'attitude morale étant plutôt réflexe, l'esthétique, spontanée. En ce sens, je me sens 'naturellement' plus grec que sémite, depuis toujours. Si les catégories 'du bien et du mal' fonctionnent chez moi, c'est d'abord et surtout dans le domaine de la beauté. Le 'païen' en moi se range décidément du côté d'Alfred de Musset, quand il tonitruait (même si c'est un peu trop excessivement romantique: Madame de Staël vient de publier 'De l'Allemagne', à l'étranger, interdite de séjour en France par Napoléon):

Rien n'est beau que le vrai, dit un vers respecté!
Et moi, je lui réponds, sans crainte du contraire:
Rien n'est vrai que le beau, rien n'est vrai sans beauté!

Ou encore du côté de Oscar Wilde: 'Un livre n'est pas bon ou mauvais: il est bien ou mal écrit!', déclarait-il à l'époque où Baudelaire voyait condamner ses '*Fleurs du Mal*', pour immoralité, et que lui-même était en train de mettre la dernière main au '*Portrait de Dorian Gray*', qui devait précipiter sa propre chute !

C'est en me 'civilisant', en fait, que je suis passé du règne exclusif de la 'perception sensitive' à un double royaume à partager avec la 'pensée conceptuelle'. L'Algérien de Tipasa a dû s'expatrier dans les villes du nord où l'on pense : sur les rives de la Seine, de la Cam et de l'Isar! Il a appris français, anglais et allemand pour lire, écouter, et écrire lui-même finalement: philosophie et théologie, sociologie et psychanalyse, économie et politique, où dichotomie, manichéisme et schizophrénie commandent tout! Ce fut, en quelque sorte, et pour plagier Julien Benda, 'ma trahison du non-clerc'! Voilà pourquoi il ne m'est pas étranger d'imaginer un moment en deçà des catégories du bien et du mal: parce que je l'ai vécu d'une certaine façon! Et en dépit de trente ans d' 'occident universitaire, écrivain et dialectique', rien encore n'a réussi à éradiquer entièrement de mon terreau le 'chiendent rebelle' de mes souches vitales, ni à éteindre définitivement sous mon polygone chthonien 'les laves de feu solide' de mes volcans actifs! La morale et l'analyse ne sont restées que des superstructures idéologiques de ma 'pensée sauvage' (pour m'aider de Claude Lévi-Strauss): elles ne sont pas moi. Ou alors si: elles constitue(raie)nt (peut-être) ce moi illusoire!?

Mais nonobstant, demeure la question: quel est, - 'après/avant' tout ça -, 'mon véritable visage, mon vrai moi, ma réalité originaire'!

Tout comme le *hwadu*, l'interrogation est double et porte:

1 : sur cet 'avant/après' tout 'ça': c'est-à-dire l'origine et l'eschaton;

2 : sur ces 'deux mots', l'illusoire et le véritable: c'est-à-dire le même et l'autre.

Dhyâna, Ch'an, Sôn ou Zen: les bouddhistes se contentent de postuler en le niant, cet AVANT/APRES, et pour le mieux, en font un seul 'dharma' en les équivalant. Le plus autorisé de tous, Sakyamuni le Bouddha, laisse la question en suspens, comme n'ayant aucun intérêt pratique et ne créant que des problèmes insolubles. C'est pourquoi le but du hwadu n'est pas de répondre aux questions que le méditant se pose à son propos: ceci est important! Son but est de les faire se poser, et c'est, paradoxalement, d'être posées, que les questions prennent un sens, en tant que 'questionnement': elles visent alors à 'remettre en question', à créer un doute sur leur objet même, et dans le 'cœur' de celui qui médite.

Au temps où j'enseignais la philosophie à Nice, j'emmenais, quand le temps était exceptionnellement clair, tous mes étudiants passer une nuit, sur le Mont Boron qui surplombe la Baie des Anges, sous la grande coupole de l'Observatoire. C'est un astronome de mes amis, Mr Bernard Millet qui nous racontait le ciel, l'univers et les galaxies. Bien sûr, une nuit, un étudiant posa 'la question de confiance': " Mais enfin, Monsieur, le Big Bang, au fond, qu'est-ce que c'est!" L'astronome eut une réponse fulgurante, à la fois numineuse et obscure comme un quasar: "Eh bien, voyez-vous, c'est 'l'origine du début du commencement'!" Ce "Tabula rasa" de l'antécédence constitue la question, naïve peut-être, mais la seule philosophique: pourquoi y a-t-il de l'être plutôt que rien, ou bien: qu'y avait-il, quand il n'y avait – encore – rien? Car le *hwadu* fonctionne même en Occident, et donne naissance aux mythes et mystères (voir tout *Mircea Eliade*), sans compter les charmants mots dits 'd'enfants', si riches d'enseignement! "Mais bien sûr!", fut la réaction de l'étudiant: et comme il se déclarait, par là, satisfait lui aussi, Monsieur Millet n'alla pas plus loin!

D'un côté comme de l'autre, le « Mais oui! » et le “Mais bien sûr!” sont des ‘prises de conscience’ implicites qui se passent de commentaires, parce qu'on ne peut en faire aucun. En quoi, en effet, la réponse de Monsieur Millet était-elle une réponse logique à la question impossible que le jeune homme lui posait? Pourtant la question fut posée et entendue. Comprise? Qui peut dire ce qui a été compris par le Maître? Et on y a répondu, à la satisfaction manifeste des questionneurs. Mais là encore, qui peut dire ce qui a été compris? Une ‘évidence’ apparemment s'est faite sur ‘un possible avant l'origine’ d'une part, et sur ‘une supériorité du savoir sur le voir’. Et sans nul besoin de démonstration discursive, de détour conceptuel, ni d'argumentation scolastique

Le *hwadu* de *Hui-neng* fait de même. Il postule et tient comme acquis qu' ‘il y aurait un moment d'avant la dichotomie, la dualité, la discrimination’. Et il pose la question (“*quel est votre véritable visage/ Moi?*”, *nous y reviendrons plus tard*,) ‘à partir de cette évidence’. Ce faisant, il embarque le méditant dans une aventure telle, que ce dernier devra mettre en doute son propre système de référence spatio-temporel, de façon à correspondre autant que possible au ‘cadre de méditation’ imposé. ‘Logiquement’, le méditant ‘doit’ perdre toute orientation; éprouver l'intangibilité d'un vide du discours; cesser de ‘penser conceptuellement’ puisqu'on lui en retire les moyens usuels; fixer obstinément son mur et répéter sans arrêt le *hwadu*, puisque c'est la seule et dernière ‘chose’ qui le rattache encore à son port de départ.

“*Tous les concepts que vous avez formés dans le passé doivent être rejetés et considérés comme vides... Dès que surgissent pensée et sensation, vous tombez dans le dualisme. Le temps sans origine et le moment présent ne sont qu'une seule et même chose. Il n'y a pas de ceci et de cela. Comprendre cette vérité s'appelle complète et totale Illumination*”, enseigne Huang-po (Blofeld 1959 : 56, 58).

Et moi qui pensais qu'il y a un début à tout...

Un fax de deux pages vient de tomber des Alpes Maritimes: c'est de Georges Emmanuel Hourant. J'écrirai son article d'ici dimanche. Mais je ne me sens pas prêt à écrire quoi que ce soit pour la presse!

J'ai un peu de fièvre: je vais me coucher!

KAM RO AM, 23 AVRIL 1998.
FESTIVITES EN L'HONNEUR DE CHINUL,
FONDATEUR DE SONGGWANG SA AU 13ème siècle

J'ai relativement mal dormi, j'ai eu froid, il a plu toute la nuit, il pleut encore ce matin, c'est parti pour pleuvoir toute la journée, *Chinul* ou pas *Chinul*! J'ai fait mes nocturne et matutinal, tant bien que mal, en retard et avec un genou droit douloureux. Il est huit heures moins le quart, et ‘le canard est toujours vivant’!

Y a-t-il plus précise définition de l'éternité que celle de *Huang-po*? “*Le temps sans origine et le moment présent ne sont qu'une seule et même chose...*” Ni plus fulgurante définition de la ‘situation avant le big bang’, que la sienne? “*Il n'y a pas de ceci et cela...*”

Bereshit bara Élohim. Ce sont les trois premiers mots du premier verset du premier chapitre du premier livre de la Bible, la Genèse: *Au commencement Dieu/x cré-a/èrent*. Commencement et création coïncident dans le temps qui débute à l'origine et création et temps sont inaugurés. ‘*La séparation est instituée*’, comme principe de création (sec/mouillé; haut/bas; jour/nuit; ciel/terre et, au bout du compte et comme couronnement du tout, homme/femme, ...qui vont continuer à leur tour avec savoir/pas savoir, nu/pas nu, et finalement bien/mal). Un peu rapide, tout cela; mais l'essentiel est dit. Qu'on appelle cette structure ‘séparation’ (Paul Beauchamp), dualisme / dualité, dichotomie, distinction / discrimination... l'Occident en a hérité un caractère acquis dans son cortex cérébral

Dharma, Tao et Yin/Yang: pratiquement aux mêmes époques se met en place, en Inde et en Chine, une appréhension du monde, qui ne cherche pas à en expliquer l'origine, mais qui le constate tel qu'il est, avec sa tension interne constitutive: *une espèce de principe à double polarité* régissant chaque et tout élément des domaines concret et abstrait: *atman/anatman; nian/wu nian, sin/wu xin, wei/wu wei; yin/yang*. Le comble, c'est que ces ‘choses’ non seulement ne peuvent pas être considérées dans une seule de leurs deux parties, indépendamment l'une de l'autre, mais encore n'ont elles-mêmes

absolument aucune existence propre, donc aucune réalité, parce qu'elles ne sont qu'une production en 'interdépendance d'autres facteurs ne possédant eux-mêmes aucune réalité propre'.

Pourtant, 'se surprenant' à 'penser et à sentir' en termes discriminés, dont le Désir, - sous sa forme de *Triple Poison: envie, haine et illusion*, - est le moteur fondamental, le Bouddha y a reconnu le siège de toute souffrance et s'est employé à l'éteindre par le biais de la suppression de toute discrimination dans le sentir et le penser, épine dorsale de l'Illustre 'Octuple Chemin', qui vise à une purification complète, - entendez: évacuation de toute dualité, - dans l'existence quotidienne, avec comme moyen, celui qui l'avait aidé, lui: *la méditation*.

C'est à un malaise que Siddhârta a dû trouver remède, *entre une vision du monde 'compacte et atomique (in-sécable)' et une expérience du monde 'contradictoire et alternative'*. Refusant très vite d'en examiner les principes eschatologiques (de l'origine et des fins dernières), - comme insolubles de manière satisfaisante (et il n'avait pas tort!), - il s'est attelé à la tâche de répondre par le paradoxe à la dualité:

- *en niant ce qu'il affirmait dans le même temps, et à la fois agissant comme s'il n'avait rien nié du tout;*
- *refusant une quelconque aide venant d'un quelconque ailleurs;*
- *et enfin passant sa vie à tout faire pour n'avoir plus à renaître!*

Pourquoi pensais-je en finale à 'nos trois maîtres es soupçon et doute' de notre millénaire finissant: Nietzsche (*Jenseits des Prinzips des Guten und des Bösen: Au-delà du principe du Bien et du Mal*), Marx (*Grundrisse: Fondements*) et Freud (*Unbehagen in der Kultur: Malaise dans la civilisation*)? Peut-être parce qu'ils sont les symptômes, -eux, leurs écrits et leur écoute, - d'une situation existentielle actuelle de l'Occident, où une vision du monde, une *Weltanschauung*, qui a prévalu pendant deux millénaires, semble être *devenue opaque*, et qu'elle n''illumine' plus, comme elle a su le faire aux temps de Clément d'Alexandrie, de Benoît de Subiaco, d'Albert le Grand, de Bernard de Clairvaux et de Thérèse d'Avila, le libre chemin de la joie... L'Allemagne d'ailleurs, après la théorie, devait nous en administrer la démonstration, par Reich interposé! ...

Je viens de remonter de la cérémonie officielle en l'honneur de Chinul, en sueur et un peu déçu, je dois dire. Quelques 'cantiques' par une chorale de patronage et beaucoup de vieilles personnes assises sous des dais en cas d'averse (il y avait une accalmie): je les ai laissées monter seules à l'assaut des trois 'buffets', chargés de riz et de kimchis, disséminés autour des cuisines. J'en ai profité pour saluer Jo qui m'a remis quelques fruits et cakes, ainsi que son adresse en coréen. On m'aurait fait demander pour que je prenne place à une 'tribune' officielle! Ma 'fierté' a été de voir et d'entendre mon Maître prononcer le discours officiel, parmi les fleurs et les micros!

Au spectacle de cette manifestation bonhomme, où naturellement je ne comprenais rien, me sont revenus les premiers mots de *la Prosopopée de Fabricius*, par Jean-Jacques Rousseau: "Ô Fabricius, qu'eût pensé votre grande âme...! Ô Chinul, qu'eût pensé votre grand esprit...!". C'est Huang-po qui a continué:

"De même que les catégories d'homme ordinaire et d'homme illuminé n'ont aucune existence réelle, de même l'Esprit n'est pas réellement esprit. Et comme l'Esprit et toutes ces catégories ne sont que pures illusions, où peut-on espérer trouver quoi que ce soit?... Vous vous sentez obligé d'étudier le dhyâna et la voie? Mais qu'est-ce que cela a à voir avec le Bouddhisme. Tous les enseignements du Tathagata (Bouddha) ne visaient qu'à convertir les gens, comme lorsqu'on fait passer les feuilles jaunes de l'automne pour du bel or pur, afin d'arrêter les larmes d'un enfant; il ne faut surtout pas les tenir pour la vérité ultime! Si c'est le cas, alors vous n'êtes pas zen... Il faut clairement voir qu'absolument rien n'existe: ni humains ni bouddhas... Toute sagesse et toute sainteté ne sont que zébrures d'éclair: aucune d'elles ne possède la réalité de l'Esprit! ". (Blofeld 1959 : 58-59, 63-64). Vraiment, qu'étais-je allé faire dans cette galère!

Je viens de me servir dans la foulée méridienne et antévespérale. J'ai en effet dormi un peu en remontant du monastère, après avoir pris un bain, tellement il faisait moite. J'ai mangé une demi poire d'eau, étendu mon linge et me suis allongé. Entre-temps le ciel s'est dégagé, le soleil est revenu et on peut gager que cette fin de journée sera 'glorious'.

Huang-po est vraiment un penseur *ch'an* extraordinaire. Il y a un instant, j'ai voulu poursuivre plus loin la lecture de sa '*Transmission de l'Esprit*', et voilà que je tombe sur le *hwadu* dont mon Maître m'a fait don. Pourtant, le texte de *Huang-po* possède une finale que le maître a omise: délibérément, par distraction? Je ne sais, Bouddha sait! Voici l'intégrale du *hwadu*, dans la version *Blofeld* (1959 : 65):

*While you are not thinking of good and not thinking of evil,
just at this very moment,
return to WHAT you were
BEFORE YOUR MOTHER AND FATHER WERE BORN.*

Quand vous ne pensez ni à bien, quand vous ne pensez ni à mal,
à ce moment précis,
retournez à *CE QUE* vous étiez
AVANT LA NAISSANCE DE VOTRE MERE ET DE VOTRE PERE.

D'une part le délire provocateur continue, considérant la situation du point de vue de la pensée conceptuelle et d'une logique non paradoxale; d'autre part le raccourci de la formule de *mon Maître* tend à faire équivaloir

MON VRAI / AUTHENTIQUE / VERITABLE VISAGE
avec
CE QUE J'ETAIS AVANT LA NAISSANCE DE MES PARENTS,

puisqu'il a transformé la dernière partie. Ce *hwadu* est celui que *Hui-neng* a proposé au vieux *Wei Ming*, venu lui rendre visite et 'parler dharma' au sommet du Ta Yü où résidait le Sixième Patriarche. L'histoire rapporte que *Ming* parvint à 'une prise de conscience soudaine et tacite'. Il l'exprima au moyen de l'image suivante:

" Je suis comme un homme qui boit une eau dont il sait en lui-même combien elle est fraîche!". *Huei-neng* lui aurait répondu: " Voilà! Tu comprends enfin pourquoi, quand *Bodhidharma* est arrivé d'Inde, il n'a fait allusion qu'à l'Esprit de l'homme, par lequel il pouvait percevoir sa vraie nature et devenir Bouddha, et à rien d'autre!... *Ananda* a eu beau être au service exclusif du Bouddha pendant plus de trente ans, il était trop épris de connaissance et le Bouddha dut l'admonester: Si tu cours mille jours après la connaissance, cela ne te vaudra qu'un seul jour d'étude de la Voie; et si tu n'étudies pas la Voie, tu deviendras incapable d'assimiler une seule goutte d'eau!".

« Samsara samsararum et omnia samsara = Samsara des samsara, et tout est samsara! » *Huei-neng* aimait la poésie. Pour clore, il emprunta le poème suivant, tiré du '*Chant de l'Éveil*', attribué à *Yung Chia*, un moine chinois du 7^e siècle:

A bout de force
la flèche retombe.
Bâtir des vies
ne comble l'espoir.
Qu'elle est profonde
la porte d'En Haut
d'où par un saut
l'on est chez Bouddha!

Je le répète: je ne connais rien de plus adéquat que la métaphore pour exprimer 'tacitement' les choses!

Mon Maître vient juste de passer avec une énorme corbeille de fruits frais (je n'en aurais jamais mangé autant de ma vie), au milieu desquels rougissaient deux tomates!... Je lui ai fait remarquer la différence de rédaction entre les *hwadu*. Il a souri (comme d'habitude), et il en a ajouté une troisième version, encore plus paradoxale, histoire de me décontenancer tout à fait! Un régal! La voici:

One, two, three hundred years after you have died,

What about your original face?
*Cent, deux cents, trois cents ans après votre mort,
qu'en sera-t-il votre vrai visage?*

Et il s'en est reparti, pétillant de malice, comme s'il me jouait encore un bon tour, en me criant: "Enjoy it, Father Vincent!". Je ne sais pas s'il faisait allusion aux fruits ou aux *hwadu*!

Mine de rien, il me livrait l'eschaton, après l'origine! Voici donc ma situation bien campée entre deux irréels, celui du passé (qui m'emmenait non seulement avant l'origine de la dualité, mais aussi avant la propre origine de mes parents et, partant, de la mienne propre. Bref, au sens exact du terme: '*retour au no man's* !'); et celui du futur (qui m'invite à voir l'invisible, du genre: '*c'est arrivé demain!*'). Bien sûr, on ne répètera jamais assez que tout cela est à envisager dans le cadre anthropologico-religieux du cycle des naissances et renaissances ainsi que des accumulations des capitaux positifs et négatifs du *karma* individuel et collectif: mais on ne m'enlèvera pas de la tête que cela a du sens, même quand on n'est ni indien, ni bouddhiste, ni spécialiste de zen! La théologie catholique développe ou a développé elle aussi des théories de la pré-existence des âmes avant la naissance, de la prédestination du salut, de l'éternel présent de Dieu qui suppose, d'une certaine manière, l'H/histoire close, et de la 'contemporanéité' d'événements diachroniques, où précédence et ultériorité se mêlent, bousculant nécessairement la 'concordance des temps' ("Avant qu'Abraham ne fût, Je Suis" et "Abraham s'est réjoui de Ma venue", dit Jésus; à la Transfiguration, Jésus, Moïse et Élie sont censés s'entretenir de la prochaine montée de Jésus à Jérusalem, etc...., sans parler de tous les effets rétroactifs dans l'Histoire des hommes, des retombées du salut en Jésus-Christ, ne serait-ce que par les mérites découlant de la célébration du saint sacrifice de la messe).

KAM RO AM, 24 AVRIL 1998.

Ce matin, nocturne et matutinal parfaites, mais avec accompagnement d'ankylose générale de la jambe gauche au bout de la première demi-heure. Pourtant dès que je me suis concentré sur mon *hwadu*, plus exactement sur sa deuxième partie ('mon visage original/authentique/véritable'), c'est une trombe de réminiscences culturelles qui s'est déversée sur moi, autant dans la nuit qu'au petit matin! D'abord *Magritte* et son "*Portrait*" (cet homme qui contemple sa nuque dans le miroir); puis des écrivains: *Denis Diderot* et son "*Paradoxe du comédien*", *Golo Mann* et son "*Méphisto*"; *Lee Strassberg*, enfin, et son "*Actor's Studio*" de New York! Comme il est difficile de faire abstraction de son passé, de sa mémoire, de sa culture, de ce qui nous constitue dans l'épaisseur de l'existence et nous institue dans l'orientation du sens! Est-ce simplement une attitude réflexe, instinctuelle, donc naturelle et originale, ou bien est-ce une inclination acquise par éducation, pression sociale et ambition personnelle, teintée de satisfaction esthétique?

Le *hwadu* me pousse à jouer les Janus, ce dieu romain au double visage, par devant et par derrière, pour les bonnes et les mauvaises nouvelles. L'époque baroque a repris le thème pour le sourire et la grimace. Mais le stratagème sert aussi dans la profonde Bretagne bretonnante, qui refuse de renoncer à ses "kobolds", pour créer des simulacres de Vierges à deux faces aux gués des torrents: la face mariale quand passe Monsieur le Recteur, l'autre', quand il est passé! J'ai vu phénomène identique à Bahia de todos os Santos, sur la côte atlantique du Brésil, où les descendants des anciens esclaves noirs, importés par les Portugais depuis l'actuelle Sierra Leone, continuent plus que jamais à pratiquer le 'candomblé', ce culte syncretique latino-américain où se mêlent vaudou et catholicisme lusitanien: on y vénère des Saints Georges (à cause du Dragon), dont l'autre' face est un démon familier africain. Depuis ce trou de Corée, perdu quoique magnifique, voilà vers où m'embarque le moindre mot, surtout la moindre image, tellement je suis chargé et même survolté de rappels, d'allusions, d'associations d'idées: bref de mémoire!

Entre l'origine et l'eschaton, mon visage, mon moi, mon esprit en somme se définissent par ce qui passe! Entre mon imaginaire, - fertile souvent en affabulations, élaborations, rationalisations et re- ' de tout acabit, - et l'impermanente réalité, - aussi décevante que fugitive, - je me donne des 'raisons' de stabilité, de fondement et de consistance. De mon visage et de mon moi ne subsistent, en quelque sorte, que les cicatrices que les blessures du temps y ont sculptées (*Marguerite Yourcenar*)? Ma 'statue intérieure' (*André Lwoff*) sourit encore peut-être, mais c'est de s'être accommodée de la perte de pans entiers d'elle-même:

Voilà pourquoi tu vois souvent mon front baissé,
Comme quelqu'un qui cherche où son âme a passé!

confesse *Lamartine*, après la mort d'Elvire!

Et si le *hwadu* m'invite, lui, à m'interroger sur mon véritable visage, sur mon vrai moi ('*true I*', disent les traductions anglaises à ma disposition), c'est qu'il admet et postule que le visage que j'arbore et le moi qui m'habite 'hic et nunc' sont l'un et l'autre illusoires, artificiels et non subsistants en eux-mêmes. Bref: je serais un ectoplasme qui se p(r)end pour ce/qui il n'est/naît pas! Je confonds pile et face, le personnage et moi-même ainsi que les sentiments que j(e) (ap)prête et les miens véritables. Peu importe le côté où je me trouve du miroir d'*Alice*, puisque, « m'y contemplant, et bien que distinguant clairement mes propres traits, je ne contemple en fait qu'un pur reflet! » (*Huang-po, Blofeld 1959 : 60*).

Le Maître vient de me demander un service: celui de lui corriger le texte complet du *hwadu* qu'il a reconstitué et dont il me 'jetait quelques lambeaux à ronger' en plus, hier soir, avec les fruits! Sous ses airs naïfs, je le soupçonne de 'jouer avec moi'. Voici le texte, et il arrive à point, comme toujours:

When you have passed away,
- after 100, 200 and 300 years,-
when your flesh and even bones have fully decayed,
leaving behind not any trace of yours,
then, what about you?

Quand vous serez mort,
- dans 100, 200 et 300 ans,-
quand votre chair, vos os eux-mêmes auront complètement pourri
et sans laisser la moindre trace,
alors, que dire de vous?

(Il m'a demandé aussi de lui traduire le mode de plantation en terre des coquelicots: oui, vous avez bien lu!) Ce qui nous donne maintenant l'intégrale du *hwadu*, reconstitué des différentes versions qu'il m'a 'livrées' bout à bout. Pour plus de commodité, je vais les placer côte à côte:

Quand vous ne pensez ni à bien,
Quand vous ne pensez ni à mal,
A ce moment précis,
Retournez à ce que vous étiez
Avant la naissance
De votre père et de votre mère.

Quand vous serez mort
- Dans 100, 200 et 300 ans,-
Quand votre chair, vos os eux-mêmes
Auront complètement pourri
Et sans laisser de trace
Alors, que dire de vous?

Que je sois invité à 'retourner avant les années vingt' ou à 'me propulser à la fin du 23^e siècle', me voilà contraint de me taire! *Wei Ming* serait parvenu à un "*tacit understanding*" (prise de conscience ineffable, ineffable savoir) quand *Huei-neng* lui a proposé la version 1. Mon maître me dit que le Vénérable Maître à qui son meilleur élève avait posé la question version 2, aurait répondu en mandarin T'ang : " *Zhi zhege shi!*": "Rien qu'ça!", ce qui est presque aussi silencieux que le silence lui-même (ou que le cri furtif du serpent du Petit Prince...)!
Pour tordre le cou à la dualité, il faut donc interdire la parole, le mot, le discours!

*Si les mots, parfois, ont quelque effet,
ce n'est que lorsqu'ils tombent
dans les oreilles naïves des enfants.
(Huang-po, Blofeld 1959 : 67).*

Et puisque

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément,
désapprenons *Boileau* et son *Art Poétique*! Mais est-ce possible?

Cette face de l'Esprit ne serait autre que le Bouddha, ou mieux: le Bouddha ne serait autre que cette face de l'Esprit. Et 'y penser sans utiliser de concepts' constituerait la Voie (*penser sans penser*): en n'autorisant (?) pas la montée de termes comme existence et non existence, long et court, autre et même, actif et passif; etc....je devrais parvenir à 'trouver' que mon Esprit/visage/moi est intrinsèquement le Bouddha, que le Bouddha est intrinsèquement Esprit et que l'Esprit est quelque chose d'intangible, comme le vide peut l'être. Chercher autre chose n'apporterait que peine. Il faudrait 'seulement' parvenir à la nature de mon propre esprit, où il n'y a ni même ni autre, pour être moi-même UN Bouddha!

Bodhidharma n'aurait enseigné *qu'une abstraction totale* conduisant à l'élimination de la perception sensitive: c'est ici la Voie des Bouddhas. En effet, si l'Esprit est le Bouddha, la Voie idéale de réalisation ne peut consister qu'à cultiver cet Esprit Bouddha. Ceci est dur à entendre! L'Esprit est le seul Bouddha, et les corps et esprit individuels ne sont rien! Bodhidharma croyait fermement qu'il ne faisait qu'un avec la substance réelle de l'univers en cette vie: ici, *Esprit et Substance sont égaux, la Substance est Esprit. La Réalité Ultime, c'est le moment où se réalise l'Unité de l'Esprit et de la Substance.*

Il vaudrait mieux donc considérer 'Tout' ce que j'ai appris jusqu'ici, tout au plus comme une couche prête à me recevoir quand je suis malade ou fatigué! (Judicieux conseil de *Huang-po*, toujours!).

Le vide intangible qui s'étend dans toutes les directions ne constitue qu'une seule substance avec l'Esprit: et comme l'Esprit est fondamentalement indifférencié, tout le reste l'est aussi. Si je perçois des différences, elles sont comme « les couleurs des délicieuses friandises que dégustent les "Dévas", qui varient, dit-on, en fonction des mérites personnels des "Dévas" qui les mangent! » (toujours *Huang-po*, *Blofeld* 1959 : 72). Passer la porte zen, c'est devoir traiter de toute chose seulement par l'Intellect': *attention*, ce mot traduit le sanskrit *manas*, la faculté la plus pointue de l'esprit humain, *par laquelle un être s'élève de la pensée conceptuelle à la connaissance intuitive...*

Je crois qu'avec cette 'connaissance intuitive', je viens de toucher le cœur même de la démarche zen/sôn. Jamais la notion de *manas* ne m'avait apparu aussi limpide, jamais non plus la tâche plus ardue! Il aura fallu tous les cul-de-sac du *hwadu*, - enfin de ceux que j'ai empruntés jusqu'ici, - pour me rendre à une certaine évidence. Il fallait aller jusqu'au bout du possible, en amont et en aval du temps, pour admettre qu'il n'y a pas plus de vrai 'Visage, Moi ou Esprit' à chercher ni à trouver que de 'Chercheur en quête'. L'illusion est totale, ainsi que les mots pour le dire. Mais ce silence n'est-il pas terrible, cette absence troublante, cette ultime réalité elle-même contestable? En classe de seconde, un passage du "*Jardin des Oliviers*" d'*Alfred de Vigny* avait terrifié tout en l'enthousiasmant le lycéen qui dévorait *Rimbaud* le révolté: voici ces alexandrins où Alfred, déjà atteint par la schizophrénie psychasthénique qui le fera bientôt basculer dans la folie, crie contre l'abandon de Jésus:

S'il est vrai qu'au Jardin des Saintes Écritures
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le Juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité!

Ce soir, j'ai un peu perdu pied. Il faudrait que j'intensifie mon silence intérieur et ma concentration sur le hwadu. Manas, manas, manas!

Sixième Chapitre

JE DOUTE DONC JE ZEN

ou

“*Tabula rasa*”

KAM RO AM, 25 AVRIL 1998.

Le doute! Au moment même où j'écrivais ce mot et m'exclamai, la tête d'Amedeo, (un visiteur apparu subrepticement le jour précédent!), réapparaissait à la bay window, marquée d'un sourire contraint. Tout en arrêtant mon laptop, je me demandais bien ce qu'il me voulait à cette heure, - il n'était encore que huit heures, je me relevais juste de ma matutinale, avec un peu de retard, - et ce que signifiait cette grimace de douleur... Comme un flash, le texte de *Vigny* m'est remonté au cœur! ... Nous nous assîmes comme hier soir sur les marches du hall de méditation. « Je voulais te revoir avant de partir! » commença-t-il, passant spontanément au tutoiement. Après quelques échanges sur Bouddhisme, *hwadu* et voyages, il m'avoua, au détour d'une phrase, et comme en s'en voulant de l'avoir laissé s'échapper, qu'il ne se sentait réellement pas bien. Je me permis d'insister et d'aller plus loin... Alors, il me raconta sa vie à gros traits, détaillant l'infarctus, dit 'silencieux' qui l'avait frappé, à son insu bien sûr, quelque quinze ans auparavant, puis ses cinq pontages simultanés qui remontaient à six ans, et enfin cette fatigue permanente et ces élancements au cœur qui ne le lâchaient que très peu de temps: « En quittant Reggio, il y a quinze jours, je ne savais vraiment pas si j'y reviendrais jamais! Et ce matin, je suis très mal, et je voulais te voir une dernière fois! ». Ce '*une dernière fois*', j'avoue, me fit frémir intérieurement! Nous parlâmes alors mort, vie, sens de tout cela (il se dit non-croyant, mais impressionné par tout ce que j'avais pu lui confier la veille), avec beaucoup de silences et de communication non verbale... Le temps passa et passa jusqu'à dix heures trente!... Il dut partir. Je lui promis de lui rendre visite à Reggio et l'invitai à faire le voyage de la Côte d'Azur. C'est sur une longue emb(r)assade que nous nous sommes séparés... Je rentrai tout bouleversé! Oui, le jeu de mots m'est venu à l'esprit', car je pense qu'Amedeo m'a été envoyé...

Antémériidienne, repas de pomme et thé, méridienne... Et puis voilà qu'il s'est fait treize heures: je devais aller chez le Maître, envoyer un fax à Jonathan pour régler sa venue ici la semaine prochaine et quelques affaires avec la France (L'EDJ et Albin-Michel). Comme d'habitude, mon Maître me reçut on ne plus aimablement. Le fax expédié, il m'invita à m'asseoir et s'enquit de ma santé, et surtout de ma 'diète', ne me voyant jamais descendre au réfectoire du monastère pour me sustenter. Je tâchai de lui expliquer que je suis un être de 'liquide' avant tout (verseau, hippocampe et loutre d'eau), et qu'avec les fruits qu'il m'apportait régulièrement, et le thé, je me suffisais. Les jours où j'aurais faim, je descendrais sûrement! Il fut très intéressé par ma théorie! Alors il me parla, en s'aidant de son dictionnaire, de la concentration de l'esprit, et combien il est important de s'y entraîner sans relâche ni sans perdre courage. Et comme je lui parlais de mon imagination, il me confia que lui aussi, encore, n'en était pas totalement indépendant, mais qu'il continuait ses exercices! Il souligna qu'il remarquait mon assiduité et que j'arriverais certainement à quelque chose, ...se gardant bien de préciser quoi!

Quand je finis par évoquer le doute dans lequel j'entrais, - comme on entre dans un pays étranger sans visa, - il sourit, et me dit que c'était un signe de progrès! Et il passa à autre chose, me remettant quelques papiers de son crû, pour en améliorer l'anglais, sur la méditation sôn précisément. Puis, il voulut me raccompagner et me montrer ses plants de coquelicots. Le soleil brillant à nouveau, il eut soudain envie de me prendre en photo! Il regrimba lestement à ses quartiers quérir son appareil: durant dix minutes, il me mitrailla! En final, je ne sais comment on en vint là, il me demanda de lui chanter 'O Sole moi'! Et me voilà; dans le jardin de Kam ro am, lançant un air napolitain dans le ciel bleu des

montagnes du fin fonds de la Corée, pour satisfaire un maître sôn en son ermitage! Ce n'était pas fini! Il ne me lâchait plus: on prit place sur le vieux banc de bois pourri par la pluie, au beau milieu du jardin, et il me confia que fin mai, il se trouverait à Paris, puis qu'il continuerait sur Genève et Zurich, avant de monter vers le nord: "A Oslo!" précisa-t-il, "pour voir le soleil en pleine nuit!", en riant de ses fines joues glabres et des quelques poils qui lui sortaient des oreilles!

Le doute qui m'a étreint ce matin, pratiquement dès la nocturne, était global, compact et informe. Il s'est contenté d'abord d'occuper tout l'espace de ma cellule, de mon esprit, et je crois même de mon corps. Je ne sais comment dire: j'avais une sensation physique de doute. Je ne trouvais pas de position assise adéquate, mes mains hésitaient à se poser comme ceci ou comme cela, puis ce fut la place de ma lampe torche, de ma montre et de mes lunettes qui ne convenait pas (je les pose toujours à portée de la main, pour pouvoir me rendre compte de l'heure dans le noir). Et alors, ce fut le fameux "*A quoi bon tout cela?*", qui devait arriver un jour ou l'autre. Mais, comprenez bien: aucune révolte, colère ou impatience. Plutôt une (véritable?) prise de conscience, ou un (dé) goût de toutes les théories dont mes études, mes lectures, mes conversations et mes écrits sont pleins, et «*qui n'expliquent rien, n'avancent à rien, compliquent tout plutôt, et sont toujours à relativiser et à ajuster, parce qu'en définitive la vie n'est pas comme ça et qu'ailleurs on a pensé, on pense et on pensera toujours autrement*»! Ouf!

Mais pas de doute sur le bien-fondé de ma démarche actuelle (expérience de zen/sôn dans LE monastère coréen par excellence, sous la guidance personnelle et exclusive DU Maître SÔN actuellement "available" sur le marché)! Nulle velléité de mettre fin à cette histoire, nul 'ras-le-bol' de mes exercices, nul rejet de mon jeûne ni de mon confort relatif. Encore moins un ennui venant de la lecture des textes des Maîtres Anciens et Vénérables: bien au contraire! Rien de tout cela.

Le doute, - puisque doute il y a, - porte, je crois, sur *ma capacité structurelle* à entrer dans cette 'vision des choses' au sein de laquelle tout doit pouvoir s'éclaircir, ou du moins s'accepter comme appartenant aux sensibilités et aux évidences implicites que peuvent partager des êtres issus d'une même culture ou d'une même aire culturelle. Par exemple: vivant habituellement par terre depuis des millénaires, faire la méditation assis au sol doit, ici, paraître 'naturel'; ou bien, ayant depuis toujours(?) mangé riz et kimchi matin, midi et soir, pourquoi, ici, varier le menu? De même: héritant ataviquement, à travers quinze siècles de bouddhisme, de notions telles que '*samsara, nirvana, karma ou bodhi...*' ou bien '*dharma, sunyata, anatman ou manas...*', les voici immédiatement sur une longueur d'onde qui ne dépend pas de leur quotient intellectuel ni de leur niveau d'études, mais reflète simplement leur représentation du monde! Moi, je dois apprendre à m'asseoir par terre et à y méditer, à manger riz et kimchi et à (avoir intérêt à) trouver ça bon (car il n'y aura rien d'autre!) et à devenir un peu indien, un peu chinois et beaucoup coréen, pour tâcher d'accéder à la Voie! *Je le répète, je doute, aujourd'hui, d'en être psychosomatiquement capable.*

Le hwadu coréen, par exemple (chinois kongan, japonais koan), - au-delà de la beauté esthétique et paradoxale de sa formulation, - renvoie, pour son fonctionnement structurel, à un background idéologique syncrétique où s'entraident, pourrait-on dire, pour décontenancer le pratiquant, 'cycle-des-morts-et-des-naissances (indien), jeux-de-mots-relevant-d'une-syntaxe-de-juxtaposition-et-d'un-lexique-pictogrammique (chinois)' et, ici, "coréanisation-d'une-tradition-passée-par-les-stades-de-l'importation,-de-la-traduction,-de-l'adaptation,-de-la-théorisation,-de-la-pratique-et-de-l'évolution'!

Moi je trouve que cela fait beaucoup à assimiler pour un seul homme, à mon âge et en mes qualités!

Je suis donc affronté en fait pour la deuxième fois au problème de ma compétence ou de mes aptitudes. Celui-ci est théorique, - au sens de cérébral, abstrait et idéologique, - le premier, - à Séoul et longtemps après mon arrivée à Songgwang sa, - ayant été d'ordre pratique, puisqu'il touchait ma conformation physiologique!

J'ai narré comment, à force d'exercice, d'opiniâtreté et de persévérance, je découvris un beau matin que j'avais acquis assez de souplesse pour remplir mon contrat avec le ras du sol! Pourquoi donc ne pas compter, me direz-vous, avec la même issue pour l'autre partie, encore à force d'exercice, d'opiniâtreté et de persévérance! Je sais que je vais continuer, là n'est pas la question. Ma question porte sur la vanité (certaine?) de l'entreprise, car ce n'est plus une simple affaire de muscles à

assouplir, d'ankylose à vaincre ni d'endurance à améliorer: il s'agit de schèmes mentaux, de représentations symboliques et d'adhésion intérieure!

Le vide, c'est celui que je sentais quand j'apprenais à nager, et que voulant me reposer, je ne trouvais plus rien sous mes pieds; ou bien quand j'ai dû un jour, dans une ville étrangère, payer ma chambre d'hôtel et constater en même temps que mon portefeuille avait disparu! C'est un vide 'charnel', en ce sens que *le corps tout entier réagit-avec-aucune-réaction*, c'est-à-dire que sa seule réaction, c'est de *s'éprouver lui-même à la fois comme étant bien là, mais ne pouvant rien faire par lui-même pour s'en sortir*: et là, on est aussi démuni dans l'eau qu'à la caisse! Ce vide est aussi 'moral', en ce sens que *non préparée à ce type de situation et se rendant parfaitement compte de son impréparation, la personne expérimente détresse et abandon, au point d'être proprement incapable de faire face*. (Pour ce qui touche mes aventures, et pour satisfaire la curiosité du lecteur: à la plage ma mère ne me lâchait jamais des yeux, et pour régler, j'ai automatiquement fait ordonner un mandat postal, qui est arrivé le lendemain, me permettant de prendre un jour de plus de villégiature). *Mais sur le moment...*

C'est peut-être la Voie, c'est même certainement ça le chemin, car 'je ne sais plus quoi penser', et il apparaît qu'il ne faut pas penser du tout, sinon 'une pensée non pensée'. Je dois simplement (!) reconnaître que j'ignore ce que c'est que 'ce vide-là', et que 'mon vide à moi' ne s'y reconnaît pas. Et pourtant c'est si beau, par exemple, ce poème de *Hui-neng* (*Blofeld 1959 : 78*):

*Rien jamais ne fut!
Où pourrait se poser la poussière éphémère!
Si jamais vous touchez à ce cœur des choses,
pourquoi parler encore de bonheur sublime!*

Mais comment souscrire au premier vers?

KAM RO AM, 26 AVRIL 1998.

En ouvrant ma cellule, ce matin, j'ai découvert un fax, arrivé de Hong-Kong dans la nuit, et que mon Maître avait discrètement fait glisser devant chez moi, par une fente de la bay window. La famille Trucchi se souvient de moi, lors du passage d'une de mes anciennes étudiantes, Maud, leur fille aînée. Une phrase d'elle m'a ramené à ma quête: « J'espère que tu trouveras la bonne voie, celle de ton âme et de ton cœur ! » Je sais bien qu'un tel souhait, en période ordinaire, eût résonné en moi de façon banale, gentille et même plutôt mièvre. Ce matin, il rejoint la toute première et unique recommandation de mon Maître quand nous fûmes présentés l'un à l'autre: "Allez-y avec le cœur!". Et aujourd'hui, je me trouve, d'après le calendrier, exactement au cœur de mon séjour Zen! On pourra encore parler de coïncidence: moi, ce sont les coïncidences qui me parlent, elles sont mêmes quasi les seules à m'indiquer des voies/voix qui ont du sens! *Au cœur du vide, ce sera la réponse au vide du cœur!* Peut-être faudrait-il réinterpréter en ce sens la réflexion 'éculée' de de Saint-Exupéry: "*Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas!*". Une première dans le recyclage des citations!

J'ignore s'il faut en remercier *Blofeld* (1959 : 79-80),- certainement, quelque part, - mais sa traduction de l'enseignement de *Huang-po* nous révèle un véritable poète mystique, qui, lui aussi, me parle d'autant plus profondément qu'il s'exprime de façon apophasique et métaphorique:

*Le seul espoir est vain de toucher par les mots,
le Vrai, qu'on ne perçoit ni en soi ni pour soi.
Un mystère ineffable en permet la saisie:
le Porche du Repos Tranquille en est l'accès...
Lorsque votre penser ne s'agitiera plus
pour renoncer enfin à sa recherche vaine,
laissant tel pierre ou bois votre Esprit Immobile,
Vous trouverez le bon chemin qui mène au Seuil!*

Ainsi, cette "vérité" ne peut être
ni désignée,
ni identifiée comme sujet ni comme objet,
ni exprimée par des mots;

en revanche elle est saisissable
par le mystère,
l'équanimité
et le repos;
enfin en mettant un terme
au jeu des pensées,
à la volonté de quête,
et à l'agitation de l'esprit,
on peut avoir quelque assurance
de ne pas (trop) manquer le chemin qui y mène!

MAIS SURTOUT NE PAS (SE) DEMANDER CE QUE C'EST !

Je me souviens des circonstances où je découvris la 'vacuité' (*sunyata*), pour la première fois. C'était à Lumbini, à l'International Research Institute, l'automne dernier, au fond de la bibliothèque, en lisant *Edward Conze, (l'un de mes maîtres à penser occidentaux en matière de Bouddhisme et surtout de Mahaprajaparamita)*. L'émotion fut grande alors, et rejoint celle qui m'a étreint, en traduisant *Huang-po/Blofeld*, il y a un instant. Je me souviens encore presque mot pour mot de ce que j'ai écrit ensuite dans la "Variation bouddhique 1". *'La vacuité est CE qui se tient droit au milieu: entre négation et affirmation, entre existence et non-existence, entre éternité et annihilation. Elle est inaccessible et inidentifiable. On ne peut qu'y prétendre, sans jamais savoir si l'on n'y est ou pas. Elle est CE qui fait que les choses sont ce qu'elles sont! Elle est non seulement la non différence mais aussi la non différenciation absolues. Elle est l'OMNISCIENCE de celui qui recherche L'EXTINCTION DE SOI, pour 's'éveiller et savoir' (sens de la racine "budh" en sanskrit): il faut dans le même mouvement et la désirer et y renoncer !'*

Pierre Suh, un ami, vient d'arriver de Séoul, les bras chargés de friandises. Il dormira à Kam ro am et s'en retournera mardi seulement. Il a besoin de silence et de repos, lui aussi.

En lisant au soleil de l'après-midi, voici encore ce que *Huang-po/Blofeld (1959 : 80-82)* m'ont offert:

*Quand monte la pensée, elle engendre l'erreur...
Quand plus rien ne se dit et que plus rien ne bouge,
quand plus rien ne se voit, quand plus rien ne s'entend,
commence alors vraiment le travail du Bouddha!
Vous n'avez plus alors à le chercher ailleurs...
Les collines sont des collines,
et l'eau de l'eau.
Les moines sont des moines,
et les hommes des hommes!...
Mais montagnes, rivières,
le monde entier même, avec soleil, lune, étoiles:
rien n'existe hors de l'esprit...
Hors de l'Esprit, il n'y a rien!
Les verts vallons qui font rêver,
le ciel, vide et brillant, au-dessus de la terre:
hors du concept, il n'y a rien!
La moindre vue et le moindre bruit,
tout n'est que
L'ŒIL DE SAGESSE DU BOUDDHA.*

Je suis proprement 'bouleversé' par ces textes, je veux dire ce que le mot veut dire : bouleversé, je "verse comme une boule", à chaque fois sens dessus dessous, sens devant derrière. Une "rolling stone", quoi! Il y a de la fascination là-dessous, et de la désorientation, et en même temps mon intuition me dit que c'est par la poésie, la métaphore, le détour, la procuration, le symbole: bref par le cœur (ah, comme on y revient!) que j'accéderai, si cela doit se faire, au chemin qui conduit jusqu'au Porche du Repos Tranquille!

KAM RO AM, 27 AVRIL 1998.

Mes jambes ne m'ont pas laissé tranquille pendant les nocturne et matutinal: surtout la jambe gauche, qui semble s'ankyloser de plus en plus rapidement, au bout de vingt-cinq minutes pratiquement. Je maintiens l'exercice, cependant, mais je n'ai pas le sentiment d'en "profiter" vraiment. Un peu comme au tout début, je me retrouve en seconde période d'"entraînement", plus concentré sur l'effort que sur la concentration elle-même. Passage obligé, je suppose.

Hier soir, avant l'extinction des feux, nous sommes restés quelque temps assis dehors, sur le vieux banc, Pierre et moi. (Je crois d'ailleurs que j'ai un peu attrapé froid, à la fraîche: mon dos lançait cette nuit, au lever). Un parcours "intéressant" que celui de Pierre! Coréen de naissance; un grand-père magistrat, promu gouverneur d'une province, au temps de l'occupation japonaise (on dirait chez nous, un "collabo"); un père, né estropié, honte de la famille, relégué chez une nourrice, mais éduqué si bien qu'il devient médecin, et organise des réseaux contre l'occupant (on dirait chez nous, un "résistant"); le grand-père est assassiné, le père est exécuté trois jours avant la naissance de Pierre, et la mère, enceinte et rejetée, accouche chez une tante, à qui elle "abandonne" l'enfant que la tante et son mari adoptent, élèvent et entretiennent, ne lui révélant son origine qu'à l'âge de douze ans! Pierre veut oublier tout ça, et bâtir une vie nouvelle. Il termine à Séoul des études de marketing, et profite d'une visite à une de ses cousines, religieuse en France, pour quitter la Corée. Il se découvre, croit-il, une vocation de carme, entre au noviciat de Broussais, près Bordeaux, est déçu par la vie carmélitaine "moderne", tombe malade, est transféré dans une maison de repos des Alpes pour y rencontrer une jeune femme qui deviendra la sienne. Il parfait ses études de commerce à Paris, tout en préparant une licence de théologie à la Catho, rue d'Assas (curieux! C'est l'ancien séminaire des Carmes à la Révolution!). Pierre fonde un cabinet de marketing conseil, passe par l'École de la Foi de Fribourg, fait trois enfants, revient à Séoul mais sous nationalité française, son cabinet prospère, mais connaît les difficultés des lois coréennes de 1993 sur le protectionnisme du "commerce de matière grise", et passe finalement chez SOMFY pour laquelle firme française il avait en son temps fait des études de marché pour son implantation en Corée. Le voilà, à cinquante six ans, chef du siège coréen de cette société, avec le handicap familial de devoir résider en Corée, car ses enfants font leur carrière en France et sa femme, - originaire de la Dordogne!,- a de la peine à s'acclimater ici!

Je peux dire, je pense, que Pierre vient rejoindre mon "*herbier des rencontres*" de Kam ro am. Avec Amedeo. L'Italo-anglais et le Franco-coréen, revenus tous les deux, passer du temps ici, près de moi! *L'athée et le croyant, envoyés tous deux pour me signifier quelque chose*, que je ne sais encore pas, mais qui se révélera dans les jours qui viendront, j'en suis certain.

Pierre a voulu nous inviter, mon Maître et moi, au restaurant, au village. Quelle fête! Mon Maître était hilare avec son grand chapeau de paille! Ce fut une orgie de petits plats absolument immangeables pour moi, mais qui ravirent au plus haut point mon moine de maître! J'eus droit, en revanche, - chacun son tour, - à une (gigantesque bouteille de simili) bière coréenne ainsi qu'à un (gobelet de carton d'ersatz d') expresso italien: "fabuleux", après un mois sans!

Sur le doute, *Kusan* m'enseignait ce matin ce qui suit (1982 : 132):

*Le feu du doute a tiré dans les airs;
il brûle le ciel, écorche la terre.
Sur l'arc bandé de l'horizon,
tout n'est que fleurs à profusion.
Nous y reposerons dans la Paix de l'Esprit.*

Enseignement qu'il rattachait à ce poème (dont j'ignore la provenance):

*Avec la canne de corne de lièvre,
pêchez la lune dans le ciel!
A minuit de la lune pleine,
sonnez la cloche de midi!
Le divin élixir des Immortels
a perdu toutes ses vertus.
Tout ce qui vit dans l'univers*

retourne à la fusion parfaite!

Cette *folie*-là me parle, ce *doute*-là m'interpelle, cette *langue*-là ne m'est pas étrangère! Ce '*dharma*' évolue dans un 'espace vide' où les mots comme des météorites se télescopent, où leur sens naît de leur seul rebondissement et non pas du dictionnaire, où la 'pensée' n'est plus éclairée par des concepts mais d'éclats de lumière noire, où le 'perçu', diffus, ne s'éprouve qu'en fusion, où le silence seul, enfin, est l'expression adéquate de l'expérience! *Et si l'expérience ultime relevait en fait de la déraison?*

*Plus fou qu'Ophélie de romarin coiffée,
Plus insensé qu'un page amoureux d'une fée,
Sur son chapeau cassé jouant du tabourin,*

chantait Alfred de Musset,

*Le jour où l'Hélicon m'entendra sermonner,
Mon premier point sera qu'il faut déraisonner!*

Mais oui, enfin: quand les Patriarches et les Maîtres anciens s'expriment,- Bodhidharma, Hui-neng, Huang-po ou Chuang-Tze, je le constate jour après jour, '*kongan après konga , hwadu après hwadu, koan après koan*', mais aussi enseignement après enseignement, méditation après méditation, leçon après leçon...- c'est par *apophtegmes, paraboles, poèmes, dictons, proverbes et merveilleuses histoires*, auxquels en général personne ne "comprend" rien! Et ensuite, qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende! Le *hwadu* que je mâchonne depuis dix jours, par exemple, "m'interdit de raison" ou mieux, me positionne dans 'l'inter-/dit de la raison', c'est-à-dire dans 'la place restante, - donc le vide, - que la raison n'a pas occupée'. N'oublions pas que le caractère chinois '*k'ung*' de '*kongan*' signifie 'vide, air' (il sert à rendre 'air mail'!). Le *kongan/hwadu* est par conséquent un enseignement, ramassé peut-être, mais dans lequel il y a encore de la place inoccupée, une place vide donc, pour celui qui veut y entrer! Et cette 'occupation du lieu' ne se fait pas par des mots, - affectés eux à la pensée conceptuelle et à la perception sensitive, - mais par une saisie intuitive a-phonique, infantile, in-effable, in-expressible : une *expérience pour laquelle "on" ne peut rien dire ni ne possède les moyens de rien dire ni, enfin, n'éprouve nul besoin désir nécessité de dire quoi que ce soit!*

Certains tableaux, certains livres, certains films et certaines compositions musicales laissent à celui qui contemple, lit, regarde et écoute "de la place" pour y entrer et contempler, lire, regarder et écouter. D'autres, la plupart "disent" tout d'un trait, tout, C'EST-A-DIRE le peu qu'ils ont à 'dire', et excluent toute autre 'participation'. Il en est de même avec les personnes. Ou bien avec une actualité surchargée d'informations.

Le vide du kongan/hwadu est une chance donnée de pouvoir trouver une 'concession' personnelle afin de creuser à la fois la recherche et l' inanité de la recherche de son vrai moi/visage, de sa vraie nature/réalité: recherche, parce qu'il excite par son 'impératif paradoxal'; inanité de la recherche, parce qu'il n'y a rien à trouver, étant donné que nous possédons déjà ce que nous sommes censés rechercher! (voir Saint Augustin !)

Entre l'utopique non-discrimination du réel (*ne penser ni à bien ni à mal*) et la non moins utopique appréhension d'un temps avant le nôtre individuel et avant celui de nos propres géniteurs (*avant la naissance des parents*), nous est confiée l' 'utopiquissime' mission de retrouver un lieu originaire où nous ne pouvons pas avoir jamais 'été' (*retourner à ce que nous étions alors*)! J'ai à dessein choisi le mot 'utopique', car il signifie exactement 'nulle' ('u') 'part' ('topos') en grec. 'Bouddhistement' parlant en effet, il n'y a nulle part où devoir aller, puisqu'il n'y a nul commencement individuel (toute naissance étant en fait une re-naissance avant la suivante, et accumule un *karma* transmissible 'génétiquement') et puisqu'il n'y a nulle création originaire (un Dieu créateur ne pourrait exister en tant que Dieu, dans la mesure où créer en dehors de lui serait instituer une dualité qui le mettrait en interdépendance, donc en situation d'impermanence, avec les créatures). Le temps comme l'espace étant, - toujours selon la conception bouddhiste, - de purs fantasmes mentaux, il est, d'autre part, difficile d'accorder une quelconque valeur aux 'où et quand?' d'un quelconque rendez-vous. Procédant ainsi au '*nettoyage par le vide*' (si je puis me permettre) du temps et de l'espace, du début et de la fin, de la pensée conceptuelle et de la perception sensitive, de la quête, de l'objet de la quête et de l'être en quête,... le *hwadu*, superbement, invite le méditant à s'exercer à RE-POSER (le fameux

‘AUS-RUHEN’ de *Heidegger*) dans un *SOURIRE IMMOBILE*, IRRADIANT TOUT SON ÊTRE, et témoin, pour celui qui sourit et pour celui qui le voit sourire, que LE QUELQUE CHOSE (ne jamais demander quoi) A ETE SAISI INTUITIVEMENT!

Mon Dieu, que j’en suis loin! Je sors à peine de ma vespérale, tout endolori, découragé d’arriver jamais à contrôler ‘la folle du logis’, manquant de me concentrer les trois quarts du temps, oubliant mon *hwadu* et son paradoxe, rêvant parfois de nourriture, d’autres fois de voyages, n’étant jamais tout à fait là ni tout à fait ailleurs: bref, passant mon temps à ‘me rassembler de mes dispersements’! Quel harcèlement, avant même de s’asseoir, de savoir pertinemment que cela va recommencer, encore et encore, et qu’il faudra, avec ou sans patience, s’immobiliser à nouveau et à nouveau fixer son point sur le mur! Le dos ne fait plus mal, certes, ni les hanches, ni les aines: plus que le genou droit et l’ankylose de la jambe gauche, têtus ceux-là, et toujours au rendez-vous! Je sais exactement que trente minutes sont écoulées, quand ils m’obligent à bouger!...

*Et pourtant, si rarement c’est vrai,
comme des fulgurances de douleur et de joie,
oui, de joie et de douleur mêlées,
pourquoi, je n’en sais rien, mais parfois j’ai senti
ce que ce peut être de reposer ainsi qu’on est,
sans rien en tête ni dans le cœur,
de s’enfler comme une grande absence qui se suffit,
comme un grand manque qui n’a que faire d’être comblé,
comme un espace où l’on n’avance ni ne recule,
où l’on ne stagne pas non plus, sans mouvement ni sans arrêt!
Un rien, une seconde peut-être, volée à tant d’heures arides et suppliciantes,
dans le silence de la nuit pleine ou sur fond sonore de nature printanière!
Je crois que
J’AI CONNU CES SPASMES ENIVRANTS DU DOUTE ET DU VIDE.
Je crois qu’il est possible, - mais par quel exercice! -
d’accéder à ce point de rupture où penser et sentir peuvent s’évanouir.
Le corps, toujours présent, peut être réduit, plus rapidement que l’esprit,
parce qu’il est aussi prompt que la chair est faible.
Thérèse et Jean d’Espagne en sont arrivés là,
et le cri de “Nada!” résonnera longtemps
dans les galeries chaulées de blanc des cloîtres d’Avila,
parce qu’à cette seconde précise,
c’est le rien de ce vide qui remplit,
soudain,
tout !*

KAM RO AM, 28 AVRIL 1998.

Repos difficile à enclencher hier soir, sommeil troublé par les ‘noctium phantasmata’ (les fantômes de la nuit), agitation qui désordonne les futons. Et puis, oubli de l’heure, réveil lourd de fatigue et de lassitude, retour au coussin pour la nocturne devenue crépusculaire du matin! Cellule surchauffée, ankylose, douleur articulaire: une nouvelle journée zen commence!

Doute, vide: solitude! Les trois vont ensemble, comme la pédale et les claviers de l’orgue se passent le relais du thème et de l’accompagnement. Qui donne naissance à l’autre, qui est premier, qui donne le ton? On se rend toujours seul à la frontière du rien, on s’y retrouve seul en tout cas. Rien ni personne autour de soi, on doute même de s’y trouver soi-même. Quand Siddhârta s’assoit une bonne fois sous l’arbre de Gaya, il ne se relèvera qu’il ne ‘soit éveillé et sache’ (*buddh*) que le doute est assumé: il n’y a vraiment rien et chacun est une île. La foi n’a ni sujet qui croit ni objet en qui croire; l’espérance est vaine, le temps et l’espace n’étant qu’une illusion; quant à la compassion, elle ne consistera qu’à ne mentir sur rien de ce que l’Éveil (n’) a (pas) révélé. Récupérant sa vraie nature, Siddhârta devient l’Éveillé, le Bouddha, Celui qui sait enfin TOUT SUR LE RIEN!

Quand Jésus se retire ‘pour prier’, disent les évangiles, ils ne nous disent rien sur ‘la prière de Jésus’, (la prière dite ‘dominicale’, - du Seigneur: dominus; - étant celle qu’il enseigna aux Apôtres sur leur demande). D’abord parce que le Rabbi, le Maître, n’a fait à ce sujet aucune confidence, et parce qu’il inaugurerait ce que Jean appellera, dans l’épisode de la Samaritaine (Jn 4,1-42), ‘l’adoration de Dieu en Esprit et en Vérité’, qui se passera, désormais de montagnes sacrées, de sanctuaires appointés et de mots rituels. En relativisant, à la limite en abolissant toute forme de culte, l’Homme du ‘Pays des Nations’ (surnom de la Galilée, terre de passage obligé pour accéder à la Mésopotamie et de là, par le plateau iranien, aux espaces de l’Orient) ouvrirait une ère nouvelle pour les Enfants du Livre, si nouvelle, qu’il ne fut, par eux, ni entendu ni accepté, mais rejeté et liquidé. En prêchant que ce qu’il appelait ‘le Royaume de Dieu’ est déjà ‘entre vous et au dedans de vous’ (c’est le sens de la préposition grecque “ hyper = ὑπερ”, chez Luc : DEJA AU DEDANS DE VOUS!), il ne faisait qu’affirmer ce qui semble être *l’évidence pour ceux qui ‘s’y entendent’ (qui sont éveillés et qui savent): à savoir qu’il n’y a rien à chercher en dehors de soi ni dans les étoiles, mais en soi-même, et là seulement!* (encore Augustin le Berbère !). L’homme Jésus,- en qui Dieu ‘se cache’, nous enseigne la christologie, de façon que ce qu’il y a d’humain en lui aille au bout de l’expérience humaine,- parcourt le chemin de tout homme, mais passe, - résolument, à un moment précis de son expérience humaine religieuse,- de la religion du Livre, du Temple, des Lois et de leur accomplissement, à l’au-delà de la religion: un stade du Sans-Mot, du Sans-Lieu et du Sans-Système! Un non-lieu : u-topos !

Le doute a pris Jésus, de toute médiation absolutisée; *le vide* a accueilli Jésus, de toute contingence conscientisée; *la solitude* a accompagné Jésus, de tout attachement radicalisé. C’est *libre de toute impermanence* qu’il peut dire: « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu! » (Jn 20,17b). De la sorte, Jésus, l’homme, est arrivé à s’identifier/se reconnaître lui-même dans ‘*ce qu’il possédait déjà au dedans de lui-même*’, ce ‘Royaume de Dieu’, ce ‘Règne de Dieu’ dont il avait toujours fait part, ET comme homme, ET a fortiori, par son retour de la mort, comme, - voici le lieu de la foi chrétienne, - Fils Éternel du Dieu Éternel, Dieu lui-même, Un avec le Père. Son ‘aventure’ personnelle révèle à tout homme le chemin de sa vraie nature humaine, qui est de participer à/de la nature divine (2 P 1,4b). Ainsi Jean (17,21-23) peut faire déclarer à Jésus dans son discours, dit ‘sacerdotal’

Que tous soient un,
(ils le sont déjà, mais ne le savent pas encore)
 Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi,
(maintenant je le sais, moi)
 Qu’eux aussi soient un en nous...
(ils le sont déjà, mais ne le savent pas encore)
 Je leur ai donné la gloire que tu m’as donnée,
(ma nature humano-divine)
 Pour qu’ils soient un comme nous sommes un:
(que leur nature participe de notre nature)
 Moi en eux et toi en moi,
(ma nature en eux, ta nature en moi)
 Pour qu’ils soient parfaitement un...
(une seule nature: tienne, mienne, leur)

Siddhârta s’est exclu volontairement d’une problématique dont il n’aurait pu rien attendre, parce que d’une part il décida de ne se poser de questions que s’il les estimait solubles par ses seules ‘lumières et forces’ humaines, d’autre part parce que son ‘instrument philosophique’, hérité culturellement du brahmanisme et de l’hindouisme, le rendait incapable intellectuellement de concevoir ou d’admettre comme simplement possibles, ni l’idée d’un Dieu ‘différent à la fois et analogue à ses créatures’, ni celle par conséquent d’une quelconque ‘révélation’ venue d’ailleurs que la seule sphère humaine. Au 20^e siècle, on pourrait dire que Siddhârta était partisan d’un humanisme athée, mais par nécessité conjoncturelle, et certainement pas par militantisme antireligieux, lui, le plus religieux, pieux et spirituel des hommes de son temps!

Jésus et Siddhârta sont allés aussi loin qu’il était humainement possible d’aller.

<i>Jésus</i> , seul, - héritier d’une tradition qui faisait de la	<i>Siddhârta</i> , lui, - héritier de traditions qui multipliaient les métamorphoses et les avatars de myriades de divinités dont
---	---

confiance en Yahvé la base même de sa raison d'être, - - aura tenté d'aller au-delà: - les Chrétiens, héritiers de Jésus, soutiennent qu'il y a réussi, car Dieu l'attendait au 'passage'!	l'arbitraire, l'imprévisibilité et le changement ne reflétaient au fond que l'impermanence humaine, - - aura tenté, en restant en deçà, de s'en tirer par lui-même: - les Bouddhistes, héritiers de Siddhârta, soutiennent qu'il a eu raison, car Dieu/aucun dieu ne s'est jamais manifesté à lui quand il a atteint la Bodhi! Mais qu'en est-il du Nirvana? Personne n'en sait rien, et personne n'en est revenu pour le dire...
--	---

Ainsi, quand Ignace fait parcourir à l'exercitant le chemin complet de ce qui est rapporté de la vie de Jésus, c'est de manière performative: ce qui est arrivé à Jésus arrive à tout le monde; en s'exerçant à la vie de Jésus, le candidat apprend à agir et à sentir, de façon paradigmatique, comme Jésus. Jésus étant le premier des croyants en Dieu, suivre l'exemple de Jésus, c'est d'abord croire en Dieu comme Jésus y a cru: faire ce qu'il a fait, dire ce qu'il a dit, vivre et mourir comme il a vécu et comme il est mort. Puis, ressusciter avec lui. (voir 'Être Chrétien, de Hans Küng, Le Seuil)

Mais que dit le Patriarche Huei-neng, lui, par exemple (Blofeld 1959 : 87):

Puisque l'Esprit, c'est l'Absolu,
 il embrasse toutes choses d'un extrême à l'autre,
 depuis les Éveillés jusqu'à tout ce qui rampe.
 Car chacun partage autant la nature du Bouddha,
 et tous sont la substance de l'Unique Esprit.
 Quand il arriva de l'Ouest,
 Bodhidharma ne transmit que le Dharma de l'Unique Esprit.
 Il affirma de suite la vérité
 que tout être vivant depuis toujours était de la même substance du Bouddha...
 Ah !
 Si vous pouviez seulement réaliser cette compréhension de votre propre Esprit,
 et par là découvrir votre vraie nature,
 vous n'auriez, vous non plus, à ne chercher rien d'autre!

Cela ressemble beaucoup à ce que j'appellerais, dans un rapprochement inusité, un cas 'd'immanence transcendante'! Écoutons: *esprit, absolu, d'un extrême à l'autre, substance de l'Esprit Unique, substance du Bouddha, propre esprit, vraie nature!* OUI, je sais! Même si les mots du 8^e siècle chinois, de la dynastie des T'ang, traduits en anglais, puis en français, ne veulent/peuvent pas dire exactement ce que notre philosophie scolastico-hégélienne (pour raccourcir) contemporaine essaie de balbutier aujourd'hui avec eux, il n'en demeure pas moins qu'on y sent, que j'y sens pour ma part, toute une métaphysique qui ne peut s'avouer telle, faute d'une structure mentale centrifuge: bouddhiste, Huei-neng est d'abord et aussi chinois, orienté ataviquement vers le centre (*zhong*). *Il ne peut s'agir que d'une transcendance vers l'intérieur, peut-être vers le fonds, sûrement vers le silence!*

Je termine la journée avec un mal de crâne peu ordinaire chez moi. Je viens de prendre un bain brûlant et un cachet d'aspirine vitaminée (dans l'ordre!). Peut-être fatigué-je, tout simplement. Demain est aussi un jour!

Septième Chapitre

EN ROUTE VERS LE PORCHE DU REPOS TRANQUILLE

ou

”Du cœur au ventre”

KAM RO AM, 29 AVRIL 1998.

Il est cinq heures. Je sors d’une merveilleuse nocturne: je crois que j’ai pris une bonne décision pour mon ankylose régulière de la jambe gauche. Au bout de trente minutes, - c’est pratiquement chronométré, - je la détends quelques minutes, et je repars de plus belle! Le petit matin est délicieux, je suis sorti un instant pour me soulager. Une tasse de thé, et j’ai eu envie de confier ce qui suit à mon laptop.

Peut-être y a-t-il corrélation entre les trois, je n’en sais rien. En ouvrant les yeux, il y a un peu plus d’une heure, je *savais* que je changeais d’étape: la prochaine direction n’est pas claire, mais je me déplace, avec, d’ailleurs, un sentiment de soulagement. Le séjour dans le doute/vide/solitude, pour important qu’il soit, me pesait à la longue. Ensuite, j’apprenais hier deux choses: la première, c’est que mon Maître quittera Songgwang sa, et Kam ro am donc, pour sa tournée européenne, dès le 25 mai, soit cinq jours avant mon propre départ. J’en profiterai pour tirer les conclusions à chaud, avant d’y mettre une dernière main à Hong-Kong en juin, si nécessaire. La seconde, c’est que son nom de religieux, - nom sous lequel sa renommée est faite, - est CHUNG SAN Suni, ce qui signifie MONTAGNE DU CENTRE, ‘Massif Central’, en somme! Et ce, pour deux raisons: d’abord, avec ce ‘surnom’, il entre dans la grande lignée des Patriarches et Maîtres, dont le nom ‘donné’ a toujours une signification symbolique ; et Dieu sait le poids sacré que peut avoir, en chinois, l’appellation ‘Zhong Shan’, exactement les mêmes caractères qu’en coréen! Ensuite, mon Maître n’aurait pas choisi ce nom ‘à la légère’: en effet, la secte Chogyé a connu et connaît encore de grandes tensions à cause de toutes sortes de conflits d’intérêts, où l’argent (énorme!) et le pouvoir (non moins énorme!) n’occupent pas les moindres places. Or, par sa notoriété, en tant que Maître de Sôn, d’une part, ainsi que par son idéal d’irénisme, de réconciliation et de tolérance, d’autre part, Maître CHUNG SAN veut se présenter comme un recours, un équilibre, un CENTRE donc, et un centre aussi solide qu’une MONTAGNE! (j’ai l’impression de vous raconter ‘Kagemusha’ d’Akira Kurosawa !)

Un dernier fait, qui, je crois, n’est pas sans signification dans mon nouvel état d’esprit. Hier, j’ai confié à Pierre ma valise de linge que je récupérerai le 31 mai au Novotel de Séoul. Ainsi, je n’ai plus avec moi que deux changées, affaires de toilette et blouson, et le laptop, bien sûr! Depuis mon arrivée en Corée, je suis ‘aidé’ à me délester, jour après jour, de tout ce qui m’encombre pour avancer. Cela a commencé par toute l’organisation de mon séjour: calendrier (temps), résidence (espace), programme (maison des hôtes, BIIBC, l’ermitage); puis les conditions de vie: la nourriture (je ne mange pratiquement plus rien) et le vêtement (je viens de le dire); puis le plus important: me défaire de moi-même (pensée, sens, mémoire, mais aussi corps, sommeil, horloge intérieure). Me voici peut-être prêt à me mettre en route vers le ‘Porche du Repos Tranquille’ de ‘La Montagne du Centre’, dont le nom ne pouvait pas m’être révélé tant que je n’en étais pas à ce stade-là! Peut-être, en effet, fallait-il que je passe d’abord de la tête au cœur, et maintenant, ‘du cœur au ventre’? De la ‘cérébralité’ occidentale (la tête), par la ‘compassion’ (le cœur), au ‘centre vital, au QI’ oriental (situé quelque part au fond du ventre, entre abdomen et pelvis)...Il est facile de dire ici que je me sens allégé et léger, après ce que je viens d’écrire: et pourtant, c’est une réalité physique que j’éprouve très intensément en ce moment même, peut-être du seul fait que je l’exprime. C’est ce qui se passe quand vous déclarez à quelqu’un

que vous l'aimez, ou le haïssez d'ailleurs: par le fait sonore de l'entendre dire, l'autre éprouve en un flash, exactement ce que le son signifie et produit comme effet. C'est la situation performative par excellence, et sacramentaire: une parole qui réalise ce qu'elle signifie.

Ainsi, plus j'avance, plus je jette du lest. Sur la route, c'est nu que je dois aller. L'entraînement jusqu'ici était d'abord un exercice de dépouillement. Je serais donc parvenu au pied de la 'Montagne du Centre': je me le dis pour m'en convaincre, et en me le disant, je frissonne un peu. Ce statement résonne à mes oreilles de façon solennelle, peut-être parce que je connais le Zhongshan (ou Songsan), près du monastère de Shaolin, entre Lo-yang et Kai-feng, sur le Huang-he: le ciel était noir, la température glaciale, il ventait ! Au pied de la montagne se trouve l'Académie de Confucius, où je m'étais réfugié en forçant l'entrée: un temple qui grimpe les premières pentes, et où l'impératrice Wu-ze-tian avait fait planter plus de soixante cyprès cyclopéens, qu'elle avait baptisés 'mes vieux généraux'! Je suis resté là, abrité sous un auvent, face au sommet: transi, affamé et heureux! Le charme du lieu, le pays du Ch'an (que j'ignorais encore), Confucius et Wu-ze-tian, l'enfant en moi: je ne sais, mais j'en frissonne encore!

Le temps se couvre: une promenade jusqu'à l'antique ermitage du très célèbre Maître *Pop-chon*, à laquelle me conviait mon Maître hier après-midi, semble devoir être reportée. J'en ai profité pour rejoindre *Chinul* et ses conseils avant de se mettre en route (*Buswell 1983 : 168-173*). Il commence par un apophtegme qui en dit long sur le travail à accomplir:

*Entre ciel et terre, au cœur de l'univers,
se cache un trésor,
enfoui sous la montagne de la "forme".*

Puis il dissèque en dix étapes la tâche minutieuse. Pratiquer tout d'abord:

1 – l'attention pour évacuer les pensées, et

2– le repos, pour ne penser ni à bien ni à mal. Nous connaissons déjà.

Puis, en deux séries de conseils dialectiques, le voilà proposer:

3-d'effacer l'esprit et de préserver les objets, puis le contraire

4-d'effacer les objets et de préserver l'esprit; puis

5-d'effacer les deux, et enfin

6-de préserver les deux!

Ce qui lui permet de bien situer le coté désorientant de l'exercice, en citant:

*In the mountains covered with a million blossoms
A stroller has lost his way home.
Dans les montagnes couvertes de millions de fleurs
Un promeneur a perdu le chemin du retour.*

Les quatre conseils suivants sont tout aussi déroutants : se souvenir

7 - que l'intérieur et l'extérieur sont de même essence,

8 – et de même fonction,

9 – que substance et fonction sont identiques

10-et qu'il faut transcender essence et fonction.

Il nous laisse enfin sur la citation suivante:

*Dans l'aube tranquille, à l'heure du Tigre,
au cœur de la machine folle se cache un homme de la voie.
Il ignore, qu'assis ou couché, c'est toujours la voie.
Quel génie il déploie pour s'épuiser à souffrir!*

Ce sera la check list! *Huang-po* (*Blafeld 1959 : 90*) dit tout cela d'une autre, et, à mon avis, bien plus belle façon:

*Pratiquez-vous un jour
le repos permanent de l'esprit:
marchant, debout, assis, couché;
pleinement concentré à ne penser,*

*Ni distinguer, ni associer, ni s'attacher;
laissant tout simplement les choses aller leur train
au long des jours;
inconnu du monde;
vierge de toute presse d'être connu ou non des autres;
et l'esprit
devenu bloc de pierre et ne comblant nul trou,...
Alors :
l'Absolu tout entier viendra vous pénétrer.
Soudain vous vous verrez fermement libéré...
Le savoir brut et pur demande à mettre fin
aux incessants courants de la pensée et de l'image;
ainsi sera stoppé le karma des naissances, -
en tant que dieu, ou homme, ou damné des enfers.*

Je viens de retraduire une troisième fois, de travailler, de lire et de relire ce texte, depuis plus d'une heure: je ne sais si je serai jamais à la hauteur de ce qu'il exige pour parvenir, ne serait-ce qu'en vue lointaine du seuil de ce grand *'Porche du Repos Permanent de l'Esprit'*! Mais je sens physiquement qu'il sied à mes aspirations! Rarement, en même temps, je n'ai senti, avec cette force et cette évidence, *'la distance infinie des corps aux esprits'* (Pascal). Et si cette dernière *'figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle'*, je suis ce soir dans un état de 'saisie intuitive' d'une réalité inexprimable...

J'ai laissé mon laptop quelques secondes, car mon Maître était apparu à la bay window: je lui ai fait part de mon travail, et il m'a dit: 'Justement, j'aimerais que vous me disiez comment vous traduisez ceci en anglais!'. Et le voilà qui me tend un papier sur lequel il avait calligraphié deux caractères chinois, tout en les prononçant à la coréenne, et où je reconnais ce que je travaille en cet instant: le caractère de l'esprit/cœur et celui du profond repos/immobilité : *'Deeply resting mind'*, lui dis-je "Master!"- "Exactly, exactly! Thank you, Father!". Nous sommes donc, Maître et disciple, en train de nous pencher sur la même réalité, au même moment, lui dans ses appartements de la terrasse supérieure, moi, dans ma cellule, près du hall de méditation! Vous savez: moi, je vis de signes! Pour moi, l'univers entier et tout ce qui arrive ne sont que des poteaux indicateurs! Tout m'est sens! Je prétends que ce soir, Massif Central/Chung San/Zhong Shan est descendu chez moi, pauvre Yun Shui/Nuage de Pluie pour me confirmer sur ma route du Porche de l'Esprit Tranquille/Deeply Resting Mind. Et personne ne m'en fera démordre!

KAM RO AM, 30 AVRIL 1998.

La douleur au genou ne s'est pas manifestée depuis deux jours, mais l'ankylose perdure, et de façon têtue. Il faut s'en accommoder... J'ai passé deux heures à compiler pour le Maître un ensemble de notations qu'il avait rassemblées en plusieurs brouillons; à propos de méditation / concentration / contemplation. Ce fut un exercice de discernement et de recomposition, finalement très utile pour moi, d'autant plus que toute réélaboration suppose une part active de celui qui rewrite. J'ai donc joué mes 'maîtres sôn' et me suis permis de compléter, de préciser, de corriger même. Je suis monté chez le Maître, lui remettre le tout sur disquette. Il doit bien y avoir un computer et une imprimante aux services administratifs...*Chung San* m'a préparé une délicieuse et revigorante infusion de *ginseng*, tout en me faisant part de sa préoccupation au sujet de ma santé et de mon alimentation. J'ai donc dû, une énième fois, lui faire comprendre qu'il n'y a pas une trop grande différence entre un bol de riz accompagné de légumes, et un morceau de pain (que me fournit Pierre de Séoul, et demain Jonathan de Taipei) accompagné de fruits dont je suis abondamment pourvu par ses soins. Et puis nous en sommes venus à mon travail de méditation et combien il est impressionné, dit-il, par mon application et ma détermination! "You are becoming not only a sôn-scholar but a sôn-master, too! Cela fait toujours plaisir à entendre! Je lui ai personnellement répété combien j'aimerais hériter de son 'esprit' et que s'il avait le moyen de me le transmettre avant de nous séparer, ce serait 'ça' dont je me sentirais le dépositaire et le responsable, en essayant de m'en montrer digne...J'ai récolté deux noms, adresses et téléphones: à Torcy, près Paris (l'Association Bouddhiste Coréenne de France), un certain Hoi-Il Sunim; et dans le Devon, en Angleterre, Martine Fages, une Française, mariée à Stephen Batchelor, tous deux anciens pensionnaires de Songgwang sa et versés dans le sôn coréen. Qui sait si le texte que

j'écris en ce moment ne représentera pas un intérêt pour une traduction anglaise et/ou coréenne: on me répète assez que je suis le seul prêtre catholique européen, occidental peut-être, à m'être lancé dans l'aventure du sôn coréen! Alors...

Mon Maître vient juste de repasser. Il rentrait bredouille des Services Administratifs: on a prétendu que ma disquette était vide! J'ai vérifié devant lui: c'est faux! "They are stupid, down there!", dit-il, irrité. Je me gardai de tout commentaire. Il m'a aussi remis un livre: *Kusan Sunim, The Way of Korean Zen*, tr. by Martine Fages, ed. and intr. by Stephen Batchelor, New-York/Tokyo 1985.

Je retrouve donc mes gens du Devon. Je suis en train de feuilleter l'ouvrage. Voici que je viens de tomber sur le discours inaugural que tint Kusan, quand le principal Hall de Méditation de Songgwang sa, l'antique et vénérable Suson sa fut officiellement ré-ouvert par ses soins. Kusan s'adresse à tous les moines réunis pour l'occasion:

" Pratiquer la méditation, c'est être prêt à attraper la lame d'une épée si effilée qu'elle est capable de couper un cheveu soufflé sur elle. C'est aussi être prudent en saisissant une telle épée par la poignée, car au moindre faux mouvement vous risquez de vous couper. Maintenant, vous devez être prêts à la saisir par la lame! Êtes-vous en état de le faire dans le cadre ordinaire de votre esprit? Tant que vous craignez l'aiguise de la lame, vous êtes condamnés à vous couper. Mais si vous l'agrippez fermement d'un esprit décidément intrépide, vous n'en récoltez pas même une égratignure!"(Kusan 1985 : 48-49).

Comme j'aimerais la voir, cette épée, la voir et pouvoir m'en saisir! J'aimerais tant qu'elle me coupe, et que je vois le sang, mon sang couler! Pour le moment, je ne vois ni ne sens toujours rien. J'avance dans le tunnel, parce qu'on m'a dit, qu'au bout, certains ont rapporté avoir vu la lumière. Ceux qui me l'on dit, m'ont avoué qu'ils n'ont, eux non plus, encore rien vu, mais qu'ils espèrent... Il est vrai que la marche se prouve en marchant, et que c'est ainsi que l'on avance: c'est aussi en forgeant qu'on devient forgeron! En est-il de même avec le 'hwadu'? Me maintenir en état de questionnement, n'est pas dénué de sens, loin de là; entretenir le 'doute' sur la réponse possible au questionnement, non plus, car les vraies questions n'ont pas de réponse toute prête, je le sais bien. Les seules réponses se font au jour le jour, dans les tâtonnements d'une vie terriblement quotidienne. Je continue d'être ponctuel, six fois le jour, au rendez-vous du silence et de la torture, de la distraction et de la discipline, du dérisoire et de la constance. Est-ce du courage, du romantisme ou simplement de la naïveté, de celle qui prélude aux grandes actions, parce que, vierge encore de tout snobisme, elle attend toujours tout puisqu'elle ne connaît rien! Ou bien peut-être cela commence-t-il à peine, dans la mesure où j'aurais épuisé toutes les objections et toutes les parades.

Car il n'y a vraiment plus rien à dire, cette pratique étant monstrueusement élémentaire et réductionniste: un corps qui souffre et qu'il faut dompter, un mental qui fuit et qu'il faut éteindre, une intelligence qui cherche et qu'il faut dételer, un désir qui se tend et qu'il faut désamorcer... au moyen d'une clé qui n'ouvre aucune serrure, en quête d'une porte qui n'est qu'une illusion, en route vers un but qui n'est que l'origine, pour un temps qui se jette dans l'océan de la durée...

Je crois que j'ai contracté toutes les "maladies du hwadu" répertoriées par le Dr Kusan (198 : 69-72):

- 1- j'entretiens des pensées où entrent 'est; n'est pas, a; n'a pas';
 - 2- j'ai tendance à considérer qu'au fond toutes les réponses se valent, si toutes les questions n'ont aucune réponse;
 - 3- je ne cesse pas de recourir à des principes et à des théories;
 - 4- je fais du hwadu un objet d'investigation intellectuelle;
 - 5- je m'attache trop à mon Maître et aux 'signes' que je lui prête me donner;
 - 6- j'aime trop prendre l'art du verbe pour une expression de la vérité;
 - 7- je confonds parfois un état de vide et de confort avec la réalisation de la vérité;
 - 8- je mélange assez souvent l'activité mentale avec l'esprit;
 - 9- j'en appelle trop abondamment aux citations des anciens maîtres;
 - 10- je me maintiens peut-être dans un état d'illusion à attendre que l'illumination (m') arrive!
- Y a-t-il une panacée pour m'en guérir?

KAM RO AM, 1er MAI 1998.

Il pleut, il fait froid, il faut continuer... Jonathan arrive ce soir...J'ai fait un peu de rangement, en ce premier jour du mois de mai... Et puis un fax est tombé: Jonathan n'arrivera que demain, au milieu de la matinée...Je sors de mon antévespérale: je dois dire que je suis assez content, j'ai réussi, pour la première fois depuis trente quatre jours, (depuis mon arrivée à Songgwang sa), donc après plus de deux cents séances (= 200 heures!), à tenir mes cinquante minutes dans la même position, sans bouger malgré l'ankylose, qui s'est révélée supportable jusqu'au bout!

Vent, pluie, froid: ça continue de plus belle! *Massif Central*, est passé me voir, pour quelques explications à propos de traductions que je lui ai faites. Il m'a offert un quart d'une énorme pastèque bien rouge!

Comment comprendre enfin que je comprenne ça et que le reste me semble si incompréhensible! Et eux-mêmes, tous ces Patriarches et Maîtres Vénérables et Respectés, que font-ils donc quand ils veulent faire comprendre l'incompréhensible, puisque sont interdits les mots et les images? Lisez donc leurs discours, leurs sermons, leurs dialogues! Ils composent d'admirables poèmes,- avec d'autres mots et d'autres images!- pour parler à l'Esprit, au Moi Originnaire, au Bouddha en chacun. Alors, il ne s'agit plus de savoir cérébral, conceptuel ni perceptif! Mais bien de cette intelligence et de cette intuition muettes et diffuses qui nous branchent soudainement et directement avec leur profonde expérience de la Réalité Ultime, mère et fille du Silence... C'est ce 'sôn'-là qui ré-'son'-ne le mieux dans les arcanes de mon cœur!

“ Maintenant que vous avez décidé de vous mettre à pratiquer les ‘10 000 actions’ (métaphore pour ‘méditation’!), vous devez endurer ce qu’il est difficile d’endurer, et faire ce qu’il est difficile de faire. Cela s’appelle l’”austérité”, car c’est se soumettre à ce qui est difficile Tous les Bouddhas et les Patriarches sont passés par là...Alors même si vous avez envie de dormir plus, il faut dormir moins. Si vous avez envie de manger plus, il faut manger moins. Si vous avez envie de parler plus, il faut essayer de parler moins. Si vous avez envie de ‘voir beaucoup de choses’, il faut en voir moins. Il faut définitivement réfréner votre corps...” (Kusan 1985 : 81-82).

Je dors six heures par nuit, et par terre, me levant à trois heures de la nuit pour la 'première action'. Mes repas se composent de fruits et de thé, auxquels j'ajoute un morceau de pain rassis le soir: il est vrai que je bois aussi quelques gouttes de vin lors de l'eucharistie! Je ne vois habituellement personne, sauf le Maître quand nous avons besoin l'un de l'autre, et l'un ou l'autre ami, passé me saluer! Ce que je fais volontiers, peut-être trop encore, c'est contempler la nature, si belle à Kam ro am, sous le soleil ou sous la pluie, dans le vent ou les nuages, avec ses fleurs vivaces ou éparses sur l'herbe drue!...Mais, il faut savoir que je ne trouve pas tout cela austère, d'aucune manière. Je me réveille par moi-même, mon corps se satisfaisant depuis longtemps déjà, de mes quatre unités de sommeil de quatre-vingt dix minutes chacune (exercice maîtrisé lors de ma formation psychanalytique à Munich). J'aime manger, bien sûr, mais ce qui est 'bon', du moins ce qui 'me plaît', et boire, encore plus: mais je peux me passer de tout, très facilement, me limitant à l'essentiel, en attendant 'des jours meilleurs' (et puis, j'ai accumulé quelques réserves!). Ne voir personne, un certain temps: c'est pour moi une grâce! Et ceux qui viennent alors, doivent vraiment le vouloir, et m'offrent de ce fait encore, tout un enchantement! Patrick, Jacques à Lumbini; ici, Pierre hier, demain Jonathan, mon Maître de ci de là, une rencontre 'fortuite' (Amedeo) envoyée par Dieu... Je vis l'instant de ces rencontres avec l'émerveillement d'un taste-vin!... Faudrait-il donc que je supprime enfin jusqu'au spectacle innocent des arbres et des monts, jusqu'au concert des oiseaux et de leurs chants? Si cela doit être, alors

*C'est bien la pire peine
de ne savoir pourquoi
sans raison et sans haine
mon cœur a tant de peine! (Verlaine)*

KAM RO AM, 2 MAI 1998.

Il est quatre heures vingt: une nocturne quasi parfaite. Je n'ai pas beaucoup dormi, mais je n'ai pas mal dormi. Je me suis en fait reposé entre vingt-deux heures et deux heures du matin, avec le sentiment d'avoir eu une nuit "inspirée". Je m'explique.

Mon souvenir est d'avoir, 'toute' la nuit, écouté quelqu'un, - mon Maître, je suppose; - m'expliquer longuement et avec une grande force de persuasion, que tout ce à quoi je me livre, avec une

admirable application, n'est 'que' technique, 'mais' technique obligatoire. Cela a l'air un peu enfantin de l'écrire! Et pourtant, il me manquait l'évidence naïve de cette réalité. Le 'hwadu', - dans sa structure contradictoire et paradoxale elle-même, de question insoluble mais à se poser sans cesse et quoi qu'on fasse, - ne vise fondamentalement qu'à réduire un esprit rompu trop facilement aux joutes de la réflexion et de l'argumentation théoriques et se satisfaisant assez complaisamment de victoires intellectuelles. Contraint par 'l'étau du hwadu' à se maintenir en 'état de questionnement' et non de résolution des problèmes, l'esprit est 'forcé' de reconnaître son incapacité structurelle à venir à bout d'une problématique relevant d'autres schèmes mentaux, dont il ne peut inventer, parce qu'il n'y en a pas dans 'son' monde de représentation, des données maîtrisables. Rendu à quia, il devient 'humble' dans ses prétentions, et parvient, par lucidité et honnêteté, à accepter des modes de fonctionnement inédits et, partant, déstabilisants: s'il est assez courageux! Alors, une 'révélation', une 'intuition muette', une 'autre' appréhension de la réalité ultime ont quelque chance de se manifester.

Il en est de même pour cette torture physique de l'astreinte assise immobile et de la respiration abdominale! Considérées comme 'techniques', - m'expliquait mon Maître, dans mon songe, - elles en valent d'autres. Mais ici, elles sont destinées à neutraliser de façon systématique les mouvements désordonnés d'une matière soumise à tous les aléas de l'environnement. Ainsi, permettre de bouger une fois, c'est donner licence à une seconde exception et pourquoi pas à une troisième: donc, immobilité totale! La position assise est certainement la plus 'ramassée' physiologiquement, et les jambes croisées, - en quelque lotus que ce soit, - dégagent à la fois et activent la région pelvienne, à travers laquelle la circulation de la respiration dite abdominale devient la plus aisée, et la plus apte à inaugurer dans le corps un autre type d'aération'. Là encore, une situation paradoxale faite de contraintes, douloureuses pour tous, mais pour la libération effective d'un 'souffle nouveau'.

Mais ni le "hwadu" déconcertant ni le yoga dompteur n'ont de justification en eux-mêmes: ils sont ordonnés à une fin, qui les dépasse infiniment, et en qualité et en signification. Seulement, il faut passer par eux, faute de mieux ou d'autre chose.

Et, dans cette situation, seule la répétition, dérisoire et exténuante, peut avoir raison de nos résistances. S'écouter, c'est céder. Avoir pitié, c'est se perdre. Douter, c'est renoncer. La foi, - parce que cette attitude en est une, - consiste à regarder devant, plus loin; plus haut. Vers le *Porche du Repos Tranquille!*

En traduisant ainsi la propre traduction de Blofeld, '*The Gate of the Quiet Rest*', je m'inspirais à mon insu de Charles Péguy et de son '*Porche de la Grande Vertu*'! C'est à la matutinale que j'en ai pris conscience, et cela m'a rempli effectivement d'une grande paix. On aime ou on n'aime pas le style de Péguy: j'ai pour ma part un sentiment ambivalent à l'égard de son expression poétique, tout en étant très sensible à sa corde élégiaque, faite entre autres de longues périodes, de répétitions et d'"atmosphère". Et puis, la mémoire de Chartres, à Songgwang sa, par un matin de mai : qui aurait imaginé!

Dans une conférence de retraite d'hiver, Kusan raconta l'histoire d'un certain M. Hwa, qui s'était procuré une pierre précieuse capable d'éclairer dans le noir, de rafraîchir en été et de chauffer en hiver. Bien sûr, il ne savait où la cacher pour qu'on ne la lui vole pas: mais il y avait toujours quelqu'un qui finissait par la découvrir, et la lui enlevait!... Il termina sa parabole par ce poème (Kusan 1985 : 83):

*D'un bâton, on a frappé le Mont Suméru.
Tout est déjà présent dans le bruit de ce coup
retentissant comme un tonnerre.
Qui peut prétendre
qu'il a secrètement, au profond de la terre,
un joyau déposé?
La Sagesse, qui perce tout,
est une anguille au fond d'un sac.*

Et devant la perplexité des moines qui l'écoutaient (!), il continua de plus belle (pour mon plus grand ravissement!):

*Une ligne de pêche de plus de mille pieds
tend l'océan de l'espace.
Les nuages s'égarent,
les vagues s'apaisent
et le corail se multiplie.*

*Poissons et dragons dorment profondément,
immobiles.
Charge le bateau de son plein de lune !
Souque ferme,
et va!*

Je ne saurais dire exactement en quoi (saisie intuitive muette?), mais il est certain que ces textes,- le genre de ces textes, - m'aident prodigieusement à progresser sur la V/voie.

Jonathan est finalement arrivé, trempé et fourbu, après avoir erré deux heures sous la pluie dans les futaies, pour avoir préféré suivre les indications d'un promeneur, plutôt que le plan que je lui avais faxé à Taipei! Douche, changée et puis les retrouvailles, les nouvelles,...les victuailles!... Cette journée aura été un peu perturbée pour moi, entre l'attente et la joie: j'avais un peu le sentiment d'une intrusion! Deviendrais-je un affreux ermite misanthrope et sauvage...

*Ne dites jamais
'nous n'avons pas le choix de vivre vieux, de mourir jeune':
La nature originaire, étant ce qu'elle est,
vous laisse toujours libre d'aller à votre guise.
Jadis comme aujourd'hui,
claire et pure, elle demeure subtile.
Du haut d'un arbre sans ombre,
les fleurs ne tombent jamais!*

C'est sur ce poème de *Kusan* (1985 : 93) que je me suis allongé sur ma couche, en cette veille du Noël bouddhiste, puisque demain, nous fêtons le (563+1998=) 2561^e anniversaire de la naissance, dans les 'Jardins de Lumbini', près de Kapilavastu, (anciennement sur le territoire de l'Inde, aujourd'hui, dans la province du Terai, Népal), du Prince Siddhârta, Gautama, de la tribu des Sakya, dit Sakyamuni, devenu le Bouddha.

KAM RO AM, 3 MAI 1998

[2561, ère bouddhiste : NAISSANCE DU BOUDDHA.]

A trois heures onze, très exactement, j'ouvrai un œil, et le bon. Ma toilette fut extra rapide. Je me retrouvai neuf minutes plus tard dans le petit temple de la terrasse, aux premiers coups de gong qui montaient de la vallée. L'air était doux, la nuit calme, les ruisseaux d'alentour y allaient de leurs chuchotements. J'étais seul, dans l'obscurité (car je ne trouvais pas l'interrupteur). Curieux sentiment de jouer les enfants 'Samuel au temple de Silo'! Quelques minutes plus tard, une femme entra, la sacristine de service certainement, car elle s'employa à allumer lampes, cierges et bâtons d'encens. Enfin, au dernier coup de gong du monastère d'en bas, mon Maître *Chung San*, - 'mon Élie à moi', - apparut, enveloppé dans son vaste habit de cérémonie (*le kessak*) un peu trop amidonné, mais qui lui donnait la juste prestance rigide qui convenait à ce culte simple et matinal, dont, avec cette femme, je devais être le seul participant. Sans un mot, il prit place sur l'épais coussin central en face du Bouddha: je m'étais assis sur celui de gauche. Nous attendîmes les derniers coups de cloche du monastère... Alors *Chung San* se releva prestement, se rendit sur la droite vers une cloche de bronze, et s'armant d'un marteau de bois, par trois fois exécuta une série de roulements crescendo et decrescendo, en laissant à la fin le son mourir de lui-même. Il regagna sa place, m'invita à me relever, et s'étant emparé maintenant d'un bambou évidé et fendu par le milieu, il s'en frappa par trois fois dans la main, s'inclinant en cadence vers les autels frontal et latéral. J'imitai en silence recueilli, revoyant avec émotion les images de mon automne dernier, en Bethléem bouddhiste. De sa voix grave, soudain, légèrement éraillée par un sommeil tenace, il entama une mélodie dont je reconnus l'air, pour l'avoir entendue, au service du matin, au monastère du Koya San, Japon, en novembre 96, où je passai quelques jours, pour étudier la secte Shingun. Il y avait beaucoup de tendresse dans le solo, à l'aube de Kam ro am, de ce vieillard encore vert: de la tendresse, et de la piété naïve et naturelle. Oui, encore une fois, j'étais ému! Le service ne dura en fait qu'une dizaine de minutes. On s'inclina profondément pour clore. Alors il me regarda en souriant: "You may go, now!". Mais c'est que je n'en avais pas du tout envie! Je voulais tout bonnement terminer ma nocturne. Je déclinai poliment sa permission et repris ma position au sol. Il sourit, alla lui-même éteindre les lampes, et laissant brûler les quatre cierges monumentaux des deux autels, il reprit sa place.

Et nous voici, assis côte à côte, le Maître et le disciple, *Chung San* Sunim et Father Vincent, Élie et Samuel coréens, méditant de conserve, comme si nous faisions ça tous les matins, depuis...toujours! Bien sûr, tout cela peut paraître dérisoire à coté des problèmes du FMI et du vote FN en France! D'accord! Mais depuis mon arrivée en pays zen, ces vingt minutes méditées ensemble avec LE Maître Sôn de Corée, le matin même de Noël de Siddhârta, au fond de la montagne du Chogyé, prendront place dans ma collection secrète, en compagnie d'autres moments exceptionnels, tels que ce bateau stoppé au milieu du Lac de Tibériade, où j''annonçai' les Béatitudes; ma ronde révérencielle autour du Parthénon, que je n'osais approcher trop vite; mon étonnement prostré sur l'autel supérieur du Machu Pichu, récitant le 'Inti Wa Tani' au soleil couchant; ma messe peu conventionnelle, célébrée dans l'antichambre de la tombe d'Akhenaton, pour le repos de son âme, et de celle de Néfertiti et de leurs trois filles, à plus de trente cinq siècles de distance; ou le tremendum qui m'a saisi lors de ma confrontation avec les têtes du Bayon d'Angkor!.. *Chung San* s'est relevé, m'a salué d'une inclination de tête, s'est retiré. Je suis resté encore quelques minutes, pour achever 'réglementairement' mes cinquante minutes... Et me voici à mon laptop, que je vais laisser bientôt, pour m'étendre encore un peu. Le jour s'est levé: il est cinq heures quarante. Les oiseaux chantent.

Je reviens de ma matutinale. Tout repose encore. Jonathan fait la grasse matinée. Je viens de boire, coup sur coup, deux 'capucino' qu'il m'a apportés! Un peu de gourmandise en ce jour de fête: le Bouddha est bien mort des suites d'une indigestion de ragoût de porc!...Mais le temps reste couvert et froid! Dommage pour les photos! Ah ! Une première percée de soleil: j'ai parlé trop vite.

Jonathan s'est levé vers dix heures, et puis nous ne sommes plus quittés: j'ai dû raconter, et raconter encore. Puis ce fut la messe dominicale du 4^e dimanche après Pâques, suivie d'un plantureux repas composé de victuailles qu'il avait apportées pour cette rencontre, et enfin, je dus continuer de raconter...Je dois avouer, cela m'a fait du bien de parler, de dire, non seulement d'écrire, à un être humain, ma vie quotidienne avec toutes ses vicissitudes: il écoutait, charmé, toujours plus curieux, insatiable et questionneur!

Au-delà du plaisir, j'ai pris conscience de quelque chose de très significatif chez moi, depuis mon entrée dans ce qu'il est convenu d'appeler, le plein âge adulte, à savoir la trentaine. Trois paliers, trois passages, trois épreuves ont jalonné, relancé et articulé les dernières vingt –cinq années qui m'amènent ici.

- *Tout d'abord ma formation psychanalytique et ma propre psychanalyse, à Munich, entre 70 & 74;*
- *puis les Exercices Spirituels, à La Baume-les-Aix, en hiver 91;*
- *enfin, cette 'retraite zen' au printemps 98, en Corée. C'est-à-dire: Freud, Ignace et Bodhidharma!*

Le seul fait d'écrire ces trois noms à la suite me donne un schéma d'explication de mon cheminement: involontaire, en ce sens que je ne l'ai pas programmé, et assumé, en ce sens que j'en ai de suite et à chaque fois saisi l'opportunité. Et puis, Analyse Exercices Zen, voilà *un trio qui sonne de manière très peu conventionnelle et en tout cas plutôt atypique dans les partitions d'un prêtre de l'Église Catholique Romaine et d'un Salésien de Don Bosco!* 'On' me le fait d'ailleurs assez remarquer. Depuis...toujours ! Au point, - j'en faisais la réflexion à Jonathan, - que toutes mes études et mes diplômes (Lettres, Langues, Philosophie, Théologie, Socio pédagogie, Linguistique, Audiovisuel, Economie-Politique et Musique), ou de mes activités professionnelles (curé, professeur, éducateur, thérapeute, acteur, conférencier, écrivain) et même mes trois passions (l'écriture, le son et le voyage), tout me paraît avoir pris, prendre et devoir continuer à prendre sens, à partir des découvertes réalisées au cours de ces trois 'expéditions' dans les univers de la psyché, de l'âme et de l'esprit et qui sont les relations entre:

- *l'inconscient et mon désir,*
- *la volonté de Dieu et mon indifférence,*
- *l'impermanence de tout et ma nature d'éveillé.*

- (1) En quittant Munich, je ne pouvais plus vivre comme *l'homme* que j'avais été jusque là;
- (2) en quittant La Baume les Aix, je ne pouvais plus vivre comme *le religieux* que j'avais été jusqu'alors;
- (3) en quittant Songgwang sa, et surtout Kam ro am, *je sais que je ne pourrai plus vivre comme le chrétien que j'ai été pendant toute ma vie!*

Si ces trois 'expériences' sont, chacune à sa manière et dans son domaine, fondatrices, elles le sont, toutes ensemble, de l'édification d'

- un être en perpétuelle gestation, en qui sa propre création par Dieu n'a et n'aura jamais dit son dernier mot;
- un être qui se surprend sans cesse lui-même à vivre ce que Dieu lui 'fait cadeau' de vivre;
- un être en qui Dieu se manifeste avec éclat comme imprévisible, libre et souverain en même temps qu'attentif, fidèle et 'matriciel', dirait *André Chouraqui* : miséricordieux.

'Massif Central' vient de passer, suivi d'une jeune femme portant un vaste plateau (cinquante centimètres de diamètre: je viens de mesurer!) où sont disposés: des biscuits et des pâtes de riz de différentes couleurs, trois pommes, trois tomates et dix tranches de pastèque. Je vous ai dit que c'est la Noël ici! Et elle s'est retirée discrètement. Mon Maître s'est alors assis sur ma couche: il avait lui-même apporté un livre ('*Nine Mountains*' de *Kusan*) qu'il veut m'offrir avec une dédicace ('En l'honneur de la Fête du Bouddha'). Puis il me tendit une feuille de couleur, comme une lettre de vœux pour enfant, sur laquelle il me demande d'écrire justement un vœu que je fais aujourd'hui, pour moi-même et les tous les hommes... Alors je revins sur les merveilleuses minutes passées ensemble ce matin, dans le temple de la terrasse. Et il me déclara: « Oui, j'ai senti toute votre énergie passer en moi. J'étais bien. Votre énergie est très positive! » Je ne sus que répondre, sinon un 'bête' merci. Il s'est relevé en souriant, et m'a dit qu'il viendrait me chercher à la nuit tombante, quand les lanternes seraient allumées pour que j'y accroche mes vœux, moi aussi!

On vint donc me chercher... Le jardin en terrasse avait été tendu de trois cordes attachées aux deux hautes lanternes de pierre et aux mains courantes des marches qui s'envolent au temple supérieur. Y étaient pendues des dizaines de lampions de couleurs, dessins et formes diverses, dans lesquelles brûlaient des chandelles. Le papier de riz des lampes tamisait de fond jaune la lumière ainsi émise, et, dans la nuit tombante et fraîche, conférait au spectacle comme une ambiance de chaleur. 'Massif Central' m'attendait et m'invita à choisir au milieu des autres une place pour mon lumignon. Pendant que je me tournais à la ronde, il avait déjà collé, d'un ruban adhésif, mon vœu de papier à l'armature de fil de fer. Je plaçai ma lanterne face à la montagne des fameux pins de Songgwang sa et me trouvai une place au milieu des quelque cinq familles déjà rassemblées, à travers lesquelles deux ravissantes petites jumelles;- Nana et Suora; pour autant que je puisse rendre acoustiquement leurs prénoms, - couraient en chantant des comptines. On m'invita dans un 'anglais de gestes et de borborygmes' à bien vouloir chanter! Et ainsi, les uns après les autres, la soirée commença par des chansons et des rires, sous cet éclairage de '14 juillet' coréen, pour une veillée de Noël bouddhiste de l'an de grâce (1998 + 563 =) 2561, sur les pentes embrumées de la montagne du Chogyé! *Chung San* était ravi et passait de l'un à l'autre des invités (?), dont les voitures ne cessaient de venir se garer au pied du fortin de l'ermitage, le long de la forêt de bambous géants. Puis on apporta des gâteaux de riz, des fruits coupés et du café chaud. Mon Maître, disparu un instant, réapparut les bras chargés d'un grand manteau dont il m'enveloppa les épaules, pendant que j'étais en train d'interpréter, dans la nuit noire maintenant, des negro spirituals. Photos, applaudissements, joie communicative: nous étions bien une trentaine vers 21 heures à prendre congé pour la nuit, quelques minutes avant le couvre-feu réglementaire. Je regagnai ma cellule, un peu transi, me couvris chaudement pour la nuit, et m'endormis d'un coup, 'le cœur et le ventre' rassasiés d'actions de grâce pour cette journée unique de cette année exceptionnelle, qu'il m'avait été donné de passer chez le Bouddha et son disciple! (*Kusan* 1985 : 127):

*Sous de bleus nuages
se perche la blanche oie
sur la branche d'un vieux pin.
Sentez-vous
le canevas brodé des torrents et des monts
luire de couleurs d'automne?
Reposons-nous ensemble
dans le parfum subtil
du sauvage chrysanthème.*

KAM RO AM, 4 MAI 1998.

La journée a merveilleusement commencé, avec une nuit paisible, un beau temps revenu ainsi que nocturne et matutinal 'sans histoire'... Et puis je 'rame' lamentablement vide, sans goût ni dégoût. Je continue mes exercices, par habitude et par devoir: ils ne me coûtent en rien, mais en rien ne

m'attirent, non plus. Certainement, la 'brisure', ou le 'stand by' d'hier et d'avant hier, provoqué par le passage de Jonathan, y est pour quelque chose: j'ai tant parlé avec lui, nous avons fait 'bombance', puis ce fut la soirée du Noël bouddhiste... bref, mon 'repos' grandissant, ce repos de mon 'esprit' que je recherche sur ce chemin vers le fameux 'Porche du Repos Tranquille', a été 'perturbé'. Comme ma progression était donc aléatoire, et mon 'succès' fragile! Ce n'est pas encore pour demain 'le parfum subtil du sauvage chrysanthème'! Mais je sens qu'il y a autre chose encore...

"Pour arriver à quelque chose en méditation, dit *Kusan* (1985 : 113-120 passim), il faut prendre une décision définitive... qui consiste à ne plus s'inquiéter ni de la vie ni de la mort. Ainsi décidé, le méditant colle ces deux mots à son front, et, serrant les dents, poursuit son exercice; il laisse son corps de côté, comme s'il jetait un caillou dans un caniveau... Les Bouddhas et les Patriarches du passé n'étaient eux aussi que des hommes ordinaires. C'est leur détermination qui les a rendus capables d'endurer l'insupportable au-delà du supportable et de parvenir ainsi à accomplir cette dure tâche de l'Éveil... Trois éléments leur furent essentiels pour maintenir leur méditation du '*hwadu*': *une grande foi* en eux-mêmes et en la présence en eux de la nature de Bouddha; *un grand courage* pour tout oublier et pratiquer seulement; *un grand questionnement* permanent, car questionner, c'est reconnaître de ne pas comprendre, et l'une des 'maladies mortelles' du méditant, c'est de penser comprendre et donc de manquer de questionnement!"

Huitième Chapitre

LA NATURE DU BOUDDHA

ou

“La Quête du Graal”

KAM RO AM, 5 MAI 1998.

Oui, il a dû se passer quelque chose cette nuit, ou plutôt au (très) petit matin... Hier soir, je me suis couché et ai éteint, exactement à vingt-et-une heures, réglementairement. J'ai dû m'endormir quasi de suite. J'ai ouvert les yeux à deux heures dix, me réjouissant de la petite heure qui me restait encore... Et alors, en consultant de nouveau l'heure, il fut soudain quatre heures quarante! Ce n'est pas que le temps fût passé si vite à mon insu qui m'étonna, mais d'une part le sentiment profond que je n'avais pas simplement 'dormi' pendant ces cent cinquante minutes, et que 'quelque chose' s'était à la fois, 'ouvert, fermé, branché, saisi, ramassé...' en moi et s'était 'collé', - comme le lierre peut adhérer à une branche sans se confondre pour autant avec elle, - à une idée fixe qui se traduit par ces mots: 'Les Romains!'. Je me levai, tout sonore de rumeurs intérieures, et entamai illico presto ma nocturne, avec un peu de retard donc. Elle se déroula aussi parfaitement que possible, tandis qu'une conviction s'établissait en moi: je m'étais significativement 'déplacé' (vraisemblablement sur mon 'chemin' en direction du 'Porche du Repos Tranquille'), et que 'quelque chose' devait maintenant apparaître 'que je reconnaîtrais'. Quelques minutes avant cinq heures trente, fin de la nocturne, 'Les Romains', étaient devenus 'l'Épître aux Romains, de l'Apôtre Paul', - élémentaire, mon cher Watson!-, dont je m'emparai immédiatement et que je parcourus dans la foulée!

Il est évident que les dernières remarques de *Kusan*, que je notai hier dans ma chronique, ont déclenché en moi une sorte d'interrupteur ou provoqué un court-circuit. Je prends à dessein ces comparaisons électriques, car tout s'est joué en 'flashes', qui 'aveuglaient' mon œil intérieur, en tentant de le connecter sur un 'autre' réseau; comme ces 'chocs', décharges électriques destinées à 'relancer' le cœur ! Il est non moins évident que j'avais abouti, ces derniers jours, à une espèce de cul-de-sac dans ma progression, - comme ces "Holzwegge", ces chemins de coupe (de bois) dans les forêts, qui partent bien de la lisière d'une clairière, mais n'aboutissent qu'à un point limite en pleine futaie, là où les bûcherons se sont arrêtés d'abattre les arbres: il n'y plus qu'une (?) solution pour s'en sortir, c'est faire 'marche arrière' et revenir au point de départ. Eh bien, ma nuit m'en propose une autre, de solution! Celle d'aller de l'avant, en traçant moi-même mon propre chemin, à travers la topographie inconnue des troncs, des fougères, des mousses et des trous... Cette nuit me donne enfin la certitude, - la foi en moi-même, - que tout n'est plus qu' 'une question de temps', puisque j'ai prouvé, jusqu'ici, que j'ai le 'courage' nécessaire pour une telle entreprise (dans trois semaines, c'est fini!). Mais elle me rappelle aussi de ne pas abandonner 'le grand questionnement', sans me satisfaire jamais des réponses que l'illusion ne cessera encore de me servir à volonté. Pourtant, - et voilà 'le neuf', - cette nuit m'accorde une clé de plus, peut-être une clé décisive, qui, sans être 'une, la réponse', (puisque'on me répète qu'il n'y en a pas du tout!) fera jaillir dans l'obscurité comme une colonne de nuée, à l'instar de celle qui guidait les Hébreux dans le désert, - où par définition il n'y a pas d'orientation possible, sauf le soleil pour eux, sans même le soleil dans ma jungle à moi! O beata nox! J'ai soudain éprouvé le besoin submergeant de prendre un bain brûlant! J'en reviens, juste après ma matutinale. J'ai même dû m'assoupir dans l'eau bienfaisante. Une parole, - un 'hwadu', - que cite *Kusan* m'est revenu dans ma "souille" (comme dirait Michel Tournier, dans 'Vendredi ou Les Limbes du Pacifique'), que j'ai 'mis à tremper' avec moi: " Tout le monde a un pays natal: y êtes-vous arrivé, au vôtre?" (*Kusan* 1985 : 138). Et pendant que je me rhabillais, j'avais ouvert le fenestron du hall

minuscule de la salle d'eau, pour faire s'échapper la vapeur de mon bain. J'ai aperçu *Massif Central* qui s'en revenait de ma cellule, bredouille, et qui déposait sur le tabouret du chemin, un papier, que j'ai cru être un fax! J'ai crié un "Good morning, Master!", auquel il a répondu par un borborygme souriant.

En cette même seconde, j'ai réalisé quelque chose à la fois de massif, de central et de définitif: j'en ai fini avec cet homme !

Il est, à cet instant où j'enfilai mon caleçon devant mon fenestron, redevenu un moine, comme tous les autres moines, un homme comme tous les autres hommes: *il n'était plus 'mon' Maître!*... Peut-être ne l'a-t-il d'ailleurs jamais été que dans mon attente et mon imagination, après tout: ce n'est d'ailleurs pas un procès que je lui intente, c'est un simple statement, un constat que je dresse à mon intention seule. Et il est remarquable que j'ai connu, déjà et seulement deux fois, pareille situation: je dis 'pareille', la même en signification et en conséquence, et non pas seulement 'analogue', et qui me rappellerait ou évoquerait vaguement un souvenir vécu. Ceci est d'autant plus remarquable que ces événements touchent les deux expériences les plus prénantes de mon existence, comme je le précisais il y a deux jours: ma psychanalyse et mes Exercices Ignaciens!

Le Pater Doktor Doktor (oui, deux fois!) Adolf Heimler, dont j'étais l'étudiant à Benediktbeuern/Munich entre 70 et 74, a été mon Maître es 'Psychologie des Profondeurs' (psychanalyse peut se dire 'Tiefenpsychologie' en allemand, le mot psychanalyse faisant peur partout), pendant plus de cinq ans. Et puis un jour, - c'était en Hongrie, sur le Lac Balaton, où nous avions organisé maintes fois des séminaires de thérapie de groupe pour les Bavarois dont le Land n'est qu'à trois heures d'autoroute, - alors que nous étions en pleine séance où je 'fonctionnais' avec lui comme co-trainer, voilà que je le regarde à un moment donné, qu'il me sourit, un peu surpris (mon regard devait donc être assez étrange) et qu'il m'apparaît clairement que je n'étais plus son disciple et qu'il n'était désormais plus mon Maître. C'était il y a vingt ans cette année: j'avais trente-huit ans!

La Très Révérende Mère Suzanne Valentin, de l'Ordre de la Retraite, - spécialisé très spécifiquement dans la direction des Exercices Ignaciens, - avait accepté de 'me prendre' quand même en solo, bien qu'elle rentrât épuisée d'une tournée au Canada (elle aurait déclaré qu'elle ne s'était encore jamais 'fait' de Salésien!). Et puis un soir, - c'était en Provence, à La Baume-les-Aix, où les Jésuites ont transformé, au milieu d'une immense pinède, en Centre d'Exercices leur ancien Collège Royal, - je me suis présenté, comme chaque soir à six heures et quart, soit quinze minutes avant le dîner, à mon rapport quotidien. Nous avons franchi déjà quelque trois semaines (les Exercices durent un mois). C'est dès le seuil, qu'en la voyant assise toute attention à moi, avec ses beaux cheveux gris argent et ses yeux bleus de tourangelles, que j'ai 'réalisé que c'était fini', qu'elle n'avait plus rien à me 'dire' et que sa 'direction spirituelle' s'arrêtait là, sur le pas de cette porte, d'où j'apercevais, par la baie grande ouverte, les élégants pins noirs dans la nuit de *Jean Giono*, dont je devenais, rien que d'y penser, le 'Roi sans divertissement'! En me quittant, elle me confia qu'elle m'avait trouvé 'étrange', ce soir-là: et pour cause, me gardé-je bien de lui répondre! Je terminai les Exercices, en me servant surtout alors du 'Récit' d'*Ignace*, un morceau d'autobiographie, d'une force émouvante et impitoyable. C'était il y a sept ans: j'achevais mes cinquante ans!

J'ai cinquante-huit ans depuis le 13 février, - nous les avons fêtés à Nice, en famille, avec ma mère, mes deux sœurs et leurs maris, et deux amis très chers, - je me trouve en Corée, dans un monastère bouddhiste zen, venu apprendre à méditer la version Sôn de cette tradition, sous la direction du Maître actuel reconnu dans tout le pays. Je l'ai rencontré il y a trois semaines, il quittera l'ermitage le lendemain de l'Ascension (!), dans quinze jours... Moi, je le 'quitte' aujourd'hui, lui sachant reconnaissance d'avoir été à mes côtés, sensible et prévenant, le temps qu'il fallait!

A la fin, on se retrouve toujours seul, parce que c'est seul que chacun doit chercher, trouver et gagner son pays natal! C'est la parole du Bouddha qui m'a toujours le plus attiré et correspondu:

" Désormais, je ne peux, personne ne peut rien pour qui que ce soit. Que chacun trouve en soi-même son refuge. Je vous laisse le Dharma/l'Absolu: vous l'avez en vous, chacun l'a en soi, déjà depuis toujours, mais peu le reconnaissent et se mettent à le chercher, à le trouver et à le gagner! Le voilà, votre pays natal; la voilà, votre nature véritable, le voilà, votre visage originare! C'est ça, être Bouddha!"

Car c'est vrai: il n'y a RIEN à attendre, cad que TOUT est déjà donné par avance, depuis toujours et en permanence. La méditation, et son processus, n'apporteront 'que' la preuve et l'évidence, qu'il fallait parcourir tout le chemin, pour se rendre compte qu'il était 'inutile' de le faire, mais 'nécessaire'. Le voilà, le paradoxe: une espèce de '*Cercle de craie caucasien*', à la Bertold Brecht, vers lequel il faut irrésistiblement (se) rendre, avec l'intime et inexplicable conviction qu'on s'y trouve déjà, d'une façon 'certaine' et d'une 'certaine' façon, tout en ne le sachant pas exactement! Dans ce genre d'attitude existentielle, (n') attendre RIEN, c'est (s') attendre (à) TOUT. Sur le linge que Véronique a tendu sur le visage du supplicié qui porte sa croix, - d'après la belle tradition populaire chrétienne, - il n'y a RIEN A VOIR! Mais Véronique, et le croyant avec elle, savent qu'elle a bien fait d'aller au bout de son geste, pour retrouver, dans (la sueur de sang absorbée par) son acte, TOUTE la beauté souffrante de ceux qui vont jusqu'au bout de leur chemin! De ceux qui ont cherché et trouvé, et qui 'gagnent' leur pays natal:

"Sachant que le moment était venu de passer de ce monde à son Père, et que venant de Dieu, il retournait à Dieu... Jésus dit : Du lieu où je vais, vous connaissez le chemin... Je suis le chemin... Si vous me connaissez, vous connaissez aussi le Père et dès maintenant vous l'avez déjà vu ! » (Jn 13, 1 & 14, 2-7).

Le problème de l'apôtre Philippe n'est pas de poser des questions (*Et qui est le Père? Et comment y aller?* Traduisez: *Et qu'est-ce que l'Absolu/le Dharma? Et quelle est la Voie/le Tao?*), c'est d'une part de ne pas se les poser à lui-même, et d'autre part d'attendre des réponses (qu'elles viennent de lui ou d'un autre) sans poursuivre le questionnement jusqu'à quia! Ici, Éveil ou Foi, même combat! Écoutons cette confidence de Kusan (1985 : 149):

"Au temps jadis, le moine zen Gao Tingjiang de Zhengzhou aperçut un jour Maître Deshan au bord d'une rivière, mais au loin, de l'autre côté. Pour le saluer; il joignit ses mains, s'inclina et cria: N'avez-vous encore médité? Deshan se contenta d'agiter l'éventail qu'il tenait à la main. A ce simple geste, Gao Tingjiang parvint soudain à l'Éveil: il dévala la rive du fleuve, et disparut sans même se retourner!... Laissez-moi vous dire une chose à ce propos. Deshan agita son éventail, bon! Maintenant, moi, je brandis mon chasse-mouches! Ces deux actions sont-elles les mêmes ou ne sont-elles pas les mêmes?... Attention: si vous dites qu'elles sont les mêmes, le ciel dégagé va se couvrir de nuages! Et si vous dites que non, le vent va iriser la surface de l'eau ! Alors, que disent ceux qui possèdent l'œil 'dharmique'?"

Tout cela me renvoie à la théorie du 'double bind' de Gregory Bateson, reprise et travaillée par Paul Watzlawick, de Stanford: 'coinçage double', ou 'double enfermement'. Les questions sont posées de telle façon qu'elles ne peuvent recevoir de réponse satisfaisante: qu'est-ce Philippe va pouvoir répondre à Kusan? Faut-il répondre? Les questions ne sont-elles pas à la fois plus importantes et plus intéressantes que les réponses? C'est, ce doit être ça la '*stratégie du hwadu*': vous faire chercher d'autant plus à répondre, qu'il ne vous permet jamais de répondre "correctement"!

Je ne voudrais surtout pas oublier de vous signaler, - et ceci est très important, - que le 'papier' que m'a livré *Massif Central* porte sur des directives qu'il me donne...pour me débarrasser moi-même de 'mes propres ordures': en faire trois tas, un tas à brûler près du jardin potager (papiers et cartons), un tas à jeter discrètement dans la forêt de bambous (matières organiques) et un tas à récolter dans un sac à part (bouteilles et boîtes)! Moi qui m'attendais à du courrier ou à un fax!... Mais, après réflexion, c'est extraordinaire! Symboliquement parlant, - il ne le sait pas, là, j'en suis sûr ! - il 'me remet en mains propres le soin de faire désormais méthodiquement le nettoyage chez moi' ! Il 'dit' par ce papier, que c'est à moi désormais, et à moi seul, sans lui, de m'occuper de 'mes propres ordures'! En fait et quasiment en même temps : moi quelques secondes après lui (puisqu'il revient de ma cellule où il allait déposer ce papier!), nous arrivons, tacitement, à nous rencontrer sans nous être concertés, dans '*le cercle de craie caucasien*' où il me dit que je ne suis plus son élève, et où je lui déclare qu'il n'est plus mon Maître!

Et puis, a suivi une discussion bizarre qu'il m'a tenue, tout en détachant les lampions de la fête: j'aurais oublié de faire 'une donation' pour la Noël bouddhiste, et il ne faudra pas oublier de payer

mon séjour en dollars, car il en a besoin pour partir en Europe! Et que les Coréens sont traditionnellement très généreux pour les monastères! Calmement, - c'était immédiatement après la prise de conscience que je viens de rapporter;- je lui ai dit que je ne suis pas coréen, que la générosité est toujours fonction des moyens, que Bo Hwa Sunim (ah, si je l'attrape, celui-là!) m'avait bien spécifié que les 'méditants Zen' n'ont rien à payer quelle que soit la longueur de leur séjour, et que si de toute façon je faisais une donation 'à la coréenne', je serais bien en peine de payer ensuite quoi que ce soit!... J'avais l'intention, en partant, de laisser à peu près l'équivalent, toutes proportions gardées, que j'ai dû verser à Lumbini, au Népal, en tenant compte du fait que mon séjour est de deux mois seulement et que depuis mon arrivée à l'ermitage, je ne descends plus au réfectoire. J'annonçais donc cinq cents dollars, soit entre sept et huit dollars par jour. Il me dit de donner ce que je pouvais (?), et on en resta là... Apparemment...Mais mon sentiment, c'est que cette affaire va réapparaître!

Je n'ai pas entre temps oublié mes "Romains"! Qu'ai-je donc lu ce matin qui me parla si fort? Oh, il faudrait le traduire en "zen" pour me suivre: pourquoi pas le tenter? (Rm 8,5-11,13-14, 16, 19,23):

1. Ceux qui vivent selon la chair désirent ce qui est charnel;
2. *Ceux qui se contentent de l'illusion, veulent de l'illusion;*
3. Ceux qui vivent selon l'esprit, ce qui est spirituel.
4. *Ceux qui vivent selon l'esprit, ce qui est spirituel.*
5. Le désir de la chair, c'est la mort,
6. *L'issue de l'illusion, c'est la naissance et la mort,*
7. Le désir de l'esprit, c'est la vie et la paix.
8. *L'issue de l'esprit, c'est l'absolu et le repos.*
9. Le désir de la chair est ennemi de Dieu: il ne se soumet pas à sa loi, il en est incapable;
10. *L'issue de l'illusion va contre l'Absolu: elle ne se soumet pas au Dharma, elle est incapable,*
11. Alors ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu.
12. *Alors ceux qui vivent de l'illusion ne peuvent correspondre à l'Absolu.*
13. Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit, puisque l'esprit de Dieu habite en vous.
14. *Vous n'êtes pas dans l'illusion, mais dans l'esprit, puisque l'esprit de l'Absolu habite en vous.*
15. Qui n'a pas l'esprit du Christ ne lui appartient pas.
16. *Qui ne reconnaît pas en lui-même l'esprit de Bouddha n'est pas avec le Bouddha.*

**17. Mais le Christ est en vous,
18. Mais le Bouddha est en vous,**

19. Bien que le corps soit mort déjà en raison du péché, l'esprit est vie en raison de la justice.
20. *Bien que votre corporéité ne soit déjà qu'illusion, l'esprit est vie en raison de la seule idée de l'illumination.*
21. Et l'esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous (),
22. *Et l'esprit de l'Absolu, rejoint par le Bouddha en Nirvana, habite en vous,*
23. Il donnera aussi la vie à vos corps mortels par son esprit qui habite en vous ().
24. *Il s'ouvrira à vous aussi par son esprit qui habite en vous.*
25. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez,
26. *Si vous vivez suivant l'illusion, vous continuerez de naître et de mourir,*
27. Mais si par l'esprit vous faites mourir les œuvres du corps, vous vivrez!()
28. *Mais si par l'esprit, vous mettez fin aux illusions, vous connaîtrez l'absolu!*
29. Tous ceux qu'attire l'esprit de Dieu sont fils de Dieu (),
30. *Tous ceux qu'attire l'esprit de l'Absolu, sont les enfants de l'Absolu,*
31. L'esprit en personne se joint à votre esprit pour attester que vous êtes enfants de Dieu.
32. *L'Esprit Universel/Dharmadatu se joint à votre esprit pour attester que vous êtes enfants de l'Absolu!*
33. La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu ().
34. *Tout ce qui existe/Tous les Dharmas en attente aspire/nt à la révélation des enfants de l'Absolu.*

35. Nous-mêmes, qui possédons les prémices de l'esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement.

36. *Nous-mêmes, qui possédons les prémices de l'esprit/la nature de Bouddha, nous gémissons nous aussi intérieurement.*

Voilà ce que mes Romains m'ont apporté ce matin! Oh, bien sûr, on pourra crier au syncrétisme, au réductionnisme, pourquoi pas à l'hérésie: on en a condamné pour bien moins! Je sais aussi que c'est avec 'Les Romains' que *Luther* est devenu *Luther*! Mais il faut avouer, avec un tant soit peu d'honnêteté, que ces parallèles sont parlants, puissants et significatifs! *La chair/impermanence, l'esprit/Dharma, Dieu/Absolu, le Christ en nous/ la nature de Bouddha en nous*. C'est toute la théologie paulinienne du 'déjà/pas encore', et du 'Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi!'. Certainement que 'beaucoup de choses me manquent', ne serait-ce que les Personnes d'un seul Dieu, égales et distinctes! Mais pourquoi me manquent-elles? Ne pourrait-on pas 'en parler d'une autre façon?' *Ne sent-on pas là les limites de nos modes de représentation symbolique, de nos schèmes mentaux et de nos capacités linguistiques: d'un coté comme de l'autre, d'ailleurs?*

Deux fax sont tombés au grand étonnement de *Massif Central*: il est vrai que celui de Hong-Kong avait trois pages et celui de Nice...huit!

KAM RO AM, 6 MAI 1998.

Massif Central a grondé cet après-midi. J'étais monté le voir pour lui demander un certificat de séjour et pour envoyer un fax. Ce fut immédiat: "Je reçois trop de fax, je n'aurais jamais dû donner mes coordonnées, et je passe trop de temps à mon computer! Tout cela me donne à penser, m'occupe et m'encombre l'esprit. Je suis ici pour méditer, un point, c'est tout!" Hôte encore, je me suis tu. Il m'a même demandé d'attendre à demain pour envoyer mon fax (?). Je n'ai pas essayé de répondre quoi que ce soit, même si j'avais de quoi. *Massif Central* a mille et une fois raison, même si je ne peux rien aux fax qu'on m'envoie, même s'il m'a 'surpris' comme un fait exprès ces derniers jours, aux moments précis de la journée où je suis à mon laptop: j'y passe en fait deux heures au maximum par jour... Mais ces raisons, même accumulées, m'ont paru insuffisantes pour expliquer cet accès, objectivement justifié, je l'ai dit, juste le lendemain des 'petits' événements de la veille! Et je n'ai pas pu m'empêcher de repenser à cette histoire de frais de séjour à payer en dollars et de générosité coréenne...Certainement mon mauvais esprit tordu, pensais-je...

Mais quelle soudaine envie de fuir m'a pris à nouveau! Quelle peur incontrôlée et incontrôlable de ne plus pouvoir tenir! Quel dégoût de toute cette 'histoire', alors que j'ai, moi, le sentiment de faire 'tout' ce qu'il faut pour...Eh bien non: tout, ce n'est pas encore assez! Il faut encore aller plus loin! Ou partir, effectivement... Alors, depuis 14 heures, je traîne, à la fois comme un élève à qui on a confisqué son game-boy, et comme un chien qui ne comprend pas pourquoi son maître lui a donné un coup de pied... Je suis resté assis, essayant de méditer, de lire ou d'être simplement là: dans le hall de méditation, dans la galerie, sur la terrasse supérieure, dans ma cellule! J'ai avancé ma messe! J'ai avancé mon 'dîner'... Rien: je suis agité! Il a donc touché juste, 'quelque part'! Je vais avancer mon coucher!

Je me suis reporté à ce que j'écrivais 'théoriquement', le 19 août, à Séoul, à propos des relations entre Maître et disciple. Tout y est, et j'y suis en plein. Tant que je n'aurais pas produit la 'juste disposition', cela ne pourra pas marcher! Le Maître devra m''éduquer', me scruter et me démasquer: car il doit m'apprendre à 'vivre à partir de l'origine', et ce, avant toute excuse et toute justification. Le Maître deviendra 'impossible'. Mais je dois garder pour lui 'ma dévotion inconditionnelle' et lui continuera avec moi d'exercer une 'inébranlable patience'! Dernière intervention de *Massif Central* en tant que Maître?

Je crois que cela suffit vraiment pour aujourd'hui! Je m'aperçois que je me trouve, demain, exactement au milieu de mon séjour à Kam ro am. La crise?

KAM RO AM, 7 MAI 1998.

Il est quinze heures trente! Quelle laide journée j'ai passée jusqu'ici! Seul, avec un temps incertain, d'averses intermittentes et de soleil dur, une couleur brutale et une atmosphère lourde. Mon cœur était à l'unisson. Depuis cinq heures du matin, je fais ce que m'a dit *Massif Central*: je n'ai pas cessé de

‘méditer’, en silence, assis, marchant, lisant... sans arrêt au fil des heures qui sonnaient comme un glas à la pendule du hall de méditation, ruminant des paroles, des sous-entendus, des interprétations, du venin, quoi! Trouvant injuste qu’il ait agi de la sorte, puis lui donnant à nouveau pleinement raison; ne m’estimant plus à la hauteur de ses exigences et organisant déjà mon départ précipité, puis me traitant de tous les noms d’oiseaux; attendant impatiemment et redoutant infantilement son retour, vraiment comme un enfant qu’on a grondé et qui voudrait ‘quelque part’ qu’on lui pardonne! Voilà encore une situation inconfortable où culture, personnalité, sensibilité, relations humaines, modes d’expression, etc.... sont tellement différents que tout va à contre sens! Je me suis senti soudain fragilisé, seul et sans pouvoir de réaction. J’ai relu ce que j’ai écrit juste avant de monter à Kam ro am: les trois points s’appliquent encore là, à merveille. Comme une manière de pré science, - ou tout simplement l’expérience que je finis par avoir des hommes et de moi-même, - de tout ce que je vis maintenant. Les voici, ces balises:

- 1 - *qu’est-ce qui doit encore mourir de mon ‘faux moi’, toujours en proie aux illusions des ‘Huit Ouragans’ et des ‘Six Voleurs’?*
- 2 - *comment vais-je apprendre, encore et toujours, à cesser de fonctionner par ultimatum, avec moi-même comme avec les autres, et à écouter d’abord la volonté qui vient de la nature divine/de Bouddha qui m’anime moi aussi?*
- 3 - *suis-je prêt pour les épreuves du dernier test, après six semaines d’attente et de training, et ma disponibilité sera-t-elle à la hauteur des exigences du Maître en son ermitage?*

J’étais physiquement et psychologiquement ‘mal’... Si j’écris maintenant, c’est qu’il vient de rentrer, de Kwangjiu, m’a-t-il dit, tandis que je lui dressais le rapport des visites qui se sont présentées en son absence, tout en montant avec lui les marches qui mènent à ses quartiers. Il avait le visage fatigué, pas rasé, transpiré. Pendant qu’il cherchait sa clé, il me demanda si je voulais lui parler? Je lui montrai simplement le fax! ”Oui, c’est d’accord! Venez à dix-sept heures!”, le temps de se doucher, je suppose. Oui, ce fax était un test: j’accepte de croire qu’il voulait d’une façon ou d’une autre me ‘faire la leçon hier’, mais s’il m’avait refusé aujourd’hui, ce qu’il m’a promis hier, même à contrecœur, je pense que je devais prendre quelque décision!

Oh ! Ce n’est pas la seule régression, - ni la première ni la dernière, - qu’il me sera donné de vivre d’ici la fin du mois: c’est à la fois vexant et apporte si bien la preuve que l’enfant en moi (en chacun de nous!) ne meurt jamais!

Je reviens de chez *Massif Central*: eh bien, mon intuition était juste! Après m’avoir fait envoyer mon fax, il m’a demandé de m’asseoir ‘confortablement’, et m’a fait, papier en main, toute une théorie, très bien tournée, sur le thème : ‘Aidons-nous les uns les autres!’. Tout coûte (à qui le dit-il!), et il faut que tout le monde participe. Et comment cela se passe-t-il en France, et ailleurs? Ici, nous pensons demander environ quinze dollars par jour; bien sûr avec discount pour ecclésiastiques, etc. Que m’en semble? Comment est-ce dans mon ordre? De même, pour les fruits: mais cela, il me l’offre de bon cœur! Mais pas le fax: il faudra régler les fax... Dans un ‘désenchantement’ qui allait croissant, j’ai écouté, acquiescé, répondu aux questions, remercié de m’avoir tout si bien expliqué (Je riais intérieurement, mais n’avais pas envie d’argumenter)... Nous en restons donc aux cinq cents dollars plus dix dollars pour les fax! ... Alors, il est redevenu le *Chung San Sunim* de toujours, souriant, détendu, aimable et... m’offrant des fruits avant de partir, en me souhaitant une bonne soirée!... Trois jours d’inconfort et de malaise, juste suffisamment pour me déniaiser plus radicalement. Il aura donc ses dollars pour le voyage, et moi la paix et l’utilisation ‘payante’ du fax jusqu’à son départ! All’s well, that ends well!

Il y a de nouveau de l’air, il fait bon, je vais prendre un bain... Puis j’accomplirai ma vespérale, juste avant d’aller dormir! Le cordon ombilical est bel et bien coupé.

KAM RO AM, 8 MAI 1998.

Ma mère m’accompagne depuis mon lever... Désir de la mère, de retour dans la sécurité, le confort de la non conscience, l’amour inconditionné ? La ‘consolation après la perte’ ? Tout ça, certainement, et à la fois!... Elle m’est apparue à notre cérémonie du matin, aux Iris, celle de mon petit déjeuner qu’elle s’est mise à préparer dès que j’entre dans la salle de bain, et qui m’attend à la salle à manger ou au jardin, sitôt sorti frais et dispos de ma chambre, qu’elle a, aussi, déjà rangée pendant mon séjour aux ‘eaux’! Elle est là, assise, silencieuse et attentive. Et pendant que je déjeune, nous parlons... Parfois

cela dure plus d'une heure: rien ne nous attend. Je suis en vacances. Elle est avec moi, je suis avec elle: cela nous suffit. Ce sont de grands instants de bonheur, une fois l'an, en été...

Au sortir de la nocturne, m'ont traversé l'esprit deux textes,

- l'un que je rapportais, à Lumbini, l'hiver dernier, dans le premier chapitre du *"Bouddha Revisité"*, sur le bouddhisme du Bouddha, le voici:

"Pour ce qui touche l'omniscience, sa vertu réside précisément en ce que je n'ai pas le plus léger désir d'elle. Cela est pure contradiction : mon but doit avoir de l'attrait pour moi, sinon je ne chercherais pas à l'atteindre ; mais il doit également être sans attrait pour moi, parce qu'autrement, je chercherais à l'atteindre. Ainsi l'omniscience et moi ne saurions jamais nous rencontrer : mais, que je ne sois plus moi, et tout peut m'arriver. Faire tout, sans être conscient de faire quoi que ce soit. Penser tout et n'être conscient de rien. Lutter pour tout, et être content de ne jamais rien atteindre : voilà le miracle à accomplir pour nous débarrasser de nous-mêmes!"

- Le second provient de ma récolte de Séoul, avant d'arriver ici, le voici:

" Paradoxalement, l'Éveil a un effet rétroactif. Il faut d'abord le désirer intensément pour s'engager dans l'ascèse longue et difficile qui y conduit; c'est seulement cet espoir, cette perspective qui donneront l'élan nécessaire pour surmonter les obstacles et persévérer dans la Voie. Toutefois ce n'est que lorsque l'on aura perdu ce désir, renoncé même à cette espérance, oublié jusqu'à la notion d'Éveil, que l'on sera mûr pour l'accueillir. Alors seulement nous comprendrons que l'Éveil n'est pas un terme, mais un commencement, et ainsi que depuis toujours nous étions éveillés." (Brosse 1992 : 189).

Puis, après la matutinale, je suis tombé sur ces poèmes de Kusan (1982 : 150 & 157 et suivantes, à la clôture de la retraite d'été 1976, à Songgwang sa):

*La chaleur de l'été monte encore,
envahissant des mondes
aussi nombreux que les sables du Gange.
Dans la forêt, l'herbe et les arbres
forment une bande monochrome.
Qui veut connaître
le véritable fond de la Source Originale
doit simplement chercher!
Alors il apprendra
ce qu'on ne comprend pas!*

*Ces sommets plus hauts que tous les autres
sont le séjour des lions.
Dans les clairs torrents de la montagne,
habitent les dragons.
Qui peut attraper les sourcils d'un lion
et la moustache d'un dragon,
est un grand homme
jouant du luth au clair de lune...
C'est la montagne qui bouge,
et non la lune!
Toute place est un dessin d'Éveil:
sur un vieux pin le héron bleu se perche
et dans les arbres verts, les loriots se répondent.*

(Citant T'ien Chang Shan:)

*'Qui a vu clairement le fond de ses pensées?
Veut-on plonger dans l'océan de ces portes de l'Absolu,
plus nombreuses que grains de sable et de poussière,
besoin n'est que d'un mot,
un seul!
Ne suivez pas vos sens:
quand le bouquetin s'est pendu par les cornes,
les chiens de chasse sont perdus!*

Je crois que je stagne! Je n'arrive plus à rester 'rivé' à mon 'hwadu'; je continue de 'questionner' dans une routine tiède et sans goût; faut-il désirer, faut-il ne plus désirer l'Éveil... Quel mot de passe dois-je encore déchiffrer? Si tout lieu est un *mandala* représentant l'irreprésentable, c'est que je suis (devenu) aveugle! Je dois encore suivre trop mes sens, et j'ai perdu de vue mon bouquetin! Il faudra que je demande à *Massif Central* comment cela s'est 'passé' pour lui, cet Éveil: y arrive-t-on jamais, ou plutôt est-il possible de 'parler de ces choses-là'? J'ai l'impression que cela doit sonner de façon indécente, impudique ou irrévérencieuse! Comme de parler de sa première expérience sexuelle! Et qu'en dire, justement, si elle a eu lieu, qu'elle a eu lieu, point. Ou d'en faire un poème (*Goethe* disait: "Quand j'ai un chagrin, j'en fais un sonnet !"; et *Lamartine*: "Je chantais, mes amis, comme l'oiseau respire".)! Je ne suis ni catastrophé ni impatient: je me (re)demande simplement si je ne suis pas arrivé au bout de mon expérience personnelle, ici, en matière de zen/sôn. Ne plus rien attendre, je pense, est la meilleure attitude. Adoptons-la, et continuons de faire comme si... Peut-être cela finira-t-il par devenir comme ça! A la *Pascal*!

KAM RO AM, 9 MAI 1998.

Il est 18h30. Je viens de terminer messe et dîner, comme d'habitude dans la foulée. Un bain coule où je vais me plonger dans cinq minutes. Ce matin, tout avait commencé 'normalement' à 3h30 : nocturne, puis fin de la nuit. Mais, à la fin de ma matutinale, vers 7h00 donc, j'entendis la baie à glissière du hall de méditation grincer, puis se refermer. 'Voilà un fax!' pensais-je, en terminant mon temps réglementaire. (Je cours à mon bain... Je suis de retour...)

C'était en fait un double fax: le premier de Nice; le second de Medellin! Peu importe leur contenu, mais d'une part, je devais répondre à Nice, pas avant treize heures trente (à cause des sept heures de décalage horaire) et d'autre part, je ne voulais plus 'disturber' *Massif Central* à deux jours d'intervalle: il me fallait donc descendre à la cabine près du monastère. A partir de cette décision est monté en moi le plus grand ras-le-bol de tout mon séjour... jusqu'ici! Une révolte contre le sôn, le zen, *Massif Central*, la 'bouffe', les Coréens et ma propre folie d'être venu jusqu'ici, pour faire quoi, au juste, alors que j'aurais pu tout aussi bien me trouver un ashram ou un dojo dans les Hautes Alpes ou en Dordogne! Quel c.. je suis, de m'être fourré dans ce guêpier! J'ai laissé libre cours à ces flots d'insanités très hygiéniques, et après quelques minutes, j'ai pris ma place ordinaire près d'une grande baie et me suis replongé dans la lecture de *Huang-po* (*Blofeld* 1959 : 112). Et je tombe sur ce qui suit:

Cessez de rechercher l'état de Bouddha,
 puisque toute QUÊTE est condamnée à l'échec!
C'est comme un fou qui crie au sommet d'une montagne:
en entendant l'écho tout en bas,
il va le chercher dans la vallée!
Mais, mon Dieu, quelle est vaine sa recherche!
Une fois dans la vallée, le voilà qui crie à nouveau
et grimpe tout droit le chercher parmi les cimes !
Mais, il peut ainsi passer mille renaissances et dix mille éons
à chercher d'où viennent ces sons en suivant leur écho!...
 Il vaut beaucoup mieux n'émettre aucun son !
 Il en est ainsi parmi les résidents du Nirvana!
 Ils n'écoutent ni ne savent: pas de son; pas de piste, pas de trace !
 Rendez vous tels,
 et vous serez à peine moins que voisins de Bodhidharma!

Je n'avais pas tout à fait réalisé, et laissant tomber *Huang-po*, - encore plein d'humeur et de colère, - j'en vins à *Kusan* (1982 : 146). Le Maître raconte une anecdote tirée d'un Recueil de Textes sur "*Tout en montrant la Fleur*" (la fameuse fleur que le Bouddha est supposé avoir montrée avec un silencieux sourire, geste dont seul Mahakasyapa aurait saisi la signification, devenant par le fait même successeur du Maître et initiateur du Ch'an/Sôn/Zen). Voici l'histoire:

"*Ma-tsu* (709-798: très illustre Maître de Ch'an, dit du Grand Silence) avait l'habitude de tomber assis et de méditer. Un jour le Maître *Huai-Jang* prit une tuile et se mit à la polir, juste devant l'ermitage.

- *Ma-tsu* : Vous polissez une tuile?
 - *Huai-Jang* : Oui, je veux en faire un miroir!
 - *Ma-tsu* : Mais comment voulez-vous faire un miroir d'une tuile, même en la polissant?
 - *Huai-Jang* : Si on ne peut faire d'une tuile un miroir, même en la polissant, comment penses-tu, toi, accomplir la nature de Bouddha, en restant assis à méditer?
 - *Ma-tsu* : Qu'est-ce que ça veut dire?
 - *Huai-Jang* : Quand une paire de bœufs tire une charrette, et que la charrette n'avance pas, sur qui faut-il donner du fouet, sur les bœufs ou sur la charrette?
 A cet instant, *Ma-tsu* reçut l'Éveil".

Uniquement alors j'ai compris que je suis ce fou qui court après l'écho de ses propres cris et cet ingénu qui polit des tuiles pour en faire des miroirs! Je suis toujours plein de ma propre rumeur et je frappe comme un sourd sur ma charrette pour la faire avancer!

J'étais tellement heureux de découvrir mon masque que j'en suis resté assis (moi aussi) plus d'une heure, comme abasourdi et illuminé. Puis, la tête vide et le cœur léger, je me suis fait infuser du thé que j'ai bu à lentes gorgées, les yeux perdus dans un passé très proche et un futur très immédiat. Je me suis habillé et ai pris le chemin du monastère. Deux fois, je m'arrêtai: un couple d'allemands, dont le mari me reconnut pour avoir lu un livre que j'ai publié en Allemagne, il y a pourtant vingt ans déjà, et successivement, un moine Chogyé, italien, venu pour la retraite d'été qui commence ce soir, et qui s'est déclaré ancien élève des Salésiens de Padoue quand je me suis présenté, puis un autre moine Chogyé, Birman celui-là, venu pour la retraite lui aussi, près de la cabine. Je réussis à avoir Nice au téléphone, rencontrai *Massif Central* accompagné d'une jeune coréano-américaine, et remontai à l'ermitage. Je m'assis à nouveau à mon endroit habituel et jusqu'à mon eucharistie, méditai sur 'rien' : tout, le monde, ma vie, ma mort, dans un défilement de 'choses' d'autant plus insignifiant qu'il était continu. J'ai fait une diarrhée mentale. Il le fallait... Je me sens mieux comme après un clystère... Je vais de ce pas dans le hall de méditation pour la vespérale. Puis je me coucherai.

KAM RO AM, 10 MAI 1998.

A l'aube,

'Oh, le chant de la pluie, par terre et sur les toits' (*Verlaine*)

m'a confirmé (*comme à la Confirmation après le Baptême*) que j'ai fait un pas, passé une porte, gravi un degré; ou encore, que j'ai abandonné 'quelque chose', lâché du lest, posé des bagages ('impedimenta', en latin = 'choses qui se mettent en travers des pieds et les empêchent d'avancer'; l'allemand utilise le mot français 'Bagage' pour indiquer 'ce qui embarrasse inutilement!'). Un sentiment d'arriver au virage de la dernière ligne droite et d'amorcer le sprint final. En même temps, un bien-être étrange, la conviction irraisonnée que *'tout est comme ça et bien comme ça'*: la pluie qui tombe est bien la pluie qui tombe, ma lessive ridiculement étendue hier soir là devant moi n'a jamais été plus à l'eau que jamais, le ciel bouché est bien le ciel bouché! Je respire à l'unisson avec la vingtaine de moines, - me rapportait le Padouan hier après-midi, - qui sont entrés en '*kyölche*' (retraite) d'été (!) dans le fameux hall de méditation de la 'cité interdite' du monastère. '*Le fou qui court après l'écho de ses cris*', '*l'ingénu qui veut muer les tuiles en miroirs*', '*l'insensé qui fouette la charrette pour la faire avancer*' m'ont transféré dans une constellation de métaphores où j''appréhende intuitivement' des choses: je ne sais ni ne veux, si je le savais, dire quoi. Alors je vais 'métaphorer'!

*Caméléon subtil, j'endosse la couleur
 de ce temps qui n'est pas du temps, et de cet espace qui n'est pas de l'espace;
 aveugle ébloui, je vois qu'il n'y a rien à voir,
 je progresse immobile vers où je renonce à me rendre.
 Le froid dans mes jambes réchauffe tout mon corps
 et mes mots pleins d'images sonnent des notes creuses.
 Les sourcils du lion des cimes ne sont que l'arc-en-ciel du printemps ombrageux
 et la moustache du dragon des gorges amuse les saumons facétieux.
 Je vais me taire
 et laisser là mes tuiles:
 peut-être convaincrai-je mes bœufs de tirer ma charrette!*

Je me suis donc tu, ne laissant au silence pas d'autre choix, que celui d'être happé par les crépitements de la pluie grossie d'un coup, et, depuis cinq heures, par les violentes et hurlantes rafales d'un aiglon de force sérieuse, qui doit venir de l'océan (à une vingtaine de kilomètres). Je me suis emmitoufflé dans mon plaid, jouant les *Emily Brontë* dans le presbytère de *Wuthering Heights*. En fait, j'ai eu froid, j'avais les doigts gelés. Je me suis fait du thé à deux reprises. Seul aujourd'hui dans un Kam ro am retentissant de toutes ses baies vitrées disjointes, par où s'engouffrent tous les courants d'air, j'ai déambulé dans la galerie sonore, me suis tapi au fond de ma cellule sous une grosse couverture, ai déserté le hall de méditation frigorifique, vide de désir de quoi que ce soit, plein d'une indistinction autant physique que morale. Le ronflement des rafales et leurs claquements secs sur les boiseries et sur les portes, avec le spectacle proprement impressionnant des bambous géants ployant à rompre sous les prodigieuses vagues éoliennes, se mêlaient aux images cassées qui de temps à autre refaisaient surface dans mon apathie méditative: morceaux de vie épars, que le souffle désensablait et qu'il emportait aussitôt dans son sillage tourbillonnant vers d'autres ensablements, au pied d'autres falaises...

*Il faut ainsi, ensemble,
vouloir, ne pas vouloir, chercher, ne pas chercher, avancer sans bouger,
tout faire et pourtant ne rien faire!
Ainsi, dès le départ,
il faut savoir que cette quête est vaine,
car il n'y a pas plus de Bouddha qu'il y en a en fait,
et, en en possédant la nature depuis toujours,
c'est prétendre en vain atteindre ce qui n'est pas et que l'on a déjà!
Ne rien nommer, car dire, c'est déjà dire faux,
c'est ne dire en effet qu'une chose à la fois.
Crier, alors, mais ce n'est qu'indiquer encore
que ce cri est 'produit', donc une impermanence.
Rester, enfin, tendu vers un rien qui est nous,
tendu vers nous-mêmes qui ne faisons qu'un avec ce rien,
et par là avec tous les riens, qui ne font qu'un tous ensemble,
partant avec nous-mêmes.
Conscience de non conscience,
conscience de n'être qu'ainsi, sans être 'plus' ni 'moins'.
Plus d'alternative, plus d'ambiguïté ni d'ambivalence:
pas d'avant, ni d'après, mais non plus pas plus de 'présent' que d' 'espace',
et plus d'équivalence einsteinienne du genre :*

$$e = \frac{1}{2} g t^2 \dots$$

Et cette intuition doit venir 'subitement', comme un coup de poignard, à mon insu, car s'en rendre compte, c'est nier que la 'chose' ait eu lieu, puisque c'est la nommer! Continuer à rechercher, sans le désirer, ce que j'ai atteint, sans savoir que je l'ai atteint, et supposer toujours qu'il est à atteindre encore et digne d'être atteint, sans pour autant le désirer, car...*'Rester assis à ne rien faire'...du tout!*

Voici la leçon d'un Maître de Sôn, *Lung-men Fo-yen (1067-1120) (Buswell 1983 : 310)*

*Le Sôn, n'est-ce pas être assis?
Être assis, n'est-ce pas cela, le Sôn?
Ainsi compris,
on l'appelle "méditation assise".
Qui est vraiment assis là?
Qu'est-ce que le Sôn exactement?
Mais si l'on désire seulement s'asseoir,
c'est comme si l'on se servait du Bouddha pour chercher le Bouddha!
Le Bouddha n'est pas à chercher,
si vous le cherchez, vous ne réussirez qu'à le perdre.
Être assis n'est pas contemplation de soi,
le Sôn n'est pas une technique externe.
Si vous observez de près ce qui s'est passé,
tranquillement assis, cherchant attentivement,*

*même si vous ne voyez aucune différence (entre avant et après),
quelle confusion de penser que rien n'a changé!*

Ce n'est donc pas parce que rien n'a changé, que rien n'a changé! Nous ne constaterons jamais que quoi que soit a changé: ne rien voir n'est pas plus une preuve que voir. Quelque chose doit nécessairement changer, mais nous ne saurons jamais quoi. Le zen n'a pas de fin, c'est une '*Unendliche Geschichte*', une "*Histoire sans fin*" (Michaël Ende).

"Devine si tu peux et choisis si tu l'oses!", ça, c'est *Racine!* Jean Racine.

KAM RO AM 11 MAI 1998.

La pluie et le vent ont battu toute la nuit: je crois qu'aujourd'hui, ils continueront encore de plus belle. Je viens de balayer la galerie, des écaillés de peinture que les secousses ont détachées des encadrements. Avec mon bonnet marin, mon plaid écossais sur les épaules, ma barbe et mes cheveux de cinq mois (mon dernier barbier date du 7 décembre dernier, à Katmandu: j'avais tout laissé pousser pour jouer les dignes Santa Klaus/Nikolaus, à la garden party de Noël de l'Ambassade d'Allemagne, la veille), je ressemble à ces vieux gardiens de phare bretons, qui ont décidé de terminer leurs jours, face à cette mer qu'ils ne peuvent plus prendre, mais qui les a pris, elle, une fois pour toutes! Ils ne la voient d'ailleurs plus, - surtout si le phare se dresse sur un îlot avancé, comme à la Pointe du Raz ou à Ouessant, - ils sont au milieu d'elle, en elle, totalement "é-pris" d'elle. Ils sont devenus "LA MER". Enfants, ils n'ont connu qu'elle dans leur total environnement; adolescents, ils ont rêvé de partir sur elle, pour le long cours, la pêche ou la "Royale"; adultes, ils l'ont épousée, parce que « *Homme libre, toujours tu chériras la mer* » (Baudelaire).

Et maintenant, ils l'ont enfin découverte en eux, et se rendent compte que depuis toujours elle était là, à les attendre, 'cette grande amoureuse', sachant qu'un jour ils la reconnaîtraient, étant déjà tout à elle!

Ce doit être quelque chose comme ça, l'Éveil. On vit avec, sans le savoir, sachant seulement qu'on ne peut pas vivre autrement que l'on vit, et que l'on vit ainsi naturellement. Et puis, au moment même où l'on s'aperçoit qu'effectivement on vivait toujours comme ça jusqu'à cet instant, on trouve cela tellement 'normal', qu'on ne doit pas avoir besoin d'y faire plus attention que ça. Pendant l'interrogatoire inquisitionnel au cours de son procès, l'évêque Cauchon pose à Jeanne la Pucelle cette insolente et impudente question: "Jeanne, es-tu en état d'amitié avec ton Dieu?". Qui pourra jamais répondre à une telle question! C'est 'Dieu-en-elle' (Emmanu-El) qui certainement répond par sa bouche (ce qui fera clore celle de Cauchon!): « Si j'y suis, qu'il m'y garde; si je n'y suis, qu'il m'y mette! ». Jeanne ne se prononce pas, ne nomme pas, 'reste en l'état': elle continue simplement d'être ce qu'elle est: '*Dieu en elle et elle en Dieu*'!

Le vent a fini par tomber. La pluie persiste J'ai eu tellement froid (la chaudière est en panne, et tout le bâtiment est glacé) que j'ai dû m'emmitoufler dans une couverture pour méditer, et garder des pantoufles dans ma cellule. Brume, nuages: l'ermitage était dans le vague, comme moi, qui vraiment erre dans ma tête et dans mon corps, ne sachant ce qu'il faut ni ce qu'il ne faut pas vouloir! Dans la galerie, sous ma couverture et mon plaid, le bonnet sur les oreilles, devant les cimes du Chogyé tantôt émergeant, tantôt immergées au sein d'une mer mouvante et grisâtre, je me suis un instant assoupi...M'ont enchanté alors les images de '*La Montagne Magique, Der Zauberberg*', de Thomas Mann, puis celles de '*Die Kälte, Le Froid*', de Thomas Bernhard: le sanatorium, les balcons, les héros dont les poumons s'en vont avec leurs jeunes années, l'endroit devenu sacré, et par ce qui s'y passe et parce que cela se passe là, à la limite du ciel noir et d'une terre dont la neige s'obscurcit, malgré la beauté glacée de la nature et leur jeunesse qui tousse, leur enfance encore, et qui sera aussi leur dernier âge! La montagne, le froid, le sacré et le magique: *dans ma solitude volontaire, je n'ai jamais été aussi entouré de ce dont il faudrait que je me déleste pour 'faire zen': ma mémoire et ma culture.* Tout me rappelle, me renvoie, me transpose. Il n'est pas une image, pas une sensation, un bruit, un parfum, pas un effleurement qui ne me connecte aussitôt et superbement avec des constellations de constellations chimico-sensitives, toutes plus magnifiques les unes que les autres!

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans! (Baudelaire)

Je crois bien que je fais partie des gens irrécupérables pour toute campagne de dé-conceptualisation de la pensée et de désensibilisation de la perception. Cela m'apparaît même relever de la contre-nature. Quant à l'affirmation/négation/fusion ou synthèse qui doit être la seule approche possible du Dharma/Absolu, c'est une dialectique proprement 'abrutissante' de la subtilité où, comme le vif argent dans le cristalliseur ou sur la paillasse du laboratoire, des éclairs seuls sont censés devoir satisfaire le sujet/objet confondus dans l'Un et Unique, Indivis et Indivisible, Inimaginable et Inexpérimentable, et dont la quête est de toute façon vaine, parce qu'il n'y a rien à 'quêter'! Ou peut-être suis-je trop fatigué, ce soir. D'ailleurs, le couvre-feu vient de sonner...

KAM RO AM, 12 MAI 1998.

Il fait toujours aussi froid ce matin; pour la nocturne et la matutinale, j'ai dû me confectionner un igloo de couvertures: c'était en fait très agréable. Et charmant! Entre ces deux premières 'sessions', je me suis rallongé quelque temps, et j'ai rêvé. Un rêve rapide (!), d'une seule image (ce qui m'en reste), mais persistante et qui m'a physiquement fatigué. Je transportais un animal sur mon dos, oui, un gros animal même, de la taille d'un âne, d'un bouc, d'un veau! Et cela n'avait aucune élégance: je soufflais et m'agrippais à leurs pattes, passées de chaque côté de mes épaules, comme pour me retenir de tomber. Je me souviens d'avoir en même temps regardé de droite et de gauche, peut-être pour quémander une aide du regard, mais sans succès. C'est dans cette position de 'transport' que je rouvris les yeux, pour ma session suivante, pendant laquelle j'avais la sensation de porter toujours mon drôle de fardeau... Il serait à la fois facile et juste de dire, dans une interprétation au premier degré (elles ne sont pas toujours les moins profondes), que ces trois animaux, très particuliers en l'occurrence, sont trois images de moi, pas très ressemblantes, j'espère, avec ma nature de Bouddha, s'y opposant plutôt. *L'âne récalcitrant, têtu, inamovible; le bouc puant, lubrique, vindicatif; et le veau niais, aboulisque, insipide!* Il est vrai qu'assez facilement je regimbe, argumente, n'en démords pas; que mes sens, instincts et hargne confondus, sont souvent mes moteurs; que je possède une bonne dose de naïveté, d'indécision et de cliché! Mécanismes de défense? Dernières cartouches? N'importe quoi!

Et puis, il y a *cette histoire des deux Thomas (Mann et Bernhardt)*: ils ne sont pas venus pour rien, dans 'le froid de ma montagne magique'! Cette réalité gémellaire est toujours réapparue chez moi, dès qu'il s'agit de vivre quelque chose d'important. *Thomas Didyme, Thomas le Jumeau*, mais sans savoir jamais très bien avec lequel des deux on a à faire. Il y a 'celui qui n'était pas là', et qui ne veut croire que s'il 'touche'; et puis il y a 'celui qui est là' et qui n'a 'plus besoin de toucher' (Jn 20,24-29). Il y a bien sûr *le Thomas Beckett d'Honest to God*, de *Samuel Beckett*, ce compagnon de bamboche du futur roi d'Angleterre, Henry II Plantagenêt, devenu Archevêque de Cantorbéry et Primat du Royaume; qui désavouera son Roi pour rester 'honest' à Dieu, et le paiera de sa vie, assassiné au pied de l'autel dans sa cathédrale! Il y a aussi *Thomas l'Imposteur*, de *Jean Cocteau*, celui qui passe pour un autre, Français, Allemand, enfant perdu de la guerre des tranchées! Les voilà tous ensemble: celui qui n'est pas là puis qui est là; celui qui n'est plus le même avant et après; celui dont on ne saura jamais très bien de quel côté il est!

Depuis ces derniers jours, me voici pris dans la ronde de fables, qui me racontent à moi-même par le détour de l'allégorie. Il y a la fable qui porte pour titre "*Le Fou, l'Ingénu et l'Insensé*", à la *Milan Kundera*; celle, plus dans la tradition de *Jean de Lafontaine*, qui s'appelle "*L'âne, le bouc et le veau*"; et celle, enfin, plus dans le goût de *Luigi Pirandello*, de "*Didyme, l'Archevêque et l'Imposteur*"! Il vaut mieux en rire, car, dans ma solitude qui se creuse, - *Massif Central* vient de partir pour Séoul, jusqu'à dimanche prochain: un service funèbre en l'honneur de sa mère décédée il y a quarante jours, - je sens que je divague un peu. Je ne prends ni absinthe, ni mezcal, ni LSD, ni coca, ni poudre de champignon hallucinogène: je pense que l'isolement, le silence, le jeûne, le sommeil réduit, la méditation intensive, et maintenant le froid vont peut-être faciliter l'accès à certaines 'intuitions silencieuses', dont la nature de Bouddha serait dispensatrice à ceux qui tiennent... jusqu'au bout!

EPILOGUE

LA TRANSMISSION DE L'ESPRIT

ou

“D’un Thomas, l’Autre”

J’avais tellement froid, que j’ai décidé brusquement de déménager dans une partie annexe du bâtiment où je logeais jusqu’ici, et où une autre chaudière marche, elle! Je viens de m’y installer en un clin d’œil! Ce nouveau lieu présente deux avantages matériels appréciables: celui d’être chauffé, comme je viens de le dire avec réconfort, et celui d’offrir une plus belle vue sur le jardin et le Chogyé. Je n’y vois pour l’instant qu’un seul inconvénient, et encore: c’est que je me trouve maintenant près du porche d’entrée. Mais nous n’avons jamais eu tellement de visiteurs!

Surtout, je prends conscience, là, à l’instant, en m’asseyant devant mon laptop, que je passe ainsi d’un recoin froid et aveugle, à un balcon chaud avec vue!

On pourrait se demander, en effet, pourquoi je viens de rapporter dans le détail cet événement minime de ma vie de reclus. Eh bien, tout spontané qu’il ait été et parce qu’irréfléchi, mon ‘déplacement’ m’apparaît, dans une clarté aveuglante et soudaine, symboliquement significatif. Avec ce départ, pour moi inattendu, de *Massif Central* à Séoul, - il ne m’avait rien dit, il n’a pas à le faire, mais enfin...- et pour cinq jours, quelque chose, en moi, ici et maintenant, arrive à terme. Le *Massif Central* qui reviendra lundi prochain, ne sera plus ‘central’ du tout: il ne fera que passer, faire ses bagages et partir pour l’Europe trois jours plus tard, exactement le jour de l’Ascension! (c’est un peu gros, je sais!). De toute façon, il est, vraiment, déjà parti pour moi, il a même commencé à partir dès le lendemain de Noël...bouddhiste!

Mais prenons les choses simplement telles qu’elles se présentent: *en changeant de point de vue, je change souvent de point de vie!* Et c’est ce que je suis de nouveau en train de faire. J’entre effectivement dans l’épilogue de cette aventure: où il s’agit de devenir d’un Thomas, l’Autre. Car *ce sont les Thomas qui m’ont transmis et ouvert l’esprit. Je dis bien : transmis un esprit qu’ils ont ouvert pour moi.* En effet: n’est-ce pas Didyme qui demande: « Nous ne savons même pas où tu vas: comment en connaîtrions-nous le chemin? » (Jn 14,5). Il ne pouvait pas ‘voir l’Autre’, car il ne savait pas ‘où être là’ à ce moment-là! N’est-ce pas l’archevêque qui ne répond plus à son nom, quand ‘son roi d’ici-bas’ l’appelle? Il sera donc ‘renvoyé à l’Autre roi de l’au-delà’, qui l’appelle et à qui il répond! N’est-ce pas l’imposteur, enfin, qui est sans identité et qui cherche ‘l’Autre qu’il est’? Mon ‘*hwadu*’, mon ‘Sésame’ du tout début, - que j’essaye laborieusement de mâchonner, comme un vieux chicot de bourlingueur, depuis vingt-cinq jours, - m’invite quotidiennement depuis à l’impossible quête d’‘une baleine blanche’: *‘my true original face before my father and my mother were born’* (mon véritable visage originaire, avant que mon père et ma mère fussent nés), c’est-à-dire ‘mon Autre originaire’, celui d’avant tout!... Et si ‘Je’ était (vraiment un) Autre, comme le soutenait *l’éternel jeune Arthur (Rimbaud)*? Alors, c’est depuis ailleurs que j’aurais des chances de l’entrevoir, c’est-à-dire en me déplaçant! Transmission de l’esprit: l’un écho à la Quête permanente de mon Altérité?

KAM RO AM, 13 MAI 1998.

Ce n'était pas le soleil d'Austerlitz, mais enfin il avait apparu ce matin, vers sept heures trente. Après plus d'une semaine! Je suis même sorti de mon nouvel antre, pour aller m'asseoir un instant sur l'escabeau bancal du chemin de ronde extérieur du hall de méditation. Le ciel est encore bien chargé, je sens que le vent froid se relève. D'ailleurs, il fait déjà plus sombre...Je crois que c'est reparti!

Je suis donc seul à Kam ro am: l'ermite, maintenant, c'est moi! Dans cinq jours, *Massif Central* repassera, mais d'une certaine façon, en visiteur: et puis, je terminerai seul ce parcours, comme je l'aurais commencé! Curieux sentiment de 'mission accomplie'. Et puis aujourd'hui, 13 MAI, est un jour mémorial pour moi. Comme chaque 13 mai, tous les dix ans, il se sera passé un événement significatif dans mon existence. Aujourd'hui n'échappe pas à la série, avec 'l'ermite de Kam ro am'! En effet, le 13 mai 88, à Nice, je décidai de démissionner de toutes mes fonctions, pour me préparer à partir pour l'Amérique Latine: je me retrouvai à Hong-Kong! Le 13 mai 78, le JBS (Jean Bosco Service) devenait International, avec une collaboration franco-allemande, premier pas vers plus loin. Le 13 mai 68, je me trouvais à Paris, sur les barricades, acteur de cette 'révolution estudiantine', qui me valut un exil de deux années, dans un IUT d'Agronomie du Centre de l'Hexagone, où, outre la découverte de la 'terre', je nouai des amitiés parmi les plus profondes de ma vie. Le 13 mai 58, c'était Alger, déjà des barricades, le Plateau des Glières, la Marseillaise chantée très patriotiquement par des Pieds-noirs qui devaient bientôt apprendre que l'Algérie n'est définitivement pas la France, quoi que de Gaulle ait pu/dû politiquement leur hurler du haut du grand balcon du Gouvernement Général. Et le 13 mai 48, - j'avais juste 6 ans et 3 mois, - je 'faisais' ma Première Communion, en l'église St Jean Bosco, du quartier du Ruisseau, où j'étais né, sous un bombardement, et fus baptisé dans la foulée! Je suis toujours resté un fils de Don Bosco, j'espère mourir tel.

J'ai parfaitement conscience que mes élucubrations mystiques d'hier sur les trois Thomas et sur l'Altérité rimbaldienne, non seulement ne veulent strictement rien dire pour un Asiatique normalement constitué, surtout s'il est bouddhiste et pratique (circonstance aggravante dans ce cas) la méditation Sôn/Zen..., mais en plus, que tout cela ne présente aucune espèce d'intérêt ni ne provoque le moindre élan de curiosité, dans une structure mentale si différemment bâtie que peut l'être la sienne en comparaison de l'occidentale. Et vice versa. Mais cette situation est analogue pour moi aujourd'hui vis-à-vis de ce que le Sôn exige de moi, et des textes que je consulte: avec la seule différence que j'essaie, dans toute la mesure de mon possible et en y appliquant toute ma curiosité bienveillante, d'entrer, - ou au moins d'en arriver jusqu'au seuil, - dans cette approche de l'existence et de la vie, de la méditation et de sa transmission de l'esprit. Je dois dire que ce n'est ni évident ni facile. Et qu'il faut une volonté bien déterminée et une constance très opiniâtre pour se mettre, même un temps limité à douze semaines comme moi, à une telle école. D'ailleurs à ma connaissance, tous les Occidentaux (Américains du Nord surtout) qui sont devenus moines, ici, en Corée, en Thaïlande ou en Inde (je parle pour la dizaine que je connais personnellement), avec ou sans 'préceptes' (vœux, ordination, engagement solennel), sont retournés chez eux après quelques années, pour des raisons qui sont les leurs, et, c'est vrai, ont 'fondé' centres, écoles, foyers, instituts et autres, où avec d'autres 'collègues rapatriés', ils perpétuent d'une certaine manière, mais 'à la maison', ce qui est certainement resté plus qu'une simple nostalgie émotionnelle, mais une authentique conviction! Mais voilà: praticable à la longue, seulement si l'intéressé l'adapte à un environnement quotidien qui tienne compte de sa culture et de sa civilisation.

Je veux dire qu'il existe et qu'il doit exister des irréductibilités: *soutenir que le zen est universel, c'est ou bien ne pas savoir ce qu'il en est exactement ou bien le réduire à une technique*. Mais dans ce dernier cas, ce n'est plus du zen, c'est une méthode de méditation tout à fait vénérable, et qui peut certainement être tout à fait efficace dans ses objectifs. Ce qui doit être clair, c'est que le zen est bouddhiste, ou alors ce n'est pas du zen, et le bouddhisme soutient des positions par rapport à la vie, l'existence, l'ultime, la personne et l'autre... qui constituent l'épaisseur même du zen. Même s'il y a plusieurs écoles, et qui n'ont jamais été d'accord entre elles.

Voici une petite anecdote pour illustrer le monde de cette méditation, justement.

"Un jour un moine allait prendre congé de Maître Kuei Tsung, qui lui demanda où il comptait se rendre:

- *J'ai l'intention de passer dans tous les endroits où on enseigne les cinq sortes de zen!*
- *Oh! D'autres endroits peuvent bien en connaître cinq; nous, ici, nous avons la seule.*

Et comme le moine demandait laquelle c'était, il reçut brusquement une volée de coups.

- *Je vois, je vois! s'exclama-t-il avec excitation.*

- Eh bien parle, mais parle donc! hurlait Kuei Tsung.
 Et comme le moine allait s'expliquer, il reçut une seconde volée de coups.
 Plus tard, ce même moine arriva au monastère de notre Maître (Huang-po), et Huang-po lui demanda d'où il venait. Le moine lui apprit qu'il venait de quitter Kuei Tsung récemment:
 - Et quelles instructions t'a-t-il données? s'enquit le Maître. Ei le moine rapporta l'histoire ci-dessus!
 A la conférence qui suivit, notre Maître se servit de cette anecdote et en fit le commentaire suivant:
 - Maître Ma (surnom de Kuei Tsung) est réellement plus grand que les Quatre-Vingt-Quatre plus grands Éveillés! Les questions que posent les gens ne sont rien de mieux que de la m... (sic) puante recouvrant le sol. Il n'y a vraiment que Kuei Tsung qui vaille quelque chose!"

Le génial Blofeld (1959 : 95) est contraint de rédiger une note (2) de onze (11) lignes, faire appel aux livres du Dr Suzuki et développer lui-même deux commentaires... pour nous faire 'sentir' l'intérêt pédagogique de cette anecdote! Que le lecteur s'exerce par lui-même, d'abord! Plus loin, il en arrive à perdre lui-même la tête à propos d'une traduction.

[Je donne d'abord en français ce qu'il a essayé de rendre en anglais; puis son mot à mot du chinois en anglais que j'essaierai moi-même alors de traduire en français:
 « *L'Ignorance Primordiale n'est à la fois ni claire ni sombre; et par 'non sombre', il faut comprendre cette Clarté Originale qui dépasse la distinction entre clair et sombre* ».

Mais comme en chinois de la dynastie T'ang (texte original), le mot qui signifie 'ignorance primordiale' est lui-même composé de deux caractères signifiant 'pas' et 'clair', cela donne dans le mot à mot anglais de Blofeld (que je vais découper en groupes de mots suivant la traduction française): 'Not bright / both / not bright and not dark / not bright /just is /original bright/ not bright not dark.' : 'ce-qui-n'est-pas-clair / (l'Ignorance Primordiale) n'est-à la fois /ni clair ni sombre /, pas clair /c'est / le clair original / (la Clarté Originale) n'est ni clair ni sombre'.]
 Narration et spéculation: même combat!

KAM RO AM, 14 MAI 1998.

Voilà: ce matin, le soleil semble être vraiment de retour. J'ai voulu prolonger ma matutinaline au soleil, sur l'escabeau. J'ai hésité à prendre un livre, et puis, j'en ai pris un! La chaleur était d'une douceur que j'avais désapprise depuis huit jours, tout était briqué de neuf et les couleurs semblaient plus colorées encore. Les nids sous l'auvent du chemin de ronde pépient de toutes leurs ouvertures: ça y est, les œufs sont éclos et on réclame pitance. J'assiste à d'impressionnants numéros de voltige des parents nourriciers, affairés, dans une noria incessante, à fournir une proviande exigée impérativement!

Au bout d'un moment, j'ai ouvert *Kusan* (1982 : 142), machinalement. Je suis tombé sur cette page précise. Et j'ai été bouleversé par l'anecdote qu'il rapporte lors de la deuxième conférence de la retraite d'été 1976. La voici:

" Sous la dynastie T'ang, le moine chinois *Yen T'ou* travaillait à Han Yang comme passeur sur la rivière Han. Sur chaque rive, il avait installé des pancartes, invitant 'ceux qui veulent traverser à frapper un coup sur le panneau de bois'. Un jour se présenta une vieille femme, un bébé dans les bras; elle donna un coup pour passer. Chapeau de paille sur la tête, le Maître sortit en esquissant avec sa rame quelques pas de danse. La femme lui dit: " Je vous en prie, cessez de danser avec cette rame et répondez-moi! D'OÙ VIENT CET ENFANT QUE JE PORTE DANS MES BRAS?". Pour toute réponse, elle reçut un coup de rame. Mais la femme continua:" Cette vieille femme (que je suis) a mis au monde sept enfants, mais les six autres n'ont jamais trouvé personne capable de répondre à cette question. Et moi, ce dernier enfant, je ne peux pas l'élever!". Sur ce, elle jeta l'enfant à l'eau."

Alors, Maître *Kusan* s'adressa à l'assemblée:

" Qu'aurait-il fallu lui répondre pour l'empêcher de jeter le septième enfant à l'eau? Si j'avais été là, j'aurais pris l'enfant dans mes bras, et lui aurais demandé: Es-tu Vairocana-Bouddha qui es venu, es-tu Rocana-Bouddha, es-tu Siddhârta Bouddha? La lune claire et la brise fraîche sont libres de leurs mouvements". Et tout en berçant le bébé, je lui aurais dit: " Ah, précieux enfant! Pourquoi la vieille femme n'a-t-elle pas pu se réjouir?".

Un poème dit:

" N'est-ce pas triste qu'elle ait jeté
 son propre enfant dans la rivière?
 Il ne sut comment la garder

*de son esprit devenu fou!
N'allez pas gagner votre vie en dansant avec une rame,
vous abusant,
et menant une existence vide.
Les nuages de la montagne
et la lune que reflète la mer,
reposent en paix, à leur guise."*

Cette mère de sept enfants; le septième enfant dont elle et les frères et sœurs n'arrivent pas à percer l'ORIGINE; ce Maître foldingue qui répond mystérieusement 'd'un coup, d'un seul'; et finalement la mère qui se débarrasse de l'enfant, car elle pense qu'elle est incapable de l'élever: elle n'a pas pu se réjouir, alors elle le noie... Parce qu'il n' 'EST PAS COMME' les autres, elle ne peut pas le reconnaître: elle est incapable de reconnaître sa propre Altérité, sa propre nature profonde, à qui elle a pourtant 'donné le jour' elle-même, après six essais infructueux; ses autres enfants non plus ne l'ont pas reconnue, elle, en sa nature de Bouddha, ni le pseudo Maître qui danse avec sa rame, ni personne!... Quand *Kusan* dit qu'il lui aurait demandé son identité, il sait que le bébé (in-fans = qui ne peut parler) n'aurait pas pu répondre. Alors il énumère 'théologiquement' *les Trois Corps du Bouddha*: le Bouddha *Vairocana*, Bouddha du Monde du Trésor Fleuri (Flower Treasury World Buddha), c'est-à-dire l'Ultime Absolu où se mêlent les mondes nouménal et phénoménal; puis le Bouddha *Rocaina* (autre appellation du précédent suivant les recensions des textes); enfin *Siddhârta* Bouddha, le Bouddha *historique* (pour plus de détails, voir *Buswell 1983 : 230, note 16*).

N'est-ce pas triste, en effet, de passer à coté de soi-même, de se manquer, de ne pas se reconnaître: de ne pas 'connaître le chemin' (Didyme), de devoir 'le payer de la vie' (l'archevêque), de 'ne pas savoir la vérité sur soi' (l'imposteur)! Le chemin, la vie, la vérité (*Jn 14, 6b*)! Cela résonne très fort en moi: cette *trinité christique* et, plus haut, la *trinité bouddhique* ne peuvent me laisser indifférent!... La vieille femme du Han Yang s'est suicidée, en quelque sorte, en noyant l' 'enfant' qu'elle n'attendait plus; le vieillard Siméon (*Lc 2, 28-32*) s'est réjoui d'avoir reconnu avant de mourir l' "enfant" qu'il attendait depuis toute sa vie. Didyme était présent la semaine suivante (*Jn 20,26*), il avait fini par trouver le chemin; l'archevêque a préféré la vie éternelle à la terrestre: 'l'Autre en eux' *s'est révélé à eux et a été reconnu par eux*. L'imposteur cherche toujours (?) la vérité sur lui: y parviendra-t-il un jour comme les deux autres Thomas, et s'il y parvient, la reconnaîtra-t-il et l'assumera-t-il comme sienne, ou bien en sera-t-il tellement 'surpris' qu'il la rejettera, se néantisant *ipso facto*?

Je viens de relire ce qui précède: je tremble encore d'émotion. La femme du Han Yang et Thomas l'Imposteur ne sont pas théoriques dans ma vie, mais potentiels. (Cela doit avoir une portée générale, mais je parle pour moi). Elle avait un réel problème, et elle s'en est ouverte. Le moine l'a frappée (!) et ne lui a pas répondu: à moins que le coup de rame fût une/sa réponse. Mais comment l'interpréter!... Je pense à Marie de Nazareth. Prenons le texte au premier degré: en mettant au monde son propre Créateur, elle se révèle 'Mère de Dieu'. Qu'en savait-elle, elle, au moment de ces événements? L'ombre de l'Esprit qui la couvrait, abritait en elle une expérience ineffable: en acceptant l'offre de Dieu, elle se reconnaissait intuitivement 'capable de lui', capable de le porter, capable de lui donner un corps à partir de son propre corps. La Marie de l'Annonciation, dans le non-dit, reconnaît, assume et va vivre sa vraie nature et son altérité radicale: nature et altérité divines.

KAM RO AM, 15 MAI 1998.

Kam ro am était le Royaume des Fleurs et du Silence: le voici transformé en Royaume des Oiseaux et des Chants! Leur ballet sonore m'a effectivement réveillé ce matin: l'aube se faisant de plus en plus précoce, ils ont été plus efficaces que le moine excitateur du monastère que je n'entendais plus qu'en fonction de la direction du vent. Les nids des recoins de la corniche ont fait leur plein: ça pépie à pleins gosiers. J'arrive du chemin de ronde où je me réchauffais aux rayons hésitants d'un soleil convalescent, quand je me suis vu confronté avec une dizaine de volatiles bigarrés, perchés sur les buissons du muret, le bec grouillant de proviande pour leur progéniture, et manifestement étonnés de mon intrusion. Je ne suis pas Tipi Hedren, ce n'était pas 'la' séquence des 'Oiseaux' d'A. *Hitchcock*, mais je me suis amusé à y penser!... Le temps demeure très incertain, mais comme le vent se remet à

souffler un peu, il chassera les moustiques et les moucheron qui commençaient à se manifester, pensant que juin était déjà là.

Je n'avais pas le cœur à ces détails, hier soir: à treize heures trente, j'étais descendu au monastère pour une expédition téléphone/fax. J'ai réussi à envoyer le fax depuis le secrétariat général, où une timide jeune fille m'a autorisé, le plus naturellement du monde, à utiliser l'appareil: G.-E. Hourant, de l'EDJ, aura son article! Pour le téléphone, malgré l'aide d'un jeune et athlétique moine et de la complaisante employée du magasin de souvenirs qui m'a prêté son portable, rien: tout reposait dans à Nice et à Paris! J'ai laissé des messages sur répondeur. Et puis je suis allé dire bonjour à mon ami Jo, à la cuisine: quelle joie! Il était si content qu'il m'a rempli ma sacoche de pommes, de tomates, de cakes et de friandises! Sur le chemin du retour, on m'interpelle: c'est John, l'autre novice des cuisines, un sac rempli de fruits pour un vieux moine de 'l'ermitage d'à côté', qui lui aussi me fait cadeau d'une pomme monstrueuse! Je suis rentré heureux de n'être pas oublié, en bas. Tous ces fruits sont allés rejoindre l'énorme pastèque que, le matin, des visiteurs de *Massif Central* m'ont laissée, ne l'ayant pas trouvé dans sa tanière...

Cette 'histoire' de Nature de Bouddha et de Transmission d'Esprit à Esprit me semble devoir être saisie de manière 'holistique', je veux dire que je sens une relation de cause à effet réciproque entre les deux. La Nature de Bouddha étant la Révélation Intuitive de notre Véritable Face à chacun d'entre nous (en quelque sorte le 'se connaître enfin' de Socrate: γνοῦθι σεαυτόν / gnôthi séauton / connais-toi toi-même), et la Transmission d'Esprit à Esprit, à la fois la Reconnaissance par un Maître que le Disciple y a atteint, et la l'Habilitation à y atteindre (Certes, 'je vous donne mon Esprit', mais 'ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis': Mt 28,20b & Jn 15,16). Et tout cela, effectivement est 'SOUDAIN' et 'INEFFABLE': on peut ENSUITE le raconter de façon IMAGEE, mais l'ÉVÈNEMENT FONDATEUR est proprement insaisissable, sinon par l'INTUITION EXISTENTIELLE. C'est arrivé, ou bien ce n'est (toujours) pas arrivé!

(Indo-sino-coréano-nippo-) Bouddhistes et (Sémito-) Chrétiens, nous pouvons de part et d'autre être très désappointés par les 'mythes' (jatakas / anecdotes / poèmes / koans ; histoires / récits / paraboles / poésies vétéro / néo-testamentaires) inspirés de nos traditions respectives pour 'présenter audiovisuellement' (avec des mots/sons et des métaphores/images) les événements réels mais indicibles de nos expériences religieuses. Démythologiser à la *R.Bultmann* ne sert à rien, et dessert même le propos généreux et l'intention droite de l'exégète: *le mythe est incontournable dans la transmission d'une réalité qui joue sur les tableaux de la scène à la fois et de la coulisse*: je veux dire qui parle de 'ce qui se voit/ s'entend et de ce qui ne se voit/ni s'entend' par des yeux et des oreilles humaines! L'entreprise, - novatrice en notre temps, mais classique dans la grande tradition de *Clément d'Alexandrie*, - d'*E.Drewermann* est beaucoup plus opportune et touche le cœur de ce qui est 'signifié' 'au-delà de' mais 'avec et grâce à' ce qui est exprimé (dit et montré). Je ne suis pas un écrivain inspiré: je me suis servi de ce que ma saisie imagée de ma méditation m'a inspiré avec mes fables 'Le Fou, l'Ingénu et l'Insensé', 'l'Âne; le Bouc et le Veau' et 'Didyme, l'Archevêque et l'Imposteur'. Tout 'ça' (le fameux "ES" / 'ça' de Freud) en dit beaucoup plus sur moi, que toutes les rationalisations, nécessaires elles aussi, mais dans leur domaine d'application.

Huang-po et *Kusan* (entre autres) nous ont raconté beaucoup d' 'histoires': au point que j'ai décidé d'en confectionner une petite anthologie à usage personnel. Mais je voudrais, à propos de cette Nature de Bouddha et de Transmission d'Esprit à Esprit, -qui m'apparaissent de plus en plus importantes pour moi, - faire appel, encore une fois, à des 'correspondances' avec Ancien et Nouveau Testaments. Ainsi, que se passe-t-il pendant les épisodes du 'Buisson Ardent' (Gn 3, 1-3) et de la 'Pentecôte' (Ac 2,1-2), sinon qu' 'on n'y voit que du feu'! Yahvé (Je suis Celui qui suis) s'adresse à Moïse (Sauvé des eaux), sous la forme d'une 'flamme de FEU', depuis un épineux qui 'BRÛLAIT sans se consumer'; et quelles que soient les tergiversations de Moïse, celui-ci finira par accepter (avait-il vraiment le choix ! ?) la mission qu'on lui confie, trouvant ainsi SON VRAI VISAGE, SA VRAIE NATURE, DEVENANT EN FAIT 'LE' MOÏSE QUE NOUS CONNAISSONS, PAR L'ESPRIT A LUI TRANSMIS. De leur côté, les Apôtres se sont enfermés dans le Cénacle, par crainte des Juifs: voici soudain/'factus est repente' que leur tombent dessus A CHACUN, COMME DES LANGUES DE FEU qui leur révèlent à eux-mêmes LEURS VRAIS VISAGES, LEURS VRAIES NATURES comme TEMOINS DE JESUS MORT ET RESSUSCITE, JUSQU'AUX EXTREMITES DE LA TERRE. Et

tout cela nous est *raconté avec l'image du FEU* (rappelons-nous Jésus dans Lc 12,49: Je suis venu apporter le FEU sur la terre, et comme j'ai hâte qu'il brûle!). *Il n'y a eu pas plus de buisson que de langues!* Ce fut leur façon de nous dire que l'Esprit de Dieu s'est mêlé au leur, comme le feu se mêle au feu: que dit d'autre Kusan (1982 : 183, '*Transmettre l'Esprit par l'Esprit, c'est transmettre du feu avec du feu*')?

J'aimerais prendre deux autres exemples, illustrant, ceux-ci, l'impossibilité de 'fixer' l'expérience de l'Éveil/Vision dite Béatifique (Voir l'Invisible), qui fait que la Voie pour y atteindre, qu'elle soit bouddhique ou chrétienne, est d'abord un chemin, ensuite un chemin et encore un chemin, jamais un point d'arrivée! Mais la preuve étant faite que l'on peut, par le 'travail sur soi aidé de la grâce' (et quels que soient les noms qu'on leur donne!), parvenir à goûter quelque étincelle de cet Éveil/Vision, les mystiques rapportent qu'alors on ne s'en remet jamais, et qu'on n'attend plus qu'une chose, c'est le Nirvana/Ciel!... Comment cela se passe-t-il à la 'Transfiguration' (Mt 17,1-8; Mc 9, 2-8; Lc 9, 28-36) et à 'Emmaüs' (Lc 12, 30-32)?

Pour le Thabor, trois disciples sont 'choisis' par Jésus pour l'accompagner: Pierre, Jacques et Jean (pourquoi eux, et pas les autres, n'est pas ici la question). On ne les avertit pas. 'Soudain', ils 'voient' Jésus en grande conversation avec Moïse et Élie (Passé, Présent et Futur/les Trois Temps sont bel et bien devenus Un 'temps?' Unique). Ils entendent parfaitement ce qui se dit: la prochaine 'montée' de Jésus à Jérusalem pour y être crucifié, puis la voix de Dieu lui-même consacrant Jésus comme son Fils et son Messie. Pierre, dans sa naïveté de pêcheur du lac, propose même qu'on reste là et qu'on dresse trois tentes, une pour chacun: eux, les disciples dormiront à la belle étoile! Et puis, tout aussi soudainement, tout cesse: Jésus, qui avait 'trans'-gressé les lois de l'en deçà pour aller dans l'au-delà, 'ré'-gresse. 'Trans'-figuré, il va 're'-figurer. Sachant d'ailleurs la chose 'incroyable', il conseille aux disciples de n'en parler à personne: on ne les croirait pas! Pierre, Jacques et Jean devront chacun suivre leur destinée avant de 're'-trouver tout ça: Jacques, lapidé à Jérusalem, Pierre crucifié la tête en bas dans le Circus Vaticanus de Rome: quant à Jean, la tradition le fait s'éteindre plus que centenaire dans l'île de Patmos, près d'Éphèse, où il se serait retiré avec Marie, la Mère de Jésus!

Pour Emmaüs, Cléophas et son compagnon (?) sont 'abordés' par le voyageur (« s'approcha d'eux et fit route avec eux »). Chemin faisant, il leur fait un cours d'exégèse biblique. « Reste avec nous! », lui demandent-ils. On s'assoit dans l'auberge; à la fraction du pain, "leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent... mais il avait disparu de devant eux". Ils retournent aussitôt à Jérusalem avertir tout le monde. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

Même schéma structural pour les deux récits: initiative souveraine de Jésus; soudaineté du déclenchement, du déroulement et de la fin de l'événement; désir impossible des témoins d'éterniser le temps: il leur faudra vivre leur vie, d'abord, avant de retrouver La Vie, ensuite!

Mais ils (Moïse, les Apôtres, - entre autres Pierre, Jacques et Jean, - Cléophas et son compagnon de route) ont trouvé Leur Vraie Nature et il leur a été transmis L'Esprit par l'Esprit! De même Thomas Didyme et Thomas Becket!...

Mais la femme du Han Yang? Mais Thomas l'Imposteur?

KAM RO AM, 16 MAI 1998.

A 2h15, ma nuit était finie. Nul bruit, pourtant, nul cauchemar ni insomnie...Il pleuvait: peut-être la pluie? Mais elle était si fluette et douce! Je me suis automatiquement mis en place pour la nocturne: ça devient un réflexe, maintenant. Et puis, je n'ai pas voulu me rallonger aussitôt. J'ai enfilé une veste, coiffé mon bonnet, pris un coussin et mon plaid, et me suis installé sur la véranda de mon actuelle cellule, qui donne directement sur le jardin. On ne distinguait pas la barrière du Chogyé, les nuages et la brume ayant tout recouvert; je ne pouvais voir que jusqu'aux bambous géants, à cinquante mètres. La végétation se détachait sur un fond de ouate sale: il faisait frais, mais pas de vent; la pluie, fine et constante, accompagnait l'immobilité totale de tout ce que je voyais Comme un arrêt sur image avec grésillement. Je suis resté moi-même sans un mouvement jusqu'à l'ankylose habituelle.

Il y avait de l' « acquiescement » en moi: intérieurement, je disais 'oui' à tout. Je disais oui à ma présence ici, à la nature paradisiaque de 'mon' ermitage, à la nuit immobile, à ces méditations surprenantes, à tout ce temps passé à Songgwang sa, à la chance/grâce unique qui est la mienne. Je

ne disais pas ‘merci’, mais bien ‘oui’. J’acceptais, j’assumais, j’endossais, je signalais...tout ça! Je me sentais une disposition positive totale, j’adhérais à chaque centimètre carré et cube de mon expérience. Mon corps et mon esprit ne faisaient qu’un, entre eux d’abord, une unité dont j’avais une conscience épaisse; et ils ne faisaient qu’un aussi avec tout ce que je sentais et tout ce que je pensais: le bois résistant de la plate forme, l’humidité palpable de l’air, le spectacle figé de l’aube mouillée, la mélodie régulière de la pluie, le goût mielleux de mon sommeil, le sentiment global de bien-être, simplement le bonheur d’être là...J’avais ma place dans tout ça. Oui, j’avais une place au milieu de tout le reste et je me trouvais en même temps dans chaque chose de tout le reste: j’étais devenu tout et tout était devenu moi... Je pense que la fréquentation des poèmes de Kusan n’y est pas pour rien: être un morceau de la nature au cœur même de la nature. Non seulement se sentir en face du Chogyé, mais ‘savoir’ que le Chogyé ‘se sent lui aussi’ en face de moi: devenir le ‘plus petit commun dénominateur’ partagé par tout ce qui vit. Devenir respiration/atman, et ‘voir soudain’ que tout ce qu’on a cru être jusque là n’était qu’un écran devant la seule réalité qui tienne: Je respire, donc je suis vivant! J’ai oublié le nom du compositeur, - ne serait-ce point Arnold Schönberg ?- mais non le titre de son œuvre: ‘La nuit transfigurée’! C’est ça, ma nuit était ‘trans-figurée’: je crois avoir eu accès, sur une très infime distance et l’espace de quelques secondes seulement, à ‘quelques pas au-delà de la frontière’. Il m’a semblé voir derrière les barbelés!

Je me suis recouché dans un enchantement; j’ai même laissé ouverte la porte à glissière de ma cellule, de façon à continuer, depuis ma couche, à contempler le jardin dans l’aube qui blanchissait. J’ai simplement remonté, jusque par dessus ma barbe, la couverture dont je ne me sers pas en général. Et dans cette position, entre le songe de la nuit du comput qui m’envahissait à nouveau, et le songe éveillé de l’autre nuit où j’avais pu pénétrer ‘par inadvertance’, je sombrai à nouveau dans un sommeil de rêve! Au matin, tout était redevenu comme tous les autres matins...

Peut-être suis-je en train de cueillir le plus naturellement du monde quelques fruits de tout ce que j’ai planté depuis dix semaines. Je ne me laisse pas aller, mais je laisse aller: ne retenant rien, mais jouissant véritablement d’un état de grâce, où, ayant réduit mes besoins matériels au minimum vital et ne nourrissant aucun désir autre que celui d’être là à faire ce que je fais, j’assiste à la vie, à la fois comme un étranger et comme le seul acteur. Le seul spectacle est intérieur, mais il n’a ni action ni parole, et l’auteur est inconnu. De plus, l’‘encoconnement’ de Kam ro am par les brumes et les nuages ajoute une atmosphère qui me rappelle celle du film d’André Delvaux: ‘Un soir, un train’. Comme ce train, Kam ro am semble coupé du monde extérieur. J’ai souhaité, juste un moment, que cela ne s’arrêtât pas!

Et puis, je n’ai de compagnie que les oiseaux ‘rieurs’ et le chuchotement de la pluie. Pendant que je prenais mon ‘repas’ du soir, un chat sauvage (un lynx ?) roux a montré le museau dans le jardin: en me voyant, il a détalé d’épouvante! J’ai éclaté d’un rire tel que c’est moi du coup qui ai pris peur: ma voix est cassée, éraillée, comme si on m’étranglait. Et que j’ai mal à parler! Car je ne parle plus non plus! A qui m’adresserais-je?

KAM RO AM, 17 MAI 1998

Peut-être n’était-il nul besoin de démarrer en s’abstenant, à coups de contrôle et de maîtrise, de penser en concepts (excusez la tautologie), de percevoir sensitivement (idem!) et d’imaginer et discriminer mentalement (!). Quand j’écrivais plus haut que je trouvais la tâche contre nature, je pensais qu’en la suivant, la nature, (sequi naturam = suivre la nature), on devait pouvoir arriver au même résultat, et qu’en la poussant, la nature toujours, on serait même capable de l’épuiser assez pour qu’elle se lasse, et tel un pur sang sauvage, reconnaisse, à la fin, la supériorité du cavalier que non seulement il n’aura pas réussi à désarçonner, mais qu’il doit maintenant promener à l’amble et non plus emporter au galop. Dans ‘Zorba le Grec’, de Nikos Kazantzakis, le héros raconte comment, enfant, il avait été guéri de sa passion des cerises, qu’il dévorait sur l’arbre, avant même la cueillette, ce qui réduisait sensiblement la récolte, vu la cadence de ses orgies fructières. Un jour, son père le fit asseoir à table, posa devant lui un immense plateau de cerises qu’il avait cueillies lui-même le matin, et invita son fils à les déguster en sa présence. Ne sachant comment le prendre, notre héros y alla d’abord timidement, puis devant les encouragements pressants et chaleureux du père, s’y mit carrément. Mais au bout de quelque temps, à mi plateau, il n’en put mais, et voulut s’arrêter. C’est là que le père intervint, l’obligeant à terminer le

plateau tout entier, sous peine de... Le garçon, tout pleur et tout grimace, dut, jusqu'au dernier, avaler tous les fruits, et, courut, malade, jusqu'où vous savez, rendre le tout, et par en haut et par en bas. Traumatisé mais dégoûté, il ne toucha plus à une cerise de sa vie! Cette chronique, - la mienne! - n'a pas cessé de penser, de percevoir, d'imaginer et de discriminer, toutes choses que j'essayais d'évacuer pendant les séances de za zen et les méditations marchées! Mon esprit, (dé?)formé comme il est, a regimbé en permanence contre l'interdit 'catégorique' kantien du 'Tu ne dois pas!': il a voulu tout analyser, comprendre, comparer, évaluer pour en tirer 'du vieux et du neuf', et faire son miel des sucres qu'il pompait. Il a fait en 'récréation' ce qu'il ne lui était pas permis de faire 'en classe': une école buissonnière à l'envers! Puis, *Massif Central* parti pour Séoul, le pur sang changea soudain de box à l'écurie. Il était dressé, ayant épuisé ruades, cabrages, sauts et galops. Mais sa 'fatigue' lui avait été nécessaire, puisque c'était son régime depuis cinquante ans. Maintenant, son antique nature devenue (désormais? Un temps, en tout cas!) obsolète, il s'assoit, placide, parmi les herbes, broutant consciencieusement ce qui est devant lui, ne se laissant plus distraire par tout ce qui l'entoure, restant simplement là, au milieu de tout.

Un vieux Maître de Ch'an raconte: " *Je suis resté avec Maître Isan plus de trente ans. Je mangeais ce qu'il mangeait, je déféquais donc ce qu'il déféquait, mais je n'ai jamais étudié son enseignement du Ch'an. Je n'avais qu'une chose à faire: prendre soin du bœuf! S'il s'enfuyait et piétinait les autres champs, je lui donnais quelques coups de fouet pour le dresser. Ce fut sans espoir pendant très longtemps... Pourtant, maintenant il est tout blanc, parfaitement dressé et il reste là, dans la cour, devant mes yeux. Il ne s'enfuit plus, et même quand je le chasse, il ne part pas...*" (Kusan 1982 : 86, note 7).

Ah! Je ne peux pas m'empêcher de raconter des histoires! Je trouve que c'est la meilleure pédagogie: en tout cas, c'est celle que je sais pratiquer le mieux! Il est donc indéniable qu'entre 'Les cerises', 'Le pur sang' et 'Le bœuf', le training, expéditif, intensif ou laborieux est arrivé à produire des résultats, c'est un fait. Je trouve quand même qu'il se dégage de toute cette entreprise une odeur de tristesse volontariste, qui me pousse, ce matin, à dire avec *Albert Camus*: " *Il faut imaginer Sisyphe heureux!*" *Il faut imaginer le pratiquant zen heureux!*

En fin d'après-midi, - j'étais en train de relire l'introduction de *Blofeld* à sa sublime traduction de *Huang-po*, - j'ai reçu la visite des deux moines retraitants, Taë-ri de Padoue et Sandima de Rangoon: ils m'apportaient un colis de Pierre de Séoul, rempli de bonnes choses, - entre autres du pain et du vin, - pour bien terminer cette 'expédition immobile'! Ils se sont assis sur la véranda et je leur ai offert du thé. Je me sentais vraiment 'l'ermite de Kam ro am'. Ils avaient besoin de s'épancher. Ainsi, le *kyölche* n'est plus ce qu'en racontent les livres, et les Maîtres de Sôn de Songgwang sa n'ont plus l'envergure d'un *Kusan*. L'affluence est minime (une petite vingtaine de moines cette année), peu de non coréens (on parle d'une demi-douzaine), l'horaire est des plus élastiques (en effet, que faisaient-ils à seize heures trente, à 'traîner' dans la campagne, et se préparant mollement à rejoindre le réfectoire pour leur dîner), et on ne médite plus des douze à quatorze heures par jour (ils m'ont avoué un petit huit heures 'syndical'!); Par Bouddha, où va-t-on! *Kusan* est mort ici même, le 16 décembre 1983, il y a quinze ans, à peine: il n'a pas encore trouvé de 'successeur'. L'actuel Maître de Sôn serait un expert en "Vinaya", le Livre de la Discipline des moines, pas en Méditation, et j'apprends que si *Chung Hyung/San Sunim*, le mien donc, a été nommé Directeur du BIIBC, c'est pour la simple raison qu'il est l'un des moines les plus anciens de Songgwang sa à parler assez l'anglais (!), pour se faire comprendre des étrangers et les comprendre!... J'avoue qu'en ce jardin, ce soir, beaucoup de choses se sont mises en place, d'elles-mêmes, et que pour le coup, il fut, à mon corps défendant, procédé à une démystification générale! Même le chapitre de l'argent fut évoqué par eux: capitalisation de sommes énormes par les monastères, dues à la générosité inépuisable des dévots coréens; accumulation à leur profit personnel, par les moines en position, des 'donations', comme on dit ici, quand elles leur sont remises en mains propres, si l'on ose dire! C'est peut-être la raison pour laquelle *Massif Central* m'a déclaré tout de go le lendemain de Noël, qu'il avait besoin de dollars pour son voyage en Europe!

Qu'aurais-je fait dans un *kyölche* pareil? Je me vois, semant la panique, en 'exigeant' une retraite dans les règles, et un Maître de Sôn qui sache son métier! Pour moi, je crois de plus en plus en la Providence, qui encore ce soir me prouve qu'en paraissant brouiller mes plans cogités depuis

longtemps, elle a encore tout organisé pour le mieux en ma faveur...jusqu'à ce colis, livré par les plus gentils moineillons du monde!

KAM RO AM, 18 MAI 1998

Oui, les deux Thomas sont toujours là, inextricablement mêlés, et savoir lequel on est, ou lequel on choisit d'être, - *avoir trouvé son visage original, sa vraie nature, son vrai moi caché jusque là, et s'y maintenir*; - n'est jamais décidé une fois pour toutes. "Chassez le naturel, il revient au galop..." La tradition rapporte que Didyme serait parti évangéliser la côte syro malabar! On peut même visiter la grotte où il vivait du côté de Madras: je l'ai vue! Il avait donc fini par trouver son chemin, après toutes les conditions qu'il mettait à son adhésion à la Résurrection. Je suis toujours resté un peu ce 'Thomas des conditions': je me souviens même quand ça a commencé...

C'est le premier jour des Rogations, aujourd'hui (cela ne dit sûrement pas grand chose à la plupart des gens) : elles ont été placées par l'Eglise, les trois jours qui précèdent l'Ascension. C'est l'adaptation, la christianisation de rites païens de la fécondité, que l'on trouve dans toutes les cultures et traditions religieuses anciennes. L'empereur, à Pékin, par exemple, était le seul à accomplir ce rite, au nom de tout l'empire, en tant que 'Fils du Ciel et Mandaté par lui': il se rendait au T'ian Tan, le Temple du Ciel, au sud de la ville, s'y enfermer en retraite d'abord, puis revêtu d'ornements particuliers, il s'attelait à une charrue pour inaugurer le processus des semailles...A Rome, la population entière était invitée à se rendre en procession dans les campagnes autour de la Ville et à travers champs; on en appelait à la protection des dieux sur les travaux de l'agriculture, par des prières et par des chants, qu'on appelait 'rogations', de 'rogare' = demander, prier. D'où le nom de 'Rogations' dans la liturgie latine. Les seules auxquelles j'ai pris part, enfant, se déroulaient dans les vergers et les jardins, dits 'de Monseigneur', au séminaire junior d'Alger. Pourquoi raconté-je tout cela? Attendez un peu la suite...Eh bien, ces matins-là, toute la maison connaissait une certaine effervescence: il fallait 'exécuter' la procession des Rogations, avant tout le reste du programme de la journée, car c'était 'jour de classe', et il n'était pas question de sauter un cours! Donc lever avancé d'une heure: soit cinq heures, et puis tout se précipitait comme pour un départ en catastrophe, une fuite, une retraite militaire...! J'étais novice, encore, je ne savais pas bien, je découvrais: à peine formée et à moitié endormie, la longue théorie des chantres, dont je faisais partie, s'ébranlait déjà en tête de la procession agreste, et il se trouvait que j'étais moi-même au tout premier rang, avec les plus jeunes, mon gros 'Paroissien Romain' dans les mains, à entonner avec les solistes les fameuses rogations auxquelles toute la compagnie était invitée à répondre. Une partie de ces prières consiste à demander à Dieu de nous délivrer de toutes sortes de malheurs (Libera nos, Domine!): quand on arriva à la demande suivante : 'tempestate, fame et bello!' et que le répons eut retenti, ma voix se bloqua, et je ne cessais sur une longue distance de cette ballade liturgique matinale, de traduire dans ma tête: 'Des cataclysmes, de la faim et de la guerre!...Des cataclysmes, de la faim et de la guerre!' Etc....La guerre d'Algérie venait de démarrer avec les attentats d'Orléansville (septembre 1954), où déjà se faisaient sentir les premières secousses telluriques qui devaient emporter toute l'agglomération quelques mois plus tard dans un horrible tremblement de terre. Je me disais : « Il reste la famine! Dieu ne nous a écoutés ni pour la guerre, ni pour les cataclysmes, pourquoi nous écouterait-il pour la famine? Pourquoi? Mais tant que je mangerai à ma faim, je croirai en lui. Si un jour, il venait à me manquer, eh bien... » Et comme le maître de chapelle me rappela soudain que j'étais là pour chanter avec les solistes, sinon je n'avais qu'à rejoindre le reste du peloton, la voix me revint et je repris mon office jusqu'au bout...Oui, Didyme est toujours là: " Si je ne mets pas mon doigt et ma main dans ses plaies, si je..., je ne croirai pas..." Et puis quand la fidélité de Dieu se et me révèle à moi-même : "Mon Seigneur et mon Dieu!", m'écrié-je avec lui (Jn 20, 25 & 28)! Exactement comme notre grand ancêtre Jacob au Yabok : " Si Dieu est avec moi et me garde en la route où je vais, s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir, si je reviens sain et sauf chez mon père, alors Yahvé sera mon Dieu" (Gn 28, 20-21), et puis, une fois qu'il s'en est bien sorti, " il érige un autel, qu'il nomme El, Dieu d'Israël"(Gn 33, 20)! *Dieu à l'épreuve, Dieu et la preuve de Dieu!*

KAM RO AM, 19 MAI 1992.

Cette journée a commencé sous d'excellents auspices et est en train de magnifiquement se terminer, avec une brise quasi estivale. Il m'est peut-être facile de dire cela maintenant, à dix-huit heures trente! Pourtant, en découvrant ce matin la brume caractéristique, qui prépare une journée ensoleillée, envelopper entièrement le fortin, je me suis réjoui d'une façon toute spéciale, car ces jours derniers ont été plutôt mouillés et j'avais besoin de clarté et de chaleur. D'ailleurs, les oiseaux ne s'y sont pas trompés eux non plus, qui, malgré la grisaille de l'aube, ont jacassé comme jamais! Et effectivement, vers huit, neuf heures, le rideau s'est levé, et la belle lumière toute propre d'un soleil bien lavé a

inondé jardins, terrasses, passerelles, escaliers et tout le cirque de montagnes, comme rarement depuis longtemps. Ce fut vraiment une journée à photos!

Et puis, dès 13h, se succédèrent une série de menus événements, mais qui, pour un ermite, prennent une importance énorme. Tout d'abord, deux jeunes moines facteurs m'ont apporté du courrier. Une petite enveloppe de ma sœur aînée, Carmen; et une grosse enveloppe, de Christoph Cüppers, du LIRI, Népal: et comme dans les poupées gigognes, la grande enveloppe en contenait elle-même quatre autres, arrivées à l'Institut après mon départ du Népal: uniquement des bonnes nouvelles, de France et d'Italie! Je me remis à méditer, quand les coups de frein d'une voiture m'annoncèrent l'arrivée d'un visiteur: c'était *Massif Central* qui rentrait de Séoul, avec des amis, et il m'apportait, devinez quoi? Du pain français, et du pain frais du matin! Et quelques minutes plus tard, il redescendait de ses quartiers avec un mètre de fax: Nice, Hong-Kong, Jordanie: bonnes nouvelles, et puis quelques affaires à régler. J'allais me mettre à les lire, quand je vois apparaître avec leurs grands chapeaux de paille, Taë-ri de Padoue et Sandima de Rangoon, qui m'apportaient des 'provisions': du pain de mie, en quantité, du fromage de Ceddar et des fruits, oranges et pommes, et jusqu'à d'opulentes tomates! Avec le dernier paquet de Pierre livré lundi, me voilà assuré de proviande jusqu'à la fin de mon séjour...et au-delà, le cas échéant!

J'ai vécu cela dans une atmosphère de fête et de réconciliation avec le monde matériel, à cause de cette amitié traduite non pas par des mots seulement, mais sensiblement et réellement! Deuxième jour des Rogations, aujourd'hui! Je n'ai pas pu m'empêcher de songer à mon souvenir 'jacobite' d'hier, celui de la procession dans les 'Jardins de Monseigneur', avec l'histoire du "A tempestate, FAME et bello, libera nos, Domine"! *Tant que je mangerai à ma faim, je croirai en lui! Si un jour il venait à me manquer, eh bien...* Depuis cette procession, il ne m'a jamais manqué: pour avant, je ne me posais pas la question! Je crois en la Providence, chaque jour plus fort que la veille.

KAM RO AM, 20 MAI 1998.

Kam ro am est vraiment beau comme ça, propre comme un sou neuf, un soleil caressant, une brise fraîche, juste ce qu'il faut, et des couleurs luisantes et vives! Et puis tous ces oiseaux qui virevoltent autour des nids et des buissons, se posant sur les fleurs pour reprendre haleine et se parfumer un peu! J'ai l'impression d'écrire une rédaction d'entrée en 6^e, et c'est pourtant l'exacte vérité! Depuis ce matin, c'est un enchantement! Et *Massif Central* qui ne cesse de me faire des compliments sur ma bonne mine, mes couleurs à moi aussi, et mon énergie inépuisable, qu'il dit! Il m'a déclaré, tenant à deux mains une grande bassine débordant de salades vertes qu'il venait de cueillir dans son jardin potager, que je peux me servir quand je veux! La laitue, surtout, insistait-il, contient beaucoup de vitamines! Je continue donc mes Rogations, troisième et dernier jour: c'est bien encore de 'manger' et de 'nourriture' qu'il s'agit, Dieu continue d'exaucer ma prière d'antan: "A fame, libera me, Domine!" Ce n'est donc pas à Kam ro am que je mourrai de faim!

Je sens que la fin s'approche à grands pas. Le seul fait de savoir qu'avec l'Ascension se terminera la présence physique de *Massif Central* ici donne à tout ce que j'entreprends un goût de derniers préparatifs. Et sachant que cet épilogue prendra donc fin demain soir, je sens de plus en plus combien dérisoire, quoique courageux, était mon projet de 'me plonger dans le zen un certain temps', à côté de ceux qui y consacrent une existence entière, comme ces moines itinérants qui vont, ainsi, de retraite en retraite, de monastère en monastère, de maître en maître! Moi, j'y aurai juste trempé les pieds, comment eussé-je pu apprendre à y nager? Je pense à Taë-ri le Padouan et à Sandima le Birman, si jeunes, à peine cinquante ans à eux deux! Le premier, arrêtant des études d'art pour commencer, jeune homme, cet itinéraire dont le but s'éloigne d'autant plus loin, qu'on a la conviction d'aller plus vite! L'autre, entré à neuf ans dans un monastère de Rangoon, et décidant, ne connaissant rien d'autre, d'avancer sur un chemin qu'on a tracé pour lui!

Qui, quoi les aura mis en route? Qu'est-ce qui chez l'italien de Vénétie, au visage racé, à l'allure élancée, aux membres longs et détachés, chez l'étudiant de Bologne et l'amateur de beauté, qu'est-ce qui a été touché au point qu'une vie a basculé d'un monde dans un autre, où les Bodhisattva prennent la place de tous les Saint Antoine! Et chez le petit homme râblais des rizières de l'Irrawaddy, que la coutume immémoriale a 'placé', comme tous les garçons, un temps, chez les moines, et qui y est resté: quelle nécessité autre que la tradition a fait trouver 'enviable' un chemin imposé! Depuis dix jours, huit heures par jour, et pendant quatre-vingt jours encore, ils vont 'mâcher du hwađu" dans

l'immobilité du lotus et le silence du hall sacré, pour faire naître sur leur visage, un sourire que je trouve plutôt triste et que Moravia sentait désespéré!

Je sortais juste de mon antévespérale quand un homme survint, qui cherchait *Massif Central*: un suisse, du nom de Christoph, de Zurich. Il est bouddhiste depuis quelques années et connaît bien Songgwang sa, qu'il découvrit il y a quinze ans, quand il était secrétaire à l'ambassade de Suisse, à Séoul. Il a depuis épousé une coréenne, vit de nouveau à Zurich, et vient une fois par an visiter sa belle famille. Il doit rentrer en Europe avec *Massif Central*, ces jours prochains. Kam ro am et ma véranda deviennent le dernier salon où l'on cause: nous nous y sommes assis et avons fait connaissance. Au-delà des généralités, il est lui aussi frappé par l'espèce de 'laisser-aller' que connaît le monastère depuis quelques années dans la pratique et dans la discipline. La méditation n'est vraiment plus ce qu'elle était! A l'époque, la grande époque, il a aussi passé une dizaine de semaines à Kam ro am, pratiquement dans les mêmes conditions que moi et en conserve, cela se voyait, un souvenir ému. De nouveau, lourde allusion à l'argent, - il est banquier de profession, - qui se déverse ici dans les troncs, ou par les offrandes. Pour la première fois des chiffres: plusieurs dizaines de milliers de francs (lourds) pour une simple cérémonie funéraire commémorative! Plusieurs centaines de dollars US pour une modeste offrande personnelle!

Le soir tombe, maintenant. Je crois que les moustiques vont attaquer dans peu de temps. Il fait légèrement moite. *Massif Central* devait remonter du village à 19h00: il est huit heures moins vingt. Christoph s'est installé dans la cellule près de la mienne. Demain est aussi un jour!

KAM RO AM, 21 MAI 1998. ASCENSION DU SEIGNEUR.

Voilà! Le jour est arrivé! Un lever plus tardif: cinq heures trente! Une nocturno-matutinale à la fraîche, avec des chants d'oiseaux d'un grand calme, comme un accompagnement d'orgue au registre. Un bain bienfaisant, suivi d'un 'plantureux' petit-déjeuner (maintenant, je peux me le permettre, comblé de biens comme je l'ai été!).

Massif Central est arrivé en catastrophe, bien après minuit: sa voiture a versé dans un fossé (il ne conduisait pas), et il a fallu trois heures pour la remettre sur la route! Quitte pour la peur! Ce matin, je lui ai dit, que je passerai chez lui pour régler les derniers détails, à 8h30: je n'ai pas envie de me le voir filer entre les doigts, comme chaque fois! J'en reviens. Je lui ai remis cinq cents dollars cash, payé mes fax, rendu ses livres et laissé mes coordonnées; il m'a remis mon diplôme et servi du thé. Puis ce fut d'interminables questions sur la destinée du Peuple Juif et les problèmes que les Juifs actuels poseraient au monde entier: j'ai dû écouter tous les a priori et tous les clichés que l'on peut imaginer sur la question au fin fond de la Corée! Je vous ferai grâce des trésors de patience et d'intelligibilité que j'ai développés pour l'éclairer, profitant au passage pour lui servir les problèmes que certaines nations d'Asie, et la Corée en particulier (et elle est en train de le payer cher!), n'ont pas cessé de créer depuis quinze ans, au moins, à la communauté internationale par leur corruption généralisée et leur non respect des tarifications en matière de commerce et d'exportation! Je crois qu'à ce moment-là, il n'écoutait plus: pour un asiatique, comment pourrait-il commettre une faute, puisqu'il est coréen (ici, chinois ailleurs, et japonais plus loin... La même histoire de 'face' qui revient partout, ici!).

On pourra toujours rire de ma manie de voir des signes partout, et, en plus, d'en tenir compte. Ce sera encore le cas aujourd'hui, fête de l'Ascension, avec le départ définitif de Massif Central de Kam ro am: nous nous disons donc "Adieu!", ou "A Bouddha!"! Quand le reverrai-je? Et dans dix jours, ce sera la Pentecôte, le jour où moi-même je quitterai Kam ro am, Songgwang sa, Séoul et la Corée, pour m'en aller parcourir le monde à nouveau, vers ma prochaine destination pastorale, Nice, s'il plaît à l'Évêque et à l'Esprit Saint! Toute rencontre, et par ce qu'on est prêt à y vivre et par ce qu'elle nous donne à vivre, est significative. Pour moi, s'il y a eu 'transmission', si Massif Central m'a transmis quelque chose, ce fut dans le silence de la fin de la nuit de la Nativité bouddhiste, dans le petit temple de la terrasse de Kam ro am! J'ai senti, et il a senti lui-même, passer quelque chose: de moi à lui, en tout cas, m'a-t-il précisé lors de la fête aux lampions dans le jardin. Mon 'énergie' serait passée en lui: Virtus de illo exibat (Une force émana de lui! Lc 8,46)!

Ce que moi, j'aurais reçu de lui, c'est beaucoup de choses très précises. Tout d'abord, qu'il m'ait pris, avec lui, chez lui, à Kam ro am. Je n'étais pas très brillant, les premiers jours, au monastère: tous ces contretemps, ce manque d'accueil personnalisé malgré toutes mes démarches, et l'abandon dans lequel je me retrouvais, dès son retour, Massif Central les aura balayés en acceptant que je loge à l'ermitage! Puis, et ce fut dans mon jargon, un véritable exorcisme, quand il 'm'enleva la peur', je le répète, la véritable angoisse qui m'étreignait depuis l'arrivée à Séoul, de n'être pas à la hauteur du défi que je me lançai gratuitement et sans raison (apparente, en tout cas!): en relativisant 'le mythe du zen', il m'apaisait et me rendait définitivement capable l'entreprise. Malraux dit quelque part: " C'est la confiance que les autres mettent en nous, qui nous fait avancer!" et ailleurs: " L'homme ne vainc ce qui l'écrase que par ce qui (et parce qu'il) le dépasse!". Je l'ai physiquement 'expérimenté'. Comment n'être pas ému en pensant, avec le recul, à toute sa sollicitude 'maternante et nourricière', jusqu'à ce pain français frais, de sa dernière expédition hors de l'ermitage! Le 'marché des Rogations' de l'enfant d'Alger tient toujours: la preuve m'en est une fois de plus administrée!

Et puis alors, il y a Huang-po, et son magistral ouvrage sur 'La transmission de l'Esprit' si je devais remercier Massif Central pour un seul de ses 'dons', ce serait celui-là. Voici, pour ma bibliothèque sacrée et secrète, un opuscule qui rejoint la 'Traumdeutung' (l'Interprétation des rêves) de Freud, et les 'Exercicios Espirituales' (les Exercices Spirituels) d'Ignace de Loyola: grâce à la géniale traduction de J.Blofeld, du chinois des T'ang dans un anglais aux teintes préréphaélites, j'ai osé établir la transposition en un français à la Valéry d'une multitude d'extraits, que le rythme anglais lui-même incitait à entreprendre!

Dans la grande, ancienne et vénérable, tradition confucéo-bouddhiste, friande d'écoles et de confréries, je dirais que cette 'transmission de l'esprit', - si tant est qu'elle ait eu lieu de quelque manière, de Massif Central à "Vincens" (Celui qui est en train de vaincre), - consisterait plutôt dans la reconnaissance entre nous deux, d'une espèce de 'compagnonnage ordinaire' (je pense 'tout simplement' aux Ordres des Templiers ou des Chevaliers de St Jean d'Acre!), comme 'Compagnons de la Nature de Bouddha'. Il aura été mon Maître jusqu'à ce moment inclus de mon séjour de deux semaines chez lui, où j'ai pris conscience, depuis le fenestron de la salle d'eau, qu'il n'était plus désormais qu'un moine comme tous les autres moines. C'est pourquoi, par la suite, ces histoires d'argent, de fax et d'humeur n'ont plus eu que la réelle mais relative importance qu'ont toujours ces choses quand il faut vivre en commun un certain temps: il faut les régler. Si elles m'ont affecté, - ajoutées aux confidences désabusées de Taë-ri le Padouan et Sandima le Birman, - c'est en 'désenchantant' définitivement l'image que j'emporterai avec moi de mon voyage en Pays Zen: désenchanter, au sens de Marcel Gauchet dans 'Le désenchantement du monde'. En effet, la lecture de Buswell et sa présentation de Chinul et de Kusan, les Maîtres de Songgwang sa, à huit siècles de distance, m'avaient fait à la fois rêver et frémir: il y avait indubitablement du 'tremendum et fascinosum' dans le rapport de ses 'Collected Works of Chinul' et de sa 'Zen Monastic Experience'. C'est peut-être aussi de cette lecture qu'est née cette 'peur' qui m'a pris à Séoul et que j'ai transportée avec moi jusqu'ici: étais-je vraiment un homme de leur trempe et de leur envergure pour oser relever un tel défi? Aurais-je eu, en leur temps et à leur âge, assez de culot ou de courage, - c'est parfois la même chose, - pour aller 'frapper à la porte et dire: Je veux entrer, ouvrez-moi!'. Veni, vidi, vinci, à la Jules César? Ne soyons pas ridicule: mais on devient fragile après cinquante ans, dans son corps et dans sa détermination. C'est pourquoi: d'être finalement venu jusqu'ici, d'y avoir tenu soixante-quatre jours et nuits dans les conditions décrites au cours de cette chronique, et d'avoir constaté par ma propre expérience que la réalité ne dépasse pas toujours la fiction...cela me satisfait à la fois et me laisse donc 'désenchanté'! Et quelque part, triste, à mon tour.

Dans le certificat qu'il m'a signé d'un beau sceau tout rouge, à la chinoise, Master Chung San, - c'est son titre officiel, - reconnaît en moi un 'Zen Scholar': je ne pense pas que cela corresponde totalement à la réalité objective. Disons qu'il a été impressionné par mes connaissances des auteurs et des écoles des traditions indiennes, chinoise et coréenne: mais quand on a une petite idée des univers scripturaires bouddhiques, 'ce que je peux savoir' est une minuscule flaque d'eau dans le sable à côté de l'océan. Il me qualifie aussi de 'Zen Practitioner': et là, c'est plus juste, car stricto sensu je sais que je ne suis pas

un 'expert en zen', mais je m'accepte comme 'connaisseur de la pratique du zen', après plus de trois cent soixante heures de za zen, plus les autres types de méditation, en intensif tout au long des jours. Bref, je sais à peu près où je 'croise' les pieds, maintenant!

Voici une petite histoire que rapporte Kusan (1982 : 183) à la fin de ses enseignements: je me souhaite d'avoir vécu la même chose, même si cela doit rester à mon insu!

Un moine demanda à Maître Ts'ao-shan:

- Quand un enfant (disciple) revient chez son père (Maître), à la fin de ses études (quand tous deux sont de même niveau), pourquoi le père l'ignore-t-il totalement?

- Le Maître : Mais c'est normal!

- Le moine demanda: Alors où est l'amour entre père et fils?

- Ts'ao-shan : Mais c'est le summum de l'amour entre père et fils!

- Le moine : Quel amour est-ce là?

- Ts'ao-shan : Même avec un couteau ou une hache, il ne pourrait être fendu!

...Si c'est à moi (Kusan) à qui on avait demandé,"Quel est l'amour entre père et fils?», voici ce que j'aurais répliqué :

*L'épée précieuse fend l'eau;
la pointe d'une flèche perce le ciel.
Les nuits de pleine lune, la lune n'a besoin de nul autre éclat.
Transmettre l'Esprit par l'Esprit, c'est comme transmettre le feu par le feu."*

Et ajoutant un poème :

*Le cœur de la fleur contient le nectar
et produit le fruit.
Abeilles et papillons viennent butiner
quand c'est la saison,
mais sans crever d'envie.*

Une dernière chose. Plus d'une fois, j'ai pu observer *Massif Central* à son insu, depuis les lieux où je me terrais à l'occasion pour méditer, et que son pas me distrairait. Son visage était alors si inexpressif, pendant qu'il s'acquittait de ce qu'il avait à faire, que je me suis pris à penser qu'au fond, si tous ces moines zen m'avaient fait, malgré moi, trouver leur sourire immobile, c'est qu'en arrivant, je ne comprenais pas pourquoi il me paraissait *si statique et si peu lumineux*. Maintenant, j'ose dire qu'au fond il a le goût de l'eau sucrée: il est triste.

Une armée de groupies de *Massif Central* ont débarqué, armées de serpes et de faucilles, et comme le Rantanplan de Lucky Luke, elles se sont mises illico presto à 'dévorer' la pelouse, de leurs instruments et de leurs mouvements habiles: des machines. Des tondeuses à gazon humaines, avançant à croupetons comme des danseurs russes chevronnés! De temps en temps, l'une lance un chant, repris aussitôt par les autres, et Kam ro am se transforme en une scène des 'Saisons et des Jours', de '*La nuit de San Lorenzo*' des frères *Taviani*! Que c'est beau!...Oh, cela ne pouvait pas durer! Un homme vient de surgir, avec un engin électrique, une horrible machine, une tondeuse bien plus efficace, mais qui pue et pollue, par son vacarme et ses vapeurs d'essence!

Je vais laisser les Thomas retourner à leur repos, jusqu'à la prochaine fois! Ils ont toujours répondu présents à l'appel: ce sont de fidèles 'Bodhisattva' qui m'aident à découvrir en moi, - chaque fois un peu mieux, - plus que moi, l'autre moi, le vrai moi. Il était plus que normal qu'ils se présentent un jour ou l'autre, même ici, en Pays Zen. Je n'ai vraiment pas été surpris de les voir atterrir: c'est le Didyme, qui amène toujours avec lui, un ou deux compagnons de route. Cette fois-ci, il s'est servi de *Mann* et de *Bernhardt*, et d'une nuit glaciale sur la montagne, pour me ramener *Beckett* et un imposteur, dont on ne saura jamais s'il simule ou s'il est vraiment amnésique! C'est en définitive à moi de découvrir 'd'un Vincent l'Autre', et même souvent 'des Vincent le vraiment Autre'!

Comment sera mon sourire à moi, en fin de ce (mini-)parcours? Certainement pas immobile: j'en suis ontogénétiquement incapable! Triste non plus: je suis si heureux sur mon chemin depuis Alger, je n'en ai jamais dévié, même si je traîne ou dérape parfois; et mon chemin, c'est la route du monde! Je me souhaite qu'on puisse sentir dans mon sourire, un zest de cette 'désespérance de l'esprit', que le locataire de *la Via del Babuino*, près de la Piazza di Spagna, à Rome a cru surprendre sur le visage du

Bouddha de Kwangjiu. Car il y a de quoi perdre souvent courage sur *cette voie-là*, au long de laquelle *personne ne peut 'singer' personne*. L'esprit s'affole plutôt, et de ce qu'il espère sans jamais l'atteindre et de ce qui le poursuit et toujours le rattrape: la statue n'en sait rien! Car

“L'homme est un roseau, le plus faible de la nature,
mais c'est un roseau pensant!
Il ne faut pas que l'univers s'arme contre lui:
un souffle, une goutte d'eau suffit pour l'écraser!
Mais quand bien même l'univers tout entier s'armerait pour l'écraser,
l'homme serait encore plus grand que ce qui l'écrase,
car il sait qu'il meurt:
l'univers n'en sait rien!”
(Blaise Pascal)

KAM RO AM, 22 MAI 1998.

Chung Hyung, alias Chung San, alias Maître, alias Massif Central ...est parti. Son dernier mot a été pour me 'baptiser', en quelque sorte. Si j'étais devenu moine, m'a-t-il dit, il m'aurait donné le nom de Ham-il. Il s'est assis à côté de moi, sur ma véranda, et il a tâché d'expliquer. La première syllabe signifie: 'absorber entièrement', et la seconde, 'Un': mais la seconde syllabe suppose de la première, qu'elle se soit d'abord vidée entièrement pour être capable de recevoir ce 'Un'. Bref, renoncer à tout pour recevoir l'Unique! Il y a du Plotin, là-dessus avec son 'Unum necessarium'. Bien sûr, comment ne pas entendre très fort: 'Une seule chose te manque...Va, laisse tout...Puis viens, suis-moi!' (Mc 10,21). Je retiendrai la radicalité à laquelle il m'invite dans l'adhésion à l'Unique que j'ai choisi: et d'abord, mon moi des origines, ma nature de Bouddha, l'image de Dieu'.

Je quitterai moi-même ce royaume et 'tout ça' dans neuf jours: je vais les consacrer à revenir sur quelques questionnements qui auront jalonné ce parcours de façon prégnante. Mais je continuerai de pratiquer, assis ou marchant, mon programme quotidien.

Pour le coup, j'hérite' tout à fait de Kam ro am...

CONCLUSIONS & PERSPECTIVES

C'est dans la foulée, après une nocturno-matutinale des plus satisfaisantes (vers 5h) que je me suis mis à mon laptop. L'aube, quasi blanche déjà, était vraiment exquise, juste un peu frisquette, comme j'aime. Au milieu de quelques trilles de lève-tôt comme moi, et persistantes comme une plainte répétitive dans l'indifférence générale, les deux notes (ré – fa) d'un isolé donnèrent soudain à l'atmosphère sereine la touche accablante du désespoir! Comme un rappel...

Peur! Oui, je l'ai souvent écrit dans les pages qui précèdent: j'ai eu peur! Cela a d'ailleurs commencé insidieusement dès l'an dernier quand j'ai pris cette décision de consacrer au Bouddhisme ce congé sabbatique. Et, au risque d'étonner, la première raison en est que *je n'aime pas beaucoup "tout ça"!* J'aime découvrir, apprendre, savoir, voyager: essayer de comprendre, autant de l'extérieur que de l'intérieur! Ma soif de connaître et d'expérimenter, ma curiosité, mon intérêt sont tels, que je suis toujours prêt à courir une aventure du corps et de l'esprit. Mais cette non- appétence de l'Asie en général m'est devenue d'une clarté aveuglante lors de la décision du voyage en Inde: devant la masse du sous-continent, et en superficie et en histoire, je conclus, froidement, qu'il fallait y consacrer non pas une, mais deux expéditions! Et c'est ce que je fis, les étés 95 & 96: deux fois quatre semaines, avec voiture, chauffeur, avions intérieurs, guides "Bleu" et "Rough", plus une bibliothèque de voyage, et ramenant deux valises de documents! Mes amis ont admiré mon amour de l'Inde: mais ce n'est pas vrai! Je n'ai pas aimé l'Inde! J'ai 'fait' l'Inde, comme on 'doit' assister à des cours obligatoires en fac, parce qu'ils sont objectivement importants et qu'il y aura de toute façon une épreuve portant sur ces sujets à l'examen final. *Ainsi l'Inde, comme le Bouddhisme, sont, ont été pour moi des 'matières obligatoires'!* Que j'ai étudiées d'ailleurs avec autant de scrupule, sinon plus, que les autres matières. Je connais mon sujet, maintenant: mais je n'ai pas changé d'avis! Parlez-moi plutôt de Turkestan chinois, de Pakistan, d'Iran, de Turquie, de Moyen Orient, sans nommer la Grèce ou l'Italie du Sud: voilà des voyages et des destinations dont la seule évocation m'émeut aux larmes!

C'est peut-être qu'une certaine qualité d' 'étrangeté' me fait peur, où l'esthétique, - la mienne s'entend, - n'y trouve pas réellement son compte. La surenchère ornementale de Khajurâho et de Kanchipuram, les grouillements humains de Rameshwaram et de Varanasi, la beauté formelle et froide du Taj Mahal lui-même, sans parler de la saleté, de la puanteur et du bruit me 'conviennent' sûrement bien moins que la nudité noblement rehaussée d'une mosquée timouride ou l'aridité essentielle d'un monastère bouddhique gandharien de la Route de la Soie ou des déserts de l'Amu et du Si Daria. Et puis, je le répète assez souvent aussi, je suis un 'indécrottable méditerranéen gréco arabe'!

Mais cette fois, *la peur* était beaucoup plus primitive, animale, élémentaire: elle relevait des circonvolutions reptiliennes de mon cortex cérébral! Ce qu'il y a de plus obscurément originaire en moi se révoltait par avance au seul pressentiment de devoir être violenté dans ce qui constitue son irréductibilité: à savoir 'les manières du corps et de l'esprit'! (Je dis 'manières' au sens anthropologique de *Claude Lévi-Strauss* dans '*Le crû et le cuit*' et '*La Pensée Sauvage*': *ce qui était au départ une manière de faire et qui est devenu une manière d'être*). Bien sûr que ma conformation physique joue un grand rôle dans cette appréhension, mais je sais aussi que je m'en tire toujours, et par

mon imagination et par ma capacité d'adaptation, ainsi que par ma volonté et mon intransigeance: comme ce jour où pour traverser l'Irrawaddy, de Mandalay à Mingun, en Birmanie, j'ai fait amarrer avec des lianes sur le frêle esquif de trois planches (*san-pan*) trouvé là, une espèce de siège de rotin, afin que, vu mon poids généreux, je puisse conserver l'équilibre dans les courants! Quelle 'rigolade'! Mais quand le cœur n'y est pas, je redoute la chose mille fois, et ma structure obsessionnelle fait le reste, me présentant sans cesse devant les yeux, le prochain 'gap' à franchir encore, alors que je viens juste d'en passer un! La manière d'être et de penser asiatique ne me convient pas, malgré 'les sept ans de réflexion' qui précèdent!

Pourtant, c'est la violence et la persistance de cette *peur*, qui, - encore maintenant, ici, dans la paix réellement idyllique de mon royaume de Kam ro am, et à quelques jours de la fin, - m'étonnent et me laissent coi! Je ne pense pas être courageux de tempérament, ou de nature, si l'on veut, quoique je ne sache pas très bien ce que cela veut dire. Disons que je ne cherche pas la difficulté pour la difficulté, que je n'entreprends pas quelque chose, parce qu'elle est difficile à réaliser. Il faut ou bien que cela me plaise absolument ou bien que la chose m'apparaisse absolument nécessaire. Alors, si difficulté il y a, elle est prise en compte comme toute autre donnée de l'entreprise: dangers de la jungle (en Colombie, en Amazonie ou à la frontière khméro thaï), du désert (dans le Takla-Makan du Sin-Kiang, le Thar du Pakistan ou la Côte sud du Pérou), de la nourriture (partout!), des populations (dans la guérilla du Nicaragua, à la frontière du Szu-Ch'uan et du Yunnan ou le long de la Khyber Pass entre Afghanistan et Pendjab), des intempéries (les blizzards du Détroit de Magellan, les éboulements du défilé du Karakorum ou les tourmentes de neige sur le Taï Shan du Shandong), de la communication (dans les tribus Quechua d'Équateur ou sur les routes de l'Ouzbékistan et du Turkménistan), du transport (sur la piste Nord Sud du Tibet, entre Lanzhou et Lhassa, pendant dix jours à plus de 4000 mètres d'altitude ou en hélicoptère de récupération au-dessus de la Terre de Feu de Rio Gallegos à Punta Arénas): tout ce qui est envisageable est pris en considération avant la décision finale. Mais une fois la décision tombée... Ici, c'est tout une civilisation et un mode de vie et de pensée, que je me proposais non seulement de 'découvrir' même en profondeur, mais que j'allais tenter, si brièvement que ce fût, de vivre au jour le jour. Ce n'était plus une question de livres (je n'en ai emporté que quelques-uns, pour respecter la tradition d'un zen non scolastique: voir la première bibliographie), ni de kilomètres (je suis resté volontairement enfermé dans mon Alcatraz spirituel, pendant soixante quatre jours, sur quelques centaines, et à l'ermitage quelques dizaines de mètres seulement), l'enjeu était d'un autre ordre. Il fallait que je croie assez à la démarche que j'entreprenais, pour l'accomplir honnêtement: que je pense *aussi réellement que possible*, comme ces Maîtres Vénérables ont pensé, et que je '*fasse aussi fidèlement que possible* ce qu'ils ont fait eux-mêmes, pour *envisager* de mener pareille expérience! Mais *l'adhésion du cœur n'y était pas!* Je le vois maintenant. Tout cela a relevé plus de la '*tâche à accomplir*' que de la '*conviction profonde*': j'allais '*en mission spéciale*', je n'allais pas '*me convertir*'. J'ai fait les gestes de 'cette' foi, et 'cette' foi ... n'est pas venue: tout simplement parce que mon intention n'était pas qu'elle vienne!

La question est donc: *étais-je sincère?* Je réponds immédiatement oui! En effet, j'ai pris le Bouddha et ses enseignements tellement au sérieux, que j'ai voulu clairement, dès l'abord, me démarquer de lui et de son monde, non pour le rejeter, mais pour nous situer l'un en face ou à côté de l'autre: pas à la même place. J'ai étudié autant que j'ai pu, pèlerin à Lumbini, Bodh-Gayâ, Sarnath, Kuçinagara, Rajagrhâ et Vaïsalî, parcouru tous les pays du Mahayana et du Hinayana de l'Inde au Japon, par le Nord et par le Sud... pour arriver à la conclusion que je ne peux pas 'sentir' comme un adepte du Bouddha, quelque intérêt que j'éprouvasse au long de mon parcours. Il me restait encore à expérimenter, après les deux premiers Joyaux du Bouddha et du Dharma, d'une part le Sangha (la communauté et le monastère), et d'autre part le Dhyâna/Ch'an/Sôn/Zen (la méditation). J'ai pratiqué avec une *honnêteté critique et systématique*, en voulant *d'abord apprendre, avant d'oser parler*: alors qu'il aurait certainement fallu le faire avec le simple élan d'une adhésion immédiate et docile. La peur était loin d'être non plus de mettre ma foi en je ne sais quel péril, puisque je naviguais non seulement à la sonde, aux étoiles et aux vents, mais aussi aux instruments, aux cartes, et à l'expérience! J'étais parfaitement gréé!

Je n'en démords donc pas: physique, ma peur était physique! Et j'étais très malheureux, bien que j'en rie plutôt maintenant que l'épreuve est derrière moi! *C'est mon corps qui a rejeté tout ce projet, dès le début.* Oh, j'ai dû le dresser, tout en ayant parfois pitié! J'ai tâché de ne le pas maltraiter en vain, et suis revenu sur des exigences inutiles: avec le cœur, comme me le conseilla le Maître, en son temps.

Mais, *comme toujours, le corps ne trompe pas*. Dans tous les pays d'Asie que j'ai pu parcourir, pour mon compte personnel ou par nécessité, une fois le programme du jour rempli, je rentrais à l'hôtel pour n'en ressortir que le lendemain et l'étape suivante, ne voulant rien savoir des populations, de leurs mœurs ni de leurs productions. Leur passé, leur histoire, leur culture à découvrir par leurs monuments, leurs sites et leurs littératures, soit; leur présent et ce qu'ils vivent aujourd'hui, décidément non! Mon corps est le plus sûr des indicateurs: je l'ai rendu souple. Jusqu'à présent, il a toujours répondu: je dois "ménager cette monture, si je veux voyager loin"!

J'ai passé la journée à me faire à cette idée que je suis désormais tout seul, absolument, ici. Je sais bien que mes amis Taë-ri et Sandima vont réapparaître une fois ou l'autre encore avant que je ne parte à mon tour. J'ai de quoi survivre une semaine sans ravitaillement aucun. J'ai vraiment conscience que mon corps sent tout cela: il sent qu'il est 'libre' à nouveau, libéré de cette présence de *Massif Central*, qui représentait, de près ou de loin, cette 'loi étrangère' qui me régissait, même s'il ne se montrait jamais ou rarement! Mon corps, lui, le sentait. Ma conscience aussi me semble plus légère: c'est bien la preuve que j'ai fait tout ce que j'ai fait, parce que je l'avais décidé, certes, mais parce que je m'y étais obligé, et la 'garantie' de cette obligation librement consentie, c'était *Massif Central*. Ridiculement ou infantilement parlant, *Massif Central* parti, l'obligation tombe! *De même qu'à mon arrivée, il m'a libéré de ma peur, en disparaissant, il me rend quitte de mon obligation!*

Et en prime, il me "baptise". HAM-IL, quelque chose comme "UNI-FER", "ENO-PHOROS": "PORTEUR DE L'UN", comme il y a Lucifer, en latin : Porteur de Lumière, et Nicé-phore, en grec : Porteur de Victoire! Avec "Vincent": Celui qui est en train de remporter la Victoire", cela ira très bien! Enophore !

KAM RO AM, 23 MAI 1998

Si je dois retenir un élément de ma pratique, de retour 'dans le monde', ce sera certainement un mixte de nocturno-matutinal: l'heure est exquise (elle le sera encore plus à Nice!), le corps, certes, est plein de nuit, mais reposé et le cœur bien disposé. Il est vrai que 'la tête', à n'importe quel moment chez moi, bat toujours la campagne, le branle-bas, l'alerte!...Il est six heures: quelques strato-cumulus animent le ciel de ruptures tantôt plus sombres tantôt plus blanches, et l'arrondi du Chogyé rosit déjà. Les oiseaux semblent lointains, encore, occupés dans la forêt de bambous géants à quelque battue nourricière. J'espère qu'il fera moins lourd qu'hier après-midi et soir: mouches et moucherons en étaient devenus exaspérants.

Ayant depuis toujours vécu en 'tzigane, en transit, en vagus', d'aussi loin qu'il m'en souviennne; n'ayant jamais eu de 'maison' ni d'appartement à moi; ne possédant effectivement rien sinon beaucoup de livres et de quoi me vêtir, je n'ai eu jusqu'ici besoin que d'une bibliothèque dépôt. Ce fut celle que je dessinaï et fis monter dans la demeure familiale: ma mère en est la gardienne jalouse! Ce qui veut dire que, *l'immersion totale*, je connais par nécessité régulière et conjoncturelle! Mais je n'avais jamais eu l'opportunité de la vivre aussi profondément ni aussi longtemps que cette fois-ci, sur une surface vitale aussi réduite et sans échappatoire aucune : même au temps de mon (double) noviciat. J'ai jadis écrit que « *la proximité rend les choses terribles* ». Cela se vérifie en matière de cohabitation de façon exemplaire. Et surtout dans tous les domaines qui tournent autour de la corporéité, de la condition humaine, de l'incarnation: *le manger/boire/déféquer/se laver/dormir, voilà le lieu fondateur de toute civilisation et de toute culture*. Maîtriser cela, s'en rendre maître et libre, ne pas être affecté par un 'mode' quel qu'il soit, c'est la performance *nec plus ultra*! Mais nous savons que si l'esprit est prompt, la chair est faible! Pour un occidental, l'univers asiatique n'est certes pas évident à vivre ! Et vice versa, certainement: la planète coréenne en est l'une des preuves la plus flagrante! Et je ne parle que de ce que je connais: la vie quotidienne dans un monastère bouddhiste Sôn de la Secte Chogyé, de la fin du 2^e millénaire après Jésus-Christ! Ainsi, par exemple, il y a le 'réfectoire' où matin, midi et soir, est servie à volonté une 'cuisine' de riz/kimchis/soupe/thé, toujours la même, et puis il y a les innombrables réfrigérateurs 'privés' qui entassent: beurre, pain français(sic!), pain de mie, confiture, gâteaux, fruits, boissons fraîches en bouteilles, boîtes et coffrets: ainsi que sandwichs de traiteur, - avec label, - salade/œuf/charcuterie/crabe/mayonnaise/moutarde! Ce sont mes amis Taë-ri et Sandima qui me l'ont révélé et qui depuis une semaine m'approvisionnent à chacune de leurs visites! (*J'ai déjà dit plusieurs fois, comment, depuis Alger, la Providence se fait fort de me délivrer de la faim!*). Pour les toilettes et les douches, idem: deux régimes (si je puis dire)! J'ai découvert ici, à l'ermitage, une superbe salle de bain avec un bassin (furon), le seul que j'aie jamais

rencontré où je peux me prélasser sans me geler le ventre ni les épaules: il est si profond que l'eau m'arrive jusqu'au cou; et il y a encore vingt centimètres de marge! Quant aux toilettes, j'ai même hérité d'un siège! C'est vrai: je n'ai pas vu de lit à l'occidentale, mais découvert suffisamment de futons, matelas et couvertures pour me confectionner un véritable sofa. Et je demeure persuadé qu'en cherchant bien...J'ai enfin déniché un fauteuil, sans pieds (!), mais avec excellents dossier et accoudoirs! Avec mon esprit de débrouillardise et mon entre gens, cette immersion-là ne m'a pas été très/trop difficile.

Difficile fut l'immersion dans les relations/non relations humaines. Car il faut de nouveau et toujours se poser la question de *la structure mentale centripète* et centrifuge. Comme très souvent en Asie, insupportablement en Chine, et vérifiable chaque jour ici, ce qu'ils appellent 'pensée' est tournée vers l'intérieur seulement, vers leur 'qi', vers eux-mêmes! Tout ce qui 'arrive' du dehors est considéré comme une 'agression': n'être pas Coréen; ne pas parler ni lire le coréen, ne pas faire exactement comme les Coréens et suivant une procédure coréenne... les perturbe, au point qu'ils choisissent de vous ignorer et de considérer comme 'anormaux' les Coréens qui s'intéressent aux non Coréens. Savez-vous qu'aux débuts, on m'a isolé au réfectoire, personne ne s'asseyant à ma table, où il restait sept places libres; que l'on m'a débouté deux fois au moins dans mes démarches, bien que je fusse accompagné de Michael/Do Kwang, sans écouter ce qu'il leur disait en coréen pourtant; que les moines bouddhistes non Coréens venus pour la *kyölche* sont parqués dans un hall de méditation à part, et n'entretiennent pas de relations 'fraternelles' avec leurs collègues, 'parce que, - me rapportaient Taë-ri l'Italien et Sandima le birman, - ils se croient supérieurs à nous'; qu'il n'y a aucune curiosité pour tout ce qui n'est pas coréen et que dans ce 'haut lieu', - je commence à douter de sa réelle grandeur, - du monachisme bouddhiste sôn, on ne trouve, baragouinant un peu d'anglais, que certains moines vocations tardives, ayant exercé, à Séoul ou d'autres grandes villes du pays, des professions où l'anglais était obligatoire. Savez-vous enfin qu'il y a, sinon des esclaves, du moins des 'serfs', ici, taillables et corvéables à merci! Je parle des novices: douze mois, au moins, de véritables travaux forcés à la cuisine, au réfectoire, à la plonge, à l'entretien, au travail sur la propriété et aux offices, sans compter les exercices de prostrations (jusqu'à trois mille par jour: oui, vous avez bien lu!) et de chant (pour connaître par cœur toute la liturgie). Lever avant les autres, donc avant trois heures du matin, 'pour tout préparer', et coucher après tout le monde, donc après vingt-et-une heures (ce qui ne laisse que cinq heures de sommeil!) pour terminer ce qui ne l'est pas encore et répéter dans leur cellule commune (ils sont une vingtaine cette année à partager une vingtaine de mètres carrés!) les mélodies du culte! Jo et John me disaient que lorsqu'on a la vocation de moine, on ne fait pas attention à tout cela: on se prépare et on peut (ils sont vraiment admirables) méditer d'une façon ordinaire pendant tous ces travaux!... En revanche, quel port altier, quel visage à la fois endurci et inexpressif, quelle morgue parfois/souvent (?) j'ai pu remarquer chez les moines profès, surtout quand ils sont encore assez jeunes! Jo et John deviendront-ils comme cela, une fois les épreuves du noviciat surmontées? Prend-on, alors, inévitablement sa revanche, et l'exerce-t-on, comme je l'ai vu, en s'adressant durement et avec un mépris certain aux novices comme aux femmes de service du kimchi?

Depuis Kusan (leur Bernard de Clairvaux ou leur Thérèse d'Avila à eux!) la réforme est retombée comme un soufflé! L'argent, - puisqu'il faut bien appeler « *un chat un chat et Rollet un fripon* » (Voltaire), - l'argent donc est devenu l'idéal, et cela marche, en revanche, très bien: les révélations à ce sujet de Christophe, - le banquier suisse, converti au Bouddhisme, et familier de Songgwang sa, - sans me scandaliser, m'ont enlevé mes dernières illusions. Songgwang sa est une 'Entreprise à Responsabilité (très) Limitée', à double revenu: le bois et les donations, les ressources naturelles et surnaturelles, en somme(s), puisque les 'donations' viennent en fait des cérémonies anniversaires pour les morts: et comme on meurt ici au moins aussi souvent que partout ailleurs...

Cette immersion fut une plongée dans une *hétérogénéité à plusieurs niveaux*. Le cadre, l'esprit et la pratique. *Le cadre* reste franchement féérique et correspond tout à fait encore aux réflexions de Chinul au 12^e siècle quand il visita l'endroit et encouragea Yosé, son immédiat collaborateur qui l'avait découvert, d'abord à retaper les ruines d'un sanctuaire désaffecté, puis à agrandir l'ermitage pour en faire un monastère, capable très vite d'abriter une centaine de résidents, tellement le succès de l'entreprise se précipitait. Songgwang sa est resté ce site exceptionnel, je parle en connaissance de cause, ayant visité les 24 monastères Chogyé de la Péninsule lors de ma campagne de reconnaissance des lieux, l'an dernier! De plus, les ermitages, dont celui de Kam ro am, offrent encore une chance

supplémentaire, celle de la retraite et du silence, heureusement, car ‘en bas’, c’est devenu une usine à bois et Disney land, dont les stridences et le chahut rendent absolument impraticable toute sorte de méditation: il faut supposer que les retraitants de la *kyölche* d’été sont soit sourds, soit déjà ‘nirvanés’! Taë-ri et Sandima me confient qu’ils font avec! Moi, j’étais HEU-REUX, ici!

L’esprit, pour moi, s’est évaporé, au moins de Songgwang sa: je n’ai rien à dire sur ce qui (ne) se passe (pas) ailleurs! J’ai rapporté supra ce à quoi a été réduite la retraite *kyölche*; la décadence du BIIBC, fondé pour les étrangers, et que personne depuis la mort de *Kusan* ne peut/veut accueillir, faute d’intérêt et de responsable; le fonctionnement psittaciste même de *Chung San Sunim*, répétant inlassablement deux ou trois clichés bouddhistes sur le *hwadu*; et le délaissement de ce ‘haut lieu’ par les disciples, anglo-saxons surtout, de *Kusan*: plus aucune recherche, traduction, commentaire. Rien! « Ô mânes de *Kusan*, - dont les restes reposent près du torrent, - que ne suggérez-vous aux moines scieurs de long que leur place est au Hall de Méditation et au Hall du Dharma! » Je suis heureux d’avoir pu fuir le monastère pour l’ermitage: mais du coup ici, surtout maintenant, à part l’architecture chinoise, je me retrouve dans un endroit de retraite comme tous les endroits de retraite, - avec l’énorme avantage, qu’ici, c’est exceptionnellement beau!

Quant à *la pratique*, je suis (malheureusement) fier de pouvoir dire qu’elle *n’a dépendu que de moi et de moi seul*: aucune aide d’un groupe, d’un maître sourcilieux, de conseils pertinents, d’un contrôle rigoureux.

*Pendant douze semaines, j’ai navigué seul, avec:
comme préparatifs à terre avant l’embarquement, les livres de Buswell,
comme cap en mer, un hwadu de Huei-neng,
comme gouvernail dans le brouillard, l’esprit de Huang-po
et comme cartes marines parmi les alizés, mon travail sur Edward Conze à Lumbini,
me récréant dans ma cabine à traduire Kusan et ses poèmes, entre mes séances de quart!*

Puisque nous fêtons cette année les 500 ans du lancement des Grandes Découvertes des Routes Maritimes du Monde, par Henri le Navigateur, Roi du Portugal, savez-vous comment s’y prenait Vasco de Gama, par exemple, pour se procurer des interprètes lors de ses expéditions à l’intérieur des terres sur les côtes d’Afrique qui deviendront Liberia, Angola et autre Sierra Leone? A Lisbonne, il faisait commuer en bannissement la peine capitale des condamnés à mort, qu’il embarquait avec lui, et débarquait ensuite nus et crûs aux différentes escales de la route. Un an, deux ans plus tard, au retour de campagne, il en retrouvait toujours un certain nombre, survivants qui parlaient parfaitement l’un ou l’autre des swahili courants (ce qui les avait sauvés!), et qu’il enrôlait alors dans son expédition suivante, allant jusqu’à les gracier et les anoblir même, car ils étaient au fond du même acabit de gangsters intrépides que le génial flibustier! Dans mon aventure à moi, j’ai joué les deux rôles: celui du flibustier explorateur et celui du banni débarqué! *J’ai survécu, je parle zen, - zen sôn, exactement, - j’ai même été gradué des titres de ‘Zen Scholar and Practitioner’, et enfin nommé : ‘Ham-il de Kam ro am’!*

KAM RO AM, 24 MAI 1998.

La première fois que j’ai eu l’occasion de lire cette proclamation, c’était à Cîteaux, au monastère cistercien (qui fête cette année le 900^e anniversaire de sa fondation par *Robert de Molesme* et *Bernard de Clairvaux*), lors d’une visite à un ami moine. L’inscription se déroule en fer forgé dans la grille même qui ferme la clôture: ‘*Beata Solitudo – Sola Beatitudo*’ (Bienheureuse Solitude – Seul Bonheur)! C’est le jeu de mots latin qui m’avait fait sourire à l’époque, il y a plus de quinze ans déjà. A Kam ro am, ma ‘solitudo’ était-elle ‘beata’? Fut-elle ma ‘sola beatitudo’? Tout d’abord, question solitude, il fallait la conquérir! J’ai raconté le charivari de l’esplanade du temple, de l’aube au crépuscule, et des cris permanents que se servent mutuellement les Coréens avec grandes tendresse et politesse! Ce fut tout simplement l’horreur, tant à la Maison des Hôtes qu’au BIIBC! Et puis *Chung Hyung* revint de son enterrement, et ce fut ma fuite éperdue, chez lui, à l’ermitage! Pourtant, j’ai vécu, en bas, une solitude, mais très négative: celle de l’isolation et de l’abandon, pendant trois semaines. N’eût été Jo, mon ange gardien, je me demande a posteriori si je m’en serais sorti aussi indemne. Ici, avec la sécurité, même théorique et fantasmagique, du Maître, une nouvelle ère commença. L’environnement étant tout sauf hostile, la beauté et l’atmosphère me remplissant d’aise, et les nécessités et commodités assurées au mieux, je pus, enfin, m’ouvrir à ‘*la solitude du gardien de but quelques secondes avant le penalty*’! Je prends à dessein comme image le titre de ce roman de *Peter*

Handke, pour indiquer deux caractéristiques de cette mienne solitude. Tout d'abord, le shoot du penalty est au seul choix du shooter, le gardien de but est condamné à une 'passivité active': être, pendant ce très bref à la fois et infini intervalle, toute attention et toute tension, mais immobile comme une statue. Car ces 'quelques secondes' sont psychologiquement tellement 'élastiques', qu'elles semblent devoir durer 'eine halbe Ewigkeit', une demi éternité! *Passivité active et temps élastique: voilà en effet de quoi ma solitude fut tissée.*

C'est à dessein aussi, comme on s'en doute, que j'ai joué sur le mot de *Quarantaine*, dans mes titres, l'appliquant 'en bas' pour 'Ellis Island' et 'en haut' pour 'Jéricho'! Autant tous les immigrants veulent sortir d'une quarantaine où on les parque avant de les autoriser ou non à pénétrer sur le territoire national; autant les partants volontaires pour 'une quarantaine de retraite et de désert' ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils sont insatisfaits, car il ne dépend que de leur seule volonté de mettre fin à l'exercice! Les 'quarante jours de Jésus' dans le désert de la Mer Morte et les 'trente à quarante jours' (puisque leurs 4 semaines sont, elles aussi, élastiques) des Exercices d'Ignace étaient des références. *Ignace*, j'y reviendrai plus bas. Mais Jésus : on nous dit seulement qu'il jeûnait et vivait avec les bêtes sauvages, que les anges le servaient et qu'au bout de quarante jours, il eut faim et fut alors tenté par Satan. Donc pour rester près du texte: *le quarantième jour!*

Si l'on veut bien me suivre dans mon allégorie, je peux dire que *MOI AUSSI j'ai jeûné, que des anges n'ont pas cessé de me servir (et qui ont eu noms: Massif Central, Pierre, Jonathan, Christophe et surtout à la fin Taë-ri et Sandima), que mes bêtes sauvages étaient les visiteurs avec qui je vivais en bonne intelligence.* Me manquerait-il la finale: 'd'avoir faim et d'être alors tenté'? Est-ce le retour en moi de l'enfant des Rogations d'Alger, où il ne s'agit plus maintenant de 'faim matérielle' mais de 'faim d'autre chose'? 'A quali fame', de quelle faim dois-je demander 'libera me, Domine, nunc', libère moi, Seigneur, maintenant?

Ainsi ma solitude ici fut d'être braqué sur un 'hwadu' d'autant plus hermétique qu'il correspond à une mise en question incompatible avec des structures mentales occidentales et qu'il ne suppose aucune réponse, seulement un questionnement incessant. J'étais, par nécessité fonctionnelle, 'passif', on ne peut plus! 'Actif', je l'étais dans la durée et la continuité: vouloir l'exercice à chaque fois, me motiver chaque matin, me mobiliser 'corps et âme' dans la respiration abdominale, la 'vidange' mentale et l'immobilité corporelle!(pour la seule Quarantaine d'ici, cela représente 240 heures strictes, sans compter le reste!). Avec la seule motivation de réaliser ce que j'avais décidé de réaliser, de mener mon projet à bien, de remplir le contrat que j'avais signé avec moi-même... En fin de compte, si vous avez lu son livre de bord, Christophe Colomb n'y croit pratiquement plus, quand il s'aperçoit qu'il s'est basé sur de faux calculs de distance marine, mais il est décidé à aller jusqu'au bout quand même, et n'hésitera pas à bercer les marins de fabuleux mensonges qu'eux-mêmes n'avalent qu'à demi! Quand le vin est tiré, il faut le boire! 'Bis zur Neige!' (jusqu'à la lie!)

Cette 'solitudo' fut-elle 'beata'? Oui, à cause de *Huang-po* et de *Kusan* (j'y reviendrai aussi plus bas) et de mon culot de m'être lancé et d'avoir relevé ce type de défi: je sais, cela pue la vanité, mais il faut dire les choses telles qu'elles sont! En dehors de cela, non! Mon laptop fut certainement un recours permanent (j'y consacrerai un développement spécial, à propos de l'écriture). C'est pourquoi *le temps et son calcul furent un symptôme permanent de mon mal-être.* J'avais établi une grille des jours, que je consultais tous les matins, et plusieurs fois par jour, parfois. Elle fut très vite partagée en deux quarantaines ('la bonne aubaine!'), puis suivant les fêtes liturgiques: cela tombait bien (*Les Rameaux, la Semaine Sainte, Pâques, l'Octave de Pâques, l'Ascension et la Pentecôte! Massif Central m'en 'prêta' deux autres à lui: la fête de Chinul et celle de la naissance du Bouddha*). Je parvins ainsi à saucissonner mes neuf semaines de séjour, que je parcourais ainsi de tranche en tranche, décomptant et rayant tour à tour les jours pour 'y' atteindre, puis les jours pour 'en' sortir! Élastique, mon temps le fut, puisqu'il me menait de carotte longue en carotte courte jusqu'à dimanche prochain! *Je ne veux plus revivre çà!*

'Sola Beatitudo'! Un certain temps, plus que certainement! Il y a un bonheur d'être seul, que ne peuvent comprendre que les grands actifs et les grands voyageurs! J'ai d'ailleurs toujours eu la chance de vivre de tels endroits et de telles périodes. A Hong-Kong, avec Shek O, le Peak chez les Meyer, et Stanley chez les Ferras; à Nice, chez ma mère, aux Iris; en Bavière, à Eurasburg chez les Menzel; en France, à Céron, chez les Charlier...Et même un temps assez long! Mais voilà, j'y vais avec le cœur: je suis sûr maintenant que je suis venu à Songgwang sa, d'abord et surtout: avec la tête, le cerveau, le

programme, le projet! Bon gré mal gré, il fallait tenir! Ce que je suis en train de faire, et ferai jusqu'au bout.

Reste le dernier point, celui de "la tentation le quarantième jour"! Mais je ne le saurai que mercredi 27! Patience!

Il est 16 heures: deux petites averses, l'une après l'autre, viennent de rafraîchir l'atmosphère. Il faisait très lourd, j'avais un peu de migraine, je me suis même allongé une demi-heure après midi. Il règne dans le jardin une atmosphère et des sensations à la '*Howard's Ends*', - *James Ivory* encore!- épaisses et voluptueuses comme des effluves de camélia fané, jusqu'aux tonalités de vert mouillé et aux ébats ralentis des grands bambous géants. La lumière est d'un pâle étrange et joue sur la pelouse fraîchement coupée avec les plaques d'herbe plus jaune, en une composition mate et statique. Je vais marcher sur le chemin de ronde... Quel délicieux dimanche s'achève: ce sera le dernier! Tous les jours de la semaine qui vient seront les derniers de leur nom! Ah, j'ai tellement compté les jours, et voilà que je m'attendris sur les ultimes. Je regarde tout d'un autre œil : le banc au milieu de la pelouse, le tabouret sur le chemin de ronde, le fauteuil sans bras dans la galerie du hall, ma natte de méditation, les petits bancs de bois qui me servent de support et de siège quand je suis à mon laptop, et puis mon plaid de la KAL qui m'a enveloppé le jour, la nuit, pendant mes promenades, assis quand j'étendais mes jambes! Mes terrasses, mes escaliers, mes passerelles! Mes grands bambous géants et mes nids sous les corniches! Mes fleurs aux noms inconnus, et ma cloche qui résonne dans le soir bleu! C'est de tout cela que ma solitude était peuplée, et qui était devenu mon univers de Quarantaine. Je suis très ému en écrivant ces mots:

*Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?*

KAM RO AM, 25 MAI 1998.

Ce matin, l'hiver serait-il de retour? Quel drôle de printemps! Il est 6 h, je suis pieds nus dans ma cellule, attendant que mon bain se remplisse, et je gèle! L'oiseau triste s'est remis à pleurnicher ses deux notes perpétuelles, et je me gratte encore des piqûres de hier soir. Depuis hier soir, un moine serait venu s'installer chez *Massif Central*: ce dernier m'en avait touché un mot. Mais comme ils étaient deux, l'un accompagnant l'autre, je ne sais qui c'est exactement. J'ai aussi appris l'existence d'un autre moine ermite, qui vit dans une maison de bois, qu'il s'est bâtie lui-même, à quelque trente minutes de chez moi: ce serait un méditant chercheur, traduisant de vieux textes et parlant très bien anglais. Un matin, s'il fait beau, et que l'envie m'en prend, ...

Je me souviens brusquement d'une très belle scène, dans le film que *Jean-Claude Annaud* a tiré du livre best-seller d'*Umberto Eco*, '*Il nome della rosa, Le nom de la rose*.' Guillaume de Baskerville (Sean Connery) réussit à échapper à l'incendie de "La Bibliothèque", et apparaît sur le seuil, le froc encore tout fumant; alors le jeune novice Adso de Melk (Christian Slater), court se jeter dans les bras de son Maître, qui virilement ému de cette marque d'affection filiale, ouvre les bras pour recevoir l'embrassade du jeune homme, et laisse alors tomber, des larges manches de son habit, quelques livres, les plus chers, qu'il y avait enfouis dans ses plis pour les sauver du feu! ... Je n'ai dû échapper à aucun incendie de bibliothèque (quel spectacle grandiosement hallucinant, que la destruction par le feu des 500 000 papyrus du Musée d'Alexandrie, lorsque César s'empara de la ville!), mais j'ai fait, ces derniers quarante jours, l'expérience de 'l'île déserte, où on vous demande quels livres vous emporteriez avec vous'! Car, - à part le *Kusan de Fagès et Batchelor*, assez anecdotique, et le *Chinul de Buswell*, plutôt ouvrage de référence, - je n'avais d'amis livres que '*Nine Mountains*' avec les nombreuses citations poétiques de *Kusan*, et la petite somme admirablement traduite par *J. Blofeld*, de la '*Transmission of Mind, La Transmission de l'esprit*', de *Huang-po*!

Leur fréquentation fut tellement exquise que j'ai établi la traduction française de maints passages de *Huang-po* et de la plupart des poèmes cités par *Kusan*: simplement pour faire apprécier par tous mes (autres) amis, ce qui a constitué mon délice et mon cordial quotidiens pendant six semaines! Vous dire combien ce travail de traduction, d'adaptation et de transposition de textes originaux chinois T'ang et coréen Hangul, traduits en un anglais très littéral pour *Kusan*, très sophistiqué pour *Huang-po*, - vous dire combien ce travail fut une joie ne peut se concevoir qu'en constatant le résultat sur mon site (<http://www.a-nous-dieu-toccoli.com>), dans la modeste anthologie qui rassemble le tout.

Huang-po m'a dès l'abord enthousiasmé par son *intelligence, sa logique et son humour*. (Je répète, mais c'est la dernière fois, que je soupçonne *Blofeld* de l'avoir, en partie au moins, rendu tel: et ce n'est que justice de le redire!). En effet, le don que fait *Bodhidharma* à la Chine, en s'y expatriant au 7^e siècle, c'est certes le "*dhyâna*" qui deviendra le "*zen*" que nous connaissons. Mais il le fait, d'après la tradition, d'une façon telle, qu'elle se serait passée de 'mots': ce don aurait ainsi été transmis 'd'esprit à esprit', reprenant, par là, la plus vénérable des traditions antérieures, celle de Siddhârta lui-même, transmettant cet 'esprit' à Mahakasyapa. *Comment décrire et faire comprendre cette mystérieuse transmission*, voilà tout le propos de l'enseignement de *Huang-po*. Alors, les trois qualités que je me permets de lui reconnaître, - il en possède bien d'autres!- vont jouer ensemble le ballet de l'exposé, de la démonstration et de la 'brillance'. *Sous forme de dialogue*, - où l'interlocuteur est réduit au rôle de faire-valoir-, *de développement*, - où il utilise habituellement la longue période, qu'il sait abruptement couper de sentences lapidaires et lumineuses-, *ou encore d'anecdotes* aussi sobres que paradoxales, - mais on est zen ou on n'est pas zen!-, le secrétaire de *Huei-neng*, mêlant son expérience à celle de son illustre Maître, sixième et dernier patriarche chinois, administre magistralement à son tour, une magnifique leçon de *Ch'an* en un traité relativement court! Et cela nous vaut des accents de poésie métaphysique sur 'Être et Non-être'; des considérations 'siracidiques' sur la vanité et l'inanité de nos 'pensées, paroles et actions'; des envolées élégiaques sur l' 'Un', indivis et indivisible, identique à lui-même et à chacun; des morceaux de bravoure pluridisciplinaires sur ' Notre Visage Originare, Notre Moi Authentique, Ce que nous étions avant avant avant...'! Son propos m'a paru tellement 'atmosphérique' que je n'ai pu résister à le transposer en vers libres: et je dois dire que je n'ai éprouvé aucune difficulté particulière à trouver rythmes, ni sons! Cela venait de soi, comme si un lointain original avait, comme par nature, déjà pensé les choses en cadences et rimes! En voici un seul extrait, qui réunit beaucoup de choses que j'y ai ressenties et appréciées (*Blofeld* 1959 : 110-112):

Ceux qui cherchent la Voie
doivent y entrer avec la soudaineté d'un coup de poignard.
Avant tout, il faut d'abord comprendre ça.
C'est pourquoi, bien qu'il ait dû traverser maint pays
sur sa route de l'Inde à la Chine,
Bodhidharma ne trouva qu'un seul homme, le Vénérable Ko,
à qui il pût transmettre en silence
le Sceau de l'Esprit, le Sceau de votre Esprit Véritable.
Les phénomènes sont le Sceau de l'Esprit,
exactement comme ce dernier est le Sceau des phénomènes.
Quoi que soit l'Esprit, les phénomènes le sont aussi, -
étant l'un et les autres également réels et partageant également
la nature de l'Absolu, suspendu dans le vide.
Celui à qui est donnée l'intuition de cette vérité
est devenu un Bouddha et a atteint l'Absolu.
Je répète que
l'Éveil ne peut être appréhendé corporellement, car le corps n'a pas de forme;
ni spirituellement, car l'esprit n'a pas de forme;
ni par sa nature essentielle,
car cette nature est la Source Originare de toutes choses,
la Nature réelle de toutes choses, Réalité permanente, la nature de Bouddha!
Comment se servir du Bouddha pour appréhender le Bouddha,
ce qui n'a pas de forme pour appréhender ce qui n'a pas de forme,
l'esprit pour appréhender l'esprit,
le vide pour appréhender le vide,
la Voie pour appréhender la Voie?
En vérité, il n'y a rien à appréhender, -
même la non appréhension ne peut l'être!
On dit: Il n'y a RIEN à appréhender.
Nous vous enseignons seulement à comprendre votre Esprit originare.

Le soleil vient de faire une percée, et moi je vais faire quelques pas!...Il suffit d'un rayon, et voilà que tout revit à nouveau (encore, rédaction de 6^e, mais c'est la vérité!): les oiseaux se sont remis à voltiger

et à chanter, les fleurs à relever la tête vers la lumière et la chaleur, et le vent à caresser mollement la cime des grands bambous. Jusqu'au froid de ma cellule qui commence à s'évaporer!
 Excellente transition pour passer à *Kusan*! Son enseignement, - je dois le reconnaître, du moins tel qu'il est rapporté dans ce livre, - m'est apparu bavard, ostentatoire, répétitif et simpliste! Ou alors, je ne sais pas lire et je ne comprends rien au *sôn*! Méditations sur les vertus, conférences sur le Dharma, discours de circonstance: rien de bien 'troussé' ni d'original. Je suppose que sa personnalité et son aura ont dû jouer le plus grand rôle, sans parler de son énergie farouche et formidable, qui a pu soulever l'inertie analogue à celle que je constate quinze ans après sa mort et qui devait régner ici de la même manière en son temps! Songgwang sa fut toujours l'œuvre d'un seul homme, qui, une fois *ad patres*, ne trouve pas de continuateur...Mais tout au long de ses 'interventions' rassemblées dans cet ouvrage, *Kusan* ne cesse pratiquement pas, et pour mon plus grand plaisir, de *citer des poèmes d'Anciens*: ne sont-ce que des citations, improvise-t-il, fait-il son miel de tous ses souvenirs? Je n'en sais rien ni n'ai l'intention de préparer une édition critique des citations de *Kusan*! Je prends tout ça, tel que cela m'est servi! Et j'en jouis. Je me demande d'ailleurs, et en toute modestie, si je n'ai pas, à ma modeste place, joué un peu le rôle de faire- valoir que *J.Blofeld* a pu jouer pour *Huang-po*. Je veux dire, qu'à y regarder de près, le texte anglais des citations poétiques kusanienues est assez pauvre, dirions-nous. Ce sont les images associées à certains mots qui rendent pittoresques, au sens vraiment pictural, et même sculptural, du terme, les connotations de nombre de ces textes. Et ce sont ces évocations qui ont dû, d'abord et surtout, me frapper, pour que, m'emparant de l'idée et du cadre (avec la réalité permanente du Chogyé et de sa vallée sous les yeux), je me sois mis, à mon tour, à voir de mes yeux et à entendre de mes oreilles, ce que ces textes sont censés reproduire. La sensibilité bucolique, et même écologique, de *Kusan* est indéniable, ses 'éclairs d'images' proprement géniaux dans le registre zen ou en dehors de lui. Et les rapprochements de certains éléments provoquent des sensations synesthésiques dignes de la poésie symboliste et parnassienne. On passe ainsi d'*Horace*:

O Tityre, patulae te cecini sub tegmine fagis!
O Tityre, avec ma flûte je t'ai célébré à l'ombre des mûriers!

à *Baudelaire*:

La nature est un temple où de vivants piliers
Semblent parfois sortir de confuses paroles.
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers!

Tenez, en voici des exemples (*Kusan* 1982: 54, 126, 150, 182; 1985 : 83):

Le monde entier serait-il de l'or pur,
 il n'aurait aucun prix.
 Même honorés et respectés,
 tous ceux qui sont glorieux et dignes
 ne sont pas mes intimes.
 Mes yeux sont pleins de la Terre et du Ciel,
 mais nulle part je ne vois de brin d'herbe.
 La lune sur le Chogyé brille peureusement.
 Chez moi depuis toujours sont les monts et les eaux.
 Herbes et fleurs sentent tellement bon.
 Bien installé dans une barque vide,
 au gré du courant, je suis méandres et gorges;
 partout où je passe
 j'inonde tout de ma lumière.

Face à une falaise, une femme de bois
 chante Ce qui n'est pas né.
 Un homme de pierre, au milieu du feu, souffle une flûte.
 Nuages dispersés, vent doux,
 lieu tranquille et purifié.
 La montagne est pleine d'arbres secs,
 mais la neige luit.

Ce sont les montagnes qui bougent.

Pas la lune.
Chaque lieu dispose un dessin d'Éveil.
Nous dérivons au gré des vagues.
Sur le parcours, un homme de pierre
Salue à la ronde.

Une ligne de pêche de plus de mille pieds
tend l'océan de l'espace.
Les nuages s'égarent,
les vagues s'apaisent
et le corral se multiplie.
Poissons et dragons dorment profondément,
Immobiles.
Charge le bateau de son plein de lune,
souque ferme,
et va!

Comment qualifier ce *compagnonnage* sinon d'un mot: il fut *enchanteur*. J'ai ainsi, passant du 8^e au 20^e siècle, marié une théorie avec une expression du zen, dont je ne soupçonnais ni l'esthétique ni la potentialité poétiques. Quelles merveilleuses heures passées ensemble, devant les paysages mêmes qui en inspiraient les auteurs, puisque *Huang-po* est le nom de la montagne de Chine où il résidait, et l'on dit (!) que le Chogyé lui ressemble!

Le bruit a été tel tout l'après-midi, en bas, au monastère (camions, scierie, cris de groupes incessants), qu'ici même j'en étais perturbé! Je me demande toujours comment font les moines en *kyölche*, et au-delà, comment les autorités du monastère et toute la communauté elle-même peuvent tolérer un tel état de fait! Je ne crois pas à une vertu spéciale du monachisme coréen, mais bien plutôt à la sauvegarde d'intérêts financiers, que représentent le commerce du bois de construction et les droits d'entrée sur le site de Songgwang sa (qui est de 900 Won, soit environ 1 €. Il passe entre 500 et 1000 personnes par jour en saison: ce qui donne en moyenne 750 €/jour, 22 500€/mois et pour une saison de six mois: 135 000 € !!! Alors, le silence, vous comprenez...).

KAM RO AM, 26 MAI 1998.

Nous savons ce que les Anglais nomment "a glorious day"! Du bleu, du bleu, du bleu, avec du soleil et encore du soleil, le tout caressé par une brise fraîche et légère. Tout est lumineux! Le Chogyé, les bambous et les fleurs reluisent et resplendent de tout leur éclat. Et tout embaume! Calmés et rassurés, les oiseaux chantent, mais sans ce caractère d'inutile urgence qui transformerait en cris de détresse ou de fièvre leurs mélodieux ramages! Je me suis préparé une bouteille de thé que j'ai mise au freezer pour me rafraîchir cet après-midi... Il y a quelques instants, un commando de groupies de Kam ro am ou/et de *Massif Central*, ont donné l'assaut au temple de la terrasse et aux quartiers du Maître, dont elles ont apparemment la clé, et lavent, ornent et s'affairent! Les premiers êtres vivants depuis trois ou quatre jours! Cela me fait du bien, toute cette agitation ménagère!

Sans plagier *Roland Barthes*, - ou en le plagiant!- avec son livre que j'avais dévoré en son temps sur '*Sade, Fourier, Loyola*', si j'avais à intituler les lignes qui suivent, j'écrirais '*Freud, Loyola, Bodhidharma*', en suivant l'ordre historique de nos rencontres. Car au fur et à mesure que ces jours (bénis) s'écoulaient, se creuse encore la conscience combien rien n'est fortuit dans la/ma vie et combien ces trois personnages et leurs géniales trouvailles auront aidé l'homme que j'étais à devenir lui-même, - à se mettre sur le chemin de '*son Visage des Origines, son Moi Authentique, son Vrai Je*'!

Les femmes ont terminé leur tâche, elles se sont installées dans le temple sur la terrasse, et je les entends psalmodier des sutras, en s'accompagnant de la crécelle et d'un petit tambour: cela donne à l'atmosphère une qualité supplémentaire d'élévation et de spiritualité, simple et familière.

L'Analyse, les Exercices, puis le Zen auront donc été les trois *techniques* (ce mot n'est en rien péjoratif ni réducteur dans l'emploi que j'en fais ici), que ma Voie m'a offertes pour '*placer l'homme en moi*', comme on place sa voix pour chanter comme il faut chanter. Les *méthodes* étaient différentes et complémentaires: de par leur *Sitz-im-Leben* (voir juste après): leur origine, leur *domaine d'exercice*, en somme le malaise de l'âme, de la volonté ou de l'existence; leur *pratique*, l'inconscient, la

décision/élection, la maîtrise du corps et le contrôle de l'esprit ; et leur *objectif*, la guérison, l'état de vie, l' 'éveil'.

Redevenons chronologique ! *L'Inde bouddhiste du 8^e siècle après Jésus-Christ*, - qui n'en avait plus pour longtemps avant l'arrivée dévastatrice des Musulmans, - était déjà tombée dans l'imbroglie scolastique des écoles, des textes, des traditions, des interprétations et des excommunications réciproques. En focalisant l'essence de la fidélité au Bouddha dans la méditation elle-même (*samadhi, prajna et sila* mêlées) comme la seule voie vers la *Bodhi, Bodhidharma* recentrait, dégraissait et radicalisait la pratique bouddhiste dans ce qu'elle a d'original: *sans l'aide du ciel ni des hommes, arriver à l'Éveil, puis au Nirvana*. Toutes les belles histoires des *Bodhisattvas* et autres *Amitabas*, toute la 'théologie' de l'*Abhidharma* sont de l'élaboration bien ultérieure qui n'affecte pas le cœur de la quête: c'est ça, cette '*Transmission de l'esprit par l'esprit*', et seulement ça, que l'exilé volontaire à la cour des T'ang a tâché d'exporter et de confier aux Patriarches Chinois, et qui devait devenir, de *dhyâna* qu'il s'appelait en sanskrit, le *ch'an* chinois, le *sôn* coréen et le *zen* japonais.

L'Espagne du 16^e siècle, 'cleansée' (brutalement et bien à tort) de ses Arabes et Juifs, militairement hégémonique sur le Nouveau Monde et les Deux Océans et surabondante en Réformes monastiques, Patronat ecclésiastique et Mystique carmélite, du Siglo de Oro,- elle n'en avait plus pour longtemps, elle non plus, avant,- et simultanément-, la menace turque de la victoire-désastre de Lépante, l'épuisement du Pont d'Or et d'Argent de Potosi au Guadalquivir, le non renouvellement de la population métropolitaine et l'irrésistible montée des Bourbons du Royaume de France!- l'Espagne se sentait la vocation d'une seconde Rome, lui fournissant déjà des papes! Il leur fallait une armée, une '*armada espanol*' faite de '*caballeros de Cristo*' pour apporter la foi à tous les infidèles de ces '*mundos nuevos*'! Qu'à cela ne tienne, imaginait un farouche et taciturne capitaine des troupes d'appoint basques de la Marche des Pyrénées, blessé incurablement au genou à la bataille de Pampelune contre les Français de François 1^{er}, et ruminant de dégoût et de fièvre, estropié à vie, sur son lit de convalescent au manoir familial d'Azpeitia, près d'Azcotia, domaine du hobereau Lopez de Loyola : c'était Inigo, qui deviendra *Ignace de Loyola*. Et le voilà, entre Arambaru, Pampelune, Barcelone et finalement Manrèse, s'entraînant seul, à la samouraï, à ce qu'il savait le mieux faire: des 'exercices' méticuleux, comme sur le champ de manœuvres, pour le corps, mais surtout pour la volonté, pour la fortifier, l'éclairer, lui faire choisir puis la réduire '*perinde ac cadaver*' aux ordres du supérieur, *AMDG (Ad Majorem Dei Gloriam : pour la plus grande gloire de Dieu)*! Au service du Roi du Ciel, -puisqu'il ne pouvait plus servir le Roi de la Terre, - en la personne de son Vicaire ici-bas: le Pape! Alors il fonde l'armée du Pape, qu'il place sous le patronage du seul chef imaginable: '*La Compania de Jésus*'. Les Jésuites étaient nés, qui survivront à l'Espagne de Charles Quint et de Philippe II.

La Vienne et l'Empire Austro-hongrois du tournant du 20^e siècle, - qui n'en avaient plus pour longtemps, eux non plus, avant Sarajevo qui se préparait (déjà!) et la balkanisation de cette Europe Centrale artificielle, monstre dont devait accoucher la Première Guerre mondiale et qui n'arrête toujours pas d'expirer,- étaient devenus l'épicentre 'belladonien' d'un *Zeitgeist* porteur d'une musique, d'une peinture et d'une littérature où le morbide, le malsain et le trouble constituaient les maîtres thèmes et les variations (*Gustav Mahler, Oskar Kokoschka et Arthur Schnitzler* ne respirent ni l'air frais ni la joie de vivre ni le ciel bleu). Les patients qui venaient consulter chez le Doktor *Sigmund Freud* en étaient les symptômes mal vivants. Sigmund s'aperçut assez vite, - voilà le génie, - que les maux physiques avaient leurs causes dans des *maux psychiques (traumas)* que seule une bouche libérée de leur *peur (Angst)* pouvait, aurait éventuellement pu articuler (*verbalisation*). D'où les essais d'hypnose de La Salpêtrière où il se rend voir *E. Charcot*. Et puis, un jour, *c'est le miracle*, la trouvaille du *rêve (Traum)* avec "*L'homme aux loups*", le Président Schreiber:

- l'inconscient est structuré comme un rêve,
- le rêve est un langage,
- il faut en apprendre la langue et la grammaire (la *Traumdeutung: L'interprétation des Rêves*);
- le sexe n'est jamais définitivement assumé;
- il se traduit par notre perversité polymorphe;
- tout peut devenir écran (mécanismes de défense : *Abwehrmechanismen*)
- pour dissimuler le malaise d'être (*Unbehagen*)
- et procurer une existence croupion à moindre frais:
- la religion, l'art, la profession y participent:

- *investiguons (analysons) les causes,*
- *défaçons-en les nœuds qui lient l'âme (psyché),*
- *et réapprenons à vivre.*

La PSYCH-ANALYSE était née.

Ainsi :

- au cœur de *l'existence ordinaire*, l'être humain, en maîtrisant son corps et en contrôlant son esprit, peut atteindre *l'Éveil: effort/ triomphe de l'homme pour devenir Un avec l'Absolu;*
- au cœur d'*une destinée providentielle*, l'être humain, en se formant à la décision vocationnelle, peut choisir son état de vie: *effort/triomphe de l'homme au service de Dieu;*
- au cœur d'*un destin tragique*, l'être humain, en analysant son inconscient, peut dépasser ses handicaps psychiques: *effort/triomphe de l'homme au service d'un meilleur homme!*

Je suis personnellement preneur des trois! Pour "placer l' "homme" en moi! Car notre âge lui aussi, comme tout âge à bien voir, est précaire: nous vivons nous aussi à l'aube d'un monde dont nous n'avons encore qu'une idée confuse, et que les confrontations et manipulations économiques sont en train de rétrécir plus encore que ne l'ont pu et que ne le peuvent les conflits armés. Il n'y a plus de centre de la civilisation, - il n'y en a peut-être jamais eu, - aucune aire culturelle ne peut plus dire si elle est réellement à l'origine de telle façon de vivre, de penser ou de dire. Ce qui se vit se fabrique désormais dans le commerce et les laboratoires sauvages de nos échanges transnationaux et transculturels, et les convictions auxquelles nous tenons ne peuvent plus se dire ni se recevoir dans les langages conventionnels. Tout est délocalisation...

C'est pourquoi:

- *plus que jamais*, il nous sera nécessaire de maîtriser en nous physique et mental, et de ne nous mesurer plus qu'avec l'Absolu ;
- *plus que jamais*, les générations à venir devront comprendre que chaque acte humain constitue inexorablement le maillon d'une chaîne où leur vocation est déjà engagée, et que le choix d'une vie n'est plus une aventure individuelle seulement, mais une responsabilité universelle devant Dieu et les autres hommes ;
- *plus que jamais*, le petit d'homme aura besoin d'élargir, de creuser et d'informer son champ de conscience, le sien propre et celui de sa solidarité planétaire, car nos sociétés produiront de tels nuages de pollution matérielle et spirituelle, que seule une bonne santé psychique en alerte permanente sera à même de rendre chacun capable de servir l'homme, en lui-même, en servant tout homme!

On est encore venu me ravitailler: les femmes m'ont offert deux melons et trois morceaux de gâteaux de riz aux haricots rouges; Taë-ri m'a monté un pot de marmelade et deux cannettes de boisson fraîche! O glorious day!

Le jour s'éteint peu à peu, et comme à regret lui-même: le Chogyé baigne voluptueusement dans une vapeur d'or irisée d'argent. Il fait à peine plus frais. Le ciel a tiré de grands rideaux transparents, criblé déjà par les premières étoiles...Et si demain...

KAM RO AM, 27 MAI 1998.

Le ciel, en aquarelle de tendre azur, était paraphé ce matin d'un strato-cumulus cotonneux, en forme de soucoupe volante. Et puis soudain, les cimes des grands bambous se sont allumées, quand le feu a brusquement débordé des collines, comme autant d'immenses cierges de peluche verte, contre le manteau feldgrau du Chogyé...Je bois mon café, recroquevillé sur mon petit banc, dans la fraîcheur rêche d'un délicieux matin, pieds nus, en caleçon: je sens que je vis des moments ultimes, de ceux qui, je le sais, régulièrement viendront se superposer sur d'autres aubes futures où je serai heureux d'être simplement là! La nature, quand le soleil fait son apparition tranquille, semble ne pas se presser: tout se remet à vivre sur un rythme léger et détendu, comme si la sécurité de la lumière chaude et claire, après avoir chassé les fantômes de la nuit, (les animaux rêvent-ils?) offre aux habitants du monde, et ce chaque matin, le don quotidien de la paix: je me souviens encore, très physiquement, il y a quelque dix ans, de cette aube glacée reprenant vie, sur les bords du Titicaca, en route pour La Paz... C'est cette paix dont ici je profite, gratuitement et en abondance.

Ah, mais qui me vaut cette grâce où je baigne? Quelle sollicitude accompagne mes pas, qui m'a conduit, au prix de quelques ravines peut-être, dans ce Shenandoah, dans ce Shangri-la, dans cette vallée de beauté et de bonheur? Quels mérites cumulés dans je ne sais quelles autres vies, la mienne ou

plutôt celle d'autres qui m'aiment, me servent, toujours *in tempore opportuno*, la demeure idéale à l'endroit qu'il me faut? Est-il besoin de s'interroger... « Je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies dit ton nom! », clame *Jacob (le menteur)*. « Faut-il vraiment que tu le demandes? », répond *la Voix!* (Gn 32,23-30). Et c'est à ce moment-là qu'Il le débaptise en *Israël (Honest to God)*, et qu'Il le bénit.

Je reviens de mon bain quotidien... Jacob a donc fini par se présenter! *Jacob, comme Thomas, comme Jonas*: ils finissent tous par arriver au rendez-vous! Il est vrai que « *Le livre s'ouvre seul aux pages souvent lues* » dirait *Edmond Rostand (L'Aiglon)*; mais il s'agit ici du grand livre secret de mon âme, car je n'ai aucune bibliothèque portative. Quelle surprise d'ailleurs d'avoir vu affluer, au long de tous ces jours, la compagnie de ceux qui venaient spontanément prêter leur voix à mes rendez-vous quotidiens avec moi-même! Plus de cent ont une telle place dans mes fréquentations qu'ils ont répondu de suite présents quand j'ai eu, en passant, besoin de leur support. Et tant d'autres attendent encore de moi un signe: je les sens à disposition! Ils n'ont plus que quelques jours..., ils auront d'autres occasions! C'est donc *Jacob* que les autres ont délégué, en ce quarantième jour de la Tentation (Mat 4,2b), Jacob qui finira, lui aussi, par être révélé à lui-même (son Vrai Visage), à l'issue de sa lutte avec l' 'Ange', sur les bords du Yabok, dont le nom n'est que l'anagramme du sien propre: donc un *Yacob/Yaboc* bien désordonné, qui va s'affronter à la Noble Vérité sur lui-même. « Désormais, tu t'appelleras *Israël/Féal de Dieu!* », mais après qu'il se soit montré '*Fort contre Dieu*'. C'est toute l'ambivalence de LA tentation, en effet, que d'oser se mesurer avec l'*Absolu*, et d'en réchapper à son avantage: l'honnêteté (Honest), même dans une vie de mensonges, consistant apparemment à aller jusqu'au bout de sa conviction, MÊME SI ELLE VA CONTRE DIEU! Mais, j'ai le sentiment que, d'instinct, l'audacieux sait 'jusqu'où il peut aller trop loin': il ne mettra pas volontairement sa propre vie en danger, car il sait qu'elle appartient à *Celui qu'il défie, en le défiant absolument*. *Siddhârta* aussi met fin à la conduite suicidaire dans laquelle son audace autosuffisante allait le précipiter: alors, il se remet à manger le riz que lui tend Sujata, et va résolument s'asseoir sous le *figus religiosus*, l'*arbre de la Bodhi*, à Gaya, sur les rives de la Niranjana, son Yabok à lui. Combat avec l'Ange, combat avec Mara: significativement même combat, qui le fait passer du stade de '*Muni*' (le Sage) à celui de "*Bouddha*" (l'Éveillé).

Je me demande personnellement ce matin, (et la journée prend le chemin du beau temps d'hier!), des trois tentations paradigmatiques de Jésus, contre laquelle Jacob peut bien vouloir me mettre en garde, sinon celle qu'il connaît le mieux, pour l'avoir pratiquée 'avec succès': *se mesurer avec l'Absolu*, - sublimement impersonnel pour *Siddhârta*, - miséricordieusement (matriciellement) personnel pour lui, et pour moi! " *Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas; car il est écrit: Il donnera pour toi des ordres à ses anges et ils te porteront dans leurs mains! (Mt 4, 6)*".

Se mesurer avec l'*Absolu*! Pas à la façon tartarinesque de *Victor-Hugo*, du genre: '*Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux!*' Mais plus subtilement, presque en se déroband, paradoxalement: par l'*écriture*, par exemple! L'*écriture* aura joué un très grand rôle sur ce Mont de ma Quarantaine à moi! Laptop et écriture, d'ailleurs, car c'est la première fois que j'utilise cet instrument de façon aussi régulière! La question est: *aurais-je été capable de durer ainsi douze semaines sans écrire?* En me consacrant uniquement (à de la lecture passim et surtout) à la pratique intensive du zen, sans aucune espèce de rendez-vous intime, d'interlocuteur privilégié, d'exutoire régulier. Appelons cela comme on veut: le fait est que j'avais un briefing quotidien, et parfois biquotidien, avec l'*écriture*! Il n'y eut rien de prémédité au départ; il s'est simplement trouvé que je voulais noter mon expérience à chaud. *Expérience, justement!* Je ne venais pas, - je l'ai déjà noté plus haut-, avec la foi du néophyte ou de Polyeucte, bref du converti légèrement teinté de fanatisme, me jeter à corps et âme perdus dans la mastication ininterrompue de l'énigmatique '*hwadu*' et l'assise pétrifiée de la méditation. A priori, j'installai, que je le veuille ou non, une distance, la distance critique, par écriture interposée, entre le zen et moi. Une image dit bien, ce que j'aurais pu faire, celle du (pauvre!) film tourné sur la vie de *St Michel Caricoïtz: 'Le Saint aux mains nues'*. C'est '*les mains nues*' que j'eusse dû me rendre à ce Canossa de l'esprit! Mais non seulement les mains: *la tête aussi!* Et c'est à ce point crucial que l'*expérience devenait une aventure contre l'esprit, tout autant que contre nature, du moins pour moi*. Car, avec le 'karma culturel' qu'ont, depuis cinquante ans, accumulé en moi: le prêtre catholique romain, le philosophe théologien, le psychanalyste, le praticien audio-visuel et le voyageur du monde...je considère comme hautement hypothétique qu'un autre déroulement eût pu être viable.

L'écriture aura joué le rôle d'un drain de ma mémoire, permettant l'écoulement des eaux usées de mes réminiscences dans le cloaque témoin de cette chronique!!!

Quelle fut donc ma tentation au début, et quelle est donc ma tentation à la fin de cette Quarantaine? Ai-je eu finalement peur de l'Absolu, qu'il fût bouddhiste ou divin? Ne suis-je pas allé assez loin? Eût-il aussi fallu, pour convenir au bouddhisme, que je renonçasse à célébrer ma messe chaque soir? Ou bien, pour convenir à la foi chrétienne, n'eussé-je pas dû éviter de me compromettre avec des prémices qui écartent a priori toute référence à Dieu, et à un dieu personnel en particulier? En voulant pratiquer ET l'un ET l'autre, n'ai-je pas en définitive manqué l'objectif que je m'assignai: continuant de pratiquer l'un, ce qui m'aurait rendu inapte à pratiquer l'autre? Je dois dire immédiatement que je ne sens aucune mauvaise conscience en écrivant cela: mais il faut évaluer le vécu.

Implicitement, il est sûr que je mettais 'mon' Dieu à l'épreuve, - encore une fois! (Je resterai irrévocablement l'enfant d'Alger)! Car, c'est avec une décision mûrement délibérée et une profonde application de l'esprit et du corps que j'ai étudié, pratiqué et vécu le zen au sein de cet ermitage bouddhique. Mais je n'ai pas pu oublier mon Dieu, comme je ne peux pas faire totale abstraction, ni perdre la conscience totale, d'être en vie: *et je suis en Dieu, comme je suis en vie*. L'écriture, avec tous ces auteurs vivant dans ma mémoire, aura été cette escouade d' 'anges' qu'Il aura dépêchés 'à mon service permanent', sans que je ne demande rien: comme il a, toujours *in tempore opportuno*, dépêché aussi Bernard, Pierre, Amedeo, Jonathan, Taë-ri et Sandima, me nourrir de leur amitié... et de leur proviande!

En fait, le zen, je m'y suis 'jeté' comme j'ai pu, comme je suis, comme je vis! Avec l'inébranlable certitude, - car je l'ai, c'est incontestable!- qu'il ne pouvait rien m'arriver de fâcheux! *Je crois qu'elle est là, ma foi*: dans cette enfantine/infantile et inexpugnable/atavique confiance (Ur-Vertaen, confiance originaire) que, *QUOI QUE JE FASSE, je suis protégé!*

Je n'hésite pas à écrire 'infantile', car je ne peux oublier un jeu de 'quand j'étais petit', et auquel je me livrais avec ma mère, en la terrorisant à chaque fois! J'étais très jeune, mais je vois encore chaque élément de la scène. Quand j'étais dans la cuisine seul avec elle, j'aimais grimper sur la table et 'me jeter dans le vide', en criant en même temps: « Maman, maman, maman! », oui, trois fois, très vite. J'étais absolument sûr qu'à chaque fois, elle était là, les bras ouverts, pour me recevoir! Elle avait beau me menacer que la fois suivante, elle me 'laisserait tomber'. JE SAVAIS qu'elle disait ça, mais qu'elle ne le ferait pas! Et je recommençais, jusqu'à ce que, me prenant à plat ventre sur ses genoux, elle me donnait une fessée,... tout en m'embrassant, en même temps, comme pour se faire pardonner de devoir me corriger! Oui: infantile!

*Dans la tentation,
surtout quand j'y succombe,
ma mère et Dieu,
c'est la même chose!
Quelque part!*

Ma psychanalyse ne m'a jamais prouvé ni convaincu qu'il serait meilleur, pour 'placer l'homme en moi', de me défaire de cette attitude structurellement infantile! Mes Exercices n'y ont point vu non plus de condition dirimante à mon élection d'un état de vie! Ici, c'est le zen qui est mis par elle, en moi, à sa juste place. Et c'est très bien qu'il en soit ainsi!

Le ciel est redevenu orageux vers treize heures...Le Proctor (celui dont j'attendais tout à mon arrivée, il y a deux mois aujourd'hui, et qui ne m'aida en rien), est apparu soudain, accompagné de deux dames. Grand sourire insignifiant, et puis ils sont repartis!

Je disais ma messe, j'en étais à l'offertoire, quand Taë-ri (j'apprends que Tae-ri signifie 'Grand profit pour tout le monde', et pour moi aussi, donc!) est survenu, un sac à la main: un grand pain de mie, six mandarines, deux poires d'eau, une pomme, et un délicieux double sandwich à la charcuterie (sic!) et à la salade, que je me suis empressé de dévorer, après l'eucharistie! "Merci, Taë-ri, merci mon Dieu!", dit en mon cœur l'enfant d'Alger...

KAM RO AM, 28 MAI 1998

Non, il ne fera décidément pas beau aujourd'hui! Ce printemps aura été des plus incertains! J'ai rallumé la chaudière pour activer l'*ondol* (le parquet chauffé/chauffant), avant d'aller prendre mon bain. Il est 7 h, je suis d'attaque...Avant de me coucher hier soir, j'ai fait une petite promenade

digestive, et qu'ai-je découvert? Que le camélia est en train de fleurir, une seconde fois: j'ai vu ses premières fleurs se faner et tomber, il y a à peine (!) deux mois: curieux!

Le Bouddhisme, qu'en dire, au bout de sept ans de déplacements incessants en Extrême-Orient, dont un an entier consacré à l'étudier exclusivement, entre Népal, Corée et bientôt Japon? Que dire, sinon tout de suite, que ce fut un beau, grand et inoubliable voyage! A travers l'espace et le temps, cultures et civilisations, latitudes et longitudes, avec tous les moyens de transports et tous les gîtes imaginables, les nourritures et les breuvages les plus surprenants, les mœurs et les folklores tous plus riches les uns que les autres! Je ne passerai pas par le détail les quelque vingt pays où je suis allé pister ce grand mouvement de 25 siècles d'âge, depuis les déserts et les grottes du Taklimaklan et de l'Asie Centrale, jusqu'aux monuments de Pagan, Angkor et Borobudur et aux monastères joyaux de la Corée et du Japon. Ma bibliothèque, mon 'asiathèque' comme je l'appelle, n'a que sept ans d'âge, elle, et n'a été constituée qu'en fonction des visites projetées, des razzias de documents ramenés et de toutes études permettant de situer le bouddhisme non seulement dans son histoire, mais aussi dans l'histoire actuelle dont il demeure un élément déterminant, à plus d'un titre. Je rentre en Europe avec des trésors, dont beaucoup encore à dépouiller, voire à digérer. J'ai les yeux, le cœur et l'imagination plutôt sursaturés de toutes sortes d'images, et relevant de tous les sens.

Je ne peux oublier, et c'est de première importance, que *j'ai été confronté avec le Bouddhisme, je ne lui ai jamais couru après*, comme tant d'autres de mes connaissances qui me déclaraient bienheureux, parce que je partais pour cet Orient Extrême. Mon attitude était toute différente aux Amériques, avec mon réel 'engouement' pour les religions précolombiennes des Incas, Aztèques et Mayas; ou avant cela pour la religion pharaonique et la rivalité Amon/Aton. Et pour la Mésopotamie, la Grèce et Rome. Je dirais qu'il en est du Bouddhisme actuellement pour moi, comme il en fut jadis de l'Islam: je ne pouvais pas ne pas m'y intéresser, étant né dans une Algérie dite française, mais je n'en retiens en fin de compte que l'architecture, et avec passion, qu'elle vienne de l'Espagne mauresque, du Moyen Orient d'Abd El Malik Ben Merwan ou de l'Inde mogul. Je peux même dire, en tant que méditerranéen gréco arabe, que c'est, avec l'architecture hellénistique, celle qui a une place de choix dans mon cœur! A ce niveau-là: grottes à la DunHuang, monastères à la Songgwang sa, temples à la Louang Prabang, jardins à la Daitoku-ji, peintures, sculptures, écriture, céramiques T'ang, Silla, Khmer ou Kamakura... j'apprécie la 'civilisation bouddhique'! Et parlez-moi du Gandhara!

Bien sûr, il y a Siddhârta Gautama, devenu le Sakyamuni, puis le Bouddha! Et la Sangha, et le Dharma! Les Quatre Nobles Vérités et le Noble Chemin à Huit Branches! Et puis Sarvastivadin et Theravadin, avec Madhiasamghika! Et puis les conciles de Rajaghrâ (483), Vaîsali (383) et Pataliputra (247). Et puis le Mahayana et le Hinayana (autour de l'an 0)! Et puis *Nagarjuna* (3^e siècle) et son *Mahaprajnaparamitasutra*, suivi de *Bodhidharma*, de son *Traité* et du *dhyâna/ch'an/sôn/zen* (7^e siècle)! Et puis tous ces textes en sanskrit, en pali puis en tibétain et en chinois; et puis toutes ces traditions et syncrétismes locaux: lamaïque, confucéo -taoïste, à tendance chamanique ou shintoïste ou animiste, avec des retours brahmanique et polythéiste...Et tout dernièrement cette mode entre Californie et Autriche, qui reconstitue un Jésus "Original", bouddhiste patenté, formé en Égypte par les Thérapeutes (entendez 'Théra', et puis 'peu' = 'VA' et 'tes' = 'DIN'! La secte des Thérapeutes des déserts au sud d'Alexandrie n'étant que les Théravadin missionnaires, envoyés par l'empereur Ashoka, le grand Maurya, après sa conversion, pour convertir l'Ouest!), puis victime d'une conspiration de la première église chrétienne, Paul en tête, avec beaucoup de complices, comme vous imaginez! Enfin, cette multiplication dans le monde de centres, instituts, écoles, temples... bouddhistes/bouddhiques, dont beaucoup de charlatans ternissant l'image de marque et le message de cette grande et noble inspiration!... Comment me sens-je au milieu de tout cela, après être allé sur place, me rendre compte par moi-même?

Intrigué et mal à l'aise, d'abord! J'observe, entre Occident et Orient, un mouvement que l'on appelle en géométrie: 'une translation parallèle d'axe'! En Chine urbaine, à Hong-Kong, à Taïwan; en Corée et au Japon; au Vietnam et à Singapour, j'ai remarqué la même attraction envers le christianisme, le protestantisme surtout, qu'exerce, dans certaines parties de l'Occident actuellement, la vague bouddhique, surtout dans ses branches tibéto lamaïque et Zen Soto (Dalai Lama et esthétique nipponne obligeant?): les Asiatiques allant, eux (tous sexes confondus!) jusqu'à rendre leur peau plus claire, avec toutes sortes de crèmes, et à friser leurs cheveux pour s'occidentaliser encore plus. J'ai entendu des

confrères coréens clamer haut et fort, que le bouddhisme n'entre pas dans l'identité nationale de leur pays, et qu'ils ne peuvent pas être chrétiens et demeurer culturellement bouddhiques ! (*On peut imaginer l'espèce de monstre que je devais incarner à leurs yeux, moi qui, prêtre catholique de l'Église Romaine et leur confrère, allais passer deux mois de retraite zen dans le monastère bouddhiste sôn le plus renommé de l'Ordre Chogyé, qui joue au plan national un rôle bien plus politique, économique et culturel que religieux!*) En revanche, quelle admiration je suscite et quelle ouverture d'esprit je suis censé incarner auprès de tant de personnes engagées dans la manifestation bouddhiste en France, et qui, avant même que je ne m'embarque, sont venus jusqu'à mon domicile niçois, m'interviewer, m'ont poursuivi jusqu'ici par fax interposé, et attendent impatiemment mon retour sur la Côte!

Émerveillé et reconnaissant, ensuite! Les quelque deux cents ouvrages de références consultés et travaillés au LIRI (Népal), d'octobre 97 à janvier 98... avec, en toile de fond les images inoubliables de *"La conquête bouddhiste de la Chine"* (E. Zürcher), non seulement, mais aussi de cette Asie qui commence à l'Indus et qui rejoint le Pacifique à l'Est, Bali au Sud et la Mongolie au Nord, m'ont rempli d'étonnement et de béatitude!

- *L'avènement d'un homme des villes* (on passait d'une économie purement rurale avec tribus et chefferies à la constitution de cités avec dynasties et noblesses),
- *insatisfait par l'establishment d'une religion hiérarchique, hégémonique et injuste* (le brahmanisme)
- *et confronté dramatiquement, au cœur de sa sensibilité, au mystère de la condition humaine* (naissance, souffrance et mort... cycliques, en plus, dans sa conception des choses),
- *qui prend la décision radicale, à 29 ans, de trouver un moyen de s'en sortir par soi-même, sans l'aide du ciel ni des autres* (quitte à "tout" abandonner, position, femme et enfant : en fait toute possession)
- *et va essayer systématiquement tout ce qu'il trouve comme enseignements et possibilités sur le marché,*
- *jusqu'à mettre au point la sienne propre* (les fameuses Quatre Nobles Vérités et le Chemin à Huit Branches)!
- *Et l'instrument pour y parvenir: la méditation!...*

C'est avec cette méditation que monte ma reconnaissance, non seulement à Siddhârta au premier chef, mais à cette Inde épouvantablement (sic!) proluxe et multiple, qui a certainement 'inventé' pour le monde, - en tout cas pour celui qui va à son est et à son ouest, jusqu'aux deux océans- ce qu'est la 'religion' ainsi que cette recherche, par la 'méditation', de la raison ultime de soi, du monde et de ce qui l' 'anime' !

Enfin, preneur, mais très critique! Je laisse de côté tous les comportements de moralité et de compassion, dont je ne crois pas que Siddhârta ait été le découvreur mais qu'historiquement Asoka, le grand Maurya du 3^e siècle, (dans sa conversion personnelle: pourquoi pas! Mais surtout) dans l'exploitation politique qu'il en fit pour l'unification idéologique de son immense empire, et des vassalités environnantes), se plut à protéger et à propager sous forme de 'code de moralité', par ses édits sur piliers et sur rochers. Hammourabi avant lui et Constantin après lui avait fait ou fera la même chose.

Je suis preneur et de la radicalité de l'engagement (liberté absolue par rapport à soi, aux biens et aux gens, et même à Dieu, comme béquille de nos incapacités) et de la méthode de méditation (pleine maîtrise du corps par la position et la respiration et plein contrôle de l'esprit par l'évacuation de toute pensée 'conceptuelle' et d'activité 'mentale').

Ce qui pour moi n'est d'ailleurs pas l'apanage d'une attitude religieuse particulière, mais d'une 'maximisation' de l'humanité de l'homme...Cependant je reste sceptique sur les raisons profondes qui ont motivé Siddhârta pour traiter comme 'domaine à part', et laisser de côté en fin de compte, les questions effectivement insolubles que nous appelons métaphysiques, et qui touchent l'origine et les fins dernières! Ne sont-elles pas les seules en définitive qui nous obligent à être radicalement 'moraux', parce que nous savons que nous courrons, si nous osons y répondre quand même, le risque de nous tromper? Siddhârta a préféré la 'voie/vie/vue moyenne'! Est-ce, de ma part, une déformation occidentale, pharaonico-mésopotamo-irano-sémito-chrétienne? Je ne sais! Mais 'se limiter à l'en deçà', tout légitime que ce soit, me laisse insatisfait, bien que je reconnaisse l'intégrité et l'honnêteté

intellectuelles de sa décision. *Siddhârta ne m'a pas 'é-mu', il ne m'a pas mis en route!* Je ne veux pas évoquer non plus la curiosité intellectuelle plus que l'intérêt réel que représentent pour moi la 'psychologie et la philosophie' hindoues, sous-jacentes à tous les développements théoriques du bouddhisme, de son temps et toujours. Et il faut n'y voir aucun rejet ni aucun mépris, mais seulement et résolument, l'état de fait massif de structures mentales qu'un certain environnement gangétique ou méditerranéen a constituées de cette façon-ci ou de cette façon-là! Je me régale de nos différences: je fais mon butin, comme les abeilles, de tous les sucs qui peuvent me servir à améliorer, même s'il faut les dé-naturer puis les re-naturer, mes élaborations originales. Elle est là, la culture, la mienne, en tous cas!

Tout ce dont parle le Bouddhisme m'intéresse, mais il ne me parle pas de ce qui m'intéresse le plus! Son exotisme ne m'attire pas spécialement, ni les pays et peuples qui en ont fait leur vision du monde ou leur identité nationale. Mais je demeure *persuadé que je suis inapte, si je n'ai pas accès à la saisie intuitive des enjeux que peut receler une telle démarche*, parce que je n'appartiens pas, définitivement pas, aux mondes où tout cela fut conçu, vécu, élaboré, transcrit puis transmis. Voilà pourquoi, de mon côté, j'ai de grands doutes sur l'aptitude intrinsèque dont ces peuples seraient a priori dotés pour saisir à leur tour ce que les conciles de Constantinople, de Chalcédoine, d'Éphèse et de Nicée ont bien pu définir, en grec de Galatie, entre les 4^e et 5^e siècles césaro-papistes, à propos d'interprétation de textes écrits deux siècles plus tôt en grec de la diaspora, par des écrivains dont ce n'était pas la langue maternelle, et qui pratiquaient un araméen dialectal. Je veux dire qu'on peut toujours lire l'évangile et en saisir suffisamment le sens pour suivre Jésus, suivant ce qu'on en a 'saisi'. Mais devenir catholique romain est une autre paire de manches! Car enfin, si la foi est effectivement un don de Dieu, encore faut-il réunir dans, son idéologie propre, les conditions de possibilité de son émergence!

Le magnolia a vraiment pris des airs de printemps: j'ai compté ce soir plus d'une dizaine de grosses fleurs blanc mat, qui s'épanouissent sur les plus hautes branches. Je suis monté les admirer du haut d'une des terrasses, qui jouxte la surprenante floraison! Je regrette que ce ne soit pas des lotus! Cela aurait plus convenu aujourd'hui! Je parie que demain, il y aura une trentaine de ces fleurs qui me rappellent les lampes d'albâtre crème, de style 1900, en forme de gros pétales justement, que je voyais dans la chambre des parents... Ils commencent d'ailleurs à embaumer l'air un peu lourd, ce soir.

KAM RO AM, 29 MAI 1998.

Deux gros oiseaux jacassaient sans vergogne sur 'ma' véranda: ce sont eux qui m'ont réveillé en fait, me rappelant à l'ordre. Il reste encore quarante huit heures: je n'ai pas à traîner au 'lit'! Quand j'eus tiré les rideaux et fait glisser le panneau de la porte, je découvris une marée de nuages et de brumes, au lointain desquels la chaîne du Chogyé s'évaporait comme un long fantôme cendré dans ses lambeaux de linéol. Et puis, une fringale m'est littéralement tombé dessus: j'ai quand même tenu jusqu'après ma nocturno-matutinal. Alors, j'ai pratiquement dévoré: un cake de Jo, trois tranches de pain de mie, avec beurre et marmelade, plus une pomme, tout cela, cadeaux de Taë-ri; ainsi qu'un grand bol de café au lait, délicate attention de Christophe! Cela me fait prendre conscience que depuis quelques jours la faim me revient (il semble que ce soit habituel, après les 'quarante jours')!... Si c'est de la brume, je ne désespère pas de la voir se lever, vers dix heures: j'aimerais bien constater si le magnolia pousse encore plus loin son regain de printemps.

Un nouveau rivage se profile à l'horizon 1999, je ne reviendrai plus à Kam ro am, j'entre résolument dans le troisième âge, je suis sûr qu'après Nice, il y aura un/d'autre(s) port(s) de relâche! Encore et encore... Je rentre en Europe, en emportant sous mon bras *deux convictions définitives*:

- *je suis irrévocablement devenu un citoyen du monde, mais avec des racines plus que jamais méditerranéennes;*
- *je suis objectivement persuadé qu'un 'revival' spirituel, s'il doit y en avoir un, viendra des pays du Milieu, du Soleil Levant et du Matin Calme.*

Tout me prédisposait au parcours qu'a été ma vie jusque là: des ancêtres magyars et grecs, devenus napolitains, algériens français, - et je suis né, - et puis niçois; j'ai parcouru l'Hexagone, puis l'Europe et le monde pour découvrir, apprendre et comparer, étudiant et travaillant de part et d'autre de l'Atlantique; et me voici parvenu aux bords du Pacifique. La Terre est bien ronde, et l'on ne peut revenir qu'au point de départ! Chrétien, catholique romain, je le suis d'abord par la '*conjoncture*', *qui est aussi un lieu géométrique de la grâce*. J'assume deux mille ans d'histoire de Christianisme et de

l'Église, les yeux ouverts et l'esprit en alerte: je ne prends pas les vessies pour des lanternes, ni ne jette le bébé avec l'eau du bain! Mais, foi de métèque, quelles écuries d'Augias! Si Jésus doit revenir, qu'il fasse d'abord un voyage de reconnaissance, et retrouve les cordes dont il s'est servi, d'après la tradition, pour nettoyer la Maison de son Père, jadis, à Jérusalem: il en aura encore bien besoin, la sienne est dans un état pire! Il ne s'y reconnaîtra pas: mais nous serons quelques uns à l'attendre à son arrivée, et nous le guiderons!

- *Que ceux qui ont fui Jérusalem en plusieurs vagues*, après le retour de l'Exil (537): sous Ptolémée à Alexandrie (300), sous Antiochus IV Épiphane en Transjordanie (175), sous Auguste à Rome (60), puis, dès l'an 40 de la nouvelle ère, partout où c'était possible (Grèce, Galatie, Carthage, Égypte et Rome de nouveau) à cause des persécutions judéo juives et judéo romaines,...
- *que tous ces judéo-chrétiens aient dû s'organiser dans l'urgence*, au milieu de tous les mouvements et factions fanatiques, extrémistes, apocalyptiques et militaro religieux, où les inspirations étaient les plus diverses, en provenance des contrées les plus lointaines (Inde, Gandhara, Bactriane, Perse..) rendues proches par les routes du commerce terrestre et maritime, ...
- *que Jésus, son message puis sa mission aient été mêlés à toutes sortes de disputes, reprises, élaborations, syncrétismes, trahisons, exploitations, raidissements, exclusions,...* puis reconstructions, réorganisations, reconnaissances, redéploiements, réévaluations et récupérations, entre la mort d'Hérode le Grand (autour de l'An 0) et l'avènement de Constantin (vers 313):

cela était inévitable! Et moi je dis, que c'est à dessein, que Jésus de Nazareth n'a rien écrit de sa main. Car c'est à partir de ce que NOUS aurons voulu faire de ce que NOUS aurons entendu et transmis, que NOUS aurons ou non accès au Royaume de Dieu 'qui souffre violence, et que seuls les violents emporteront'! *Tout cela est une Histoire de l'Incarnation.* Il faut soi-même savoir dans sa chair et dans son cœur, ce qu'est une existence 'cosmopolite' pour admettre cette '*altération nécessaire*' des *paroles du Verbe!* Je prétends que mes antécédents m'y prédisposent, encore une fois: il y a en moi, certes toujours encore, du magyar, du grec, du napolitain et du français...mais avec de l'arabe et du juif, de l'allemand et l'américain, et maintenant de l' 'asiatique' polymorphe! Ma culture est métissée, mon 'être pensant' est métissé, ma religion est métissée: *ma foi ne peut qu'être métissée* elle aussi! L'avenir est aux métèques: c'est le nouveau nom des citoyens du monde.

Oui, le soleil est venu, mais il est reparti, puis revenu encore! Oui, le magnolia a déployé encore autant de ses grosses fleurs crème, refleurissant décidément une seconde fois! Mais le temps reste très incertain, si le vent tombe, il pleuvra pour sûr!

Catholique, œcuménique, mondial, universel, inter- et transnational et -culturel! Voilà désormais les affections virales, - que je possédais déjà depuis toujours en germes, mais, - dont je ne guérirai plus! Et ce, dans tous les domaines de la pensée et de l'action. Dans la grande salle d'étude du séminaire junior d'Alger, le mur du fond, nu, chaulé de blanc, proclamait avec de grandes lettres noires, régulières et sans aucune fantaisie: *Homo Sum Et Nil Humanum A Me Alienum Puto* (Je suis un homme et j'estime que tout ce qui est humain me concerne). J'ai dû lire cet adage des milliers de fois, en quittant ce lieu de silence et de réflexion: jamais sans un immense sentiment camusien de 'concernement' planétaire'. C'était il y aura bientôt un demi-siècle! Cette assertion a toujours été 'une donnée immédiate de ma conscience', comme dirait *Henri Bergson*. Je la retrouve intacte et en parfait état de marche au bout du monde où je suis (Asie), comme jadis au bout du monde où j'étais (Afrique). C'est peut-être une des dimensions essentielles de l'Occident que cette respiration actinienne en expansion continue: pour l'avoir perdue, quelque part entre les deux guerres mondiales, l'Europe est tombée d'abord dans la débâcle, puis dans la récession intellectuelle, économique et culturelle. Souhaitons que l'Union Monétaire ne constitue qu'un premier pas nécessaire vers sa reconquête, sans quoi nous ne deviendrons rien d'autre qu'un vaste emporium 'duty free', cliché de ces énormes surfaces commerciales des aéroports internationaux de Bangkok ou du Kansai!

- De Kant, il nous faut rafraîchir la mémoire: pas uniquement dans le domaine de l'attitude éthique fondamentale, mais dans celui de l'action, qu'elle soit celle de notre devoir d'état quotidien, ou bien celle d'une entreprise exceptionnelle. *Poser un acte qui soit valable en tout temps et en tout lieu!*
- Ou mieux peut-être, celle d'Ignace et d'Hévénesi : *tout faire comme si tout devait dépendre de moi, mais avec un détachement tel que tout dépend en fait d'un a/Autre!*

Dans l'un et l'autre cas, ne penser et n'agir plus désormais, qu'avec la conscience structurante d'une interaction entre soi-même et l'humanité toute entière, dans ses diverses cultures et aspirations. L'art, la science, l'éducation, l'enseignement, la religion, la foi, la spiritualité: que de domaines, où l'imagination, informée par la méditation et la grâce, devra traiter les appels des hommes!

Edward Saïd est loin d'être obsolète: l'Occident est toujours occidental-centriste et l'Europe euro-péo-centriste! Notre Orientalisme apparent est toujours une construction 'amb-atlantique'! Encore trop peu nombreux sont les 'penseurs' et les 'decision makers', quels que soient leurs domaines, qui ont pris 'psychosomatiquement' les nouvelles dimensions de la planète (les Italiens disent : *redimensionamento*: 'redimensionnement'). Car il faut re-situer, ré-évaluer, re-mesurer le monde! Comme l'arpenteur du "Château" de *Franz Kafka*, ou Figaro au début des "Nozze" de *W.A.Mozart*! Il faut s'être trouvé des jours et des mois en face de planisphères dont le cœur est occupé par la nouvelle Méditerranée qu'est devenue l'Océan Pacifique, bordé de tous les pays de l'APEC, et où les masses humaines sont chinoise et indienne (plus de deux milliards et demi d'habitants), indonésienne (près de deux cents millions) et nippo coréenne (près de deux cents millions), avec les USA comme balancier (une population des plus métissées de cent soixante millions); et s'il faut y ajouter tous les pays de l'ASEAN et ceux qui veulent y entrer, tous en crise militaro économique, nous voilà en face de plus des deux tiers de la planète Terre, en train d'apprendre l'Occident, à ses dépens encore! Et la plupart de tradition confucéo-bouddhiste et/ou musulmane! Nous n'avons que rarement idée, - ou une toute petite alors, - en Occident, de la vigueur et de la pugnacité des revendications national religieuses de ces immenses territoires, inégalement sortis d'un sous-développement chronique; du renouveau monachiste bouddhiste ou de l'affirmation islamique, entretenus l'un et l'autre par des supports financiers qui ne visent pas seulement la ferveur spirituelle des adeptes, mais de dangereuses infiltrations politiques, au service de grand capitaux internationaux! Eh bien malgré ces compromissions, et malgré cette honteuse et inextricable corruption généralisée, à l'échelle de nations entières, *les statues du Bouddha et de Mahomet*, avec leurs messages d'harmonie universelle par la compassion et de soumission d'adoration au Dieu Unique, connaissent toujours une adhésion vivace, une dévotion démonstrative et une force d'attraction transcontinentale. Peut-être est-ce dû à la 'simplicité' immédiate (et relative) de leurs 'voies', à la 'fonctionnarisation' minimale de leurs 'Églises', à la conviction impressionnante de leurs adeptes, aux profondes vérités atemporelles qui les animent...à autre chose encore: en tout cas, si s'appliquent à ces matières les lois de la complexification des circonvolutions cervicales, qui à un certain moment ont basculé *du quantitatif au qualitatif dans l'évolution de l'homme*, faisant du Neandertal l'homme que nous sommes devenus, on ne peut sous-estimer la montée, - même si ce n'est qu'un levain non raffiné dans une pâte plutôt flasque, - de quelques lueurs de la 'lumière qui vient de l'Est (Ex Oriente Lux)'! Les incendies de l'été démarrent avec de minuscules tessons de bouteilles exposés assez longtemps à un rayon de soleil!

- *Nous croyons connaître l'Islam*, parce que la proximité géographique a situé le Maghreb à quelques encablures de l'Europe du Sud, et le Moyen Orient à quelques nautiques de nos aéroports: en fait, nous connaissons des 'Arabes' avec qui nous nous sommes battus et nous battons encore, ou qui viennent travailler 'chez nous', comme on dit, après avoir défendu ce pays sur les champs de bataille des deux guerres mondiales! De l'Islam, nous connaissons avant tout sa maladie fanatico-politique, primitive et lamentable! Du Prophète et du Coran, qui s'inquiète?
- *Nous sommes en train de découvrir le Bouddhisme*, croyons-nous, parce que dans nos provinces surgissent 'dojos' et 'ashrams' indo tibéto nippons, animés par des moines en exil ou voyageurs, ou des occidentaux conquis par leurs découvertes personnelles et convertis à d'autres couleurs de l'Absolu. Du Bouddhisme, nous connaissons surtout une dimension, dorsale certes, mais qui n'est qu'un moyen: la méditation zen. Certains ont l'ambition, le courage et la constance d'aller plus loin et de se hasarder dans les arcanes de sa représentation/négation du monde, afin d'atteindre un Absolu (qui n'est pas, pas plus qu'il n'est), auquel la démarche demande paradoxalement de renoncer pour le vivre! La discipline en est sévère et exigeante, la doctrine complexe et les écoles multiples, l'accès pour l'instant élitiste et la vogue en suit encore trop la mode et la sensation.
- Ce qui est statistiquement et objectivement mesurable, c'est que *les 'bouddhistes français' sont près d'égaliser en nombre les résidents musulmans de France* (nationaux et étrangers confondus), faisant de ces deux 'religions' les plus importantes après la chrétienne. Voilà un signe des temps, qui, tout en montrant symptomatiquement les désillusions et les frustrations générées par la

syncope d'un christianisme traditionnel, est la preuve à la fois d'un appétit spirituel encore en vie et de nouvelles sources possibles d'approvisionnement. N'en négligeons aucune!

Luc (9, 49-50) et Marc (10, 38-40) rapportent une curieuse et intéressante séquence: 'Maître, nous avons vu quelqu'un expulser les démons en ton nom, et nous avons voulu l'en empêcher, parce *qu'il ne te suit pas avec nous*. – Ne l'en empêchez pas: *qui n'est pas contre vous est pour vous*'! J'y vois une admirable règle de conduite pour mon travail à venir!

Je me sens tout drôle ce soir! Demain sera le dernier jour plein à Kam ro am. C'est comme si j'appréhendais de retourner à 'la vie civile', la vie 'dehors', la vie 'normale'! Cela fait très longtemps que je n'avais plus éprouvé cette sorte de sentiment! Je serai resté 'enfermé, prisonnier volontaire', soixante quatre jours, dont quarante trois en QHS, à l'ermitage! Depuis le 3 mai, après le passage de Jonathan, aucune visite de 'là-bas', mais depuis dix jours, régulièrement Taë-ri, accompagné parfois de Sandima, vient aux nouvelles et aux provisions! Plus de courrier non plus, ni de fax!...Il fait lourd, très lourd: les moustiques attaquent déjà, et il n'est que 18h30...Oui, je me sens tout 'chose'!

KAM RO AM, 30 MAI 1998.

Demain, je pars! J'étais réveillé encore plus tôt ce matin, et je me suis assis à ma place ordinaire, juste après mon exercice, contemplant le Chogyé ébouriffé des crêtes de bambous qui se balancent tendrement l'une vers l'autre: il y a des signes d'au revoir dans ce mouvement gracile et élégant, mais je doute qu'il y en ait jamais un!... Je crois que la nature me fera encore un 'glorious day' en guise de cadeau de départ: j'attends de voir basculer la cuve d'or et de feu du soleil, par dessus les collines, et s'éclairer alors les couleurs de la vie avec les antennes des oiseaux. Le spectacle de la savane proche et de la jungle lointaine était plus monotone à Lumbini, sauf quand le ciel était clair jusqu'aux Anapurna, ce qui fut rare; ici, les espaces sont à la fois plus ramassés mais plus changeants, à cause des vents contraires de Mandchourie et du Pacifique sûrement. J'aurai eu droit à des tempêtes de pluie et de vent, ainsi qu'à des sérénités de Côte d'Azur!

Un journaliste de l'EDJ (L'Événement Du Jeudi), *Georges Emmanuel HOURANT*, a donc réussi à m'atteindre jusqu'ici, à propos d'une participation à un dossier sur 'Le Zen et les Catholiques Français', devant paraître dans l'édition du 20 mai 1998 de cet hebdomadaire: il y a donc dix jours! Il m'avait faxé plusieurs questions: l'une d'elles portait sur ce 'que devenait ma foi avec tout ça '! Cela constituera une bonne finale!

Ayons toujours présent à l'esprit que je me suis retrouvé à Songgwang sa, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec une révélation subite, une fascination exotique ni une obligation missionnaire. Comme je l'ai précisé déjà, je profitais simplement d'une année sabbatique. En fin de parcours, *ma foi*, - puisque effectivement le prêtre et le théologien, voire le simple chrétien, doivent savoir ce qu'ils font 'en pratiquant le zen', - *se trouve encore confirmée*, et ce, de deux façons qui ne m'ont jamais paru exclusives l'une de l'autre:

- *à la fois dans la signification fondamentale* dont elle a toujours informé mon existence quotidienne et ma vie de baptisé au-delà de l'espace-temps (vie et existence qui me viennent de Dieu et qui retournent à Dieu),
- *et en même temps dans la relativité culturo-religieuse* où je l'ai reçue et où je la transmets inévitablement. C'est-à-dire '*la réalité du Dieu de Jésus-Christ que j'adore dans la force de leur Esprit commun*' n'est pas le moins du monde remise en question: mais je sors de cette expérience encore plus convaincu que je ne l'étais, - si c'est possible, - que je ne peux y croire *qu'en tant que catholique romain gréco méditerranéen*, parce que c'est l'aire culturo-religieuse qui a produit et l'expression de cette foi et mes systèmes de représentation symbolique capables de la saisir.

En revanche, *si quelque chose urge*, - *mais ce n'est pas ici, aujourd'hui, par le zen en particulier ni par le bouddhisme en général que je le découvre, mais avant eux par mes détours en islam, animisme et shamanismes divers*, - c'est que:

- puisque cette foi chrétienne se prétend universelle, alors elle 'doit pouvoir se laisser RE-mettre en questionS', par les cultures et les civilisations où elle est éventuellement appelée à se répandre, et renoncer une fois pour toutes à cette hégémonie idéologique consistant à leur '*annoncer les Bonnes Nouvelles clés en main d'une culture occidental-sémito-romaine*' à prendre comme 'paroles d'évangile'!

- Ou bien la foi au Christ ressuscité peut être saisie aussi bien par des esprits confucéo-bouddhistes que par les nôtres, et c'est alors aux confucéo-bouddhistes de 'dire eux-mêmes leur foi' (même si Rome ne comprend pas très bien, encore actuellement, mais il n'est pas exclu que l'Esprit Saint 'choisisse' un jour un pape venant non plus seulement de l'Est, comme Karol Wojtila, mais de l'Est Extrême: un Cardinal Kim, de Séoul, par exemple, qui clame à la moindre occasion qu'il est certes chrétien, catholique, et Prince de l'Eglise Romaine, mais qu'il est avant tout asiatique, et asiatique coréen, de tradition historique, nationale et culturelle bouddhique (*en fait c'est un allemand qui l'emporta !*) ;
- ou alors affirmons sans ambages qu'il faut être ou devenir (?) 'occidental' pour recevoir le mystère chrétien et le dogme catholique, et que cette foi, par conséquent, n'est donc pas universelle !

Clément d'Alexandrie, - à l'aube du 3^e siècle, dans une ville qui était restée, malgré l'incendie des 500 000 manuscrits de la Bibliothèque du Museion au cours des guerres de César, *la capitale intellectuelle du monde connu et du monde chrétien primitif*, - a réalisé ce type de travail d'élaboration pour gréco latiniser (et pour rendre viable un avenir de l'Eglise, dont il sentait l'ouverture et la 'compréhension' nécessaires) une ré-expression biblique et magistérielle de la foi qui intégrât, autant que cela fût compatible, les mondes symboliques, philosophiques et pratiques que les diverses traditions culturelles en provenance de l'Inde surtout et les académies alexandrines hautement spécialisées bâtaient en permanence et offraient au monde méditerranéen d'abord, et, par le truchement des campagnes militaro économiques, à tous les peuples de l'oïkouménè : de la 'terre habitée'. *L'Eglise*, à cette époque, - pas Jésus lui-même, qui dut lui aussi cent ans plus tôt, être influencé par toutes ces circulations de doctrines spirituelles et religieuses, - était en train de vivre sa *deuxième mutation d'acculturation*, après avoir quitté Jérusalem et le monde phariséo-sémitique: *géopolitiquement*, elle se démarquait de plus en plus des rives sud du Mare Nostrum pour aller vers l'Europe, et l'Europe du Nord croyait-elle, développant un axe Rome Lugdunum (Lyon)-Trêves par la 'Via Aurelia', (le Highway stratégique et économique,) la 'Provincia' (la Provence, 'La Belle Province') et les voies fluviales du Rhône et du Rhin; jusqu'aux Marches septentrionales. Mais l'Esprit avait décidé de faire d'abord le détour par Constantinople, avec la scission de l'Empire Romain en deux, et l'établissement de sa capitale à Byzance: *ce sera la troisième mutation!* Rome ne viendra qu'ensuite!

J'ai 56 ans (1998). Je parle 6 langues vivantes et j'en ai étudié 4 dites mortes. J'ai passé plus de dix-huit ans dans les universités du monde. C'est vrai, il me reste encore à découvrir le troublant continent noir: j'y pourrai y consacrer mon prochain congé sabbatique, en 2007! Pourquoi pas ? Ma bibliothèque de travail personnelle contient plus de 6000 volumes. J'en ai écrit plusieurs, publié certains, suis en train d'en rédiger d'autres...Que puis-je dire en ce moment où je rentre en Europe, sinon que *le Dieu en qui je crois n'a jamais cessé, ne cesse ni ne cessera jamais de se révéler aux hommes* et qu'il a suscité dans leur histoire,- *devenue la sienne propre depuis Jésus de Nazareth*,- des êtres qui lui ont été plus proches que d'autres (Akhenaton, Zarathoustra, Socrate, Confucius, Siddhârta..., même Marcion, Mani et Arius..., pour ne parler ni de Luther, de Calvin ni de Zwingli...) et qui, '*mus par le seul et même Esprit*' (c'est *Clément d'Alexandrie* qui parle), ont essayé de transmettre aux autres êtres, (mêlés à toutes sortes de bégaiements, de balbutiements, de lapsus, de zéaiements, de borborygmes, d'omissions, d'affabulations, d'embellissements, d'élaborations, de syncrétismes, de récupérations, de détournements et de rationalisations...) '*quelques commencements de ce qu'est l'Infini*' (*Victor-Hugo*). Bien sûr, je crois fermement que *l'évènement mystérieux de l'Incarnation* donne, à tout ce qui la précède et la suit, sens et direction, mais je crois non moins fermement que cette initiative de Dieu ne peut pas avoir pour but de mettre fin au formidable travail de gestation de la création toute entière et de *tous ses enfants* qui attendent encore leur pleine révélation: *dans leur culture et leur langue propres*, parce que c'est *seulement dans leur symbolique originale, voulue par leur propre incarnation* qu'ils seront, - comme le peuple hébreu l'a été d'abord de façon insigne, les autres peuples de l'oïkouménè de façon idoine, comme 'les païens' des Actes des Apôtres ensuite, et moi qui écris cela aujourd'hui- *inondés par le seul et même Esprit, et donc capables du Dieu de Jésus*.

Comme je l'ai signalé plus haut, il est très à la mode, depuis quelques années, de jouer les affranchis, en déclarant, au détour d'une conversation, dans un dîner en ville, que 'Jésus était en fait bouddhiste: comment, vous ne saviez pas?' Et alors, on vous jette quelques titres en pâture (*The Jesus Conspiracy* et *The Original Jesus*, de Gruber E.R. et Kersten H.; *Jesus lived in India*, du dernier encore; *The Meaning of Christ: A Mahayana Theology*, de Keenan J.P.; *Buddha and Christ*, de Thundy Z.P.; ou

enfin si vous lisez l'allemand, *Das Jesus-Evangelium*, de(s) Schwarz (Père) G. et (Fils) J). La plupart de ces auteurs mêlent toutes sortes de publications, des plus scientifiques aux pseudo scientifiques et canulars, rapports d'amateurs 'en poste' en Inde, à la fin du siècle dernier, démentis quasi tous par l'efflorescence archéologique, paléographique, anthropologique, linguistique, séméiologique, historique et exégétique de nos meilleurs savants, et pour n'en citer que quelques uns au nom de tous les autres: les *Alfred Foucher*, les *Paul Pelliot*, les *Paul Mus*, et *Girschmann*, *Schlumberger*, *Lévy* et les autres! Comment voulez-vous que la rédaction de la Bible des Juifs qui s'étend sur plus de sept siècles, du 10^e au 3^e avant J.-C., et celle des Évangiles qui au 3^e siècle de notre ère étaient encore remaniés,- comment voulez-vous, disais-je que leurs rédacteurs n'aient pas, sur dix siècles de campagnes militaires et d'échanges économiques, et partant culturels: de l'Égypte à la Grèce, de la Médie et de l'Assyrie puis de la Perse, à l'Égypte et à la Grèce, puis de la Grèce au reste du monde oriental et extrême oriental jusqu'à l'Indus et au Gange, avec aller retour, puis de Rome au Turkestan chinois, avec aller retour...n'aient pas été sensibles à la beauté et à la justesse de théories, contes, philosophies, images, vocabulaires, et religions naturellement, bref d''élaborations', au moment même où ils étaient attelés à leur incontournable propre travail d'élaboration? Alors, oui, on trouve dans la Bible et dans les Évangiles des réminiscences

- (1) d'Abydos et de ses hymnes à Horus,
- (2) d'Akhnaton et de ses psaumes au Soleil,
- (3) de Philae et de ses légendes de la naissance virginale du fils d'Isis et d'Osiris, Horus
- (4) d'Ugarit et de son déluge de Gilgamesh,
- (5) d'Alexandrie et de son traité de la Sagesse ou des doctrines bouddhistes de ses Thérapeutes, et puis, venant de l'autre côté,
- (6) de Mithra, de son Sol Invictus et de son Rédempteur,
- (7) d'Ahura Mazda et de sa Lumière,
- (8) et plus loin donc aussi, des Jatakas du Bouddha
- (9) et des représentations brahmaniques de transmigration des âmes ou des renaissances successives,
- (10) du Mahayana et de ses Bodhisattva,
- (11) ...

tout cela comme modes de représentations symboliques et essais d'appréhension des mystères de la création, de la vie, de l'existence, de la mort, de la souffrance, du bonheur, de la responsabilité, du libre arbitre ou de la liberté,... faut-il continuer? Dans une aire culturelle si riche, et en situation de perpétuel échange et de mobilité des personnes, des biens et des idées, avec des religions de type missionnaire comme le Bouddhisme et le Christianisme, au lieu de rencontre de deux univers formidables de l'espérance humaine, de part et d'autre du grand désert iranien, - cette Méditerranée de sable, - qui les fait communiquer, les féconde et les transmet plus loin, vers l'est et vers l'ouest, ... *oui*, le *Christ des Évangiles* ne pouvait que se ressentir, dans sa présentation par les évangélistes et dans la prédication des missionnaires, de ces multiples influences, parfois même contradictoires, qui ne sont au fond que *les risques de l'Incarnation dans le temps et l'espace*, et pas n'importe lesquels! De 'conspiration', il n'y en a jamais (eu) que dans l'esprit enthousiaste de quelques amateurs d'indologie et de bouddhologie tout à fait respectables mais qui, férus de connaissances parcellaires et de seconde voire de troisième main, et déçus de l'état actuel de la 'question Jésus' au regard des églises chrétiennes (on les comprend!) ou nostalgiques d'un radical 'retour aux sources', veulent retrouver l'original, à partir d'un négatif que l'on a développé tellement et tellement de fois, qu'il faut d'abord savoir de qui c'est le cliché, avant d'en dire un mot! Alors ils cherchent du côté de Stephen Spielberg et de Dan Brown...

Bouddhiste, le Christ? Non seulement : mais aussi pharaonique, mésopotamien, védique, zoroastrien, hellénistique, gréco-romain, gnostique, essénien, arianiste et nestorien...et cela continue! Car, comment épuiser un mystère? Mais aussi, comment renoncer à le tenter?

Je vais même aller plus loin, au risque de me faire croquer! *Moïse fut un fondateur de religion*, et il emprunta tellement et tellement à l'Égypte que lire le Pentateuque (les cinq premiers livres de la Bible des Juifs: Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome) est la meilleure introduction à l'égyptologie: j'exagère à peine! *Siddhârta a fondé quelque chose*, lui aussi, que je ne peux baptiser simplement du nom de religion au sens occidental du terme: Bouddha, Dharma, Sangha, Arhat, Bodhi, Nirvana, Quatre Nobles Vérités, Noble Chemin à Huit branches, etc.... Ce n'est pas une religion, mais ça y ressemble beaucoup: et tout cela arrive en telle droite ligne du brahmanisme, - qu'il a mis

quarante ans à digérer avant son Mahaparinirvana, - qu'il est impossible de suivre les développements des théories du bouddhisme sans y découvrir à chaque pas toutes les religions de l'Inde du 6^e siècle avant J.-C. (Il suffit de consulter le *Renou Filliozat* pour s'en rendre compte).

Si Jésus a emprunté quelque chose à quoi que ce soit, c'est à l'air du temps, au Zeitgeist, dirait-on maintenant: prétendant accomplir 'toute la Loi et les Prophètes' par son seul avènement, il n'eut aucune répugnance à cueillir souverainement autour de lui tout ce qui avait pu germer de plus noble et finalement de plus divin dans les esprits de 'tous les hommes de Dieu'. Je demeure intimement persuadé qu'il n'a fondé aucune religion, au sens où le catholicisme romain est une religion. Mais il a suscité certainement un mouvement spirituel tel, autour de Dieu directement, - en esprit et en vérité, comme Jean lui fait dire à la Samaritaine, - que ses propagateurs, juifs pieux habitués au système de la religion juive qui est des plus contraignants, se sont dramatiquement trouvés pris de cours. Mais, paradoxalement, peut-être pas tellement le Rabbin Paul, qui, tout premier théologien phariséo-hellénistique du christianisme naissant qu'il soit, se contentait d' 'annoncer la voie', mais prétendait qu'il n'avait pas à baptiser: c'est sous la pression de ceux qui voulaient une religion, comme les autres, qu'il s'y est mis à son tour!

Mais LA différence entre les trois, - et c'est bien sûr une *matière de foi*, - c'est que *Jésus, c'était finalement le Fils de Dieu et Dieu lui-même, et qu'il n'avait pas, lui, en tant que tel, de religion à fonder!* Ce qui n'était le cas ni de Moïse ni de Siddhârta! Ni de Mahomet ! J'aurais envie d'écrire que Jésus commence précisément là où le Bouddha a décidé, délibérément, de ne pas aller outre, en laissant de côté publiquement ce qu'il appelait 'les domaines à part', entendons les questions eschatologiques de l'origine et surtout des fins dernières. Ce que Siddhârta pensait par devers soi, nul ne le sait, même pas Ananda, censé avoir 'bu et retenu' chaque soupir du Sakyamuni (qu'il dégorgera, mot pour mot, rapporte la tradition, au premier concile de Rajaghrâ, immédiatement après l'entrée du Maître dans son Mahaparinirvana). Et ces questions, c'est Paul d'abord (déjà dès les années quarante!) et Jean ensuite (après 100, après plus de trois générations de réflexion sur l' 'événement'!) qui s'en chargeront, le premier les traitant de façon théologique et argumentative, à la *rabbino-pharisienne*, et l'autre de façon méditative et mystique à la *qumrân-essénienne*: mais chez eux, très peu de sections narratives, aucune chez Paul, sauf ses déplacements multiples, quelques-unes chez Jean, et toujours au service de son expérience mystérieuse et intuitive du 'Fils Éternel du Père Éternel dans la Communion de l'Éternel Esprit'. Il n'y a guère que chez les Synoptiques (*Matthieu, Marc et Luc*), rédigés dans leur ensemble avant les années 80, qu'en effet, les sections narratives et les longs discours moraux/moralisateurs abondent: et c'est là, et uniquement là, que peuvent à la rigueur se démontrer, - et pourquoi pas ? - les influences, les emprunts, les plagats, les pastiches... de toute la littérature alexandrino-bouddhique qui circulait certainement d'est en ouest et vice-versa!

Que se sont dit ces gens à qui les communautés judéo- et pagano chrétiennes d'Alexandrie, de Rome, de Grèce et de la Diaspora demandaient de rédiger une 'biographie du Rabbi/Didaskalos/Maître' (que Luc n'avait pas connu personnellement, sinon par ouï-dire, Marc côtoyé peut-être, étant très jeune à l'époque et Matthieu fréquenté, ce serait le seul, s'il s'agit bien du Lévi le Publicain, percepteur des impôts)? Eh bien, comme les membres du Parnasse, à Paris, au 19^e siècle, - qui voulaient n'être pas en reste quant à la forme, au regard des génies poétiques de l'Antiquité, - ils ont pris comme motto: « *Sur des papiers nouveaux, faisons des vers antiques!* »

Car il s'agissait bien de 'papiers nouveaux': non plus 'l'Incarnation/Avatar' de Jésus/Krishna, ni les 'Nazareth/Kapilavastu' de l' 'Annonciation/Conception' ou les 'Bethléem/Lumbini' de la Noël: *il s'agit:*

- *de la Mort vaincue définitivement en faveur de tous, et de l'Éternité avec Dieu définitivement offerte à l'être humain;*
- *du Pardon des péchés au nom de Dieu lui-même définitivement confié à l'être humain;*
- *de la présence permanente et physiquement réelle de Dieu au milieu des êtres humains, par le sacrement de son Corps et de son Sang en Jésus-Christ, tant que cet éon durera!*

Les Pharisiens et les anti-Jésus ne s'y sont pas trompés, eux: c'est là-dessus qu'ils se scandalisent et qu'ils vont l'accuser : parce que cela, en quelque sorte, met un point final à toute l'économie religieuse vétérotestamentaire, donc leur propre establishment (ce dont Saul de Tarse était fanatiquement si convaincu qu'il voulait venger ce blasphème, en livrant enchaînés ses coreligionnaires apostats!). Peu leur importent les 'actions extraordinaires' de marcher sur les eaux ou de multiplier les pains, que les

prophètes et autres nabi d'Israël étaient tout aussi capables d'accomplir que tous les arhats et sâdhus exportés depuis l'Inde: sections narratives empruntées, quant à la structure et aux détails, aux contes et légendes qui circulaient à la cadence des caravanes, mais cela vaut tout aussi bien pour toutes les sections juridiques et morales! Bien sûr qu'il faut faire son miel de toutes les bonnes fleurs qu'abrite le jardin! De nouveau, va-t-on reprocher à Moïse et à ses émules rewriters de s'être inspirés, eux, après 537 et l'exil à Babylone, - comme il l'avait fait, lui, pour l'Égypte, - du Code d'Hammourabi pour donner une forme vénérable aux fameux Dix Commandements? Alors pourquoi s'étonner si les écrivains évangélistes, en leur temps, ont puisé dans la 'sila' bouddhique, pour les préceptes moraux, comme ils l'auraient fait avec les 'Jatakas', pour certains patterns narratifs?

Il faut lire *Propp, Métilinski et Troubetzkoï*, si ce n'est pas encore fait!... Mais que font en permanence les *Chen Kaïge et Yang Zhimou* chinois qui emportent à Cannes des Palmes et encore des Palmes? Simplement des films chinois, mais en utilisant des techniques narratives cinématographiques occidentales: on ne va pas pour autant les qualifier de 'WASPs'! Quant à *James Ivory*, qui parvient si esthétiquement à recréer les atmosphères étouffantes et assassines d'une Angleterre victorienne pudibonde et perverse, il n'est pas plus puritain ni schizophrène que (vous, je l'espère, et) moi!

- Que les premiers adeptes de Jésus, donc, - les 'Chrestoi', les Chrétiens, comme les Antiochiens, vers 47, les baptisèrent pour la première fois, - à cours d'invention et pressés par les malheurs du temps (qui ne manquaient pas) aient paré au plus urgent en sacrifiant de l'essentiel, et se soient rabattus, - entre leur fuite de Jérusalem, sa destruction par Tibère, puis sa reconstruction par Hadrien (40-135), - sur des modèles existants, pour s'en inspirer, les phagocyter, les éradiquer et prendre leur place, ils n'ont fait qu'agir comme tous les 'fondateurs de religion', surtout en milieu hostile. Malheureusement!
- « Mais pourquoi, alors, êtes-vous prêtre de cette Église que vous critiquez? - Mais précisément parce qu'elle est et demeure, dans le panorama de toutes les églises chrétiennes que je connaisse (issues de l'Orthodoxie et de la Réforme), MALGRE TOUT ET LE RESTE, la moins infidèle à ce que la Bonne Nouvelle de Jésus avait et conserve de radical et d'universel. « Tant qu'on peut être catholique romain et rester lucide... »
- Mais nous avons encore beaucoup de chemin à faire pour être fidèles au Christ Jésus, pour devenir chrétiens: pour vivre et mourir comme lui (voir Hans Küng, et son "Christ sein", Être Chrétien). Une Voie longue et étroite!

Je suis allé brûler ma corbeille/sac plastique 'des papiers de la Quarantaine', et je suis resté là, jusqu'à la dernière flammèche: une véritable crémation d'un 'témoin quotidien' en quelque sorte, qui part en fumée, mais que le léger vent qui soufflait, emmenait ailleurs, où je vais... Vers 13h, Taë-ri est venu, mais pas seul. Sandima l'accompagnait: trois heures de discussion sur Bouddhisme et Christianisme comparés! Puis le Maître de sôn est passé, entouré d'une petite cour, et correspondant bien aux descriptions que mes amis m'en avaient faite: incolore, inodore et sans saveur!... Nous avons échangé nos coordonnées et j'ai rappelé à Taë-ri de confirmer par téléphone au taxi, qu'il vienne bien me prendre demain, ici, à sept heures. Puis sous un merveilleux soleil bien aéré, je les ai accompagnés jusqu'à la grande porte!

Giancarlo Coco, - c'est son nom dans le civil, - aura été le dernier être humain, à la fois de l'Ouest et de l'Est (un transfuge!), que j'aurai vu à Songgwang sa, et pas de n'importe quel Ouest: l'Italie! C'est décidément elle, qui m'aura accompagné jusqu'ici (mon livre pour la route était "*Désir d'Italie*" de *Jean-Noël Schifano*), et qui maintenant me donne rendez-vous à nouveau! Eh bien soit: ma première escapade de Nice, en 1999, sera pour Crémone, ses violons et ses fruits confits à la moutarde vieille (la 'mostarda'), Mantoue pour les Gonzague, le Palazzo Té et le Teatrino della Sabionnetta, Vérone pour Roméo et Juliette, Vicence pour Andrea Palladio, sa Villa Rotonda et son Teatro Olimpico, et Padoue pour Saint Antoine et ses gâteaux de morue à la polenta et à l'encre de seiche!

Il est temps que je songe à préparer mon bagage...

KAM RO AM, 31 MAI 1998. DIMANCHE DE PENTECÔTE.

Il est 6h45 : dans un quart d'heure, un taxi me transportera à Gok Chôn, où m'attend un bus pour Kwangjiu, puis un autre taxi pour l'aéroport d'où je m'envolerai pour Séoul: une intervention dans le séminaire annuel SOMFY, lundi matin au Novotel Ambassador et le soir, j'atterrirai à Hong-Kong, pour d'autres conférences et un saut à Tokyo. Je passerai Juillet sur les routes de Jordanie, de Syrie et du Liban. C'est en août seulement que je verrai de nouveau la Baie des Anges...

Voilà! Adieu, Kam ro am! Adieu Songgwang sa! Je pars : tout est bien, l'Esprit est venu! Puisse-t-Il me faire 'parler en d'autres langues, selon qu'il me donnera de m'exprimer (Ac 1, 4b)".

Monastère de Songgwang sa, Corée du Sud

Matin de Pentecôte, 31 mai 1998

Vincent-Paul Toccoli, sdb, *alias Ham-Il de Kam ro am*

Petite **BIBLIOGRAPHIE** de campagne

utilisée dans cet essai

- (1) ASSOCIATION ITALIENNE DU ZEN SOTO, Le grand livre du Zen, Paris 1992
- (2) BENOIT H., La doctrine suprême selon la pensée zen, Paris 1967
- (3) BLOFELD J., The Zen Teaching of Huang Po on the Transmission of Mind, tr. by, New York 1992
- (4) BROSSE J., Zen et Occident, Paris 1992
- (5) BUSWELL R.E. Jr., The Collected Works of Chinul, tr. with intr. by, Honolulu 1983.
- (6) BUSWELL R.E. Jr., The 'Short-cut' Approach of K'an-hua Meditation: The Evolution of a Practical Subitism in Chinese Ch'an Buddhism, in Sudden and Gradual: Approaches to Enlightenment in Chinese Thought, Studies in East Asian Buddhism, no.5, edit. By Peter N. Gregory, pp.321-377. Honolulu: University of Hawai Press, a Kuroda Institute Book, 1987
- (7) BUSWELL R.E. Jr., The Zen Monastic Experience, Princeton 1992
- (8) BUSWELL R.E. Jr., Zen (Sôn) Buddhism and the Context of Belief, Cahiers d'Extrême Asie 7(1993-1994) : 283-318, Kyoto-Paris 1994
- (9) FAURE B., Le Traité de Bodhidharma, trad. & comm. par, Aix-Paris 1986
- (10) KUSAN, Nine mountains, BIIBC, Seoul 1982.
- (11) KUSAN, The Way of Korean Zen, tr. by Martine Fagès & ed. & intr. by Stephen Batchelor, New York/Tokyo 1985
- (12) THICH NHAT HANH, Living Buddha, Living Christ, New York 1995

Suggestions de **BIBLIOGRAPHIE** complémentaire

- (1) ABE M., Zen and Western Thought, London 1985
- (2) BOVAY M., KALTENBACH C., SMEDT M. de éd., Zen, Paris 1993
- (3) BROSSE J., Satori, dix ans d'expérience avec un Maître Zen, Paris 1984
- (4) CALLAWAY T.N., Zen Way, Jesus Way, Rutland VP 1976
- (5) CARRE P., Tch'an Zen, racines et floraisons, Paris 1985
- (6) CHANG, Chung-yüan, The Original Teachings of Ch'an Buddhism, New York 1969
- (7) DESHIMARU R.T., Autobiographie d'un moine Zen, Paris 1977
- (8) FAURE B., La vision immédiate: nature, éveil et tradition suivant le Shobo genzo, Paris 1987
- (9) EVANS-WENTZ, The Tibetan Book of the Great Liberation, by Lotus-Born Padma Sambhava, tr. by, OUP, Oxford?
- (10) HOOVER Th., L'expérience du Zen, Paris 1989
- (11) HOULNE L., Discours et Sermons de Houei-neng, Paris 1983
- (12) HUEI-NENG (Wei Lang), The Sutra of, Buddhist Society, London
- (13) IKEMI Dr. & DESHIMARU R. T., Zen et Self Control, Paris 1991
- (14) KAPLEAU Ph., Les Trois Piliers du Zen, Paris 1980
- (15) KAZULIS T.P., Le visage originel ou l'individu dans le Bouddhisme Zen, Paris 1993
- (16) KOREAN BUDDHIST RESEARCH INSTITUTE, History and Culture of Buddhism in Korea, Seoul 1993
- (17) KOREAN BUDDHIST RESEARCH INSTITUTE, Buddhist Thought in Korea, Seoul 1994
- (18) KRAFT K., Zen Tradition and Transition, (Grove Weidenfeld)
- (19) MASUMI SHIBATA, Passe sans porte, Paris 1962
- (20) MERTON Th., The Way of Chuang Tze
- (21) MERTON Th., Zen, Tao et Nirvana, Paris ?
- (22) MIURA I. & FULLER-SASAKI R., Zen Dust: The History of the Koan and Koan Study in Rinzaï (Lin-chi) Zen, New York 1966
- (23) PRICE A., The Diamond Sutra or The Jewel of Transcendental Wisdom, tr. by, Buddhist Society, London?
- (24) SMEDT M. de, Le rire du tigre, Paris 1985
- (25) STRYK L., Zen Poems of China and Japan, (Grove Weidenfeld)
- (26) SUZUKI D.T., Essays in Zen Buddhism, Kyoto 1934
- (27) SUZUKI D.T., Manual of Zen Buddhism, Kyoto 1934
- (28) SUZUKI D.T., The Training of the Zen Buddhist Monk, Kyoto 1934
- (29) TOSHIHITO ISUTZU, Le Koân Zen, Paris 1978
- (30) WATTS A., Le Bouddhisme Zen, Paris 1975
- (31) YAMPOLSKI Ph., The Platform Sutra of the Sixth Patriarch, New York 1967

GLOSSAIRE

(94 items)

des mots

sanskrits (skrt), chinois (chin), coréens (cor), japonais(jap) et tibétains (tib)
et

des noms

de quelques Patriarches et Maîtres des traditions correspondantes.

A (8)

Abhava (skrt) : l'inexistence.

Aksulamuma (skrt) : les trois poisons envie, haine, illusion).

Ananda (skrt) : deuxième patriarche indien, demi-frère de Siddhârta le Bouddha, reçut la transmission de l'esprit par Mahakasyapa.

Anatman (skrt) : la non-vie, la non-existence.

Anuttarapurasadamyasarathi (skrt) : le chef insurpassé de tous les étudiants.

Arhat (skrt) : celui qui a atteint la Bodhi, inspire le respect, et ne se consacre plus à rien d'autre que la méditation.

Arthakrtya (skrt) : engagement effectif au service des autres.

Atman (skrt) : la vie, l'existence.

B (8)

Baghavat (skrt) : le saint.

Bodhi (skrt) : l'illumination.

Bodhicitta (skrt) : la pensée de l'illumination.

Bodhidharma (skrt) : le premier patriarche de la lignée chinoise, venue de l'Inde au 7ème siècle, propager la "dhyana".

Bodhissatva (skrt) : un aspirant sur le chemin du Mahayana, soit qu'il ait décidé de poursuivre l'illumination soit qu'il soit en train de la gagner.

Buddh (skrt) : racine morphologique signifiant "éveil, savoir".

Bouddha, Le (skrt) : le Prince Siddhartha, Gautama, Sakya, devenu le Bouddha, ayant atteint l'illumination totale.

Buddhanusmrti (skrt) : le souvenir du Buddha, dévotion et aussi une espèce de Zen, consistant à invoquer son nom.

C (7)

Ch'an (chin) : nom chinois du dhyana, importé par Bodhidharma.

Chao-chu (chin) : (ZHAOZHOU : 778-897) maître de ch'an des 8-9èmes siècles, dynastie T'ang, célèbre pour son hwadu "wu = non".

Ching-hsüan (chin) : maître de ch'an des 10-11èmes siècles.

Chinul (cor) : (1158 – 1210) le fondateur du Sôn coréen, adaptation du dhyâna indien et du ch'an chinois, aux 12-13^{èmes} siècles.

Chogye (cor) : nom d'une célèbre montagne, au-dessus de Songgwang sa et nom actuel de la secte Sôn la plus importante de Corée.

Confucius (chin) : originaire du Shandong, philosophe du 6ème siècle avant J-C, qui influence encore toute la vie chinoise, en Chine et hors de Chine.

Chuang-Tse (chin) : maître de ch'an, célèbre pour ses hwadu.

D (3)

Dana-paramita (skrt) : vertu du don, de la générosité.

Dharma (skrt) : les différentes vérités découvertes par le Bouddha, concernant le fonctionnement de l'univers; au pluriel, les entités discrètes de ce qui existe.

Dhyâna (skrt) : nom original de la méditation importée d'Inde en Chine, par Bodhidharma au 7ème siècle, et dont dérivent ch'an, sôn et zen.

H (6)

Hakuin (chin) : (1685-1768) forgea la formule: "A grand doute, grand éveil!"

Hi-shiryo (jap) : le penser-non-pensé; absence de concepts.

Huang-po (chin) : (? - 850) maître de ch'an du 8ème siècle, fondateur de la secte "Lin Chi" (jap, Rinzaï) et de la pensée non conceptuelle; auteur du célèbre traité sur la "Transmission de l'esprit".

Hui-haï (chin) : célèbre maître de ch'an.

Hui-neng (chin) : (638-713): sixième patriarche chinois du ch'an. Il donnait cette définition de la "méditation assise" ou "za zen": "za", extérieurement être dans le monde du bien et du mal, mais sans aucune pensée dans le cœur; "zen", intérieurement, contempler sa vraie nature, mais sans s'écarter de cette contemplation (Kusan 1982:115, note 1).

Hwadu (cor) : la phrase critique de la méthode du sôn coréen: la pointe du kanhwa, sur laquelle l'esprit de la méditation doit se concentrer exclusivement de tout le reste. Voir "kong'an" et "koan".

I (1)

Ikkyu (jap) : Maître zen, célèbre pour ses koans.

J (1)

Jatakas (skrt) : récits sur les vies antérieures du Bouddha.

K (10)

Kalyanamitra (skrt) : un ami spirituel, un maître de zen, par ex.

Kanhwa (cor) : le sôn coréen: une méthode de concentration sur un "hwadu".

Kao-feng Yuan-miao (chin) : (1238-1295) maître de ch'an, auteur de la triple disposition d'esprit: colère, bravoure et doute.

Karma (skrt) : les existences antérieures, avec leurs conséquences sur la vie actuelle.

Kesa (cor) : l'habit religieux rituel de cérémonie.

Koan (jap) : l'équivalent du "kong'an" chinois et du "hwadu" coréen.

Kongan (chin) : l'équivalent du "koan" japonais et du "hwadu" coréen: un mot/une phrase traitant d'un paradoxe.

Ksantiparamitra (skrt) : vertu d'endurance et de patience.

Kusan (cor) : (1901-1983) le rénovateur de l'actuel Songgwang sa et le fondateur du Bul-Il International Buddhist Center; son nom signifie "Neuf Montagnes".

Kyöiche (cor) : retraite; mot à mot: "règle de vie".

L (3)

Lao-Tze (chin) : philosophe du 6ème siècle avant J-C, quasi contemporain de Confucius; promoteur du Tao, la Voie.

Li T'ung-hsüan (chin) : auteur de l'exposé du Sutra de l'Avatamsaka, cher à Chinul.

Lokavidu (skrt) : celui qui connaît bien le monde.

M (5)

Mahakasyapa (skrt) : premier patriarche indien, choisi par le Bouddha lui-même.

Mahayana (skrt) : branche du Bouddhisme primitif, qui s'est développé de façon plus autonome dès le 1er siècle avt J-C: "yana" signifie "véhicule", et "maha" grand: parce qu'il était plus accessible à la masse: le zen en est une émanation; l'autre branche est le Hina(petit) yana (véhicule), ou Théravada "celui des anciens".

Manas (skrt) : faculté la plus fine de l'esprit, par laquelle un être humain s'élève de la pensée conceptuelle jusqu'à la connaissance intuitive.

Milarépa (tib) : célèbre lama tibétain.

Mu (jap) : "Non!", la fameuse réponse de Chao-chu.

N (2)

Nan-yüeh Hai-jang (chin) : Maître de ch'an(677-744), célèbre pour son hwadu "Qu'est ce que c'est?", si ce n'est ni un esprit, ni Bouddha, ni un objet matériel, ni un espace vide.

Nirvana (skrt) : l'ultime réalité; la fin de toute souffrance et impermanence.

P (4)

Paramita (skrt) : vertu; mot à mot: sauter sur l'autre rive.

Prajna (skrt) : la sagesse par excellence.

Pratityasamutpada (skrt) : production en interdépendance de tous les phénomènes, qui, en conséquence, n'ont aucune existence propre.

Priyavacana (skrt) : positivité de l'attitude intérieure.

Q (2)

Qi (chin) : le souffle.

Qi hai (chin) : le centre vital.

R (1)

Rupanama (skrt) : l'un des cinq agrégats constitutifs de l'être humain: la corporéité-identité.

S (21)

Samadhi (skrt) : concentration; souvent allié avec "prajna" et "sila", surtout chez Chinul.

Samavarthata (skrt) : empathie et compréhension.

Samja (skrt) : l'un des cinq agrégats constitutifs de l'être humain: la conscience.

Samsaralaksana (skrt) : équivalent de la phénoménologie.

Samsara (skrt) : l'ensemble des événements d'une existence: ce qui arrive; naissances et morts successives.

Samskara (skrt) : ce qui constitue la personnalité de chacun.

Samyaksambuddha (skrt) : celui qui est parfaitement éveillé.

Sastadevamanusyanam (skrt) : le Maître des dieux et des hommes.

Satori (jap) : *Éveil, Illumination*

Sesshin (jap) : *retraite; mot à mot: concentration de l'esprit.*

Shikantaza (jap) : *être assis là, à ne rien faire: définition du zen japonais.*

Silaparamita (skrt) : *vertu de moralité et de discipline.*

Skanda (skrt) : *les cinq agrégats constitutifs du moi illusoire.*

Smrti (skrt) : *attention soutenue.*

Sôn (cor) : *nom coréen de la méditation plus généralement connue sous le nom de zen.*

Sugata (skrt) : *celui qui a parcouru le chemin avec joie.*

Sunim (cor) : *le titre coréen pour moines et nonnes.*

Sunya (skrt) : *vide (adjectif).*

Sunyata (skrt) : *le vide, la vacuité (substantif).*

Sutra (skrt) : *extraits ou versets des textes fondateurs du Bouddhisme.*

Svabhavanirvana (skrt) : *équivalent de l'ontologie.*

T (4)

Ta-hui (chin) : **(1089-1163) auteur des Rapports, chers à Chinul, et l'un des initiateurs chinois du "hwadu".**

Tao (chin) : *la Voie, du Taoïsme de Lao-Tze, utilisé pour transcrire le "skrt: margha(chemin)", et employé en sôn coréen pour désigner la nature de Bouddha et l'harmonie avec l'esprit*

Tathagata (skrt) : *celui qui vient de là où les choses sont ce qu'elles sont.*

Tathagatagarbha (skrt) : *semence de conscience profonde que les choses sont ce qu'elles sont.*

W (3)

Wei Ming (chin) : **un vieux moine venu consulter le 6ème Patriarche Huei-neng.**

Wu (chin) : *"Non!".*

Wu-nian (chin) : *le penser-non pensé; terme taoïste.*

Y (4)

Yin/Yang (chin) : *théorie du I-Ching: tout est dans tout et s'interpénètre.*

Yun-shui (chin) : *novice; mot à mot: "nuage et eau".*

Yung Chin (chin) : **poète du 7ème siècle, auteur du "Poème de l'Éveil".**

Yung-chia (chin) : **moine du 17ème siècle**

Z (1)

Za zen (jap) : *la pratique de la méditation assise (voir Huei-neng.).*